A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 000046036 0
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

CT 161

Digitized by Google

LE

COMTÉ DE RAZÉS

ET LE

DIOCÈSE D'ALET

NOTICES HISTORIQUES

Par LOUIS FÉDIÉ,

Membre de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne,
Ancien Conseiller Général de l'Aude.

Patria in temporibus actis.

CARCASSONNE,
LAJOUX FRÈRES, LIBRAIRES
Rue des Carmes, n° 12.

1880.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

COMTÉ DE RAZÈS

ET LE DIOCÈSE D'ALET

Digitized by Google

SONNE, IMPRIMERIE P. POLÈRE
Rue du Port, 32.

Digitized by Google

LE

COMTÉ DI

ET LI

DIOCÈSE

NOTICES HIS

Par LOUIS

Membre de la Société des Arts e
Ancien Conseiller Gé

I

CARCASSO
LAJOUX FRÈRES, LIBR
Rue des Carme

1880

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

La contrée que l'on désignait, au moyen âge, sous le nom de Comté de Razés faisait partie de la province de Septimanie ou Gothie. Elle s'étendait au midi jusqu'aux frontières d'Espagne et au nord jusqu'au Comté de Carcassonne, tandis qu'elle était limitée à l'est par le pays de Termes et à l'ouest par le Comté de Foix. Cette vaste étendue de territoire constituait une région administrative se subdivisant en diverses sections, savoir :

Le Razés proprement dit; — le Pays de Sault; — le Donazan; — Le Capcir; — le Pays de Fenouillèdes; — la Corbière de Sournia; — la Vallée de l'Agly — et la Châtellenie de Pierre-Pertuze.

La création de ce Comté remonte au sixième siècle, et on le désigna d'abord sous le titre de *Pays de Rhédez* ou *Comté de Rhédez*. Ce ne fut qu'à partir du douzième siècle que la locution romane de *Razés* fut adoptée comme traduction du mot Rhédez qui était d'origine wisigothique.

Le Comté du Razés dura jusqu'au jour où la croisade contre les Albigeois amena une nouvelle organisation dans la Septimanie, qui prit le nom

2074207

Digitized by Google

du Languedoc, et fut réunie à la couronne. Les grands fiefs seigneuriaux, qui étaient devenus tout autant de principautés indépendantes, cessèrent d'exister. Le Comté de Razés perdit même son autonomie et devint le Diocèse d'Alet, par suite de la création de deux nouveaux évêchés dans la province, en 1318.

C'est le passé historique de cette contrée appelée successivement le Comté de Razés et le Diocèse d'Alet que nous avons essayé de faire revivre. Mais, au lieu de consigner le résultat de nos recherches dans un récit général embrassant dans leur ensemble par ordre chronologique le Comté et le Diocèse, nous avons procédé par notices particulières. Dans une série de monographies nous passons successivement en revue les villes et les bourgs, les églises et les abbayes, les châteaux et les forteresses qui, depuis plus de douze cents ans, ont marqué leur place dans la contrée. Tous ces antiques monuments, les uns encore debout, les autres à l'état de ruines, sont, pour ainsi dire, autant de signes graphiques inscrits sur le sol, et qui nous racontent les légendes des siècles.

Ce n'est pas seulement aux archéologues et aux touristes que nous présentons cette œuvre. Nous l'offrons aussi à ceux qui, habitant la contrée, sont désireux d'en connaître l'histoire. Ils trouveront dans ce livre tout ce que promet l'épigraphe inscrite à son frontispice : l'image de leur pays natal dans les temps passés — *Patria in temporibus actis.*

Digitized by Google

LE RAZÉS

AU TEMPS DES GAULOIS.

—

En esseyant de retracer le passé historique du Comté de Razés, nous aurions voulu remonter jusqu'à cette époque si peu connue où cette contrée était habitée par l'une des ramifications de la nation gauloise, époque antérieure à la conquête romaine. Mais, malgré les actives recherches faites, de nos jours, par des écrivains de mérite, nous sommes loin de posséder les éléments nécessaires pour dissiper les ténèbres qui voilent l'état social et politique de la population qui habitait ce coin de terre quatre ou cinq siècles avant notre ère.

Quand Polybe écrivait, on ne savait presque rien sur la Gaule ; et lorsque, deux cents ans plus tard, Pline et Ptolémée en donnèrent la description, ils se bornèrent à faire un travail géographique et ils ne purent se rendre compte ni de la densité de la population ni des conditions qui régissaient la vie sociale et la vie de famille chez cette nation. L'insuffisance des notions tout à fait incomplètes que nous possédons sur l'état intérieur des populations du Razés, au temps

Digitized by Google

des Gaulois, s'opposent donc à ce que les recherches et les méditations de la science historique remontent avec fruit jusqu'à cette époque reculée.

Autant qu'on peut en juger d'après certaines données un peu vagues et en consultant quelques vestiges que le sol a conservés, la physionomie de cette contrée pourrait se traduire de la façon suivante : un pays montagneux et boisé, habité par une population clairsemée, connue sous le nom de Gaulois Atacins, et qui étaient ainsi appelés parce que le fleuve Atax (l'Aude), dans son cours supérieur, traversait son territoire.

Cette tribu de Gaulois Atacins était morcelée en groupes ou clans, les uns nomades et choisissant de préférence pour leurs campements les bords des cours d'eau, les autres vivant dans des oppidums qui étaient généralement situés sur les points culminants des montagnes, et dont quelques-uns se sont conservés jusqu'à nos jours avec leurs noms primitifs. L'étymologie des noms de ces villages est facile à reconnaître, car leur première syllabe ou leur désinence indiquent une origine gallo-celtique. Nous aurons l'occasion d'en signaler quelques-uns dans le courant de notre récit; mais pour certains d'entre eux, dont les destinées furent toujours modestes, nous nous bornons à les citer ici au courant de notre plume.

Kirbacus (Quirbajou), Kergucus (Quérigut), Campahou (hameau de la commune de Camps), Parahou sont autant d'oppidums d'origine gallo-celtique.

Nous ne pouvons donc aborder ni une étude ethnographique ni un récit historique se rattachant à la tribu des Atacins; mais nous devons passer rapidement en revue les restes de monuments et les vestiges

Digitized by Google

des travaux qui ont perpétué le souvenir de cette antique peuplade.

La plupart de nos lecteurs ont pu constater l'existence, sur divers points du territoire, de ces aiguilles de pierre, sortes d'obélisques informes que l'on désigne sous le nom de Peulvans ou Menhirs. Ces monolithes que la main du temps aussi bien que la main de l'homme semblent, d'un commun accord, avoir respectés, sont des monuments érigés par la race gauloise. L'un des plus remarquables se trouve sur le territoire de Vendémies, aux environs de St-Polycarpe. Les historiens ne sont pas d'accord sur la signification des Peulvans, car ces colonnes de granit ne portent sur leurs parois rugueuses ni inscriptions ni signes symboliques. On a pu les considérer comme des colonnes rustiques ou des cippes incomplets destinés à supporter des trophées de boucliers et de javelots. Peut-être n'était-ce que des mausolées recouvrant la tombe d'un druide ou d'un chef guerrier. Il peut se faire aussi qu'ils marquaient la place où une tribu se réunissait dans des circonstances solennelles, usage qui se serait perpétué, car, au moyen âge, les Peulvans marquaient les lieux de rassemblement des opprimés et des mécontents.

D'autres monuments mégalithiques ont aussi leur place marquée dans le Razés. Nous voulons parler des Dolmens, dont les plus remarquables sont dans les environs de Véraza, et sur le territoire de Massac-des-Corbières. Les Dolmens de cette dernière commune, que l'on trouve groupés, en nombre considérable, en un lieu appelé *le Camp des Maures*, offrent les divers spécimens de ces autels druidiques. Ce sont de grandes dalles presque carrées, et supportées par

Digitized by Google

quatre dés, puis des dalles de plus petite dimension de forme ronde ou ovoïdale, reposant sur un seul pied, enfin des quartiers de roche ayant l'apparence de sièges, et tout cela groupé bizarrement sur une lande déserte et sauvage formant une espèce de cirque qu'entoure une forêt d'yeuses et de hêtres. De nos jours encore, le Camp des Maures inspire aux habitants des villages voisins une certaine terreur superstitieuse.

Le Razés étant un pays de marches et de frontières, puisqu'il touchait à l'Espagne ou Ibérie, d'un côté, et au territoire des Sardons de l'autre, était sillonné par des chemins de grande largeur. C'étaient autant d'amples passages que les Romains, et après eux les Wisigoths, transformèrent en routes stratégiques. Cette superstructure consistait en des assises de grosses pierres posées de champ. Ces voies militaires franchissaient les montagnes sur les points où la dépression du terrain forme un col ou un port.

D'après certains indices, qui servent pour ainsi dire de jalons, nous pouvons reconstruire par la pensée quelques-unes de ces routes qui s'entre-croisaient dans la vallée de l'Aude, en amont de Carcassonne.

L'une venant de Narbonne, à travers les Corbières, débouchait par la vallée de St-Polycarpe, et suivant la crête des montagnes qui couronnent la berge droite de l'Aude, franchissait ce fleuve en aval d'Alet, puis remontait vers le pays de Kercobz ou le Chalabrais.

Une autre, venant aussi du Narbonnais, suivait la vallée du Réalsès, d'Arques à Couiza.

Une troisième, ayant sa tête de ligne au pays des Sardons, au col de St-Louis, passait sous le mamelon où fut bâti plus tard Rennes-le-Château, et, se reliant

Digitized by Google

à Couiza avec le chemin qui venait des Corbières, franchissait l'Aude sous Montazels et se dirigeait vers la vallée de Rouvenac.

Enfin, une quatrième voie gallo-celtique, serrant de plus près les Pyrénées, partait du pays des Sardons vers Lapradelle, passait à Axat, franchissait le Rebenty au Moulin d'Able, et se dirigeait vers Belesta.

Tel est, en résumé, l'aspect qu'offrait, au temps des Gaulois Atacins, la contrée dont nous recherchons le passé historique.

Sous la domination romaine cette situation ne fut guère modifiée. Ce coin de terre montagneux et sauvage ne pouvait tenter les maîtres du Monde. Nous aurons l'occasion, dans le cours de notre récit, de signaler les rares vestiges que leur domination a laissés dans ce pays qui, après la conquête, demeura encore pendant trois ou quatre siècles inhabité.

Nous ne donnerons pas de plus longs développement à cette étude préparatoire à l'histoire du Razés qui ne commence, en réalité, qu'au Vme siècle, et, après cette sorte de préface, nous abordons notre sujet, en commençant par l'histoire du Pays de Razés qui formait la section la plus importante du comté de ce nom.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

COMTÉ DE RAZÉS

ET

LE DIOCÈSE D'ALET

LIVRE PREMIER

LE PAYS DE RAZÉS

Le Pays de Rhédez ou Razés, en latin *Pagus Rhedensis*, empruntait son nom à sa situation topographique. Il formait ce qu'on appelait au moyen-âge le *suburbium*, c'est-à-dire la banlieue considérablement agrandie de la cité de Rhedæ, capitale du Comté.

Ce territoire correspond, de nos jours, à la superficie des deux cantons de Couiza et de Quillan, de la partie montagneuse du canton de Limoux et d'une petite parcelle du canton de Mouthoumet.

Il confrontait du nord au comté de Carcassonne par une ligne divisoire qui partait du comté ou marquisat de Narbonne, passait entre St-Hilaire et

Digitized by Google

St-Polycarpe, traversait l'Aude en amont de Cépie et se dirigeait vers Mirepoix.

Ce n'est qu'au XIIe siècle que la locution patoise de Razés commença à être employée et ce ne fut que deux siècles plus tard qu'elle fut adoptée définitivement comme traduction du mot Rhédez.

Vers 1250, la ville de Limoux devint la capitale du comté de Razés, et, par une conséquence toute naturelle de cette mesure, on étendit la désignation du terme Razés au territoire situé vers le nord-ouest aux portes de cette ville, et qui forme aujourd'hui le canton d'Alaigne. C'est ce qui explique pourquoi le pays de Rhédez proprement dit s'appelle de nos jours le Haut-Razés, tandis qu'on donne le nom de Bas-Razés au triangle formé par le territoire qui s'étend entre Limoux, Montréal et Mirepoix.

Le Bas-Razés n'a donc point de place dans notre travail, puisqu'il ne faisait pas partie de l'ancien comté dont nous retraçons l'histoire et que plus tard il ne fut pas compris non plus dans l'enclave du diocèse d'Alet.

Nous commençons la série de nos notices historiques par la monographie de la cité de Rhedæ.

Digitized by Google

RHEDÆ

(Rennes-le-Château) 1.

I.

Des documents historiques dont les plus anciens remontent aux dernières années du VIIIe siècle, et parmi lesquels figure un acte conservé dans le Cartulaire du Capcir, font mention d'un territoire ou plutôt d'un diocèse situé dans la Septimanie, et qui s'appelait le *Rhedesium* ou *Pagus Rhedensis*. Ce diocèse avait une capitale. Quel était le vrai nom de cette capitale? Quelle était sa véritable position topographique? A quelle époque remonte sa création?

Sur le premier point, la réponse est facile. Les deux prélats qui, en 798, furent envoyés par Charlemagne dans la Septimanie comme juges-commissaires, font mention de la cité de Rhedæ qu'ils désignent en même

1. Cette notice sur Rhedæ, approuvée par la Société des Arts et des Sciences de Carcassonne, a été présentée au congrès des Sociétés savantes réunies à la Sorbonne, le 28 avril 1877, et a figuré parmi les mémoires historiques admis aux lectures publiques dans la réunion des Délégués en assemblée générale.

Digitized by Google

temps que Narbonne et Carcassonne. Mais cette simple énonciation de Rhedæ, ainsi classée de la part des missi dominici au rang des cités importantes, n'a pas besoin de commentaire. Il s'agit bien d'une des principales villes de la Septimanie, qui ne pouvait être que la capitale du diocèse auquel elle avait donné son nom. Besse, l'un des historiens que l'on aime à consulter, est disposé à croire que, dans le courant du VIe siècle, les évêques de Carcassonne, chassés de leur siège par les Ariens, établirent leur résidence provisoire à Rhedæ. Voilà tout autant de preuves attestant, à une époque antérieure au VIIIe siècle, non-seulement l'existence, mais encore l'importance d'une cité qui était la capitale du Rhedesium.

Il nous reste à rechercher quelle était la position topographique de cette cité, et à rechercher sa création.

Nul historien n'a donné des indications sur l'origine, l'importance et le rôle historique de la ville de Rhedæ. Sa fondation est tellement mystérieuse qu'elle semble avoir découragé les chroniqueurs et les archéologues. On ne lui a pas même fait l'honneur d'inventer une fable ou un récit légendaire pour expliquer ses commencements. Cette auréole populaire, empreinte de merveilleux, qui entoure le berceau de certaines cités de la Gaule Narbonnaise, et notamment de Carcassonne, lui fait complètement défaut. On dirait qu'elle est née d'une seule pièce et qu'elle n'a été découverte que quelques siècles après sa fondation. Nous trouvons l'explication de ce phénomène historique dans ce fait que la création de la capitale du Rhedesium est posté-

Digitized by Google

rieure à l'occupation romaine, et antérieure à la constitution sociale qui commença à prendre corps dans la Narbonnaise, immédiatement après la conquête des Wisigoths. C'est ce qui explique les erreurs de certains commentateurs dont les uns nous représentent Rhedæ comme un oppidum d'origine gauloise, tandis que d'autres attribuent sa fondation à une colonie romaine.

La même erreur s'est produite chez certains historiens quand il s'est agi de déterminer l'emplacement exact qu'occupait la cité de Rhedæ. Les uns ont prétendu qu'elle était située dans le pays de Chercorb ou Kercobz, d'autres l'ont placée à Rennes-les-Bains. Enfin on a émis l'opinion qu'il avait existé deux cités de ce nom dans la Gaule Narbonnaise.

Nous allons essayer d'apporter la lumière dans ces ténèbres.

Aucun des auteurs latins qui se sont fait les historiens de la conquête romaine dans la Gaule Narbonnaise n'a fait mention ni de Rhedæ, ni du Rhedesium, c'est-à-dire d'un diocèse portant ce nom. Dans la chronique d'Eusèbe figure un passage où l'auteur s'est borné à parler d'un bourg portant le nom d'Atax qui paraît avoir été le berceau de la ville de Limoux. Du Mège, dans ses commentaires, émet, sous une forme dubitative, une opinion que nous ne saurions partager. D'après lui, certains centres de population situés dans la vallée de l'Aude pourraient avoir une origine gallo-hellénique, en ce sens que, à la suite de la création de comptoirs grecs sur le littoral de la Méditerranée, des colonies dans lesquelles se trouvaient mêlés l'élé-

Digitized by Google

ment indigène et l'élément étranger, aient été créées sur cette partie de la Narbonnaise. Nous n'aborderons pas ici la discussion sur l'opinion émise par Du Mège, opinion que nous sommes loin de partager. Nous nous bornerons à constater qu'il ne cite pas Rhedæ parmi les localités qui, d'après lui, seraient d'origine hellénique.

La fondation de Rhedæ est-elle due à cette fraction de volkes tectosages qui habitait les bords de l'Aude et que l'on appelait Atacins, du nom du fleuve Atax? Nous ne le pensons pas. Cette population clair-semée sur un sol ingrat, dans un pays couvert de vastes forêts de chênes et de sapins, n'aurait pas abandonné le fond des vallées si propre à la culture, qui leur offrait des abris commodes, et qui leur assurait des moyens faciles d'existence, grâce aux produits de la chasse et de la pêche. Elle n'aurait pas déserté ce territoire sur lequel les communications étaient faciles, et où l'on pouvait échapper aux poursuites des détachements des armées romaines, grâce aux grottes et aux cavernes dont le sol était couvert. Les Atacins n'avaient donc aucun avantage à établir un oppidum, village ou ville, sur un plateau élevé qui n'offrait ni facilité d'existence, ni sécurité.

Nous venons de démontrer que la cité de Rhedæ n'a pas été fondée par une population indigène, la tribu des Atacins; qu'elle ne doit pas, non plus, sa création à une colonie gallo-romaine, et enfin qu'elle n'est pas d'origine gallo-hellénique. Cette ville a été construite par des étrangers, par des envahisseurs et des conquérants. Ces conquérants ne venaient pas des

Digitized by Google

régions du Nord ; trop d'obstacles les auraient arrêtés dans leur marche, et ils n'auraient pas même essayé de surmonter ces obstacles pour venir occuper un coin de terre déshérité. Tout prouve, au contraire, qu'ils venaient du Sud, c'est-à-dire des régions Ibériques. Et puisque la cité de Rhedæ existait lors de l'invasion des Sarrazins, elle n'a pu être fondée que par ceux qui les avaient précédés sur le chemin de l'invasion des Gaules, c'est-à-dire par les Wisigoths. Nous sommes donc fondé à soutenir que Rhedæ fut, à son origine, un oppidum wisigothique.

Nous allons fournir quelques nouveaux arguments à l'appui de cette assertion.

Les écrivains ne sont pas d'accord sur l'orthographe du nom que portait primitivement cette cité. Théodulphe, l'un des missi dominici de Charlemagne, l'écrivait Rhedæ. Dans plusieurs chartes du moyen-âge on trouve Redæ, puis Redde, et encore Reddas, et enfin Reda ou Rheda. Nous n'hésitons pas à adopter la version du savant évêque d'Orléans ; car le poëme dans lequel il relate sa mission dans la Septimanie équivaut à ce que nous appelons aujourd'hui un rapport officiel. En second lieu, le mot Rhedæ a une signification que n'ont pas les autres variantes. Les Romains, dont les peuples modernes sont en ce point les imitateurs, enrichissaient leur langue en s'appropriant certains termes dont se servaient les nations avec qui ils étaient en rapport. Ainsi, d'après les auteurs latins, le mot *Rhedæ* signifiait *chariots de voyage*. Nous adoptons cette traduction, et nous en tirons cette conséquence que le mot Rhedæ porte avec lui sa signification et

Digitized by Google

explique clairement l'origine de la cité à laquelle ce nom se rattache. *Rhedæ — les chariots de voyage* — c'est-à-dire un campement, des maisons roulantes, espacées régulièrement, fixées à demeure sur un point choisi, et formant un oppidum de bois, de cuir et de toile, entouré de retranchements. C'est la cité à son début. C'est une ruche immense dont chaque habitant a porté, avec lui, son alvéole. Dans ses récits des temps mérovingiens, Augustin Thierry nous dit que les chars des Wisigoths étaient attelés de buffles. Ils étaient à quatre roues pleines et très-basses, pouvant passer par tous les chemins. C'étaient de vraies maisons roulantes faites de bois, de cuir et d'osier. Ce grand historien ajoute que pour franchir les fleuves, comme pour remonter ou descendre le courant, les Wisigoths se servaient d'embarcations faites de cuir recouvrant des carcasses de roseaux ou bien d'osier, et qu'on pouvait transporter ces embarcations à dos d'homme.

Quel est le point qui a été choisi pour la fondation de cet oppidum ? C'est l'extrémité d'un vaste plateau qui domine au nord et au couchant les deux vallées de l'Aude et de la Salz, ces deux passages qui mettent le massif des Corbières en communication avec les Pyrénées.

Au point de vue stratégique, l'emplacement d'un camp retranché, destiné à devenir un grand centre de population, ne pouvait être mieux choisi. Presque inabordable de trois côtés, ce camp pouvait être facilement défendu du côté du levant touchant l'immense plaine dite de Lauzet, dans laquelle pouvait se mouvoir

Digitized by Google

une nombreuse armée. Les Wisigoths avaient appris à l'école des Romains, leurs ennemis, la castramétation, et nous en trouvons la preuve dans les dispositions du camp de Rhedæ.

Nous allons essayer de démontrer comment les Wisigoths furent amenés à établir leur premier campement aux lieux qui prirent le nom de Rhedæ.

II.

Après avoir franchi le *Summum Pyreneum*, par le passage de la Cluse, aujourd'hui le Pertus, qu'avait traversé Annibal, et que Pompée avait décoré d'un de ses trophées, les Visigoths s'emparèrent, en 404, de la ville de Collioure, *Caucoliberis*, et firent la conquête du Roussillon, de cette contrée qui, quelques siècles auparavant, avait formé un territoire indépendant sous le nom de Pays des Sardons.

Une fois maîtres du Roussillon, ils pouvaient pénétrer dans la Gaule Narbonnaise par deux chemins.

L'un, situé le long du littoral, conduisait directement à Narbonne. L'autre qui remontait vers l'ouest, en suivant le cours de la Gly, traversait dans toute sa longueur le bassin enserré entre la dernière chaîne des Corbières et les premiers contreforts des Pyrénées, et aboutissait à la région montagneuse où commence aujourd'hui, avec la forêt des Fanges, le département de l'Aude.

Digitized by Google

Le premier de ces passages, fortement défendu par les établissements militaires des Romains, devait offrir une sérieuse résistance, et ne pouvait être forcé que par une armée compacte et bien organisée, tentant directement une attaque sur Narbonne. Tandis qu'ils concentraient sur ce point leurs meilleures troupes, les Visigoths tentèrent de pénétrer, d'un autre côté, dans les Gaules par masses compactes. Ces masses ne formaient pas une armée, mais bien une foule innombrable plus ou moins armée, voyageant avec ses tentes, ses chariots, ses animaux domestiques. Cette marée humaine longea la chaîne des Corbières qui, du cap de Leucate, aboutit au pic de Bugarach, et vint s'échouer à l'extrémité supérieure du bassin du Roussillon. Arrivée là, elle se divisa en deux tronçons dont l'un suivit la vallée de la Boulzanne qui va à Axat, en longeant le côté sud de la Forêt des Fanges, tandis que l'autre, franchissait le col de Saint-Louis, et suivant la vallée Arèse, dont il est souvent question dans les anciennes chartes sous le nom de *valles arida*, se dirigeait vers le nord, à travers ces plis de terrain où furent plus tard créés les villages de Saint-Louis et de Saint-Just, et aboutissait à une immense plaine où fut établi le campement qui devint la cité de Rhedæ.

L'itinéraire que nous venons de retracer, pour marquer l'un des épisodes les plus intéressants de l'invasion des Wisigoths dans la Narbonnaise est le résultat de minutieuses investigations. Les études historiques et les travaux de statistique générale ont eu, dès le commencement de ce siècle, des adeptes

Digitized by Google

aussi fervents que consciencieux dans le département des Pyrénées-Orientales. Une partie de ce département comprenant le Capcir, la Corbière de Sournia, le Pays de Latour et le Comté de Fenouillèdes, était enclavée dans le diocèse d'Alet. Ayant à nous occuper du Rhedesium, dont le diocèse d'Alet a occupé, plus tard, presque toute la superficie, nous avons dû rechercher tous les documents qui avaient trait à cette partie de la province du Languedoc. C'est ainsi que nous avons été amené à consulter avec fruit les travaux de géographie ancienne et d'archéologie qui concernent le département des Pyrénées-Orientales. Les limites tracées par la démarcation administrative doivent s'effacer quand il s'agit de la recherche de faits historiques importants, se rattachant à une contrée aujourd'hui morcelée, mais dont l'unification remonte à moins d'un siècle. Nous avons dû, par conséquent, embrasser, dans ce travail d'ensemble, l'étude historique de tout le pays de Rhedæ, sans nous préoccuper de la latitude départementale sous laquelle se trouve aujourd'hui placée une partie de cette contrée.

D'un autre côté, nous avons considéré que le domaine de l'histoire s'agrandit de jour en jour. On ne se borne plus, aujourd'hui, à fouiller dans les livres et les chroniques qui parlent des nations depuis longtemps disparues. On ne se contente plus de passer au creuset de l'intelligence les légendes et les traditions, pour en extraire, simplement, la partie historique. On exhume du sol les vestiges du temps passé ; on étudie les ruines antiques, les squelettes des châteaux

Digitized by Google

et des forteresses dont l'existence se perd dans la nuit du temps. L'esprit cherche à sonder les mystères de la création de ces monuments presque anéantis, mais que la main de Dieu semble avoir conservés afin qu'ils nous racontent, non pas les légendes, mais l'histoire des siècles.

Tels sont les éléments qui nous ont servi pour reconstruire le passé de l'ancien Rhedesium. L'itinéraire suivi par l'invasion wisigothe est marqué par des vestiges de forteresses qui semblent autant de jalons destinés à marquer le passage de cette nation conquérante. La création de ces forteresses dans le Rhedesium explique l'importance que devait acquérir la capitale de ce diocèse, comme l'importance de Rhedæ explique à son tour l'établissement de ces châteaux-forts, sentinelles chargées de la garde du chemin qui conduisait de Rhedæ en Ibérie.

Nous consacrerons, dans la suite de ce récit, une étude particulière à chacune de ces citadelles qui ont toutes joué un rôle important dans l'histoire. Nous nous bornons à les signaler dans cette première partie de notre travail qui se rapporte exclusivement à la création de la capitale du Rhedesium.

III.

Après avoir cherché a établir la direction suivie par une partie de la nation wisigothique pour envahir la région montagneuse de la Gaule Narbonnaise, nous

Digitized by Google

allons assister à l'installation de cette peuplade sur le point où s'arrêtèrent les chariots de voyage.

Lorsque, après avoir franchi le col de Saint-Louis, on aborde, ainsi que nous l'avons expliqué, les hauts plateaux qui, du côté du Nord, dominent la vallée Arèse et font face à la forêt des Fanges, on arrive bientôt dans une grande plaine sablonneuse, couverte de buis et de bruyères, qui, du village du Bezu, se développe sur une immense surface, et aboutit, vers l'ouest, après un parcours de huit à dix kilomètres, au pied du mamelon où s'élève le village de Rennes-le-Château. Là, le terrain se resserre entre deux collines, l'une au midi, complètement dénudée, l'autre au nord, sur laquelle est bâti le village. Ce terrain en surface plane est coupé par un ruisseau coulant de l'est à l'ouest. Ce ruisseau, alimenté par une source de caractère intermittent, est presque à sec pendant l'été; mais en hiver, il met en jeu un moulin. C'est sur cet emplacement que se dressa le campement wisigothique, cet embryon d'une puissante cité. Les preuves abondent pour marquer exactement la place, *ubi Troja fuit*, comme dit le poète. Des restes de substructions éparpillés sous le sol, des briques à crochets et des tessons de poteries antiques qu'on en a exhumés, enfin des débris d'armes soulevés par la pioche, à certaines profondeurs, ne laissent aucun doute à cet égard. Naguère encore, il y a deux ans à peine, un habitant du village de Rennes-le-Château, en faisant une tranchée pour la construction d'un mur, découvrit une large dalle qui, ayant été soulevée, mit à découvert une foule d'ossements humains. C'était un amoncellement de

Digitized by Google

débris de squelettes enfermé sur les quatre côtés par de larges dalles posées de champ. La profondeur de cet ossuaire ne put être vérifiée, car on s'empressa de mettre en place les dalles qui en recouvraient l'orifice, tant est grand le respect qu'ont nos populations pour les sépultures. Le lieu où fut faite cette découverte, s'appelle en patois *La Capello*, la chapelle. Il y avait donc, sur ce point, un édifice religieux et un lieu de sépulture remontant l'un et l'autre à une haute antiquité.

Si nous cherchons maintenant des preuves à l'appui de notre opinion sur l'origine wisigothique de la cité de Rhedæ, nous en trouvons de diverses sortes.

En premier lieu, nous constatons la découverte récente, au lieu dit Roquefumade, à proximité de Rennes-le-Château, de plusieurs tombeaux isolés ou groupés au fond d'une vallée et affectant tous la même forme que la sépulture découverte au lieu dit La Capello, c'est-à-dire composés de grandes dalles brutes juxtaposées, et dont les parois et le couvercle formaient une imitation des tombeaux mérovingiens. Or, l'érection des tombeaux mérovingiens qui existent dans le nord et dans le centre de la France remonte à une époque qui correspond à l'installation des Wisigoths dans la Narbonnaise.

Nous avons remarqué, en outre, comme indice d'une origine wisigothique, la forme ovoïdale des fortifications qui entouraient la forteresse enclavée dans l'enceinte de Rhedæ, et qui a été remplacée par le village actuel. Enfin nous trouvons une dernière

Digitized by Google

preuve dans la similitude qui existait entre la citadelle de la ville de Rhedœ et la cité de Carcassonne.

Il est impossible de préciser quelle fut, dès le début, l'importance de l'oppidum appelé Rhedæ. Néanmoins, on peut supposer, d'une manière assez plausible, que ses commencements ne furent pas aussi modestes que ceux de certaines cités et de certains centres de population qui s'appelèrent au moyen âge, d'abord des villariæ, puis des bastides, et dont l'éclosion et le développement ne se produisaient qu'à la longue, et souvent d'une façon bien restreinte. En effet, tout concourt à faire supposer que le campement des Visigoths fut, de prime-abord, un établissement de grande importance. Ce n'est point ici une poignée d'aventuriers ou de nomades qui viennent planter les piquets de leurs tentes et jeter les bases d'une cité qui mettra des siècles à se peupler. Ce n'était pas une ébauche de colonie tentée sur un sol plus ou moins hospitalier, avec le projet d'y attirer des habitants. La cité de Rhedæ était peuplée avant d'être créée. Les chariots de voyage ont été dirigés sur ce point choisi d'avance, et les roues de ces chars se sont, pour ainsi dire, incrustées dans le sol. Les chefs wisigoths, qu'on se représente comme ces chefs de clans qui commandent de nos jours dans l'Herzégovine ou le Monténégro, ont dirigé leurs tribus vers ce plateau isolé, au milieu d'un massif montagneux, et y ont planté la pointe de leurs épées, pour en prendre possession. Cette conquête n'offre aucune analogie ni avec les procédés des légions romaines créant des colonies mixtes,

Digitized by Google

mais où domine l'élément vainqueur, ni avec l'invasion des Vandales qui n'avaient pour but que le pillage et la destruction. C'était la migration d'un peuple qui venait greffer sa nationalité vivace sur les restes de la race Gauloise, pour fonder cette nation gallo-gothique qui résista si longtemps à la domination romaine et puis à la puissance des Francs.

IV.

La cité de Rhedæ, la capitale du diocèse Rhedensis, est fondée. Quel sera son rôle dans l'histoire du midi de la Gaule ? C'est ce que nous allons examiner.

Ce rôle fut sans doute de peu d'importance pendant les premières années de son existence, car pendant le cours du cinquième siècle, les Wisigoths, maîtres de Toulouse, dont ils avaient fait leur capitale, avaient étendu leurs conquêtes jusqu'au Rhône et jusqu'à la Loire. Quel rôle pouvait donc avoir un oppidum placé dans une contrée qu'aucun ennemi ne menaçait ? Comme place de guerre, il n'avait pas une grande utilité. Comme agglomération d'habitants, il était loin d'offrir l'agrément de Carcassonne et de Narbonne, ses voisines. Ce ne fut, peut-être, pendant cette première phase de son existence, qu'un vaste établissement, moitié camp, moitié ville, entouré d'une de ces défenses primitives faites

Digitized by Google

de terre et de madriers plantés en pilotis, et semblable à ces villes improvisées qui naissent, de nos jours, dans certaines contrées de l'Amérique.

Ce ne fut qu'au commencement du sixième siècle que l'oppidum portant le nom de Rhedæ se transforma en place de guerre complète.

Après la bataille de Vouillé, en 507, lorsque Clovis, mettant la question religieuse au service de son ambition, eut écrasé les Wisigoths, sous prétexte de combattre l'arianisme, les destinées de la Gaule furent complètement changées. La nation wisigothe fut refoulée au pied des Pyrénées, et la Gaule fut au pouvoir des Francs. La domination expirante des vaincus ne céda qu'après une lutte acharnée. De grandes batailles eurent lieu dans cette vaste plaine qui s'étend entre Toulouse et Carcassonne ; car la première de ces cités était la métropole et la seconde l'un des principaux arsenaux d'Alaric II. Pendant l'année qui suivit la bataille de Vouillé, les échos des Corbières et de la Montagne-Noire entendirent souvent le farouche cri de guerre des soldats de Clovis répondre aux incantations qui, comme une mélopée antique, s'élevaient, aux heures du crépuscule, dans l'armée wisigothe. La montagne qui porte le nom du malheureux roi, la montagne d'Alaric, située aux environs de Lagrasse, fut le dernier champ de bataille que défendit sans succès la nation vaincue : mais la lutte n'était pas finie.

Les Wisigoths avaient été refoulés en Espagne, mais en gardant un pied dans la Gaule. Ils conservaient, outre le Roussillon, un lambeau de la Nar-

Digitized by Google

bonnaise. Ce lambeau se composait de tout le territoire qui s'étend au nord jusqu'à la Montagne-Noire, à l'est jusqu'au Rhône, à l'ouest jusqu'au fleuve Atax. Narbonne se trouvait être au centre de cette possession. Carcassonne était ville doublement frontière, puisqu'elle gardait les deux points extrêmes de la Gothie au nord et au couchant. Le royaume des Wisigoths eut pour capitale Tolède, la fière cité espagnole. Narbonne fut le chef-lieu de cette nouvelle province qui fut appelée Septimanie, et Carcassonne devint le siége de l'un des diocèses de cette province.

La chute de la domination wisigothe dans les Gaules fut l'aurore de la puissance de Rhedæ. Placé sur une éminence qui commande la rive droite du cours supérieur de l'Aude et qui domine la vallée de la Salz qui est le grand chemin des Corbières, cet oppidum acquit, immédiatement, une grande importance comme gardien des marches et des frontières. Les Wisigoths en firent alors une de leurs places de guerre les plus importantes.

En 563, à la suite de guerres politiques, et aussi des luttes religieuses qu'avait provoquées l'hérésie des Sabellins, le roi Hilpéric, après avoir dépouillé deux de ses frères, devint le maître d'un vaste territoire qui n'avait d'autres limites que *le cours de l'Aude depuis les Pyrénées jusqu'à Carcassonne*, puis la Montagne-Noire et les Cévennes, et enfin une ligne qui, partant des Cévennes, allait aboutir à la Méditerranée sur un point rapproché du port d'Agde, lequel se trouvait au pouvoir des Wisigoths. La

Digitized by Google

province de Septimanie se trouva bien amoindrie par la conquête du roi franc.

Il est donc de toute évidence que, pendant le cours du sixième siècle, la Septimanie était bornée du côté du couchant par le fleuve Atax, et que, par conséquent, une ligne de défense dut être établie sur la rive droite de ce fleuve par les chefs wisigoths. Rhedæ devint alors une importante cité. Elle fut entourée de remparts et flanquée de deux citadelles. Ce fut un des boulevards de la province, et elle devint le centre d'une région, le chef-lieu d'un diocèse qui porta son nom et qui s'appela le Rhedesium.

Mais Rhedæ ne pouvait être un point isolé, chargé exclusivement de la défense d'une longue ligne de frontières, qui s'étendait depuis Carcassonne jusqu'au cœur des Pyrénées. La rive du fleuve se garnit de forteresses qui étaient autant de dépendances de Rhedæ.

Ces diverses places de guerre, tout en gardant les marches et les défilés, formaient autour de Rhedæ une ceinture infranchissable. Elles couvraient le Rhedesium depuis les bords de l'Aude jusqu'au diocèse de Narbonne.

Quand on se rend compte de la situation faite aux Wisigoths à la suite des conquêtes de Clovis, quand on examine avec soin l'énergique résistance qu'ils opposaient pendant les VIe et VIIe siècles aux entreprises des rois francs, afin de se maintenir sur ce lambeau de territoire qui s'appela la Septimanie, on comprend le rôle important que joua, à cette époque, la cité de Rhedæ si bien placée pour la résistance.

Digitized by Google

Si nous avions besoin d'une autre preuve pour faire ranger la cité de Rhedæ au rang des cités importantes de la province, nous la trouverions dans le passage du poëme de Théodulphe que nous avons cité, et qui est ainsi conçu :

« *Inde revidentes te, Carcassona, Rhedasque*
« *Menibus inferimus nos, cito, Narbo tuis.* »

La cité que le prélat visitait deux fois comme commissaire de l'empereur Charlemagne, et qu'il mettait au même rang que Carcassonne, devait occuper une place marquée dans la Septimanie.

V.

Nous allons, maintenant, reconstruire par la pensée la cité de Rhedæ, et la présenter à nos lecteurs telle qu'elle fut à dater du VIIe siècle.

La ville se développait sur une superficie que l'on peut comparer à celle que recouvre la ville de Carcassonne dans l'enceinte de ses boulevards. Elle était environnée d'une double enceinte de murailles. Elle était bordée au couchant par un précipice qui en rendait l'accès impossible. Du côté du nord, elle se reliait, par une forte rampe, à une forteresse qui occupait l'emplacement du village actuel, et qu'on appelait *Castrum Rhedarum* ou *Castrum de Rhedæ*. Le côté du levant, qui était le seul abordable, faisait face à

Digitized by Google

une plaine immense qui s'étend à perte vue, et dont la plus grande partie forme encore de nos jours une lande sauvage couverte de buis et de bruyères. Une seconde forteresse, dont il ne reste plus de vestiges, s'élevait du côté du midi, à une distance de cinq cents mètres environ des remparts. Cette forteresse était construite sur un mamelon de marne rouge qui porte un nom significatif. Ce mamelon qui domine la plaine environnante s'appelle *le Casteillas*, mot patois qui signifie grand château. Il était séparé de la ville par une profonde coupure de terrain formant un grand fossé irrégulier, dans lequel pouvaient se déverser les eaux du ruisseau qui traverse la plaine du levant au couchant.

La cité de Rhedæ possédait deux églises, l'une sous l'invocation de la Sainte-Vierge, l'autre sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste.

On peut se faire une idée approximative du chiffre de la population tant civile que militaire renfermée dans la cité et ses deux citadelles, par un élément d'approximation que nous a conservé une tradition locale consistant en ce fait que l'on comptait à Rhedæ quatorze étals de boucherie.

Des débris d'amphores et des médailles latines trouvés, autrefois, sur divers points du terrain où, d'après nous, cette ville était bâtie, prouvent que c'est bien sous la domination wisigothique qu'elle avait acquis son entier développement, au VIe et au VIIe siècles. Les restes de substructions trouvés sur divers emplacements et la configuration du terrain sont aussi de puissants éléments d'appréciation pour

Digitized by Google

se rendre compte des dimensions qu'avait cette importante cité.

Un couvent de moines qui, d'après la tradition, était garni de moyens de défense, s'élevait près de l'entrée de la ville, du côté du levant.

Le *Castrum de Rhedæ*, la citadelle placée au nord de la ville, occupait tout le plateau sur lequel est bâti le village actuel. Seulement, le village offre de grands espaces déserts comprenant presque les deux tiers de la superficie du plateau. Ni le temps, ni la main des hommes n'ont rien changé à la forme de cette masse rocheuse qui, coupée et taillée en forme de cône tronqué, domine la plaine de tous les côtés. Les assises de rochers qui supportaient les murs d'enceinte ont résisté à l'action des siècles, et la régularité de leurs formes architectoniques prouve que des travaux dirigés par des hommes compétents sont venus en aide à la nature pour faire de ces rochers le soubassement d'une double enceinte de murailles. Les antiques bastions ont disparu, les fossés sont comblés, mais on voit intacte cette corniche colossale de marne rocheuse qui dessine l'ovale parfait des fortifications.

Sur cette corniche, on remarque des restes de murailles qui sont peu anciennes, et qui remplacèrent, au XIVe siècle, les antiques remparts, détruits alors en majeure partie.

La citadelle avait deux entrées, l'une au levant qui ouvrait sur la campagne, l'autre au midi qui la mettait en communication immédiate avec la ville par une forte rampe.

Digitized by Google

A l'exemple des villes romaines, les cités wisigothes, même quand elles étaient places de guerre, étaient divisées en quartiers désignés suivant leur affectation spéciale. Elles constituaient alors souvent une ou deux villes dans l'enceinte de la ville, une ou deux citadelles dans la citadelle. Nous en trouvons un exemple dans la cité de Carcassonne. La citadelle de Rhedæ était dans les mêmes conditions. Elle était divisée en trois quartiers qui existent encore dans le village actuel, et qui portent les mêmes noms traduits en patois. Le premier appelé *Castrum valens*, du côté du levant, s'appelle de nos jours *Castel de balent.* Le second, placé au midi, s'appelait *Castrum Salassum*, on l'appelle *la Salasso.* Enfin, le troisième désigné sous le nom de *Capella* s'appelle *la Capello.*

Le premier quartier, appelé le *Castrum valens*, tirait son nom d'une porte, bastionnée et garnie de fortifications, placée à l'entrée de la citadelle du côté du levant, c'est-à-dire du côté le plus exposé aux attaques de l'ennemi, car il faisait face à la plaine. Il est facile, en visitant les lieux, de retrouver les traces du *Castrum valens*, du château-fort.

Ce que l'on appelle aujourd'hui *la Salasso*, est une place, une aire à battre le grain, formant plateforme et communiquant, du côté du midi, par un talus fortement incliné avec la plaine où la ville était bâtie. En grattant le sol, on trouve à *la Salasso* des couches de maçonnerie qui indiquent qu'il existait sur ce point un autre château-fort. La tradition locale affirme l'existence de ce fort qui mettait la ville

Digitized by Google

en communication avec la citadelle. Cette tradition ajoute qu'après la destruction de la ville, la citadelle, qui était en bon état de défense, dura plusieurs siècles, que le fort de la Salasso contenait un magasin à poudre, et que pendant un siège, le feu ayant pris au magasin à poudre, l'explosion entraîna la destruction de tout un quartier et d'une partie des remparts.

Enfin, on remarque, dans le troisième quartier appelé *la Capello*, les vestiges d'une ancienne église.

Les fortifications qui entouraient la citadelle de Rhedæ n'ont pas complètement disparu. Sur certains points de l'antique enceinte, les assises de roc vif qui ont conservé leurs aspérités supportent quelques pans de murs formés de pierres de taille cubiques, à six faces, mesurant 24 ou 25 centimètres de côté. Une seconde enceinte construite avec des matériaux semblables, s'élevait à quelques pas de la première, mais on en retrouve à peine quelques traces. C'est tout ce qui reste des fortifications primitives de la citadelle wisigothe. La première enceinte a été reconstruite après la guerre des Albigeois, et une partie de ces nouvelles murailles existe encore se soudant, par places, à quelque lambeau des remparts wisigoths.

Une fontaine souterraine, qui a la forme d'une citerne, a sa source sous les remparts du côté du nord ; elle ne tarit jamais.

Tel est le tableau que nous offre, dans le passé, la principale citadelle de Rhedæ qui, à cause de son importance, formait une seconde cité à côté de la

Digitized by Google

première. C'était la ville haute dominant la ville basse et pouvant la défendre et la protéger efficacement.

Quant à la seconde forteresse qui existait sur le mamelon qui porte le nom de *Casteillas*, la tradition ne nous a rien conservé. Nous savons seulement que lors de la destruction de Rhedæ, l'ennemi s'empara d'abord du Casteillas et dirigea, de ce point élevé, ses attaques sur la ville.

VI.

Après avoir esquissé le tableau qu'offrait, au VIIe siècle, la ville de Rhedæ avec sa citadelle et son *castellum* ou forteresse, il nous reste à examiner quel fut le rôle de la capitale du Rhedesium pendant l'époque wisigothique.

Le pouvoir des rois wisigoths, déjà bien affaibli par leur lutte contre Clovis, reçut le dernier coup quand le vainqueur de Tolbiac se fut rendu maître de Toulouse en 508. Son fils Childebert continua la guerre, mais il ne put refouler entièrement les vaincus au-delà des Pyrénées. Il ne put même tenter d'attaquer Carcassonne qui avait résisté à Clovis. Néanmoins les armées du roi frank cernaient les Wisigoths qui auraient fini par être complètement chassés de la Gaule, si après la mort d'Alaric II tué dans la fameuse bataille qui porte son nom, son fils Amalric n'avait été efficacement secouru par son

Digitized by Google

grand-père, Théodoric, roi des Ostrogoths. Le mariage du jeune Amalric avec la princesse Clotilde, fille de Clovis, mit fin à cette longue guerre. De leur ancien royaume dans la Gaule narbonnaise, les Wisigoths ne conservèrent que la province de Septimanie, et encore cette province fut-elle circonscrite dans d'étroites limites.

C'est à cette époque (510) que la ville de Rhedæ commença à jouer un rôle important. Les Franks avaient enlevé aux Wisigoths les cités de Toulouse et d'Uzès. Toulouse était la métropole de la province de Gothie en même temps que la capitale du royaume. Le fils d'Alaric II, après avoir transféré a Tolède le siège de la capitale, choisit Narbonne comme cité métropolitaine. Puis, comme il voulait que la province de Septimanie conservât sept cités diocésaines, il érigea deux nouvelles cités pour remplacer Narbonne et Uzès. Il choisit Elne et Rhedæ; mais, suivant un usage emprunté aux Romains, les noms des deux nouvelles cités furent changés dans l'édit d'investiture. Tandis que la ville d'Elne appelée jusqu'alors Helena prenait le nom de Civitas Elnensis, Rhedæ fut appelée Civitas Attacensis, la cité du fleuve Atax ou du pays d'Atax.

Les historiens n'ont eu qu'une vague intuition de ce changement de désignation, et, ne pouvant se mettre d'accord sur la signification du mot Civitas Attacensis, ils ont laissé le problème sans solution. Tel est l'avis de Catel et de Besse qui, discutant un passage de Scaliger, écartent tour à tour les diverses interprétations admises par leurs prédéces-

Digitized by Google

seurs. Ils reconnaissent qu'il ne peut être question de Carcassonne qui était depuis longtemps cité de premier ordre, ni de Limoux qui n'était encore qu'un petit village, ni d'Alet qui était loin d'avoir une pareille ambition, mais ils s'abstiennent de conclure. Ils n'ont pas songé à Rhedæ qui était de création récente ; et pourtant c'est bien la ville de Rhedæ qui dans cet édit porte le nom de Civitas Attacensis. Nous appuyons cette assertion de diverses preuves.

En premier lieu, Rhedæ était le chef-lieu d'une vaste contrée qui portait son nom Pays de Rhédez. En outre, la cité de Rhedæ devint à cette époque cité diocésaine, car le Pays de Rhédez fut désigné comme diocèse, terme emprunté à l'organisation administrative des Romains qui appelaient ainsi une section de province ayant un gouvernement particulier.

Quand le roi Reccared, après avoir abjuré l'arianisme, organisa les évêchés de la Septimanie, il fut question de placer un évêque à Rhedæ, mais le prélat qui occupait le siége de Carcassonne s'y opposa et obtint d'être maintenu comme évêque du Carcassez et du Rhédez. Seulement, on créa à Rhedæ un archidiaconé qui était régi par un chanoine de Carcassonne.

Néanmoins, cette idée de la création d'un évêché distinct à Rhedæ se produisit plus tard. Dans le concile qui fut tenu à Narbonne en 788, l'évêque d'Elne, Wenedurius, prétendit que la ville de Rhedæ étant cité diocésaine et chef-lieu d'un comté devait avoir son évêque particulier, au lieu d'être

Digitized by Google

une dépendance de l'évêché de Carcassonne. Cette demande ne fut pas admise ; mais en vertu d'une décision de ce concile, le diocèse de Rhedæ fut distrait de celui de Carcassonne et uni pour le spirituel à l'archevêché Narbonne à cause de la dignité du primat de la Gaule.

L'évêque de Carcassonne avait été, du reste, bien inspiré quand sous le roi Reccared il avait insisté pour que le diocèse de Rhedæ demeurât uni à celui de Carcassonne. En effet, sous le règne du roi Wamba, en 680, le siège épiscopal de Carcassonne fut occupé par un évêque arien soutenu par ce roi, et le prélat orthodoxe établit sa résidence à Rhedæ d'où il administrait ses deux diocèses.

VII.

Nous venons de voir la situation de Rhedæ au point de vue religieux sous les rois wisigoths. Il nous reste à examiner sous quel régime administratif cette ville et son territoire se trouvèrent placés pendant la même période.

Durant les premiers temps qui suivirent la fondation de cette cité guerrière, elle fut placée sous l'autorité du comte ou consul qui était à la tête du diocèse de Carcassonne et administrée par un vice-consul qui portait le titre Vicarius, d'où vint plus tard le terme de Viguier.

Digitized by Google

Quand cette ville eut été érigée au rang de cité par le roi Amalric, le pays de Rhedæ prit le titre de comté et eut pour gouverneur militaire et civil un comte ou consul.

Cette institution fut confirmée vers la fin du VIIIe siècle par le roi Wamba quand il réorganisa les diocèses de la Septimanie, et qu'il en fixa les délimitations.

Le comté ou diocèse de Rhedæ confrontait alors du côté du midi au diocèse d'Urgel, au levant il touchait aux diocèses d'Elne et de Narbonne et au nord au comté de Carcassonne. Du côté du couchant, il était pays frontière, car il longeait, sur les rives de l'Atax, le royaume des Franks.

Il convient d'interpréter cette question de frontière entre les deux royaumes d'une façon plus large que ne l'ont fait quelques historiens. Ce n'était pas strictement le cours de l'Atax qui formait la séparation entre le territoire des Franks et celui des Wisigoths. M. Cros-Mayrevieille, dans son histoire du Comté de Carcassonne, nous apprend, en effet, que les limites qui séparaient le Carcassez de l'Aquitaine au nord et à l'ouest s'arrêtaient aux forts de Cabardés et de Montréal qui appartenaient aux Wisigoths. Nous avons tout lieu de croire que les châteaux wisigothiques d'Alayrac, Rouffiac et Cépie formaient aussi l'extrême frontière sur la rive gauche de l'Aude dans le comté de Carcassonne.

Quant au comté de Rhedæ, il était défendu sur la même rive du fleuve par les tours ou châteaux de Cornanel, Roquetaillade, Antugnac et Brenac que les rois wisigoths avaient construits pour se garder contre

Digitized by Google

leurs redoutables voisins. A partir de la vallée de Brenac qui relie les bords de l'Aude avec le Pays-de-Sault, la frontière du territoire des Wisigoths se dirigeait vers l'ouest, franchissait les plateaux de Nébias et de Puivert, puis se dirigeant vers Belesta allait rejoindre en Espagne le royaume des Goths. Le Pays-de-Sault, le Donazan et le Capcir se trouvaient donc enclavés en entier dans le comté de Rhedæ.

Telle était la situation du diocèse de Rehdæ quand l'invasion des Sarrazins vint mettre fin au règne des rois wisigoths dans la Septimanie, et changer les destinées de la cité de Rhedæ.

VIII.

Nous passerons rapidement sur les destinées de Rhedæ pendant la domination des Sarrazins. Tout fait présumer que la cité wisigothe fut considérée par les nouveaux conquérants comme une place forte utile à conserver ; car elle gardait les marches des Pyrénées. C'était un point stratégique trop bien situé pour le détruire et l'abandonner, puisqu'il assurait les communications avec une longue ligne de frontières. Ce qui contribue à faire admettre cette opinion, c'est que les Sarrazins avaient construit au col de St-Louis, c'est-à-dire à une courte distance de Rhedæ, une puissante forteresse dont on voit encore quelques ruines, portant le nom de Château des Maures, et qui gardait la voie

Digitized by Google

militaire se dirigeant de la vallée de l'Aude dans le Roussillon. Du reste, l'historien Marca affirme que, pendant l'occupation sarrazine, les archevêques de Narbonne, chassés de leur siège métropolitain, se réfugièrent dans la cité de Rhedæ. Enfin, la tradition nous vient en aide pour établir que la cité dont nous nous occupons conserva, à cette époque, toute son importance; car elle nous apprend que les Sarrazins fondèrent dans ses environs quelques villariæ, et entre autres un centre de population aujourd'hui réduit à un modeste hameau peu distant de Rennes-le-Château, et qui s'appelle la Maurine.

A travers ces guerres permanentes, qui, pendant le VIIe siècle, firent passer successivement le Rhedesium sous la domination wisigothe et sarrazine jusqu'au jour où Charlemagne s'en rendit le maître, la capitale de cette contrée dut conserver toute son importance. Un fait caractéristique le prouve : c'est le dénombrement fait, en 782, des villages et terres du Rhedesium, appartenant à l'église St-Just de Narbonne, qui indique que cette contrée n'était plus cette thébaïde, presque déserte, qui, pendant les siècles précédents, ne comptait que de rares habitants dont les cabanes se groupaient sous les murs des forteresses. Or, la ville de Rhedæ ne figure pas dans ce dénombrement, et, quelle que fût la puissance des archevêques de Narbonne, ils n'avaient pu faire entrer dans l'enclave de leur domaine ecclésiastique l'antique cité wisigothe sur laquelle ils n'avaient qu'un droit de juridiction épiscopale, droit qui fut consacré par une décision du concile tenu à Narbonne en 788. D'un

Digitized by Google

autre côté, la transformation qui s'était opérée dans cette contrée par la création de nombreux centres de population prouve aussi en faveur de l'état florissant de la cité qui en était la capitale. Enfin, les longues guerres que durent soutenir Pépin et Charlemagne pour refouler les Sarrazins d'abord jusqu'aux pieds des Pyrénées, puis au-delà de cette barrière, rendaient nécessaire la conservation d'une place-forte qui était une sentinelle avancée sur la frontière d'Espagne. Aussi, quand la puissance du grand empereur eut été consolidée, quand il envoya des messagers royaux pour visiter les cités importantes de la Septimanie, ces missi dominici signalèrent Rhedæ au rang des cités qui méritaient, pour ainsi dire, le titre de villes royales.

Ce fut vers cette époque que le Rhedesium fut morcelé par suite d'une nouvelle organisation des diocèses situés sur les confins des Pyrénées et dans les contrées avoisinantes. Le pays de Fenouillèdes en fut distrait et forma un comté séparé. Le Rhedesium qui avait été un diocèse important fut réduit à l'état d'un modeste comté placé sous la dépendance des comtes de Carcassonne. Le *Pagus rhedensis* conserva son autonomie, mais il ne forma plus qu'un lambeau de territoire qui, dans les siècles suivants, fut encore morcelé.

Néanmoins, toute la contrée conserva cette désignation générale de Rhedesium, mais le Rhedesium ne fut plus, à dater de cette époque, que ce que dans le langage diplomatique moderne on a appelé une expression géographique.

Digitized by Google

IX.

Nous voici arrivé à une nouvelle phase de l'existence de Rhedæ.

L'antique cité wisigothe est devenue une ville comtale. Tantôt annexée au comté de Barcelone tantôt soudée au domaine des comtes de Carcassonne, elle occupe un rang important dans un de ces petits royaumes taillés dans le grand royaume. Puis, en 957, le Rhedesium forme un apanage distinct en faveur d'Odon, fils de la princesse Ermessinde. Pendant un siècle, les successeurs d'Odon ou Eudes furent comtes particuliers du pays de Rhedæ, et cette période marque la phase la plus éclatante de l'existence de cette cité, qui était la résidence permanente d'un seigneur souverain. A cette époque, Rhedæ joua un rôle presque aussi important que Carcassonne. Point de cité rivale qui pût, sur le territoire dont elle était la capitale, lui ravir la moindre part de son influence. Limoux n'était qu'un modeste bourg nommé, par Pierre de Vaux-Cernai : « *Castrum Limosum in territorio Redensi.* » Alet était le siège d'une abbaye importante, mais autour de laquelle ne se groupait qu'une villaria ou village. Quillan était aussi un petit village faisant partie du domaine des archevêques de Narbonne. La cité de Rhedæ rayonnait donc comme

Digitized by Google

un astre au milieu des châtellenies, des prieurés, des bourgs et des villages qui couvraient la contrée. Elle atteignit alors à l'apogée de sa gloire ; car, dans ses murs, c'est-à-dire à la cour de ses comtes, se réunissaient les seigneurs féodaux de Termes, de Pierre-Pertuse, de Castelpor, de Puylaurens, d'Aniort, les abbés mitrés d'Alet et de St-Polycarpe, les châtelains de Caderone, de Castillon, d'Arce, de Blanchefort, de Brenac, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. C'est aussi dans Rhedæ que se réunissaient fréquemment quelques riches vassaux qui aspiraient à devenir des seigneurs châtelains, les syndics des monastères de Cubières, de St-Martin-de-Lis, et enfin, les supérieurs des prieurés de Montazels, d'Espéraza, de Luc, d'Arques et de Couiza.

X

Le rôle de la cité de Rhedæ s'amoindrit à partir du milieu du onzième siècle, comme s'amoindrit aussi le territoire auquel elle avait donné son nom. Raymond II fut le dernier des comtes particuliers du Rhedesium. Après sa mort, en 1062, le comté fut de nouveau réuni à celui de Carcassonne.

Peu d'années après, le 6 des nones de l'an 1067, Ermengarde, fille de Pierre Raymond, comte de Carcassonne, et son mari Raymond Bernard, vicomte de Béziers et d'Albi, vendirent à Raymond Roger

Digitized by Google

comte de Barcelone et à Almodis, sa femme, le comté de Rhedæ avec toutes ses dépendances. Voici comment s'exprime cet acte : « *Vendimus tibi totum commitatum de Rhedæ eum omnibus suis pertinentibus, et ipsos ambos castros de Rhedez.....* »

Il y a dans cette vente une chose bien significative, et à laquelle ne se sont pas arrêtés les historiens et les chroniqueurs ; ce sont les mots, *ambos castros de Rhedez,* que l'on a traduits par les mots *les deux châteaux de Rhedæ.* D'après nous, cette interprétation n'a pas de sens. En effet, on remarque dans le texte si clair et si complet de cette vente qu'il n'est pas question, comme dans d'autres documents authentiques datant de la même époque, de la cité de Rhedæ proprement dite. Cet acte, dans lequel tout est minutieusement détaillé, ne dit pas cependant en termes textuels : *vendimus tibi civitatem de Rhedæ.* Or, une telle lacune ne peut pas exister.

Par conséquent cette locution de *civitatem de Rhedæ*, que l'on s'attend à trouver dans cette vente, est remplacée par cette autre locution plus explicite. « *ambos castros de Rhedez.* »

Voici l'explication de cette variante, de cette nouvelle désignation. Ces mots *ambos castros de Rhedez*, signifient les deux villes fortifiées de Rhedæ, c'est-à-dire les deux cités jumelles, la ville haute et la ville basse, ainsi qu'on a pu le dire deux siècles plus tard, de la ville de Carcassonne. Nous n'insisterons pas plus longuement sur ce point capital qui jette un jour tout-à-fait nouveau sur la cité de Rhedæ. Nous cherchions des preuves à l'appui de

Digitized by Google

notre thèse sur la configuration de Rhedæ, sur l'existence simultanée de la cité wisigothique bâtie dans la plaine et de sa forteresse bâtie sur le mamelon, et qui, enserrées toutes deux dans un ensemble de fortifications, formaient deux villes dans une seule ville. Cette preuve, la voilà. Elle est dans la vente de 1067.

Mais cette vente contient bien d'autres choses. Elle est, pour ainsi dire, l'armorial de Rhedæ, le signe de son importance ; car dans cet acte authentique qui transmet au comte de Barcelone la propriété du Rhedesium, on ne cite nulle autre cité, nulle autre ville, pas même un bourg ayant assez d'importance pour être mentionné. Cet acte dit, après avoir désigné les deux villes fortes de Rhedæ : « *Vendimus totos alios castellos qui in jam dicto comitatu sunt, et totas illorum castellanias in super, et totas abbatias.... eum omnibus ecclesiis, villis, domibus et molendinis et molendariis.....* »

Cette vente mentionne aussi en détail tous les droits seigneuriaux attachés au titre de comte de Rhedæ. Ces droits étaient plus que seigneuriaux, ils étaient régaliens, et les comtes de Rhedez qui les exerçaient avaient pu marcher de pair avec les comtes de Carcassonne et de Barcelone.

Enfin, l'acte que nous citons contient une clause finale relative aux confrontations du comté. En voici le détail :

Au levant le comté de Narbonne.

Au midi, les comtés de Roussillon, du Conflent et de la Cerdagne.

Digitized by Google

Au couchant le comté de Toulouse.

Au nord celui de Carcassonne.

Cela prouve que le *comitatus Rhedensis*, était bien plus important que le *comitatus Carcassonnensis*, car il enfermait dans son enclave le pays de Sault, le Donazan, le Pays de Fenouillèdes, le Pays de Pierre-Pertuze et le Pays de Termes. Seulement la plupart de ces territoires formaient des fiefs indépendants ou des domaines ecclésiastiques, et, sur divers points de leur petit royaume, les comtes de Rhedæ n'avaient qu'un pouvoir honorifique. Ils avaient beau exercer des droits souverains, battre monnaie, établir des foires et des marchés, rendre la justice et la faire rendre à leurs vassaux par leurs officiers, leur puissance était souvent illusoire.

XI.

A la suite de cette vente de 1067, le Rhedesium ne fut plus qu'une annexe du comté de Barcelone, et la cité de Rhedæ ne fut qu'un simple fleuron d'une couronne comtale. A cette cause d'amoindrissement de la cité wisigothe, il convient d'en ajouter d'autres qui furent la conséquence des graves évènements qui survinrent dans la province vers la fin du onzième siècle. Plusieurs seigneurs ecclésiastiques refusèrent de se soumettre aux seigneurs séculiers. D'un autre côté, l'élément bourgeois se développait dans les centres de

Digitized by Google

population un peu importants. Enfin certains châtelains puissants se liguèrent entre eux pour résister à l'autorité des comtes. Ces diverses circonstances favorisèrent, dans le Rhedesium, le développement de certaines villes qui commencèrent à jouer un rôle important au détriment de Rhedæ. Ce fut en première ligne Limoux qui, de simple bourg, tendait à devenir la capitale de la contrée. Ce fut aussi Alet, qui, sous l'influence de ses abbés mitrés, se transforma en une ville offrant les avantages d'un site des plus agréables. Enfin Caudiès et Quillan n'étaient plus de modestes villages humblement groupés au pied des remparts des vieilles forteresses wisigothes. Rhedæ perdait ce que gagnaient ces villes rivales mieux dotées sous le rapport du sol et du climat, à une époque où le goût du luxe et du bien-être se répandait dans la haute classe et dans la classe bourgeoise. L'ancien oppidum wisigothique assis sur un plateau sauvage n'offrait aucun agrément. Les eaux vives, les fleurs, les beaux arbres, les cultures potagères lui faisaient défaut. Rhedæ commença dès-lors à déchoir de son rang.

Le pouvoir des comtes de Barcelone sur le Rhedesium fut de courte durée, et la comtesse Ermengarde rentra bientôt en possession du grand fief qu'elle avait aliéné. Dans la lutte qu'elle soutint pour reconquérir ses droits, elle fut énergiquement soutenue par ses vassaux. Les officiers qu'elle avait préposés à la garde des villes importantes se dévouèrent avec ardeur à sa cause, et l'histoire rapporte que, en 1080, Bertrand, fils de Pons, qui commandait pour elle dans ia cité de Rhedæ jura d'imiter la conduite du gouverneur de

Digitized by Google

Carcassonne et de défendre fidèlement la cité de Rhedæ, ses tours et ses forteresses. Quatre ans après, Bernard Aton, fils d'Ermengarde, prêtait serment de fidélité à sa mère pour les deux forteresses de Rhedæ, *pro ambis castris.* Encore la même qualification que dans la vente de 1067. La cité de Rhedæ n'était plus la résidence des comtes. Un gouverneur ou viguier, *vicarius* y commandait pour eux. Ce n'était plus le siège d'une cour, le point de réunion des seigneurs de la contrée, mais c'était toujours la capitale du Rhedesium, la place-forte qui dominait la contrée, et à sa possession était attachée la possession de toute cette contrée.

Pendant la première moitié du douzième siècle, Rhedæ conserve son importance. Après Carcassonne, elle est toujours la première ville du domaine des vicomtes. Après la mort de Bernard Aton, à la suite d'un accord entre ses deux fils, le Rhedesium devint l'apanage du plus jeune des deux frères, Raymond Trencavel, vicomte de Béziers. Un nouveau traité intervint huit ans après, en 1150, et ce traité porte que Trencavel possèdera *civitatem quæ dicitur Rhedas et omnem regionem Redensem cum omnibus castris et villis et fortitudinibus qui ibi sunt.*

Raymond Trancavel tenait à conserver Rhedæ afin de s'assurer de l'obéissance des seigneurs de la contrée, afin que son pouvoir s'abritât dans cette région derrière les remparts de cette antique cité défendue par une nombreuse garnison. C'est de là que son autorité rayonnait sur les nombreux seigneurs châtelains du voisinage, sur les abbés d'Alet, si puissants et si

Digitized by Google

influents. Il était à cette époque représenté à Rhedæ par un viguier appelé Pierre de Vilar, dont il récompensa les services, en lui faisant don du village de Coustaussa, placé en face de Rhedæ, sur la rive droite de la Salz. La charte portant cette donation est datée de 1157. Elle s'exprime ainsi : « *Dono tibi et infantibus tuis meam villam quæ dicitur Constantianum.... ad castellum ibi faciendum.* » Aux termes de cette charte, ce village était entouré de fortifications, et Pierre de Vilar devait y bâtir un château pour compléter les moyens de défense. Le viguier du comte exécuta cette condition. Le château fut construit, et, d'après les ruines qui existent encore, on peut se faire une idée de ce qu'il était quand les travaux furent terminés. Pierre de Vilar se montra reconnaissant envers le comte Roger qui lui avait fait don de cet important fief ; car au village de Coustaussou était attaché un vaste territoire. Aussi quand le château qui était une forteresse eut été édifié, Pierre de Vilar le plaça sous la sauvegarde de plusieurs seigneurs, comme lui feudataires du Comte. Dom Vaissette cite un acte de serment, daté de 1172, par lequel Oton d'Aniort, Ugo de Caderone et Guillaume d'Arce jurent sur les saints Evangiles dans l'église de Limoux, de conserver et de défendre le château de Coustaussa, au profit de son seigneur Pierre de Vilar, viguier de Rhedæ, et du comte Roger de Béziers.

Le comte Roger avait reçu, à titre de donation, en 1158, de son père Raymond Trencavel la ville de Carcassonne et la cité de Rhedæ, *civitas Rhedensis.* Cette donation fut confirmée par le testament de

Digitized by Google

Raymond Trencavel. Ce testament est en langue romane. Nous croyons qu'on lira, avec intérêt, un fragment de cette pièce importante : « *En R. Trencavel, per la gracia de Deu vescoms de Bezers, ei fag mon testamen..... et ei laïssado tota ma terra à Roihairet de Bezers..... et daisso soun testimonis Jean Ratiers de Minerva, en Ratiers de Caussada, en Bertrand de Saixac, en Estève de Serviès. Anno domini MCLXX.* »

Un an après, le comte Roger épouse Adélaïde, fille du comte de Toulouse, et lui assigne pour douaire le Rhedesium et sa capitale, ainsi que le bourg de Limoux : « *Dono tibi Reddam eum toto comitatu Reddensi et burgum Limosum eum suis partinentibus.* » Cet acte est le dernier hommage rendu à la cité de Rhedæ. Il constate, d'après nous, le décès de la capitale du Rhedesium. On ne l'appelle plus *ambo castri de Rhedez*, on ne la nomme plus *civitas Rhedensis ;* enfin elle ne porte plus ce nom de Rhedæ qui avait acquis une signification particulière, car il était mis au pluriel comme désignant deux villes dans une même ville, la ville haute et la ville basse. On l'appelle *Rheda*, la ville, c'est-à-dire une seule ville.

Après avoir lu cet acte on présume que l'antique cité wisigothe a été démembrée. Divers faits historiques, que nous allons grouper succinctement, prouvent que cette conjecture est fondée, que la ville basse, la grande cité construite dans la plaine, a disparu, et qu'il ne reste, de l'antique Rhedæ, que sa citadelle, la ville haute.

Digitized by Google

XII.

Depuis que, en vertu de la vente consentie, en 1067, par la comtesse Ermengarde, le Rhedesium était passé au pouvoir de Raymond Roger Ier et de sa femme Almodis, moyennant le prix de onze cents onces d'or, les comtes de Barcelone n'avaient jamais abandonné leurs droits sur ce territoire. Pendant près d'un siècle, ils ne purent faire valoir ces droits; car le comté de Barcelone était séparé du Rhedesium par le comté de Roussillon, la Cerdagne et le Conflent. Or, les comtes de Barcelone et les comtes de Roussillon étaient souvent en lutte pour la possession du Vallespir, du Pays de Bézalu et d'une partie du littoral, et la conquête du Rhedesium aurait pu avoir cette conséquence, que cette contrée, au lieu d'agrandir le domaine des seigneurs de Barcelone, aurait pu tourner au profit de leurs redoutables voisins, les seigneurs de Roussillon. Cet état de choses dura jusqu'au jour où le roi d'Aragon, Alphonse II, qui était comte de Barcelone fut assez puissant pour revendiquer les droits qu'il prétendait avoir sur le Rhedesium. Les annales du Roussillon ont conservé le souvenir de ce fait historique. Alphonse II devint comte de Roussillon, en vertu d'un testament en date du 4 des nones de juillet 1172, par lequel Gérard, fils de Gausfred III, seigneur de ce comté l'institua son héri-

Digitized by Google

tier, bien qu'il n'eut pas des droits, ainsi que le déclarait le testateur. La barrière qui séparait le comté de Barcelone du Rhedesium n'existait plus. Une fois maître du Roussillon, Alphonse II put réaliser ses projets ambitieux.

Il était déjà en guerre avec Raymond V, comte de Toulouse, et dès le début de cette guerre il avait, de gré ou de force, entraîné dans son parti Roger II, comte de Béziers, du Carcassez et du Rhedesium. On remarque une certaine confusion dans les récits des historiens au sujet de la part que prit celui-ci dans la lutte qui avait éclaté entre ses deux puissants voisins. Nous n'avons pas la prétention d'apporter la lumière dans ces ténèbres. Nous nous bornerons à constater qu'après avoir été, en 1167, l'allié du roi d'Aragon, le vicomte de Béziers dut prendre parti, peu de temps après, pour le comte de Toulouse, puisque deux actes importants constatent le parfait accord qui existait entre eux en 1171. Le premier de ces actes est la promesse, sous forme de serment, par laquelle le comte de Toulouse s'engage à prêter aide et protection à Roger. Le second de ces actes est le mariage de Roger avec Adélaïde, fille du comte Raymond. Nous sommes donc fondé à croire que le roi d'Aragon avait déjà, à cette époque, tourné les armes contre le vicomte Roger et avait envahi le Rhedesium pour en faire la conquête. C'est de cette époque que date la destruction de Rhedæ.

C'est en 1170 ou 1171 que l'antique cité wisigothe succomba sous les coups du roi d'Aragon. Mais si la ville proprement dite fut complètement rasée, la cita-

Digitized by Google

delle demeura debout, dominant de sa masse imposante toute la contrée. Voilà pourquoi le vicomte Roger, dans les clauses de son contrat de mariage avec la comtesse Adélaïde, ne put lui assigner pour domaine que *Rhedam*, la citadelle, la ville fortifiée avec les terres qui en dépendaient. Nous n'avons pas à faire ici une nouvelle description de cette citadelle qui était à ce point fortifiée et placée dans une position tellement avantageuse qu'elle aurait pu résister plus tard aux attaques de Simon de Montfort, si elle avait été suffisamment garnie de troupes pour la défendre.

Il paraît que le roi Alphonse II ne retira pas de sa conquête tous les fruits qu'il en espérait. Il avait bien pu ravager toute la contrée, il avait pu s'emparer de la cité de Rhedæ et la détruire, mais son pouvoir ne put jamais se consolider dans le Rhedesium. Nous avons vu, en effet, qu'en 1171, le comte Roger assigna pour domaine à la comtesse Adélaïde *Reddam cum toto comitatu Reddensi.* Il protestait ainsi contre l'invasion espagnole, et se sentait soutenu par les seigneurs, ses vassaux.

C'est à cette époque que Pierre de Vilar, qui n'avait pu défendre Rhedæ parce qu'il n'avait pas des forces suffisantes, formait une ligue avec plusieurs puissants seigneurs de la contrée qui juraient, sur les saints Évangiles, de défendre le château de Coustaussa, dont il était feudataire.

Pons d'Amely, abbé d'Alet, se mettait sur la défensive en restaurant le château, cette ancienne forteresse wisigothe, et en entourant la ville de remparts et de fortifications.

Digitized by Google

L'archevêque de Narbonne, qui possédait Quillan et divers autres bourgs ou villages qui l'avoisinent, résistait aux prétentions du roi d'Aragon.

Le seigneur de Termes mettait en état de défense les châteaux d'Auriac, d'Albières et ses villages voisins du Rhedesium.

Alphonse II était réellement le maître de la partie du Rhedesium qui avoisine le Roussillon. Il occupait les châteaux de Pierre-Pertuze, de Quéribus et leurs dépendances. Il avait en son pouvoir les forteresses qu'avaient créées les Wisigoths, Castel-Fizel, Puylaurens, dans le Pays de Fenouillèdes, ainsi que le château de Fenouillet qui commandait ce comté. Il possédait, enfin, le territoire qui s'étend jusqu'à la vallée de l'Aude d'un côté et jusqu'à la vallée de la Salz de l'autre; et c'est au confluent de ces deux rivières, sur le point qu'occupe actuellement le château de Couiza, que se trouvait la limite de sa conquête. Il existe, en effet, en face de ce château, une masse rocheuse formant un plan incliné dont la base plonge dans l'Aude, et qui se redresse comme une arête colossale jusqu'au point culminant qui domine la vallée. Cette assise de marne rocheuse qu'on dirait taillée par la main de l'homme s'appelle le *roc de France*, et la tradition affirme que l'on voyait, autrefois, tracée, sur la surface rugueuse du rocher, une main gigantesque qui était, disait-on, un signe héraldique représentant les armes d'Aragon.

C'est aussi de l'époque de la conquête d'une partie du Rhedesium que date la construction de tours guerrières ou tours de signaux que l'on remarquait

Digitized by Google

autrefois dans la contrée et dont il reste peu de traces. Les auteurs catalans s'accordent à dire que ces tours, autrefois nombreuses sur certains points, étaient l'œuvre des rois d'Aragon. Les unes, appelées tours guerrières, étaient placées dans les marches et défilés ; les autres, appelées tours de signaux, étaient placées sur les points culminants des montagnes. Quand Alphonse II détruisit la ville de Rhedæ, il rasa les fortifications et ne laissa que deux des tours qui garnissaient l'enceinte du côté du midi et du côté du couchant. L'une fut transformée en moulin à vent par l'un des seigneurs de Rennes-le-Château à une époque relativement récente. L'emplacement de ces tours nous a servi à déterminer, approximativement, la surface qu'occupait la cité wisigothe.

XIII.

Ceci nous amène à examiner rapidement les causes qui facilitèrent la prise et la destruction de Rhedæ.

Vers le commencement du douzième siècle, cette ville tendait à se dépeupler, au profit de Limoux et d'Alet. Les guerres de la Terre-Sainte lui portèrent, pour ainsi dire, le dernier coup. Dégarnie de troupes, n'ayant qu'une population insuffisante, elle dut être négligée et abandonnée par les comtes à qui elle appartenait. Ceux-ci durent trouver trop coûteux l'entretien des fortifications de cette vaste cité dont la ligne de circonvallation était très-étendue. N'oc-

Digitized by Google

cupant plus, du reste, qu'un rang secondaire comme place forte, elle ne pouvait être d'un grand secours pour le maintien du pouvoir des comtes souverains. Tout fait donc présumer qu'elle était presque sans défense quand le roi d'Aragon vint l'attaquer. Peut-être même avait-elle été abandonnée par les officiers du comte Roger qui avaient concentré leurs forces et leurs moyens de résistance dans la citadelle, dans la ville haute, qui ne tomba pas au pouvoir des troupes aragonaises.

La tradition s'est emparée de ce grand fait historique, bien que d'une manière vague. Elle rapporte qu'une grosse armée venant du côté de l'Espagne s'empara du Casteillas, ce fort détaché dont nous avons parlé, et qui gardait les approches de Rhedæ, du côté du midi, qu'une fois maîtresse du Casteillas cette armée attaqua et détruisit la ville qui était dans la plaine.

S'il pouvait rester encore quelques doutes sur le fait historique que nous venons de rapporter, si quelques-uns de nos lecteurs persistaient à partager l'opinion de certains historiens qui prétendent que la cité de Rhedæ fut détruite lors de la guerre des Albigeois, en 1220, nous pourrions citer, à l'appui de notre opinion, une preuve qui nous paraît concluante. C'est un acte du mois d'août 1185, par lequel le vicomte Roger donne en fief, à un de ses principaux officiers, ce qu'il possédait au château de Rhedæ, *castrum de reddas*. Or, comme on ne donne pas en fief une cité importante qui est la capitale d'un comté, cet acte prouve que cette cité n'exis-

Digitized by Google

tait plus à cette époque. Mais si la citadelle de Rhedæ avait résisté à Alphonse II, le pays du Rhedesium fut morcelé. Il existe, en effet, un acte d'inféodation consenti par le roi d'Aragon, en 1193, trois ans avant sa mort, en faveur du comte de Foix qui, aux termes de cet acte, fut mis en possession du Pays de Pierre-Pertuze, du comté de Fenouillèdes et de leurs dépendances. Cette pièce prouve que le Rhedesium n'existait plus. Nous pouvons donc écrire ici :

FINIS RHEDESII.

Nous pourrions écrire aussi : *Finis Rhedarum ;* car en réalité, l'ancien oppidum wisigothique, la cité jumelle de Rhedæ qui avait joué un rôle marquant dans l'histoire pendant plus de cinq siècles n'existe plus, mais sa citadelle existe encore ; nous allons suivre les courtes phases de son existence, ou plutôt de ses transformations.

XIV.

Le treizième siècle commence, et, avec lui, la guerre des Albigeois. L'histoire n'attribue aucun rôle au *castrum de Rhedæ,* tandis qu'elle fait mention du siège du château de Coustaussa, son voisin. Il est vrai que le château de Coustaussa dominait la vallée de la Salz qui, des bords de l'Aude, conduit dans les Corbières, et que ce château gênait la marche des croisés tant au fond de la vallée que sur les hauts plateaux. Il est vrai qu'une poignée d'hommes pouvait

Digitized by Google

suffire pour défendre Coustaussa, tandis qu'il aurait fallu une nombreuse garnison pour garder la longue ligne des remparts de Rhedæ, dont les fortifications, du reste, avaient dû souffrir lors de la destruction de la ville basse. Peut-être aussi une partie de ces fortifications était-elle détruite, et Guillaume d'Assalit qui était alors viguier du Rhedesium, ne put-il disposer des moyens nécessaires pour mettre l'antique citadelle en bon état. Quoi qu'il en soit, il paraît que Rhedæ n'était pas en état de défense, et ne fit aucune résistance aux armées des Croisés. Néanmoins nous n'hésitons pas à croire que les troupes de Simon de Montfort s'en emparèrent, et comme c'était une place de guerre qu'il fallait armer ou détruire, pour la défendre, ou bien pour empêcher qu'elle ne devînt un centre de résistance entre les mains du jeune vicomte de Béziers et de ses alliés, elle fut démantelée et ruinée. *Le castrum de Rhedæ,* l'antique citadelle, qui était toujours la capitale de la contrée, ne fut plus qu'un simple bourg quand la croisade eut fini son œuvre. Ses remparts et ses tours jonchèrent le sol, et, si la tradition locale ne fait pas erreur, une seule partie de ses fortifications demeura debout, ce fut le *castrum salassum* ou *turris salassa,* le donjon qui fait face au midi, cette tour de la Salasse qui fut plus tard convertie en magasin à poudre.

Il existe, du reste, un acte authentique qui prouve à quel rôle modeste fut réduit Rhedæ après la conquête des Croisés. On ne l'appelle plus *civitas,* cité, ni *castrum*, ville fortifiée. On la désigne sous le nom de villa, c'est-à-dire bourg ou petite ville. Nous lisons, en

Digitized by Google

effet, dans une charte de 1231, le dénombrement des villes, villages et châteaux formant l'assignat de Pierre de Voisins, sénéchal de Simon de Montfort, Dans ce dénombrement figure Rhedæ sous la rubrique suivante :

« *Villam de redde pro XXV libris æ IV sols.* »

Le bourg de Rhedæ était évalué au prix de *Burgaragium*, Bugarach, un peu au-dessus de la valeur de *Cousanum*, Couiza et de *Caderona*, Caderone.

Le petit-fils de Pierre de Voisins, Pierre II de Voisins, sénéchal de Carcassonne, mit Rhedæ en état de défense. Il releva les fortifications, il rétablit la double enceinte de remparts : seulement il ne jugea pas à propos de reconstruire le château qui défendait la citadelle du côté du levant et qu'on appelait *castrum valens*, mais il fit fortifier le château qui existe encore, et qui a donné son nom au village actuel de Rennes-le-Château.

Ce château ne fut pas un simple fort, comme était le *castrum valens :* ce fut un château-fort muni de tous les moyens de défense, et en outre, une résidence seigneuriale. Ce manoir fortifié, flanqué de tours, les unes carrées, les autres arrondies, est d'une architecture simple tout à fait dépourvue d'ornements. Un vaste préau le précède du côté du levant : des deux autres côtés, il est entouré d'une cour et d'un jardin établis probablement sur l'emplacement qu'occupaient les fossés. Sa face, du côté du nord, se confondait avec la ligne des remparts de la seconde enceinte.

Rhedæ acquit alors une certaine importance comme chef-lieu d'une puissante châtellenie. Cette petite ville

Digitized by Google

comptait une population assez nombreuse, car toute la superficie du plateau était couverte d'habitations. On y remarquait deux églises, l'une dédiée à Saint-Pierre, et l'autre, qui existe encore, dédiée à Sainte Marie-Madeleine.

En examinant avec attention les rares vestiges des fortifications de Rhedæ on constate des fragments de la maçonnerie de cette époque, soudés, pour ainsi dire, aux restes des remparts qu'avaient construits les Wisigoths.

La restauration de Rhedæ, par Pierre II de Voisins, ne fut pas un fait isolé dans la contrée. L'histoire nous apprend qu'après la guerre des Albigeois, les nouveaux propriétaires du sol, aussi bien que ceux des anciens seigneurs qui avaient été remis en possession de leurs domaines, reconstruisirent les châteaux qui avaient été détruits. Tous les châtelains voulaient se prémunir contre les dangers éventuels d'une nouvelle guerre et aussi contre les attaques des nombreuses troupes de routiers et de malandrins qui infestaient la province.

Rhedæ, passant successivement au pouvoir des descendants de Pierre de Voisins, fut maintenu en état de défense. L'un d'eux, Pierre III, transforma, vers 1360, le donjon de la Salasse en magasin à poudre. Les compagnies de routiers ravageaient alors la province de Languedoc, saccageant et incendiant les villes, les bourgs et les châteaux. Et, comme si ce n'était pas assez de ce fléau, la peste vint, en 1361, s'abattre sur la contrée, dépeuplant les villages presque en entier. Le pays commençait à se remettre de ces terri-

Digitized by Google

bles épreuves, quand un corps d'espagnols et de catalans, qui avaient traversé la frontière avec le comte de Transtamarre, s'abattit sur le Roussillon et sur le Languedoc. Tous les barons du pays s'armèrent contre ces terribles envahisseurs.

Pierre III de Voisins, seigneur de Rhedæ, *dominus de Reddis,* ainsi qu'il s'intitulait lui-même, se mit à la tête d'un corps de troupes, et s'avança dans le Pays de Fenouillèdes pour arrêter la marche de ces ennemis ; mais il fut vaincu, et ne put s'opposer à leur passage. Obligé de battre en retraite, Pierre de Voisins se réfugia dans la citadelle de Rhedæ et se prépara à la défense.

L'armée espagnole ou plutôt ce corps nombreux de bandits qui se livrait dans toute la contrée aux actes de cruauté les plus atroces, ravagea tout le pays de Fenouillèdes, le pays de Pierre-Pertuze, et quitta, au printemps de l'année 1362, les hauts plateaux des Corbières pour descendre vers la vallée de l'Aude. Les chefs de ces bandits, qui avaient déjà lutté contre Pierre de Voisins, résolurent de s'emparer de la ville fortifiée de Rhedæ, et vinrent en faire le siége.

La tradition de cet évènement mémorable s'est conservée depuis cinq cents ans dans le modeste village qui occupe la place où était Rhedæ. Nous ne saurions mieux faire que de la transcrire ici presque textuellement :

« Une troupe très-nombreuse de bandits catalans,
« venant des Corbières, arriva un jour devant Rhedæ
« par le chemin qui vient du hameau des Patiassés
« (situé entre Rennes-les-Bains et Rennes-le-Château).

Digitized by Google

« Ils incendièrent, après l'avoir pillé, un grand cou-
« vent fortifié qui était aux abords et presque à l'en-
« trée de la ville, du côté du levant, au lieu dit la *Foun*
« *de l'Aousi*. Les ruines de ce couvent existaient en-
« core à la fin du dernier siècle. La ville opposa une
« vive résistance, mais elle finit par succomber devant
« un ennemi disposant de forces supérieures et muni
« d'artillerie. La poudrière de la Salasse ayant été
« incendiée, une large brèche fut pratiquée dans les
« murs de la ville qui offrit alors un accès facile aux
« assaillants. Ceux-ci, maîtres de la place, rasèrent
« les fortifications, détruisirent l'église de Saint-
« Pierre et firent de Rhedæ un monceau de ruines. Le
« manoir seigneurial et quelques habitations survé-
« curent à ce désastre. »

A l'appui de l'authenticité de ce récit, les vieillards de Rennes-le-Château rapportent que l'on a trouvé, à diverses reprises, dans la plaine qui s'étend sous le village, des débris d'armes et des boulets de petit calibre.

Ainsi finit, en 1362, la ville de Rhedæ; et le modeste village qui fut construit sur son emplacement, et qui recouvre à peine le tiers de la superficie qu'occupait l'antique citadelle, n'a pas même conservé le nom historique de Rhedæ ; il s'appelle Rennes-le-Château. Puis, comme pour épaissir les voiles de l'oubli sur la cité wisigothe, la contrée dont elle avait été la capitale, le Rhedèsium ou pays de Rhedæ, perdit également son nom. Il s'appela le Haut-Razés, et il forma l'un des territoires qui composèrent le vaste diocèse d'Alet.

Digitized by Google

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES COMTES DE RAZÉS.

Sous les rois wisigoths le Razés fut administré d'abord par des viguiers et puis par des comtes, qui étaient des gouverneurs militaires nommés par le souverain résidant à Tolède. Ils relevaient directement tantôt de la couronne et tantôt des ducs de Septimanie qui avaient le commandement supérieur de la province.

L'histoire ne nous a pas conservé les noms de ces viguiers et de ces comtes de Razés.

Nous devons donc nous borner à inscrire ici, à la suite de la notice sur Rhedæ, les noms, par ordre chronologique, des comtes et des vicomtes qui, depuis Charlemagne jusqu'à la conquête de Simon de Montfort, ont possédé le comté.

I.	Guillaume, institué par Charlemagne,	en 781
II.	Béra Ier, fils de Guillaume (1).....	796
III.	Argila, fils de Béra.....	840
IV.	Béra II, fils d'Argila.....	845

(1) La plupart des historiens ont confondu le comte Béra Ier avec un personnage du même nom qui était quelques années plus tard comte de Barcclone. C'est là une erreur manifeste qu'on relève facilement en vérifiant les dates.

Digitized by Google

Le Comté passa, en 870, à la maison comtale de Carcassonne, et devint l'apanage de la branche cadette.

V. Acfred Ier, frère d'Oliba II, comte de Carcassonne 870
VI. Bencion, fils d'Oliba II 902
VII. Acfred II, frère de Bencion..... 928
VIII. Arsinde, fille d'Acfred II, mariée avec Arnaud, comte de Couserans..... 960
IX. Eudes, fils d'Arnaud et d'Arsinde..... 1005
X. Arnaud, fils d'Eudes..... 1017
XI. Raymond Ier, fils d'Arnaud..... 1030
XII. Raymond II, fils de Raymond Ier et de la comtesse Béliarde..... 1052

Le Comté passe à une branche latérale représentée par les descendants directs de Roger Ier, fils d'Arnaud et d'Arsinde, et qui était comte de Carcassonne et de Couserans.

XIII. Ermengarde, petite-fille de Roger Ier, dit Roger-le-Vieux, hérite, en 1060, du comté de Razés que lui lègue son frère Oton, et en fait vente, en 1067, à son parent le comte de Barcelone. La maison de Barcelone donna deux comtes au Razés, savoir :
XIV. Raymond-Béranger Ier..... 1067
XV. Raymond-Béranger II, son fils, qui mourut assassiné en 1080, laissant un fils en bas âge. Profitant des divisions et des luttes qui suivirent cet événement tragique, Ermengarde reprit possession du Razés en qualité de vicomtesse, et fut soutenue par les nobles du pays qui ne voulaient pas subir la domination d'un prince étranger tel que le comte de Barcelone.
XVI. Bernard Aton, fils d'Ermengarde..... 1090

Digitized by Google

Bernard Aton et la comtesse Cécile, sa femme, durent renoncer aux titres héréditaires dans leurs familles, et se contenter de la qualification de vicomte et de vicomtesse de Razés.

XVII. Roger, fils aîné de Bernard Aton et de la vicomtesse Cécile, devient vicomte de Carcassonne et de Razés..... 1130
Il reprend le titre de comte.

XVIII. Raymond Trencavel, second fils de Bernard Aton, succède à son frère..... 1149

XIX. Roger-Raymond, son fils, vicomte de Razés. 1170

XX. Raymond-Roger, son fils, vicomte de Béziers et de Razés..... 1202
Il meurt le 10 novembre 1209, à l'âge de 24 ans, prisonnier de Simon de Montfort, dans une des tours du palais comtal de Carcassonne.

XXI. Raymond Trencavel qui n'avait que deux ans lors de la mort de Raymond Roger, son frère, parvint à reconquérir son domaine contre Amaury de Montfort en 1228. A la suite d'un traité fait avec le roi de France, son comté de Razés fut réuni à la couronne.

Digitized by Google

ALET [1]

Alektha. — Aletha. — Aleth.

I.

Alet sous les Romains.

Alet se recommande, à divers titres, à l'attention du savant comme à celle du simple touriste.

La nature semble s'être plu à faire de ce coin de terre un site privilégié. Longé par le cours de l'Aude, abrité de tous côtés par de hautes montagnes, le territoire sur lequel la ville d'Alet est édifiée forme un bassin presque circulaire où s'épanchent les bienfaits d'une Naïade qui lui prodigue, à la fois, les eaux fraiches du Théron et les eaux thermales qui jaillissent sur deux points différents. Ce sol, qui produit les cultures maraichères de toute espèce et les fruits les plus savoureux, a dû être, dès la plus haute antiquité,

(1) Dans sa séance du mois de mai 1876, la société des arts et sciences de Carcassonne a reçu communication de cette notice sur Alet, et a décidé qu'elle serait imprimée dans ses mémoires si l'auteur ne la publiait pas.

Digitized by Google

un lieu de prédilection pour les habitants de la vallée de l'Aude. Nous n'hésitons pas, par conséquent, à considérer Alet comme ayant été un oppidum Gallo-celtique. L'un des clans de cette tribu de Gaulois Atacins, qui habitaient les bords du fleuve sacré, fondèrent, à une époque très reculée et longtemps avant l'invasion romaine, le bourg d'Alektha.

Si nous cherchons des preuves à l'appui de notre opinion, nous en trouvons dans la découverte de débris de poteries dont l'origine ne saurait être contestée et qui ont été exhumés des profondeurs du sol à diverses reprises. Nous en trouvons aussi dans les restes d'une galerie souterraine que l'on a mis à jour en faisant des travaux de terrassement dans le parc qui avoisine l'établissement thermal. Cette vaste excavation murée et voûtée était peut-être un silo, et peut-être, aussi, une de ces cavernes artificielles qui, en temps de guerre, servaient de refuge à ces premiers habitants de la vallée. Nous devons mentionner, enfin, les nombreux Peulvans ou pierres levées qui existent sur divers points du territoire, aux approches d'Alet.

Si les populations indigènes qui habitaient, il y a vingt siècles, les bords de l'Aude ont laissé peu de traces de leur séjour à Alektha, nous pouvons, en revanche, y constater d'une manière complète l'occupation romaine. Les piles indestructibles d'un pont, dit le Pont du diable, des restes de construction en ciment et en briques à crochet trouvés, il y a quelques années, à proximité de la source dite Las Escaoudos (Les Eaux-chaudes), enfin des médailles et des monnaies

Digitized by Google

romaines découvertes dans l'intérieur de la ville ne laissent aucun doute sur ce point.

Nous allons essayer de préciser quelles ont pu être la nature et l'importance des établissements qui se rattachent à la conquête romaine.

Le bassin d'Alet forme le débouché de ce défilé qui s'appelle *les gorges d'Alet,* et c'est sur ce point que se rejoignaient deux routes militaires, l'une venant du pays de *Kercobz* (Le Chalabrais), l'autre venant du Roussillon et de la haute vallée de l'Aude. C'est sur la rive gauche, presque à la tête du pont actuel, que les deux lignes se soudaient pour ne former qu'une seule voie qui, après avoir franchi l'Aude, longeait les flancs de la rive droite, escaladait les hauteurs, et par le col ou passage de Saint-Polycarpe se dirigeait vers le Narbonnais.

Les Romains durent trouver insuffisant le pont en bois qui servait à franchir le fleuve, et le remplacèrent par un magnifique pont en maçonnerie, détruit en partie depuis un temps immémorial, et dont on admire encore les piles qui paraissent indestructibles. Ce pont a formé le sujet de deux légendes, l'une reposant à faux, il est vrai, sur une donnée historique, l'autre engendrée par les idées superstitieuses du moyen âge. C'est à ce monument des temps antiques que quelques annalistes ont appliqué ce passage des commentaires de César dans lequel il est fait mention d'un pont sur le fleuve Atax qui fut bâti en un jour. Or des esprits simples et crédules, tout en admettant cette version, ne purent croire que la main de l'homme eût suffi pour mener à bonne fin cette œuvre

Digitized by Google

gigantesque dans l'espace de vingt-quatre heures, et trouvèrent plus commode de faire intervenir l'esprit malin pour expliquer ce fait miraculeux. Voilà comment le pont Romain d'Alektha fut appelé *Le Pont du Diable.*

Quand on examine avec attention les restes du Pont du Diable, on est frappé des règles qui ont présidé à sa construction, et l'on remarque que les ingénieurs romains ont donné à ce monument un caractère exclusivement stratégique. Ce n'est pas pour relier la ville d'Alet à la rive gauche du fleuve que ce pont a été édifié. On ne s'est préoccupé que d'établir un passage pour une nombreuse armée et de relier par un pont très solide les deux rives de l'Aude sur un point où se réunissaient d'importantes voies de communication. En effet, lorsque partout ailleurs, comme aux rochers de Cascabel, à Limoux, à Quillan les ponts sur l'Atax consistaient en des ponts qui avaient pour tabliers des poutres et des madriers reposant sur des bancs de rochers ou sur des piles informes, ici nous remarquons que les piles et les culées aussi bien que les arches sont en pierre de taille reliées par un ciment de premier choix. On remarque surtout que le pont, au lieu d'être placé sur l'axe de la rivière, est construit en faux équerre et en diagonale, ainsi que le prouvent les amorces des arches, et que la tête du pont sur la rive droite, au lieu d'être dirigée vers Alet, suit une direction opposée. Cela ne prouverait-il pas que l'oppidum d'Alektha n'avait alors que peu d'importance?

Le pont une fois construit, les Romains jugèrent

Digitized by Google

à propos d'y établir des moyens de défense qui devaient protéger les chemins stratégiques débouchant dans la vallée. Ils firent d'Alektha un de ces postes militaires appelés *Mansiones*, c'est-à-dire station d'étapes, qui étaient semés le long des voies prétoriennes. Le créateur de ce poste militaire avait encore un autre but, celui de pourvoir à la sécurité des riches familles gallo-romaines qui fréquentaient les thermes de l'ancien oppidum.

Quelle a pu être l'importance d'Alektha pendant le cycle Romain? Cette question a divisé les chroniqueurs et les annalistes. Nous n'hésitons pas à nous ranger parmi ceux qui pensent que l'ancien village gaulois demeura un simple village quand les Romains eurent conquis la Gaule Narbonnaise, et voici quels sont les éléments de notre appréciation. Dans sa géographie historique Pline ne fait aucune mention d'Alektha en parlant des villes de cette province. Après cet éminent historien les chroniqueurs du moyen âge appellent Alet *vicum*, bourg. D'un autre côté, aucun monument, aucun édifice civil ou religieux d'origine romaine n'a été découvert à Alet, qui soit de nature à faire croire que l'antique oppidum eût été transformé soit en cité soit en simple ville. On a cru retrouver à Alet les vestiges d'un ancien temple de Diane sur l'emplacement qu'occupent les ruines de l'église cathédrale de Sainte-Marie; mais rien ne prouve que cette assertion soit fondée. On a voulu rattacher à l'existence de ce temple païen la découverte d'un cippe ou autel votif trouvé à Alet, et sur lequel figure l'inscription suivante :

Digitized by Google

MATRI DEUM ||
CN. POMP. PROBUS
CURATOR TEM ||
PLI. V. S. L. M.

Nous ferons remarquer qu'il y a une grande similitude entre cette inscription et celle qui figure sur une plaque de grès découverte aux bains de Rennes, il y a plus d'un siècle, dans un pan du vieux mur avoisinant la source de la Reine. Voici cette inscription :

C. POMPEIUS QUARTUS. P. A. M. SVO.

La contexture presque identique de ces deux inscriptions nous amène à croire qu'elles sont l'œuvre du même personnage, et que Cneius Pompeius était simultanément fermier des thermes de Rennes et des thermes d'Alet. D'un autre côté, nous savons que les Romains avaient l'habitude de créer, à proximité de toutes les stations balnéaires, un petit temple, souvent même un simple *sacellum*, dédié à la déesse *Hygie* ou à la nymphe *Thermona* qui présidait aux eaux minérales.

Nous résumons donc notre opinion sur cette phase de l'existence historique d'Alet de la façon suivante : Les Romains, après avoir, suivant l'usage qu'ils avaient adopté, changé le nom d'Alektha en celui d'Aletha, créèrent dans cette localité un poste militaire et un établissement balnéaire avec adjonction d'un petit édifice religieux, spécial à ces sortes d'établissements publics. Sous leur domination, l'oppidum gallo-celtique n'augmenta pas d'importance et demeura ce que les Romains appelaient une villaria, un village.

Digitized by Google

Nous croyons devoir compléter cet exposé de la situation d'Alet, sous les Romains, en relevant l'erreur commise jusqu'à ce jour par divers historiens qui prétendent que le nom primitif de cette ville fut *Electa*. Nous nous croyons fondé à soutenir que le véritable nom donné par les Romains à cette ville fut Aletha, et nous pouvons invoquer à l'appui de cette opinion un passage de Catel et une citation de Scaliger, qui, commentant les anciens auteurs, appellent Alet tantôt castrum Aletense, c'est-à-dire château et bourg fortifié d'Alet, et tantôt civitas Aletensis, ville d'Alet; car on donnait, quelquefois, au moyen âge, le nom de civitas à toute localité ceinte de murailles, et ce fut le cas du bourg d'Alet, sinon du temps des Romains, ce qui est très douteux, du moins sous la domination wisigothe, quand le bourg d'Alet eut été fortifié. Ce ne fut que sous le règne de Charlemagne, quand l'abbaye d'Alet eut acquis plus d'importance, que les religieux de cette abbaye adoptèrent pour le bourg qu'ils possédaient le nom de Vicum Electum, d'où est venu le nom de Electa, qui a duré jusqu'au jour où la langue française ayant détrôné le latin barbare du moyen âge, on vit reparaître dans les documents officiels l'appellation primitive d'Aletha francisée et traduite par Aleth.

Digitized by Google

II.

Alet au temps des Wisigoths.

Quand les Wisigoths furent les maîtres de la Gaule Narbonnaise, ils fréquentèrent, comme les Romains leurs prédécesseurs, les thermes d'Alet. Puis, lorsqu'ils furent refoulés sur la rive droite de l'Aude, ils firent d'Alet un de leurs points de défense dans ce pays de frontières. A cet effet, ils construisirent sur les bords d'un profond ravin qui, du levant au couchant, coupe la plaine en deux parties presque égales, une forteresse dont on peut encore reconnaître les vestiges. Lorsque, quatre siècles plus tard, la ville d'Alet fut entourée de la ligne de remparts, qui sont encore en partie debout, le château wisigoth servit de défense à la porte principale qui donnait accès dans la ville. Cette porte faisant face au nord existe encore. Elle porte le nom de *Porte de Cadène*, et l'on peut remarquer qu'elle est flanquée des restes d'un château-fort, ainsi que le prouvent des pans de murs percés de meurtrières, et dont l'épaisseur et la solidité ne laissent aucun doute sur leur origine. Du reste, une simple inspection suffit pour prouver que l'arrangement, la coupe et la pose des pierres diffèrent dans la construction du château et dans celle des remparts. Le château est donc bien antérieur aux murailles de la ville.

Digitized by Google

Les forteresses wisigothes avaient sous leurs murs un établissement religieux qu'on appelait *Cella*, chapelle. C'était une maison conventuelle habitée par trois ou cinq religieux, et renfermant un édifice public consacré au culte catholique. Ce monastère et cette église n'étaient jamais renfermés, au septième siècle, dans l'enceinte des châteaux-forts, parce qu'ils étaient destinés à devenir le centre d'une agglomération, la première assise d'une villaria qui ne tardait pas à se développer sous la protection de la forteresse. Les religieux de ces prieurés, tout en attirant des habitants autour de leurs pieuses retraites, exerçaient leur ministère dans l'enceinte du fort, et y prodiguaient, en même temps, leurs soins aux malades. Ils étaient, à la fois, les chapelains, les médecins, les infirmiers et les maîtres d'école dans le village et dans le château-fort.

Sur plusieurs points du Rhedesium la forteresse wisigothe devint, au neuvième et au dixième siècles, un manoir féodal qui absorba le monastère, et finit par le faire disparaître, dépouillant ainsi les établissements religieux de leurs terres et de leurs revenus, et leur enlevant les villages qu'ils avaient fondés. Il n'en fut pas ainsi d'Alet, où le monastère, avant même de devenir une puissante abbaye, absorba la forteresse, et en fit à son profit un moyen de défense.

Dans son histoire des ducs de Narbonne, Besse reproduit un document qui nous fait connaître quelle était la situation d'Alet au huitième siècle. Il cite un acte de 796 portant que, antérieurement à cette époque, les moines du monastère d'Alet avaient restauré les

Digitized by Google

fortifications et rétabli le mur d'enceinte qui, à une époque déjà reculée, protégeaient le village. Ce document prouve que dans le courant du septième siècle le château-fort existait déjà, et que le monastère et le bourg d'Alet étaient, en outre, défendus par un mur d'enceinte tel qu'on les construisait à cette époque, et consistant en un assemblage de blocs de pierre énormes reliés entre eux, sans ciment et sans mortier, et surmontés d'un épaulement en terre durcie.

III.

Alet Abbaye.

C'est sous le règne de Louis-le-Débonnaire, en 813, que le comte Béra Ier et la comtesse Romille son épouse transformèrent le monastère d'Alet, qui depuis près d'un demi-siècle avait été érigé en abbaye. Béra, qui était comte de Razés et marquis de Gothie, fut secondé dans cette œuvre pieuse par de riches espagnols réfugiés de ce côté des Pyrénées.

La charte d'investiture porte que ce monastère sera uni à l'église Saint-Pierre de Rome, sous la condition d'une redevance consistant en une livre d'argent payable tous les trois ans. Dans le même acte le comte Béra sollicite du pape Léon III le don d'un fragment de la vraie croix en faveur de la dite abbaye. Cette relique lui fut accordée, et elle prit place dans le trésor de l'église. La formule de soumission et d'investi-

Digitized by Google

ture porte cette mention : *Vicum Electum et monasterium santæ Mariæ.*

Nous croyons devoir faire remarquer que cette locution « *Vicum electum* » Bourg choisi, fut employée alors pour la première fois, en remplacement du nom de Aletha, qui fut repris seulement au seizième siècle. Les religieux, en désignant Alet sous cette qualification de bourg d'élite, bourg privilégié, faisaient, probablement, allusion au privilége que leur avait conféré la cour de Rome en dotant leur église d'une relique très-précieuse. Quoi qu'il en soit, ce qualificatif devint, à dater de cette époque, et pendant six cents ans, le nom sous lequel fut désigné le village d'Alet. Du reste, ainsi que cela avait eu lieu sous la conquête romaine, le changement de nom des villages fut fréquent pendant le moyen âge, car les corporations religieuses tenaient à effacer tous les souvenirs du paganisme.

En plaçant l'établissement religieux d'Alet sous la domination directe du pape, le comte Béra se prémunissait contre les atteintes des abbés de Lagrasse et de l'archevêque de Narbonne toujours avides d'annexions. D'un autre côté, en dotant richement cette abbaye, et en lui concédant de grands priviléges, il consolidait son pouvoir dans cette vallée de l'Aude qui mettait en communication le pays de Carcassonne avec les Pyrénées et une partie des Corbières.

Les religieux de l'abbaye d'Alet suivaient les règles de Saint-Benoît. Ils remplissaient avec zèle la mission complexe que s'imposaient les moines de cet ordre célèbre. A l'étude, à la prière et à la prédication ils

Digitized by Google

ajoutaient les soins de l'hospitalité à donner aux voyageurs. Ils étendaient leur sollicitude aux malades qui venaient chercher un remède à leurs maux dans les eaux bienfaisantes des piscines romaines.

Leur maison était bien réellement un lieu de refuge et d'assistance. Dans ce temps de prosélytisme chrétien ils mettaient d'autant plus d'ardeur à la propagation du dogme catholique que leur ministère s'exerçait dans une contrée où existaient des vestiges de pratiques religieuses d'origine diverse. Dans l'esprit de cette population mélangée les rites druidiques avaient survécu et se confondaient avec des restes du polythéisme romain et des croyances sarrasines ; et ce n'était pas une œuvre peu importante et peu méritoire que de moraliser et de civiliser des êtres simples, farouches, tristes épaves, pour la plupart, des bandes armées qui, depuis quatre siècles, avaient constamment piétiné ce sol.

A peine transformée., l'abbaye acquit une grande importance. Quelques années après que le comte Béra l'eut si libéralement dotée, son fils Willemont unit à cette abbaye celle de Saint-Polycarpe. C'était le meilleur moyen à employer pour couper court aux prétentions des abbés de Lagrasse qui depuis longtemps convoitaient ce monastère. L'union d'Alet et de Saint-Polycarpe, séparés par une très-petite distance, était dictée par leur situation topographique. Elle répondait aussi au vœu de quelques riches espagnols qui, réfugiés dans le Rhedesium, pour échapper à la tyrannie des sarrasins maîtres de leur patrie, consacraient une partie de leur fortune à l'entretien des établissements

Digitized by Google

religieux, et qui témoignaient une préférence marquée pour Saint-Polycarpe, fondé par un de leurs compatriotes, et pour Aletha qui devait en partie sa splendeur à des émigrés de leur nationalité.

Une des causes qui contribuaient aussi au développement de la puissance de l'abbaye d'Alet consistait dans l'immense étendue de territoire qui dépendait, et qui dépend encore de cet ancien oppidum gallo-gothique. Fondé à une époque où la contrée était presque déserte, Alet put se tailler un immense domaine, qui couvre une superficie d'environ quatre mille hectares. Nous trouvons là une des preuves les plus concluantes en faveur de l'ancienneté très-reculée d'Alet. Aussi, dès que le monastère eut pris rang dans la province, les prieurs de cet établissement eurent le soin d'affirmer leur possession et d'éviter les empiètements des seigneurs terriers du voisinage, en créant des ermitages et des églises champêtres sur le territoire de la communauté, afin d'y former ce qu'on est convenu d'appeler de nos jours des sections de commune. C'est ce qui explique pourquoi la commune d'Alet compte aujourd'hui trois hameaux assez importants, et vingt-deux métairies, et c'est ce qui explique aussi l'existence, sur divers points de ce vaste territoire, de ruines très intéressantes, qui sont les restes de diverses chapelles champêtres.

Avec de pareils éléments de prospérité l'abbaye d'Alet ne tarda pas à rivaliser avec celle de Lagrasse. et à occuper une place des plus marquantes parmi les dix-neuf monastères existant dans la Septimanie, et dont le dénombrement fut fait, en 817, dans le statut

Digitized by Google

rédigé par le concile d'Aix-la-Chapelle, que le roi Louis-le-Débonnaire avait convoqué pour s'occuper de la réforme du clergé séculier et régulier.

Les données que nous possédons sur la phase que traversa l'abbaye d'Alet, pendant les premières années du cycle carlovingien, sont assez vagues. Cette époque nous apparaît entourée de légendes et de récits poétiques qui ne sont pas, à proprement parler, de l'histoire. L'un des ouvrages les plus complets que nous possédons, l'*Histoire du Languedoc*, de Dom Vaissette, ne nous éclaire que très-imparfaitement à ce sujet. Les documents authentiques, puisés dans les annales du neuvième siècle, établissent même une certaine confusion au milieu de laquelle il est difficile de se reconnaître, quand on étudie le passé historique des abbayes de Lagrasse, d'Alet, de Saint-Polycarpe, et de Saint-Martin-de-Lis, situées dans le Rhedesium. Les rois Charles-le-Chauve, Carloman, et Eudes avaient délivré, en faveur de chacun de ces monastères, des chartes ou des diplomes confirmant les dons et priviléges concédés antérieurement, mais sans préciser en quoi consistaient ces priviléges et ces possessions. D'un autre côté, les comtes suzerains de Carcassonne, de Rhedæ, et de Barcelone, comme aussi les archevêques de Narbonne, ne tenaient pas toujours compte des actes émanant de la puissance royale. Ainsi, pour ce qui concerne Alet, ce n'est qu'avec beaucoup de difficultés que nous sommes parvenu à reconstituer son passé à cette époque tourmentée pendant laquelle elle fut en rivalité et en lutte avec l'abbaye de Lagrasse. Cette lutte éclata, surtout, à l'occasion de

Digitized by Google

l'union du monastère de Saint-Polycarpe à l'abbaye d'Alet.

Lorsque le comte Villemond, fils de Béra, délivra aux abbés le droit de possession de Saint-Polycarpe il se fonda sur deux considérations. En premier lieu il croyait agir dans la plénitude de ses pouvoirs de seigneur suzerain du Rhedesium, et en second lieu il prétendait exécuter une décision du roi Charlemagne. Les abbés de Lagrasse, qui avaient dans leur dépendance le monastère de Saint-Polycarpe, refusèrent de se dessaisir de cet établissement, en prétendant qu'il était compris dans l'assignat consenti en leur faveur par le grand empereur.

La lutte dura plus de deux siècles, et ne prit fin que lorsque, par une bulle en date de 1117, le pape Paschal II ordonna que l'abbaye de Lagrasse restituerait à l'abbaye d'Alet le monastère de Saint-Polycarpe dont lui avait fait don l'empereur Charlemagne, et que les moines de Lagrasse avaient usurpé. Cette bulle constatait aussi que la donation faite par cet empereur avait été confirmée par une charte du roi Charles-le-Chauve.

La rivalité des moines de Lagrasse n'avait pas entravé, pendant le dixième et le onzième siècles, le développement de la puissance de l'abbaye d'Alet, qui avait obtenu des comtes suzerains et des riches seigneurs du Rhedesium des bénéfices considérables. C'est pendant cette période que les moines d'Alet fondèrent divers prieurés et plusieurs églises. Ils résistèrent efficacement aux tentatives d'usurpation de quelques barons terriers qui voulaient agrandir leurs domaines aux dépens de l'abbaye.

Digitized by Google

En 1059, un évènement des plus graves vint rompre la bonne harmonie qui existait entre l'abbé d'Alet et le comte de Razés. Béranger, vicomte de Narbonne, et Guifred, archevêque de cette ville, avaient pris les armes et luttaient pour se disputer la possession de quelques fiefs. Pierre Raymond, comte de Razés, avait pris parti pour l'archevêque. *La Trêve de Dieu* qui avait été décidée dans une assemblée tenue à Toulouges, petit village du Roussillon, vint suspendre la lutte. Cette trêve fut violée par le comte Pierre-Raymond, qui enleva de l'église de Notre-Dame d'Alet deux chevaliers qui y avaient cherché asile, et qui étaient innocents. Après quoi, il fit pendre l'un d'eux qui était proche parent du vicomte de Narbonne. Ce fait est consigné dans la plainte qui fut portée, la même année, devant un concile. Le vicomte de Narbonne fit ressortir dans son plaidoyer cette circonstance aggravante que l'église abbatiale d'Alet offrait un asile d'autant plus inviolable qu'elle renfermait un fragment de la vraie Croix, « *mirificum lignum dominicum.* » Nous croyons devoir faire remarquer, à propos de cette pieuse relique, que les bénédictins d'Alet avaient tenu à avoir une église qui fût digne de la contenir. Aussi, en 1013, quand l'abbaye, déjà très-florissante, eût été encore enrichie par les libéralités que lui avait values le redoublement de piété provoqué par la crainte de la fin du monde, prédite pour l'an mil, les religieux ne purent se contenter de leur ancienne maison conventuelle et de l'église qui en dépendait. C'est à cette époque que fut construite la magnifique église dont on ad-

Digitized by Google

mire encore les ruines. Dans les siècles suivants cet édifice religieux fut modifié dans quelques-unes de ses parties. Le sanctuaire, notamment, accuse, par ses conditions architecturales, une création qui date du quinzième ou du seizième siècle, mais c'est, comme nous venons de le dire, au commencement du onzième siècle que fut érigé le monument grandiose dont les ruines sont encore de nos jours un juste sujet d'admiration.

A la suite de la bulle du pape Paschal II une autre bulle de son successeur, Calixte II, vint, six ans plus tard, en 1173, confirmer en faveur de l'Abbaye d'Alet la possession des églises, châteaux et villages, dont voici le dénombrement :

Le monastère de St-Polycarpe avec toutes ses dépendances.

Le monastère de St-Paul-de-Fenouillet.

Eglise de Ste-Colombe-sur-l'Hers.

Eglise de Villeneuve (Cassaignes).

Eglise de St-Martin-de-Celles (Villereglan).

Eglise de Payra.

Eglise de Castelreng.

Eglise Ste-Marie d'Espéraza.

Les deux églises de Verzeille.

Le village de Flacian.

Le château et le village de Cornanel.

Le château et le village de Blanchefort.

L'église de Notre-Dame d'Orbieu (aujourd'hui chapelle des Busquets dans la vallée de Lagrave, près d'Auriac).

Le monastère de St-Papoul avec toutes ses dépendances.

Digitized by Google

Ce qui contribua à accroître la puissance des abbés d'Alet, c'est qu'ils trouvaient un appui dans la politique des comtes de Razés, lesquels avaient tout intérêt à user de l'influence religieuse pour résister aux empiètements des barons de la contrée, toujours turbulents et ambitieux. Ainsi, c'est grâce à l'appui du clergé que le vicomte Bernard Aton parvint, en 1124, à soumettre les nobles rebelles du Razés. Le pape Calixte II avait, avec juste raison, limé les dents de ces lions, en leur enlevant des parcelles de leurs fiefs indûment agrandis au détriment des abbayes d'Alet, de St-Polycarpe et de St-Papoul.

Du reste, les restitutions dont bénéficia le monastère d'Alet ne furent pas un acte isolé de la part de la cour de Rome. Le Pape Calixte II travailla activement à reconstituer le domaine de l'église, en luttant contre les usurpations des barons terriers. Cette doctrine fut inaugurée au concile de Reims, en 1119; mais ce fut au concile œcuménique de Latran, en 1123, que furent décrétés les canons destinés à consolider les conquêtes de l'église. Il est à remarquer que dans ce concile le nombre des abbés mitrés fut plus considérable que celui des évêques.

Soutenus dans leurs luttes contre la féodalité par le pouvoir supérieur des comtes suzerains de Razès, les abbés mitrés d'Alet pouvaient compter, aussi, sur l'appui de la cour de Rome. En 1196 le pape Urbain II, après avoir visité Toulouse et Carcassonne, se rendit à l'abbaye d'Alet où il arriva le 18 juin, et le lendemain il officia pontificalement dans l'église de Notre-Dame. En quittant Alet le pape se dirigea sur Saint-Pons

Digitized by Google

sans visiter les autres abbayes de la contrée. Cette visite du souverain pontife prouva combien les abbés d'Alet étaient puissants à Rome.

L'abbaye d'Alet parvint à l'apogée de sa puissance sous la direction de l'abbé Pons d'Amély qui, vers 1160, fit clore de murs la ville d'Alet. Les fortifications qu'avait fait élever Gayraud, deuxième prieur de ce monastère, en 796, étaient demeurées inachevées et n'avaient pas été entretenues avec soin. Pons d'Amély prit si bien ses mesures et il disposait de ressources telles qu'il put entourer sa ville d'une ceinture murale garnie de tours et de bastions. Une partie de ces remparts existe encore, et sur certains points ils sont dans un tel état de conservation, qu'ils nous offrent un spécimen très remarquable de l'architecture militaire de cette époque. L'ancien château wisigoth servit de défense à la porte principale qui fait face au nord et qu'on appelle en patois — *Porto de Cadèno* — porte de chaînes. Une poterne appelée *Porte d'Aude* s'ouvrait aussi du côté du nord, sur les bords de la rivière. Deux autres portes étaient placées du côté du midi : l'une, appelée *Porte Sainte-Marie*, existe encore ; l'autre, désignée sous le nom de *Porte de Roumanou*, a disparu depuis quelques années.

Sauf la trouée qui a été faite pour le percement de la route et qui a supprimé les portes d'Aude et de Roumanou, la ligne de circumvallation d'Alet n'offre pas de solution de continuité. Le mur est écrêté, démoli en partie sur certains points. Les meurtrières sont bouchées. Mais l'ensemble des remparts existe encore après sept cents ans, et lorsque depuis deux

Digitized by Google

siècles on n'a rien fait pour leur conservation. La forteresse wisigothique devenue le château-fort de la ville pendant le moyen-âge est conservée en partie. On remarque encore de nos jours à côté de la porte de Cadèno cette imposante masse qui servait de défense à cette porte principale. Les murs d'une grande épaisseur sont conservés en grande partie, et on peut encore visiter une ancienne salle d'armes voûtée qui a été transformée en remise ou magasin.

En mettant en défense sa ville abbatiale, Pons d'Amély n'avait pas eu la prétention d'en faire une place forte et d'adopter un système complet de fortifications comme il en existait à Carcassonne et à Rhedæ. D'un autre côté, il n'avait pas voulu se borner à faire une simple clôture en maçonnerie comme il en existait autour de plusieurs bourgs et villages de la contrée qu'on appelait des bastides. Il prit un terme moyen et il adopta un ensemble de fortifications qui mettait la ville à l'abri d'un coup de main et qui la protégeait contre les bandes de routiers qui infestaient la province. Elle pouvait même résister à une armée qui n'aurait pas été munie des engins de siège qu'on employait à cette époque.

Le comte Raymond Roger, à peine instruit du projet qu'avait l'abbé d'Alet de fortifier sa ville, mit tout en œuvre pour s'y opposer. Mais Pons d'Amély résista à son suzerain et il fut soutenu par le comte de Foix. Il prétendit avec juste raison qu'il ne faisait qu'exercer un droit acquis; attendu que dans le courant du VIIe siècle, la ville d'Alet possédait une ceinture de murailles qui furent détruites par les sarrasins, et qu'il

Digitized by Google

ne faisait que rétablir en les complétant les anciennes défenses de la ville. Il fit valoir, surtout, que s'il entourait sa ville d'une ceinture de remparts c'était pour la mettre à l'abri des atteintes du roi d'Aragon qui venait de s'emparer du pays de Fenouillèdes, et qui convoitait le pays de Rhedæ. Les événements donnèrent raison à l'abbé d'Alet. Quelques années plus tard les troupes du roi d'Aragon s'emparèrent de la ville basse de Rhedæ et vinrent jusqu'aux portes d'Alet. La paix qui survint en 1192 entre le roi d'Aragon et le comte Raymond Roger mit fin à cette guerre et préserva la ville d'Alet.

La ligne des remparts qui entoure Alet de tous cotés offre un aspect des plus pittoresques. Les assises de moellons de calcaire et de grès fortement cimentées ont une teinte jaunâtre qui tranche vivement, en été, au milieu des arbres verdoyants. En voyant l'antique cité d'Alet encadrée de ses jardins baignés d'un côté par les eaux du fleuve et de l'autre escaladant avec ses remparts, la crête de la butte ou du mamelon auquel elle est adossée, on croit voir une de ces villes de l'Herzégovine qui ont conservé encore de nos jours leur antique physionomie de cités guerrières.

IV.

Le Couvent.

A l'époque où Pons d'Amély fit restaurer l'antique château et entourer de fortifications la ville d'Alet, il

Digitized by Google

élargit considérablement du côté du levant et du midi la ligne de circumvallation qu'embrassait la muraille de défense qui protégeait la ville à l'époque mérovingienne, et qui avait été détruite pendant l'invasion des Maures. La ville avait plus d'étendue et bien plus d'importance. La maison religieuse dont il était le supérieur avait pris alors tout son développement, et cet édifice était l'un des établissements monastiques les plus importants de la Septimanie. On ne peut aujourd'hui que se faire une faible idée des dimensions grandioses de cette construction. Les nombreuses donations faites pendant le onzième et le douzième siècle aux maisons religieuses avaient permis aux Bénédictins d'Alet de consacrer des sommes considérables à l'agrandissement de leur résidence et à la reconstruction de l'église qui en dépendait.

Le monastère avait la forme et l'aspect des établissements religieux que l'on trouve encore dans l'Asie mineure. C'était plutôt une forteresse qu'un couvent. Il occupait une grande partie de l'emplacement qui couvre aujourd'hui la petite ville. Longeant du côté du couchant le cours de l'Aude et du nord un profond ravin, il se reliait de ce côté au château, à cette ancienne forteresse wisigothe que les moines avaient conservée et entretenue en bon état de défense. Au levant et au midi de hautes murailles servaient de clôture, et dans cette enceinte ainsi protégée on trouvait une église, des chapelles, des jardins et de nombreux bâtiments ayant chacun leur destination.

La partie centrale du couvent, c'est-à-dire le préau, entouré de toutes parts par les galeries du cloître,

Digitized by Google

était placée au nord de l'église. On peut encore se rendre compte de sa situation par un reste de portique encore debout, consistant en une rangée de pilastres supportant quatre arceaux à plein cintre qui, quoique recouverts de badigeon, ont conservé leur caractère primitif et formaient en partie la galerie du côté du levant. Comme dans toutes les maisons monastiques le cloître était en communication directe avec l'église sur cette partie des ruines que l'on appelle encore le *cloître*. C'est autour du cloître que se trouvaient la salle capitulaire, les salles de conférence, les cellules et le réfectoire des moines.

Du côté du nord et du levant le cloître se reliait à une cour intérieure réservée aux frères et aux domestiques. Puis, au-delà de cette cour privée existaient, du côté du nord, les magasins, les granges, les étables entourant une vaste cour commune pour le service extérieur de la maison. Ces bâtiments et leurs dépendances s'étendaient jusqu'au rempart et, par conséquent, jusqu'à la *Porte d'Aude* placée sur cette partie des fortifications qui avoisinaient la rivière. Puis, formant retour du côté du couchant, ces bâtiments longeaient le mur de défense bâti le long de l'Aude, et se rattachaient aux jardins du couvent qui formaient terrasse le long de l'eau.

Du côté du levant, il est difficile de préciser la ligne de démarcation du couvent et de ses annexes. Tout ce qu'on peut affirmer c'est que le couvent, ne communiquant que de ce côté avec la ville, c'est là que se trouvait la grande porte d'entrée de la maison religieuse ouvrant par une rue qui communiquait avec

Digitized by Google

l'extérieur de la cité par les deux portes appelées Porte d'Aude et Porte de Roumanou. Dès avoir franchi le grand portail du couvent, et avant d'arriver aux bâtiments destinés à la vie claustrale, on trouvait les salles des hôtes, le réfectoire et les logements destinés aux voyageurs et aux indigents ; car les maisons religieuses exerçaient une large hospitalité, surtout lorsque, comme Alet, elles comptaient une nombreuse clientèle.

Le pont qui reliait Alet avec la rive gauche de l'Aude avait sa tête à la porte d'Aude, et était situé à une très petite distance en amont du pont actuel, qui ne date que du siècle dernier.

Lorsque Alet fut devenu le siège d'un évêché, le couvent et ses dépendances furent modifiés pour être appropriés à leur nouvelle destination, et une partie de la maison monastique fut tranformée en palais épiscopal. Néanmoins, comme le chapitre ne fut sécularisé que deux siècles plus tard, le couvent des bénédictins conserva, encore, jusqu'à un certain point, sa physionomie et son caractère primitifs.

Que reste-t-il aujourd'hui de l'antique abbaye d'Alet? Une partie de la galerie du cloître que nous avons signalée, quelques pans de murs, les débris des pilastres d'une porte cintrée avec leurs chapiteaux sculptés ; en un mot, quelques lambeaux de ruines. Ce sont là, avec la désignation de cloître que portent ces ruines, tout autant de jalons épars qui peuvent aider à reconstruire, par la pensée, le magnifique établissement qui servait de retraite aux bénédictins.

Digitized by Google

V.

L'Église abbatiale de Sainte-Marie.

La construction de l'Eglise abbatiale paraît remonter au onzième ou douzième siècle, et elle dut être terminée quand l'abbaye fut parvenue à l'apogée de sa puissance. Les restes de cet édifice nous offrent les caractères principaux de l'architecture romane parvenue au plus haut degré de sa perfection. On peut en juger par la richesse des ornementations et par leur exécution correcte.

C'était une basilique à trois nefs. La nef centrale était séparée des bas-côtés par d'élégants piliers soutenant des arceaux à plein cintre. On peut voir encore debout une partie de ces arceaux et de ces piliers dans un état de conservation suffisant pour qu'on puisse se rendre compte de la grandeur et de la majesté de cette construction. Les assises sont formées de ce magnifique grès quartzeux d'Alet, dont le grain est si fin et dont la couleur jaunâtre prend sous l'action du soleil une magnifique teinte dorée.

Les murs collatéraux sont conservés en grande partie. Leur architecture est simple, et comporte peu d'ornements, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Deux tours étaient placées latéralement, encastrées dans le mur du nord qui touchait au couvent. Elles

Digitized by Google

correspondaient avec le milieu de la nef. L'une de ces tours est rasée au-dessus du premier étage. L'autre qui était encore debout il y a une quarantaine d'années, s'écroula, en partie, vers 1840 ou 1841. Par une nuit d'hiver toute la paroi du côté du midi se détacha tout d'une pièce avec un bruit terrible, depuis le faîte jusqu'à la base, et laissa debout l'autre moitié. On dirait que, à l'instar du rocher de Rolland, cette tour a été partagée par le tranchant de Durandal, l'épée légendaire du preux chevalier, neveu de Charlemagne. La partie demeurée debout se soutient par un miracle d'équilibre, et on peut ainsi se rendre compte de l'architecture des deux tours. Elles étaient carrées, et chacun des angles était garni de colonnettes avec des chapiteaux de feuillages. Comme toutes les tours accolées aux églises du style roman, elles étaient couronnées par une pyramide en charpente à quatre pans et très obtuse. Une porte sobre d'ornementation, et placée près des tours, mettait l'église en communication avec le couvent.

Sur le mur collatéral, faisant face au midi, s'ouvrait une autre porte avec une archivolte couverte de sculptures. On remarque encore les vestiges de deux lions qui accompagnaient cette archivolte.

Enfin, du côté du couchant se trouvait l'entrée principale, ainsi que cela existe généralement dans les églises ayant la forme d'une croix.

L'abside, placée du côté du levant, était la partie la plus remarquable de cet édifice. On peut encore admirer ses belles proportions et son style riche ; car elle est dans un état de conservation suffisant

Digitized by Google

pour faire apprécier son mérite, bien qu'elle soit masquée à l'extérieur par les constructions qui la séparent de la route. Elle est ornée de quatre colonnes de grès gris, uni et fin comme de la pierre ponce. Les chapiteaux feuillus qui les surmontent supportent une corniche élégante qui, malheureusement, tend à se délabrer de jour en jour. Quelques auteurs semblent disposés à admettre que cette église aurait été construite sur les ruines d'un ancien temple de Diane; mais c'est encore une de ces erreurs si communes dans une contrée où la légende fantaisiste a souvent pris la place de l'histoire. L'érection d'un temple païen à Alet n'aurait pu être amenée que par la création d'une ville d'origine hellénique ou romaine. Or, malgré les recherches les plus actives, aucun historien n'a pu trouver à Alet la trace d'un établissement fondé par les Grecs ou les Phéniciens du littoral Méditerranéen. D'un autre côté, aucun auteur latin, ni aucun chroniqueur du moyen âge n'ont fait mention d'aucune ville romaine à côté des thermes d'Alet. Nous n'hésitons pas, par conséquent, à admettre que l'église de Sainte-Marie d'Alet fut édifiée par les Bénédictins sur les ruines d'un ancien édifice religieux qui n'était autre que l'église primitive du couvent. En effet, le premier soin des moines d'Alet fut certainement de bâtir un édifice consacré au culte catholique en même temps que l'on posait la première pierre du monastère. Après trois ou quatre siècles l'abbaye ayant acquis plus d'importance, et s'étant enrichie par les donations pieuses du clergé et de la noblesse, et d'un autre côté le village d'Alet étant devenu une ville assez peuplée,

Digitized by Google

l'église primitive devint insuffisante. Elle dut donc être démolie, et l'on éleva sur son emplacement la basilique dont nous venons d'essayer de faire la description.

VI.

Alet après la Croisade contre les Albigeois.

La croisade contre les Albigeois porta un rude coup à l'abbaye d'Alet. Pons d'Amély étant mort en 1197, les religieux se montrèrent divisés sur le choix de son successeur. Les uns, dévoués aux intérêts du jeune fils de Roger II, vicomte de Béziers, de Carcassonne et du Razès, à peine âgé alors de douze ans, tenaient pour Boson. Les autres, en majorité, élevèrent à la dignité abbatiale Bernard de Saint-Ferréol, syndic du monastère de St-Polycarpe.

Bertrand de Saissac qui, d'après le testament de Roger II, était tuteur de jeune Raymond Roger ne voulut pas ratifier ce choix. La majeure partie des moines ayant résisté à ses injonctions, Bertrand de Saissac se rendit à Alet avec une troupe d'hommes d'armes, chassa de son siége Bernard de St-Ferréol, et le tint en prison pendant trois jours. Puis il fit procéder à une nouvelle élection en présence du cadavre de Pons d'Amély, qu'il avait fait installer sur sa chaire abbatiale, et Boson fut proclamé abbé.

Boson demeura fidèle à Raymond Roger, et quand les croisés se furent emparés de Carcassonne, il se

Digitized by Google

mit sous la protection du comte de Foix. Le cardinal Conrad porta plainte contre lui au Concile du Puy, et les prélats réunis dans ce concile donnèrent raison au légat. On décida que Boson serait dégradé, et que les moines d'Alet seraient chassés de leur monastère, et remplacés par des prêtres séculiers. En outre, l'abbaye avec toutes ses dépendances passait au pouvoir de l'église de Saint-Just de Narbonne. Le Pape confirma cette sentence.

Les Bénédictins d'Alet n'acceptèrent pas cette condamnation imméritée, et ne se résignèrent point à la spoliation dont ils étaient victimes. Ils entamèrent en cour de Rome un procès qui dura plus de dix ans. Enfin, en 1233, à la suite d'une enquête ordonnée par le Pape Grégoire IX, et qui prouva, entre autres choses, que la mesure violente décrétée contre les moines d'Alet avait causé une grande irritation dans le comté de Razés, la sentence d'excommunication fut levée. L'abbaye d'Alet fut reconstituée et les Bénédictins rentrèrent en possession de leur monastère; mais leur domaine fut considérablement réduit. La cour de Rome les obligea à céder une partie de leurs biens à la cathédrale de Narbonne. D'un autre côté, ils perdirent les monastères de Saint-Polycarpe et de Saint-Papoul. Enfin, ils furent dépouillés de quelques prieurés et de plusieurs villages au profit des lieutenants de Simon de Montfort.

Voici, au sujet de cette spoliation, un détail qui offre un certain intérêt. Après avoir perdu les plus beaux fleurons de sa couronne la corporation d'Alet fut dépouillée d'une partie de ses revenus mobiliers, et no-

Digitized by Google

tamment de la leude sur le sel et du droit de péage sur les radeaux — *fustæ aquæ* — qui passaient sous les murs de la ville. Le bénéfice de ces taxes fut donné par Simon de Montfort à l'un de ses sénéchaux.

L'abbaye d'Alet se trouva donc bien amoindrie, et considérablement appauvrie ; car la plupart de ses feudataires, petits gentilshommes ou bourgeois, avaient été pressurés et quelques-uns même ruinés par les armées des croisés. Sa puissance se trouva aussi diminée dans le comté de Razès, par suite de l'affermissement des prérogatives royales. Dans cette situation, le prieur et les religieux sous ses ordres ne formèrent plus qu'une modeste corporation. Enfin, le dernier coup fut porté à la célèbre abbaye lorsque après la mort de Simon de Montfort, le pape Honoré confirma son fils Amaury dans tous ses titres, biens et dignités. Celui-ci éleva Limoux au rang de cité, de simple bourg fortifié qu'il était jusqu'alors, et en fit la capitale du Pays de Razès, titre auquel avait droit la ville d'Alet après la chute et la destruction de la cité de Rhedæ.

C'était en 1218 que la ville d'Alet avait subi un aussi triste sort. Ce fut en 1318, un siècle après, qu'elle fut appelée à de nouvelles destinées. Une bulle du pape Jean XXII créait un évêché dont Alet était le siége, et dont la juridiction ecclésiastique s'étendait sur tout l'ancien comté de Razès, et embrassait cent onze paroisses.

Le premier évêque fut l'abbé en exercice, Barthélemy, qui fut choisi par les moines de l'abbaye auxquels s'adjoignirent pour cette circonstance solennelle

Digitized by Google

les religieux du monastère de St-Paul-de-Fenouillet, qui était demeuré une dépendance de l'abbaye.

Un document authentique nous donne la mesure de l'importance qu'avait à cette époque la ville d'Alet. A l'assemblée des Etats du Languedoc, qui fut tenue en 1304 pour accorder au roi les subsides nécessaires pour la guerre des Flandres, les consuls des communautés ou paroisses chargés de la répartition de l'impôt sur le tiers-état, taxèrent chaque ville à raison d'une quotité déterminée suivant le nombre des feux. Alet comptait cinq cents feux taillables, et dut payer un subside de 280 livres tournois.

La ville d'Alet avait le rang de cité depuis la fondation de son abbaye, c'est-à-dire depuis le règne de Charlemagne. Elle devint ville royale dès qu'elle fut érigée en siége épiscopal.

Cinq siècles se sont écoulés depuis que le dernier prieur de l'abbaye d'Alet fit place au premier évêque d'un nouveau diocèse, et rien, sauf quelques vestiges de ruines, ne semble rappeler aux générations nouvelles l'ère si longue de prospérité de l'un des établissements monastiques les plus florissants de la province de Septimanie. Cependant les Bénédictins d'Alet ont laissé un double souvenir qui s'est conservé, à travers les âges, après l'extinction de leur maison conventuelle.

On ne saurait oublier, en effet, que les abbés d'Alet firent de larges concessions à leurs vassaux, et se montrèrent toujours prêts à résister aux excès et aux empiètements du régime féodal. Ils en furent récompensés lorsque, frappés d'excommunication après la

Digitized by Google

guerre des Albigeois, ils furent soutenus dans leur lutte contre Rome et contre Simon de Montfort non-seulement par la bourgeoisie, mais encore par la population entière de leur domaine ecclésiastique. D'un autre côté, les historiens les signalent au même rang que les abbés de Lagrasse comme étant demeurés étrangers aux querelles ardentes de la scolastique qui passionnèrent certains esprits dans le clergé, au onzième et douzième siècles, et comme ayant approuvé et pratiqué la doctrine de l'abbé Suger, l'habile ministre du roi Louis-le-Jeune, en ce qui touche la conduite des peuples et l'organisation de la société.

Dans un autre ordre d'idées, il existe dans l'ancien diocèse d'Alet un souvenir qui se rattache à l'exercice du culte, et qui remonte peut-être jusqu'à ces temps reculés où les bénédictins habitaient leur maison conventuelle d'Alet. N'est-ce pas, en effet, à ces religieux qu'il faudrait attribuer la création de la magnifique liturgie qui jusqu'à ces dernières années a été en vigueur dans l'ancien diocèse d'Alet? Quoi qu'il en soit, et que l'honneur de cette création doive revenir aux anciens prieurs de l'abbaye, ou bien à l'un des premiers évêques qui leur succédèrent, nous croyons devoir consigner ici l'impression qui est demeurée dans l'esprit des populations de la contrée. Cette impression se traduit par un sentiment d'admiration pour certains chants du rituel de l'ancien diocèse. Si nous devons admettre l'opinion de Châteaubriand sur l'origine de quelques-uns des chants de l'église catholique, et qui, d'après cet éminent écrivain, auraient été inspirés par le mode rithmique employé dans les chœurs de l'antique

Digitized by Google

tragédie grecque, il faut reconnaître que le rituel d'Alet était de ceux qui semblent se rattacher le plus à cette intéressante source. C'est surtout dans les nocturnes, que l'on chantait dans les cérémonies funèbres, que l'on retrouve un caractère émouvant et grandiose traduisant les accents les plus expressifs de la douleur humaine.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ABBÉS D'ALET.

Dom Vaissette nous donne une liste des prieurs qui ont occupé le siége abbatial d'Alet ; mais cette liste est incomplète, car elle commence à Oliba qui était contemporain du comte Béra. Or, avant Oliba, Alet avait eu deux abbés.

I. X. Le nom de ce premier prieur est inconnu	760
II. Gayraud, qui dans un acte authentique s'intitule secundus abbas, second abbé.....	785
III. Oliba I.....	810
IV. Oliba II lui succéda en.....	845
V. X, inconnu.	
VI. X, inconnu.	
VII. X, inconnu.	
VIII. Benoît, abbé général de cinq monastères..	966
IX. X, inconnu.	
X. X, inconnu.	
XI. Grégoire Géraud.....	1040
XII. X, inconnu.	

Digitized by Google

XIII. Raynaud I..... 1108
XIV. Bernard I..... 1168
XV. Pons d'Amély..... 1173
XVI. Bernard de Saint-Ferréol..... 1206
XVII. Boson..... 1206
XVIII. Udulger d'Ajort..... 1232
XIX. Raynaud II..... 1267
XX. Bertrand..... 1284
XXI. Pierre..... 1303
XXII. Barthélemy, dernier abbé..... 1312

VII.

Alet Évêché.

L'histoire d'Alet ne nous offre rien de bien remarquable pendant les premières années qui suivirent l'institution de l'Evêché. Si la ville ne perdit pas de l'importance qu'elle avait acquise sous l'administration des religieux, elle n'augmenta pas en population ni en puissance. La plupart des évêques ne résidaient pas dans le diocèse et n'y faisaient que de rares apparitions. D'un côté, le pouvoir royal se consolidait et, surtout, se manifestait d'une manière de jour en jour plus efficace dans le Languedoc. D'un autre côté, la bourgeoisie prenait corps et se montrait quelquefois peu soumise, quand on portait atteinte à ses droits et à ses prérogatives. Dans le courant du quinzième siècle un conflit éclata entre cette bourgeoisie et le pouvoir épiscopal. L'évêque dut renouveler en faveur des bourgeois et manants d'Alet les droits et les

Digitized by Google

priviléges que leur avaient concédés, antérieurement, les bénédictins.

Nous croyons devoir relever ici une singulière erreur accréditée dans la contrée. On rattache l'époque où florissait la ville d'Alet à cette phase de son histoire où elle était devenue le siége d'un évêché. Nous tenons à rétablir l'exacte vérité et à démontrer que ce fut, surtout, au douzième siècle, c'est-à-dire sous l'administration des bénédictins, qu'Alet avait acquis le droit de cité, et joua un rôle marquant dans la province. Sous ses évêques Alet avait un titre officiel retentissant, comme chef-lieu d'un évêché; mais, dans le fait, son lustre et son importance n'en furent point augmentés.

Il n'en fut pas de même pour le territoire qui formait le diocèse. L'action prépondérante des évêques produisit sur cette vaste étendue de pays une heureuse influence en réprimant l'action toujours envahissante du pouvoir féodal. Tel châtelain puissant ou tel petit gentilhomme qui était tenté d'exercer une autorité trop despotique sur ses vassaux, n'osait résister à l'évêque comte d'Alet quand il intervenait, et il intervenait souvent, pour faire rendre justice aux malheureux vassaux.

VIII.

La Guerre des Calvinistes.

Vingt-quatre évêques avaient occupé le siége, les uns dans la plénitude de leurs fonctions, quelques

Digitized by Google

autres en commande, quand les guerres de religion vinrent porter la désolation dans la contrée. Les Calvinistes des Cévennes et du pays Castrais franchirent la Montagne-Noire, et se réunirent à leurs co-religionnaires du Bas-Razés et du Haut-Razés, pour se répandre dans le diocèse d'Alet. Ils comptaient de nombreux partisans dans la contrée et, à deux reprises, en 1573 et en 1577, ils s'emparèrent de la ville d'Alet. Les membres du clergé et les catholiques laïques furent chassés. Plusieurs maisons furent incendiées. La ville garda toujours les traces de la dévastation dont elle fut victime à cette époque. Une partie des remparts fut démolie, et la ceinture murale d'Alet, l'œuvre du célèbre abbé Pons d'Amély, subit de nombreuses brèches, fut écrêtée et réduite à l'état de délabrement où on la voit de nos jours. Les quatre portes qui fermaient l'entrée de la ville furent brûlées, et les bastions qui les défendaient fortement endommagés. Toutes les églises furent détruites, ainsi que le couvent et le palais épiscopal. La belle cathédrale de Santa-Maria Electensis attira surtout la rage des démolisseurs, et sa ruine fut aussi complète qu'elle l'est aujourd'hui.

La seconde église, l'église de Saint-André, ne fut pas plus respectée que la cathédrale, mais elle fut reconstruite peu de temps après, et il est probable que l'architecte la rétablit dans son style primitif. Ce qui prouverait, du reste, que la dévastation de cet édifice religieux fut presque complète, c'est que pendant quelques années l'une des grandes salles voûtées de l'ancien couvent, servant de salle du chapitre,

Digitized by Google

dut être transformée en église cathédrale pour la célébration des cérémonies du culte.

Les historiens racontent que, lors de la première attaque dirigée contre Alet, les catholiques vaincus par les religionnaires quittèrent la ville et se réfugièrent dans un moulin fortifié, où ils se défendirent avec un grand courage. Ce moulin était situé sur la rive droite de l'Aude, en aval de la ville, et à une distance d'environ deux kilomètres. On remarque encore ses murs garnis de meurtrières qui ont résisté aux plus fortes crues de la rivière.

Les ruines d'Alet ont eu cette bonne fortune, fort rare de nos jours, d'avoir conservé intacte la physionomie qu'elles avaient il y a trois siècles. Si on n'a rien fait pour en assurer la conservation, d'un autre côté on n'a rien tenté pour les supprimer ou pour les défigurer en les utilisant. La ville a gardé son caractère historique, son cachet d'antiquité. On dirait une cité qui s'est endormie dans sa ceinture murale le lendemain de ce grand désastre qui démolit, en grande partie, ses remparts et ses monuments. Elle apparaît, de loin, comprimée entre le fleuve et les montagnes qui la cernent, et comme noyée dans un lac de verdure. Rien de pittoresque comme ces pans de murs crénelés escaladant le mamelon auquel elle est adossée, et transformés en clôtures de jardins ornés de fruitiers en espalier et de cordons de vignes. On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse et d'admiration devant le squelette de la haute tour à moitié démolie.

Après ces malheureuses guerres de religion qui,

Digitized by Google

pendant la seconde moitié du seizième siècle, avaient porté la désolation dans le diocèse d'Alet et dans sa capitale, l'évêché fut possédé par cinq évêques commanditaires qui, pendant leurs visites dans le diocèse, résidaient au château de Cornanel. Un seul d'entre eux, Pierre de Polverel, se fit remarquer par sa piété et sa charité.

Enfin, en 1637, le siége épiscopal fut confié à Mgr Nicolas de Pavillon, le saint évêque dont la mémoire, après plus de deux siècles, s'est conservée avec des sentiments de profonde vénération dans la contrée. Sous sa paternelle administration, la ville d'Alet sembla, pour ainsi dire, renaître de ses cendres. Il fit réparer l'église de Saint-André qui devint la cathédrale. Il fit construire le nouveau palais épiscopal. Il dota Alet du magnifique canal d'irrigation et d'alimentation qui amène dans la ville les eaux du Théron, après avoir arrosé les jardins potagers qui couvrent toute la petite plaine. Enfin, c'est à Mgr de Pavillon que l'on doit le bassin de captation de la source thermale appelée les Eaux-Chaudes, aujourd'hui détruit en partie et qui sert de lavoir public. Mais là ne se bornent pas les œuvres du pieux prélat. Il siégeait à titre de comte, titre attaché à la dignité épiscopale d'Alet, aux Etats de la province, et il défendait avec soin les intérêts de son diocèse. Appelé à présider souvent, en l'absence du commissaire royal, l'Assiette du diocèse, il donna une vigoureuse impulsion aux travaux publics. C'est à lui, notamment, que l'on doit la construction du chemin d'Alet à Quillan par Espéraza qui, entre autres travaux d'art, comptait le

Digitized by Google

pont sur l'Aude à Couiza. Le pieux prélat qui, pendant sa longue carrière, donna tant de marques de sollicitude aux habitants de son diocèse, semble encore les protéger et les bénir après sa mort, car il repose au milieu de ses anciens administrés, et on vénère encore de nos jours son tombeau qui est placé au milieu du cimetière de la ville dont il fut si longtemps le pasteur.

Six prélats succédèrent à Mgr Pavillon jusqu'à la Révolution. L'un d'eux, Nicolas de Fontaines, fut le modèle des vertus chrétiennes, et mourut en 1708.

Le dernier évêque fut Mgr Charles de Lacropte de Chantérac qui s'intéressa vivement à son diocèse et qui y fit beaucoup de bien. C'est sous son administration que fut construite la partie de la route de Paris à Montlouis qui traverse le diocèse, ce qui amena le percement des gorges d'Alet sur la rive gauche de l'Aude et la construction du pont d'Alet.

IX.

Les Thermes d'Alet.

Pour compléter notre étude sur la ville d'Alet, après avoir passé en revue ses monuments historiques, nous devrions retracer les phases historiques de ses thermes que nous avons signalés au début de cette notice comme ayant été fréquentés pendant l'occupation romaine. Mais la tradition locale est à peu près muette sur cette question. Quelle a été l'im-

Digitized by Google

portance de la station balnéaire d'Alet pendant le moyen âge? C'est ce qu'il est très difficile d'apprécier. Nous sommes cependant disposé à croire que les eaux d'Alet, comme celles de Rennes et de Campagne, ont été bien délaissées, non-seulement pendant le moyen âge et la renaissance, mais encore pendant le siècle dernier. La source dite *Las Escaoudos* n'offre aucune trace de constructions, à part les débris des thermes gallo-romains que nous avons signalés. On remarque, il est vrai, de nos jours, les restes d'un travail de captation ou de concentration consistant en un bassin circulaire qui a dû être une piscine ; mais actuellement ce bassin est devenu un simple lavoir. Quant à l'établissement de bains actuel, il consistait naguère en une modeste construction qui ne paraît pas avoir de passé historique. Ce n'est que du moment où les sources sont passées entre les mains du propriétaire actuel que la station d'Alet a acquis une importance bien justifiée. Rien n'a été négligé pour que les baigneurs trouvent dans cet établissement tout le confort et tous les agréments qu'ils peuvent désirer.

Mais si dans cette revue rétrospective des siècles passés nous n'avons rien à dire sur les thermes d'Alet, il n'en est pas de même en ce qui concerne la ville. Ses antiques monuments ont à peu près disparu, mais elle offre encore un intéressant sujet d'étude, quand on l'examine en détail.

Après avoir franchi les portes de Cadène et de Calvière, on s'engage dans un labyrinthe de rues étroites. Puis à chaque pas ce sont des restes d'ar-

Digitized by Google

chitecture ancienne, tantôt une porte dont le linteau est orné de sculptures, tantôt une croisée avec ses meneaux finement travaillés. Plus loin on trouve une rangée d'arcades, aujourd'hui bouchées avec de la maçonnerie, et qui faisaient partie d'une galerie servant de promenoir. Il n'est pas rare de retrouver des maisons en torchis dont chaque étage fait saillie avec ses poutrelles ouvragées et qui s'avancent sur la voie publique.

Si on examine l'intérieur de certaines maisons, on est tout surpris de trouver dans une demeure, souvent très modeste, un magnifique escalier en pierres de taille avec sa rampe en fer. Beaucoup de logis renferment encore de vastes salles garnies de hautes boiseries. Certaines habitations sont séparées de la rue par une petite cour complantée d'arbustes ou garnies de beaux arbres baignant leurs pieds dans un mince filet d'eau ; car c'est encore l'un des agréments de la ville d'Alet que d'avoir l'eau courante dans les rues, grâce à la bienfaisante source du Théron. Aussi, quand on parcourt cette ville, qui a su conserver son ancien caractère, qui ne s'est pas encore modernisée, on croirait se trouver dans une antique cité espagnole, tant il y a de noblesse dans ses édifices déchus.

En examinant ces fières demeures qui semblent vouloir conserver leur passé historique, on pense à cette ancienne bourgeoisie d'Alet qui, vivant côte à côte avec un pouvoir ecclésiastique très-puissant, sut toujours défendre et conserver ses priviléges. Reconnaissants des droits et immunités que les Bénédictins leur avaient concédés, les habitants d'Alet soutinrent

Digitized by Google

énergiquement ces religieux, en 1228, dans leur lutte contre la cour de Rome quand l'abbaye avait été mise en interdit. Plus tard, après l'institution de l'évêché, la bourgeoisie d'Alet sut, au quatorzième siècle, obtenir la confirmation des droits et priviléges considérables que les moines leur avaient concédés. Enfin, à une époque plus récente, quand la division créée par les guerres de religion eut pris fin, la bourgeoisie d'Alet prit une part active aux tentatives que fit le Tiers-État pour conquérir sa place dans la direction des affaires du diocèse.

Nous bornons là le résultat de nos recherches historiques sur la ville d'Alet. Nous n'avons d'autre ambition que d'exhumer des limbes du passé les origines et les destinées des monuments qui ont un caractère historique, et de conserver le souvenir de ces témoins du passé et de la ville dont ils sont l'ornement.

Aussi, pour remplir autant que possible le programme que nous nous sommes tracé, nous croyons devoir signaler les ruines d'un ancien prieuré qui était situé sur le territoire d'Alet, et qui dépendait directement de l'abbaye et plus tard de l'évêché.

Nous voulons parler de l'église de Sainte-Croix.

X.

L'Église de Sainte-Croix.

A une courte distance en amont d'Alet, près des roches de Cascabel, existait au moyen âge une église

Digitized by Google

avec un petit prieuré desservi par les bénédictins. Cet édifice religieux s'élevait sur la rive gauche de l'Aude, dans un petit vallon fertile, fermé de tous côtés par de hautes montagnes, et baigné du côté du levant par la rivière. On l'appelait l'Église de Sainte-Croix. Un petit hameau s'élevait à côté de l'église, qui était une chapelle votive rattachée à l'église abbatiale d'Alet. C'était, selon toute probabilité, un lieu de pèlerinage, comme il en existait tant à cette époque, et comme on en voit encore de nos jours, surtout dans le Roussillon. Un pont, dont il reste encore quelques vestiges, reliait cette église champêtre avec le chemin qui, sur la rive droite, se dirigeait vers Alet.

Lorsque, en 1577, les calvinistes, maîtres d'Alet, s'emparèrent des villages qui l'environnaient, ils n'épargnèrent pas Sainte-Croix. Un document authentique, qui figure dans les archives de la commune d'Antugnac, nous apprend qu'après avoir inutilement assiégé l'église d'Antugnac, défendue avec succès par les catholiques de la localité, un parti de religionnaires se dirigea sur Sainte-Croix et détruisit complètement l'église et les habitations qui l'entouraient.

Il ne reste aujourd'hui de cet édifice religieux que quelques débris de maçonnerie épars sur le sol.

Le pont qui reliait Sainte-Croix avec la route fut également détruit, et les piles furent rasées à fleur d'eau. On a récemment utilisé les fondements de ces piles pour construire une passerelle destinée au service du chemin de fer. Le tracé de la ligne passe entre les ruines de l'église et la tête du pont.

A une très-petite distance de cette église on décou-

Digitized by Google

vrit, il y a une vingtaine d'années, plusieurs tombeaux de l'espèce dite tombeaux wisigothiques, composés de dalles grossièrement équarries posées de champ et recouvertes entièrement d'une autre dalle posée à plat. Ces tombeaux, que nous avons pu visiter, ne contenaient aucun objet symbolique, aucun attribut soit religieux, soit profane. Nous n'hésitons pas à croire que ce sont tout autant de sépultures où reposent les restes des religieux bénédictins qui desservaient l'église de Sainte-Croix.

Là, comme sur d'autres points de la contrée, nous avons reconnu que les tombeaux dits wisigothiques, qui étaient une imitation des tombeaux mérovingiens, ont été le mode de sépulture spécial et exclusif adopté pour les religieux de divers ordres dans notre contrée, pendant le moyen âge et la renaissance.

A part les ruines de Sainte-Croix, les hameaux dépendant du territoire d'Alet n'offrent rien de remarquable au point de vue historique et archéologique. Ces hameaux ou sections de commune sont au nombre de trois. Le plus important, le hameau de Véraza, possède une église et a été récemment érigé en succursale.

Le voyageur qui visite les environs d'Alet se demande ce que signifie ce massif de maçonnerie situé vis-à-vis la pointe de l'île, entre la route et la rivière, et qui a la forme d'une pile d'un pont. Ce pilastre à pans réguliers, avec revêtement en pierres de taille, percé d'une petite fenêtre à sa face nord, est tout ce qui reste d'un édifice très-ancien, qu'on appelait l'ermitage de Saint-Benoît. C'était peut-être la maison

Digitized by Google

des champs des religieux de l'abbaye, ou tout au moins un lieu de paisible retraite pour les prieurs et les officiers du monastère. L'histoire ni la tradition ne nous apprennent rien sur la destination réelle de cet édifice.

XI.

Droits et Coutumes d'Alet.

Alet, comme ville royale et chef-lieu d'un diocèse, avait le droit d'être représentée aux Etats de Languedoc par son premier consul. Le diocèse était, en outre, représenté à cette assemblée provinciale par un député élu à tour de rôle par diverses villes ou bourgs de la région, dont nous aurons l'occasion de parler.

Le diocèse avait aussi son assemblée particulière qu'on appelait l'Assiette du diocèse, et qui tous les ans se réunissait à Alet, sous la présidence de l'évêque ou de son grand-vicaire. Le consul de la ville faisait, de droit, partie de l'Assiette et y figurait immédiatement après les députés nobles.

Alet était le siége d'une cour bannerette, chargée de juger les affaires civiles et criminelles du ressort. Or, ce ressort ne comprenait que la ville et ses dépendances et un petit nombre de paroisses des environs. Ce nombre qui était de neuf fut réduit à six quand Espéraza fut devenu un siége de justice. Néanmoins, la cour d'Alet conserva ses priviléges dont le plus remarquable était le droit pour ses membres de

Digitized by Google

figurer en corps dans les cérémonies publiques, en se faisant précéder d'une bannière armoriée. Cette cour était composée d'un juge-mage, d'un procureur juridictionnel, d'un greffier, et de deux assesseurs du juge.

L'administration municipale de la ville se composait du viguier ou juge-mage de la cour et de quatre consuls, dont le premier avait le titre de maire. Ces consuls étaient choisis dans les diverses classes de la société. Ils étaient assistés d'un conseil communal composé de douze membres.

Les coutumes et priviléges d'Alet étaient considérables. Les Bénédictins avaient fait aux habitants de grandes faveurs et des concessions de diverses sortes : Droits de voirie, droits d'affouage et de forestage, etc. Une charte de l'un des prieurs ou abbés appelé Bertrand et délivrée après la croisade contre les Albigeois portait *confirmation* de tous les droits et priviléges concédés par ses prédécesseurs.

A côté de la justice locale et du corps municipal fonctionnaient les agents du roi et l'autorité diocésaine. L'Evêque était en même temps seigneur et comte d'Alet, et, à ce titre, il avait une large part dans l'administration de la ville et du diocèse. Cette organisation complexe ne pouvait qu'amener assez souvent des froissements et même des conflits ; mais il faut rendre cette justice aux consuls qu'ils ne laissèrent jamais amoindrir les droits et les priviléges de leur bonne ville d'Alet. D'un autre côté, les prélats qui furent placés tour à tour à la tête du diocèse, se montrèrent généralement de bonne composition, et

Digitized by Google

ne cherchèrent pas à abuser de leur pouvoir et de leur influence.

Pendant les premières années de la révolution, la ville d'Alet devint chef-lieu de canton. Ce dédommagement lui était bien dû, comme une faible compensation du rôle important qu'elle avait joué jusqu'alors. Mais bientôt Alet perdit ce titre par suite de la suppression de plusieurs justices de paix dans le département.

Les armoiries d'Alet sont :

D'azur, à la croix pâtée, accotée de deux étoiles et posée sur une vergette, le tout d'or ; la vergette brochante sur un vol abaissé d'argent, soutenue d'une foi de même (deux mains étreintes). L'écu accolé de deux palmes de sinople liées d'azur.

L'armorial général de D'Hozier, dressé en vertu de l'édit de 1696 et déposé en manuscrit à la Bibliothèque nationale, a été publié, il y a deux ans seulement à Carcassonne, par M. A. C. P., pour la partie du Languedoc qui se rapporte à notre département. Nous y trouvons les nouvelles armes qui, aux termes de cet édit, étaient concédées à la ville d'Alet :

« La communauté des habitants du lieu d'Alet »

« De sable à un sautoir d'or accompagné de quatre « losanges d'argent. »

Les consuls d'Alet n'adoptèrent pas, à ce qu'il parait, ce nouveau blason et tinrent à conserver leurs antiques armoiries.

Digitized by Google

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÊQUES D'ALET.

I. Barthélemy, 1er évêque en 1318. En 1324, le pape l'envoya comme missionnaire sur les bords du Danube.

II. Guillaume 1er, natif d'Alzonne, abbé de Lagrasse..... 1336

III. Guillaume II, ne résida pas à Alet..... 1345

IV. Arnaud de Villeroi assista au synode de Lavaur et au concile de Narbonne..... 1362

V. Pierre de Rabat n'a pas résidé dans sa ville épiscopale et ne garda son titre qu'un an, il fut nommé à Saint-Pons..... 1376

VI. Robert du Bosc résida à Alet..... 1377

VII. Henri 1er..... 1390

VIII. Pierre II ne fit que passer, sans résider... 1399

IX. Nicolas I, moine de l'ordre des frères prêcheurs..... 1400

X. Henri II occupa le siége pendant dix ans... 1409

XI. Pierre III d'Assalit, religieux nommé par le pape. Il se trouva à Rome dans deux circonstances remarquables. Il était né à Limoux..... 1419

XII. Antoine de Saint-Etienne assista aux Etats de Languedoc réunis à Montauban, sous Charles VII..... 1441

Digitized by Google

XIII. Pierre IV n'occupa le siége que peu de temps. 1443

XIV. Hélias de Pompadour. Puissant à la cour il n'occupa, probablement, le siége qu'en commande..... 1448

XV. Louis d'Aubusson, moine bénédictin..... 1454

XVI. Ambroise de Camerato..... 1455

XVII. Antoine Gaubert n'occupa le siége que 3 ans. 1461

XVIII. Guillaume d'Olivier..... 1464

XIX. Pierre V n'occupa le siége que pendant deux ans, et se démit de ses fonctions..... 1487

XX. Guillaume IV de Rochefort, abbé de Montolieu..... 1487

XXI. Pierre Raymond de Guibert, évêque d'Alet en 1508, quitte ce titre en 1521 pour celui d'évêque de Lavaur.

XXII. Egidius fut évêque d'Alet en 1525.

XXIII. Guillaume de Joyeuse fils du vicomte Jean de Joyeuse fut pourvu de la charge d'évêque d'Alet à l'âge de 14 ans. Il n'entra jamais dans les ordres. Il conserva ce titre jusqu'en 1540.

XXIV. François de Lestang devint évêque d'Alet, et mourut en 1564.

XXV. Antoine Dacqs ou de Dax fut pourvu du siége d'Alet en 1564. Il mourut en 1579, quelques années après que les calvinistes eurent saccagé sa ville épiscopale, démoli le palais épiscopal et détruit la magnifique cathédrale de Sainte-Marie.

XXVI. Christophe de Lestang fut évêque d'Alet de 1581 à 1603. Il tenait l'évêché en commande pour François de Joyeuse.

XXVII. Pierre de Polverel, qui fut évêque en 1603, se fit remarquer par sa grande piété. Il fut appelé à la cour du roi Louis XIII et nommé grand aumônier de la reine-mère Marie de Médicis.

XXVIII. Étienne de Polverel, son frère, lui succéda comme évêque d'Alet en 1622.

Digitized by Google

XXIX. Nicolas de Pavillon fut nommé évêque d'Alet en 1637. Prélat d'une grande piété, l'ami du pauvre, le bienfaiteur de sa ville épiscopale et de son diocèse.

XXX. Louis Alphonse de Valbelle, nommé en 1677, passa à un autre siége sept ans après.

XXXI. Victor Augustin de Melian, évêque d'Alet en 1684.

XXXII. Charles Nicolas de Fontaine, évêque d'Alet en 1698, y mourut en odeur de sainteté en 1708.

XXXIII. Jacques Maboul fut appelé à l'évêché d'Alet en 1708. Ce prélat, homme de grand talent, prononça à la cour de France, en 1712, l'oraison funèbre du grand Dauphin fils de Louis XIV. Il mourut en 1723.

XXXIV. François de Boucaud prit possession de l'évêché d'Alet en 1724, il mourut en 1762.

XXXV. Charles de Lacropte de Chantérac fut nommé en 1762. Ce fut le 35me et dernier évêque d'Alet et il clot dignement la liste des prélats de ce diocèse. Il fut le bienfaiteur de la contrée. Il mourut dans l'exil, à Barcelone, en 1793.

Digitized by Google

FIEFS ECCLÉSIASTIQUES

Terres du Domaine de l'Archevêque de Narbonne.

L'archevêque de Narbonne possédait au nom des églises de Saint-Just, de Saint-Paul, et aussi de Saint-Etienne diverses terres situées dans le Rhedesium. Toutes ces terres, cellæ (chapelles), villages et métairies étaient situées sur la rive gauche de l'Aude, c'est-à-dire dans l'ancien pays d'Aquitaine. La possession en était, par conséquent, garantie par des chartes des rois de la première race. Les rois wisigoths ne purent donc jamais s'emparer de ce domaine ecclésiastique. Une chose digne de remarque, c'est que dans les premiers temps de leur prise de possession, les archevêques de Narbonne ne possédaient qu'un territoire presque désert, une contrée presque sauvage et inculte. Tandis que la rive droite, depuis Axat jusqu'à Limoux, se couvrait, sous le règne des rois wisigoths, de forteresses, de cellæ, de monastères et d'oppidums, la rive gauche ne comptait que quatre forteresses ou châteaux et très peu de monastères. On n'y remarquait que de bien rares groupes d'habitations d'origine gallo-celtique. Ce n'est que lorsque Charlemagne, après avoir refoulé les rois wisigoths en Espagne, se fut emparé de la Septimanie,

Digitized by Google

que la rive gauche de l'Aude se peupla. C'est alors que les églises de Narbonne virent, successivement, s'élever sur leurs domaines les villages de Festes, Laserpent, Antugnac, Croux, Rouvenac, Campagne, Nébias, Coudons et Ginoles.

Nous ne comprenons pas dans cette nomenclature Fa et Saint-Jean-de-Paracol qui, suivant toute probabilité, étaient des oppidums gallo-celtiques comme Quirbajou.

A cette même époque, le domaine ecclésiastique de l'archevêché de Narbonne s'étendit, grâce aux libéralités de Charlemagne, sur la rive droite de l'Aude, par l'adjonction de Quillan, alors bâti sur cette rive, et d'une partie de la vallée Arèse, où la terre ecclésiastique se trouva contiguë aux dépendances directes de la cité de Rhedæ.

Nous nous proposons de consacrer une brève notice à celles de ces communes dont le passé historique offre quelque intérêt ; mais nous devons d'abord nous occuper de la ville de Quillan.

Digitized by Google

QUILLAN

Kilianus. — Quilianus.

I.

Un écrivain moderne a dit que la ville de Quillan n'avait pas d'histoire. Nous ne sommes pas de son avis, et nous allons passer en revue les diverses phases de l'existence de Quillan, en consultant les annales de son passé. L'histoire de Quillan offre une étude des plus intéressantes. Comme Carcassonne, Quillan placé sur la rive droite de l'Aude a franchi le fleuve, au treizième siècle, et est allé s'asseoir sur la rive opposée.

Le chartier du Rhedesium fait mention de Quillan aux époques les plus reculées de notre histoire. Le nom primitif conservé dans les anciennes chroniques était Kilianus, ce qui dénote un origine gallo-celtique. Ainsi que l'indique la première syllabe avec son orthographe que nous conservons, Kilianus, était de même que Kirbajou et Kéribus, un oppidum bâti par l'une des tribus des Gaulois Atacins qui peuplaient la vallée de l'Atax avant l'invasion romaine. Cet oppidum s'élevait sur le petit plateau qui avoisine le château aujourd'hui en ruines. Les Atacins devaient avoir créé un de leurs oppidums les plus considérables sur ce mamelon qui s'appuye aux premiers contreforts des

Digitized by Google

Pyrénées. Le bassin dans lequel se trouve construite, aujourd'hui, la nouvelle ville, est un vrai carrefour où venaient se concentrer les divers chemins qui, du Pays-de-Sault, du Roquefortez, du pays de Kercobz et du pays de Fenouillèdes descendaient sur les bords du fleuve Atax.

Les Wisigoths comprirent si bien l'importance de cette position stratégique, qu'ils y établirent un de leurs points de défense, et qu'ils transformèrent le village gaulois en une forteresse qui devint, plus tard, le château de Quillan. Autour de cette forteresse, ou plutôt à ses côtés, fut créé un centre de population. Deux siècles après, le château, le village et les terres de Kilianus étaient inféodés à l'église de Saint-Just, de Narbonne.

C'est à cette époque que le nom de Kilianus fut modifié, et devint Quilianus.

En 782, Daniel, archevêque de Narbonne, se plaignit de ce que le comte Milon, l'un des grands feudataires institués par Charlemagne dans la Septimanie, s'était emparé d'une partie du domaine des églises de Saint-Just et de Saint-Paul. L'affaire fut portée devant les *Missi dominici*, commissaires impériaux chargés de rendre la justice au nom du souverain. Le plaid ou requête de l'archevêque porte revendication de cinquante *villæ* dont faisait partie Quilianus. Nous pensons que les historiens ont fait erreur quand ils ont traduit, en parlant de ce document, le mot villæ par villages. Et comme la plupart de ces villæ ne sont plus mentionnées dans les chartes des siècles suivants et n'existent pas de nos jours dans le tableau des

Digitized by Google

communes du département, ils en ont conclu que c'étaient tout autant de villages ou de communes qui ont disparu depuis le neuvième siècle. Nous croyons donc devoir établir le sens exact du plaid que nous citons. Parmi les territoires que réclamait le prélat, il y avait bien des villages tels que Quillan, Preixan, Caunes, Névian et quelques autres centres de population ; mais on y voit figurer aussi de grand domaines, qui avaient été des métairies gallo-romaines, des hameaux ou sections de villages, et enfin des églises. La commune était loin d'être, à cette époque reculée, organisée comme elle le fut, en partie, au treizième siècle, et plus tard, d'une manière complète, au seizième siècle. Ce qu'on appelait villæ, et aussi villariæ, étaient des groupes d'habitations, souvent une petite agglomération de misérables cabanes, et n'avaient pas plus d'importance que nos plus modestes hameaux. Ces hameaux, ayant chacun un nom particulier, formaient un ensemble dans chaque région, et cet ensemble constituait une unité qui était représentée non pas, comme de nos jours, par le bourg ou le village central, mais bien par l'église bâtie au centre de cette région, et qui lui donnait son nom. Nous allons citer un exemple sur cent de cette organisation qui existe encore de nos jours : il s'agit d'une commune des plus anciennes. La commune de Peyrolles, dans l'arrondissement de Limoux, se compose de quatre hameaux, y compris le lieu de Peyrolles qui n'est pas le plus important, et de six métairies. Aujourd'hui tout cela ne forme qu'une unité communale, appelée Peyrolles. Dans les temps passés les quatre hameaux

Digitized by Google

appelés Peyrolles, Pountils, Pébrières et Lafrahou formaient quatre villas qui dépendaient, ainsi que les six métairies, de l'Eglise Saint-Saturnin de Peyrolles. En résumé, le mot *ecclesia*, église, était l'équivalent du mot actuel commune, comprenant toutes ses dépendances ; et le mot villa ou villaria signifiait village ou hameau dépendant de l'église. Il arrivait même très-souvent, comme on le voit de nos jours à Terroles, que l'église était isolée sur un point culminant, et semblait rayonner du haut de la montagne sur les hameaux et métairies éparpillés tout autour.

La requête de l'archevêque Daniel fut admise en ce qui concernait Quilianus, *ab integre* (Quillan intégralement), et le comte Milon dut restituer ce bourg avec toutes ses dépendances, en vertu d'une sentence du roi Charles-le-Chauve, datée de l'an 804. Cette disposition assura l'avenir de Quillan qui, faisant partie du domaine ecclésiastique du puissant archevêque, avait, ainsi, des garanties contre les compétitions rivales des seigneurs de la contrée. Son titre de bien ecclésiastique fut aussi cause que Quillan ne fut pas annexé au monastère de Saint-Martin-de-Lys, lorsque, en 898, le roi Charles-le-Simple dota richement cet établissement religieux, et lui donna, du côté du nord, des terres qui s'étendaient jusqu'aux limites de la ville de Quillan — *villa Killiana.*

Dans les siècles suivants, le bourg de Quillan avec son château et son moulin, sur la rive droite du fleuve, acquit, de jour en jour, plus d'importance. L'ancien oppidum wisigoth s'était étendu sur les flancs du mamelon qui le supportait, et un nouveau quartier

Digitized by Google

se forma peu à peu sur les bords de l'Aude, à proximité du moulin.

Vers la fin du douzième siècle, Quillan eut à subir les désastres d'une invasion Espagnole dont nous avons entretenu le lecteur dans notre notice sur Rhedæ. Le roi d'Aragon, prétendant avoir des droits à exercer sur le comté de Rhedez, entra avec une nombreuse armée dans le pays de Fenouillèdes, et, après avoir détruit la Ville-Basse de Rhedæ, s'empara de toute la vallée de l'Aude et des terres avoisinantes, depuis Axat jusqu'à Couiza. La fortune des armes soumit même au roi Alphonse d'Aragon la ville de Limoux, qui ne demeura pas longtemps en sa possession. Il n'en fut pas de même pour la partie du comté de Rhedez qui avoisinait les Pyrénées et qui touchait au pays de Fenouillèdes. La domination espagnole s'y fixa pendant plusieurs années. Les traces de cette invasion et de cette conquête sont, pour ainsi dire, encore vivantes à Quillan; car le quartier situé sur la rive droite du fleuve, cette partie du bourg primitif qui forme de nos jours un faubourg isolé, a conservé encore le nom qui lui fut donné, il y a sept cents ans. On l'appelle en patois : *Le quartier de l'Aragou.*

Lorsque au commencement du treizième siècle, le vicomte de Béziers, Roger V, allié avec le comte de Toulouse, fut parvenu à chasser les Espagnols, et à les refouler en Roussillon, le bourg de Quillan rentra au pouvoir de son suzerain légitime, et demeura sous la mouvance de l'archevêque de Narbonne. A dater de ce moment, son importance tendit à s'accroître, par suite de la destruction de la cité de Rhedæ, sa voisine.

Digitized by Google

Telle était la situation de Quillan quand, à la suite de la croisade contre les Albigeois, Simon de Montfort confisqua cette ville pour agrandir l'apanage de l'un de ses lieutenants. Le chef des Croisés avait pu confisquer les châtellenies des seigneurs qui avaient combattu contre lui. Il avait pu, aussi, dépouiller l'abbaye d'Alet d'une partie de son domaine, en donnant Festes, Ste-Colombe-sur-Lers, Castelrenc et d'autres villages voisins de Kerkobz, ou faisant partie de ce territoire, à Guy de Lévis, appelé le Maréchal de la Foi. Mais autre chose fut pour lui de s'attaquer aux possessions de l'archevêque de Narbonne qui était autrement puissant que l'abbé d'Alet. L'archevêque Arnaud s'adressa, en 1216, au pape Honoré III pour être remis en possession des châteaux et villages dont il avait été dépouillé. Le roi de France le soutint dans sa légitime réclamation à laquelle le pape fit droit. L'archevêque fut remis en possession non-seulement de Quillan et de Campagne, *Campaniæ*, qui devaient figurer dans l'assignat de Pierre de Voisins, mais encore de Brenac, Antugnac, Nébias, Rouvenac, et autres localités qui avaient été données à Lambert de Turcy. La main-mise de Simon de Montfort en faveur de ses principaux lieutenants fut ainsi levée en partie, et cette décision de la cour de Rome exerça une heureuse influence sur les destinées de Quillan. En effet, que serait devenu ce bourg encore modeste entre les mains d'un de ces barons terriers qui, voyant surgir d'un œil jaloux l'élément bourgeois qui commençait à acquérir de l'importance dans les centres de population un peu marquants, entravaient par ce

Digitized by Google

fait le développement de l'industrie et du commerce ? Quillan aurait toujours été, peut-être, un simple village perché sur un plateau assez aride, à l'ombre d'un château féodal, qui était quelquefois un moyen de protection, mais souvent aussi une menace.

II.

A peine rentré dans le domaine ecclésiastique, Quillan reprit une indépendance relative, laquelle se traduisit par un fait remarquable. La population se déplaça, et, imitant l'exemple de Limoux et de Carcassonne, elle vint s'établir sur les bords de l'Aude. La nouvelle ville de Quillan fut fondée, et, pour que rien ne lui manquât, elle fut élevée au rang de cité, civitas, titre qu'on ne donnait qu'aux villes entourées de murailles. Bornée au levant et au midi par le cours de l'Aude qui la protégeait contre toute attaque, la ville fut ceinte, des deux autres côtés, d'un mur crénelé et bastionné, dont les approches étaient défendus par un large fossé alimenté par les eaux du fleuve. On peut encore de nos jours se rendre compte de ce système de défense ; car le mur de demi-enceinte de Quillan existe encore en partie, et un large boulevard a remplacé, naguère, les anciens fossés. Quant au château qui dominait l'ancien village il fut entretenu en état de défense. L'ancienne forteresse wisi-

Digitized by Google

gothe devint un château-fort, sous les ordres d'un gouverneur qui en faisait sa résidence.

Le périmètre qu'occupa, dès son début, la ville de Quillan, et qui n'a pas subi de modification, prouve, surabondamment, par son étendue, que la population indigène de l'ancien bourg de la rive droite n'avait pu suffire pour peupler la nouvelle cité. L'élément étranger y contribua pour une large part. Comme à Espéraza, comme à Campagne, les Français du nord et de l'est, qui avaient fait partie de la croisade contre les Albigeois, fournirent un contingent considérable qui s'ajouta au groupe local, et, peu à peu, la fusion s'opéra entre les deux races unies pour la prospérité de cette cité devenue leur patrie commune.

Dès son début, la cité de Quillan devint la capitale du pays de la montagne, comme Limoux devenait la capitale du pays de la plaine, dans cette ancienne terre de Rhedez. Alet eut beau demeurer le chef-lieu d'une importante abbaye et, cinquante ans après, le siége d'un évêché, Alet demeura toujours un centre peu considérable au milieu des deux villes ses rivales. Belcaire eut beau devenir la capitale de la vicomté de Sault, et plus tard du bailliage de ce nom, Belcaire ne fut toujours qu'un bourg confiné à l'extrémité du diocèse, et n'acquit jamais ni importance ni renom.

Vers la fin du treizième siècle, en même temps que se produisait l'organisation des communes, la couronne reprenait ses droits, et tandis qu'on donnait le nom de terres du roi aux parties du territoire du Languedoc qui étaient rattachées au domaine, on

Digitized by Google

appela villes royales les cités et les villes qui relevaient directement du souverain.

Quillan fut alors classée ville royale. Cet événement coïncida avec la création du nouvel évêché d'Alet, et, tandis que la ville de Quillan dépendait pour le temporel de la puissance royale, représentée par le sénéchal de Carcassonne, et aussi par l'évêque comte d'Alet, elle fut placée, sous le rapport du spirituel, dans la juridiction du nouveau diocèse. A partir de cette époque le château de Quillan fut pourvu d'un gouverneur, qui commandait pour le roi, et la ville fut administrée par des consuls. En 1426, lors d'une réunion des États de la province, qui eut lieu à Béziers, les consuls de Quillan siégèrent à côté de ceux de Limoux.

La ville de Quillan eut beaucoup à souffrir lors des guerres de religion. L'élément catholique y dominait presque exclusivement. Le gouverneur du château était un des principaux officiers du vicomte de Joyeuse, dont il allait prendre les ordres au château de Couiza, résidence habituelle du lieutenant du roi en Languedoc.

En 1572, l'hiver avait été d'une rigueur exceptionnelle. L'été qui suivit fut marqué par une période de sécheresse telle qu'aucune récolte ne put lever. Les céréales et les légumes furent complètement perdus, et la famine ne tarda pas à se déclarer. A ces divers fléaux vint bientôt s'ajouter la peste qui exerça d'épouvantables ravages. La vallée de l'Aude et les Corbières offraient le tableau de la misère et de la désolation. On n'y voyait que de rares habitants hâves

Digitized by Google

et décharnés demandant à un sol stérilisé une nourriture précaire et insuffisante. Des bandes de loups affamés parcouraient les campagnes dans tous les sens, à ce point que certains villages durent s'entourer d'une enceinte de palissades pour éviter les attaques de ces carnivores.

C'est dans ces circonstances terribles, quand la contrée était sans défense, que les compagnies de religionnaires se répandirent dans tout le diocèse d'Alet, après s'être emparées de sa capitale. Les châteaux de Bugarach, de Camps, des Tipliés (près du Bezu) furent détruits. Le bourg de Campagne fut incendié. Le château de Brenac fut démantelé. Le pays était déjà couvert de ruines quand les calvinistes vinrent assiéger Quillan. La ville, protégée par ses fortes murailles, se défendit avec énergie. Enfin le 30 août 1573 l'assaut fut donné, et Quillan tomba au pouvoir des assaillants. Une partie des fortifications de la ville fut démolie à cette époque, et ne fut pas reconstruite. Les travaux de tranchée qui ont été faits pour l'établissement de la gare ont mis à jour des débris de maçonnerie qui se rattachaient, probablement, à quelque bastion ou à quelque ouvrage avancé.

Le château n'étant pas suffisamment armé ne put protéger efficacement la ville ; mais il résista néanmoins aux attaques des calvinistes qui ne purent ni s'en rendre maîtres ni l'endommager sérieusement, car ils étaient peu pourvus d'artillerie.

L'armée catholique ne tarda pas à reprendre Quillan, et le vicomte de Joyeuse, qui tenait beaucoup à la conservation de cette place, se disposait à la garnir

Digitized by Google

de nouveaux travaux de défense quand les calvinistes reprirent de nouveau le dessus, en 1575, et s'étant rendus maîtres de la ville, pour la seconde fois, ils y commirent toutes sortes d'excès.

Ce ne fut que cinq ans après que, grâce aux forces dont pouvaient disposer le vicomte de Joyeuse et son fils aîné Anne, le parti calviniste fut réduit à l'impuissance. Après la prise de Brugairolles, dont les remparts furent complètement rasés, après la destruction des retraites qu'ils s'étaient créées à Fourtou et dans quelques villages du pays de Sault, les divers corps d'armée de la réforme qui tenaient la campagne furent soumis ou dispersés. Quillan rentra alors au pouvoir des catholiques; mais, à dater de ce moment, ce ne fut plus une place guerrière. Le mur d'enceinte ne fut pas démoli, mais on ne fit rien pour en assurer la conservation. Le château seul fut maintenu en état de défense. Il n'avait jamais été classé comme forteresse royale, à l'instar de Puylaurens et autres châteaux-forts du voisinage, chargés de la garde des marches près de la frontière, il n'avait jamais eu d'autre destination que de protéger la ville, et la garnison était composée non d'un détachement de l'armée régulière mais d'une escouade prise dans la milice de la province. Jusqu'à la conquête du Roussillon le château de Quillan fut armé et entretenu. L'un de ses derniers gouverneurs fut le sieur Jehan de Juvis, qui avait le rang de capitaine commandant, et qui était, en même temps, intendant-général de la famille de Joyeuse, ce qui l'obligeait à résider tantôt dans le château de Quillan tantôt au château de Couiza. Quand

Digitized by Google

la guerre de sécession eut pris fin, et que les hostilités eurent complètement cessé entre la Frauce et l'Espagne, les forteresses et citadelles situées dans le diocèse d'Alet ne paraissant plus offrir aucune utilité furent délaissées. Ni les rois de France ni les évêques d'Alet ne prirent plus souci du château de Quillan, et ne donnèrent aucune suite aux doléances des consuls de cette ville, qui avaient le soin de signaler l'état de délabrement et d'abandon de leur antique forteresse.

Mais si Quillan ne fut plus une cité guerrière, ce fut toujours un centre important de commerce et d'industrie. Grand marché d'approvisionnement pour les bois de construction, Quillan, déjà au treizième siècle, voyait sa plage se garnir journellement, des trains de bois que les flots de l'Aude charriaient presque jusqu'à la mer. Cet état de choses est constaté par un document authentique. Nous trouvons, en effet, dans l'assignat créé, en 1228, en faveur de Pierre de Voisins, sénéchal de Simon de Montfort, la concession des droits de péage à percevoir sur les radeaux que transportait le cours de l'Aude. Lorsque, dans le courant du dix-septième siècle, le développement de l'industrie et du commerce recevait une vigoureuse impulsion, la ville de Quillan était déjà entrée dans cette voie, car une bourgeoisie nombreuse et intelligente avait su tirer parti de la situation exceptionnelle de ce centre commercial qui attirait à lui les échanges et les transactions des nombreuses populations qui l'avoisinent. Bientôt une nouvelle branche d'industrie vint enrichir Quillan, grâce à la création

Digitized by Google

d'une usine métallurgique qui fut placée à ses portes, en même temps les usines pour le sciage des bois de construction se multipliaient. Ville essentiellement industrieuse, Quillan possédait, au dix-septième siècle, divers établissements florissants consistant en fabriques de draps, tanneries, mégisseries, fabriques de clous, et, comme conséquence de son activité de production, ses foires et ses marchés jouissaient, à juste titre, d'un grand renom.

Par suite d'une organisation qui remontait au quinzième siècle, la ville de Quillan fut toujours, jusqu'à la Révolution, le chef-lieu d'une châtellenie qui avait l'importance d'un bailliage, et dont la juridiction s'étendait sur un grand nombre de communes. A côté du gouverneur du château, un juge de la châtellenie, un lieutenant du juge et des assesseurs représentaient la juridiction militaire, judiciaire et civile. La ville était administrée par un maire perpétuel, conseiller du roi, qui, assisté des consuls et du conseil général, veillait avec soin aux intérêts publics, et jouait un rôle marquant aux assemblées annuelles de l'Assiette du diocèse.

Une maitrise des Eaux et Forêts fonctionnait dans la ville de Quillan aux dix-septième et dix-huitième siècle, elle se composait de :

Un maître particulier,

Un lieutenant à la maîtrise,

Un procureur du roi,

Un garde-marteau.

Un couvent de Jacobins ou Dominicains, qui rivalisait presque avec celui de Limoux, était destiné à

Digitized by Google

l'enseignement primaire et secondaire. De nombreuses familles, de bourgeois anoblis et de bourgeois *vivant noblement* — suivant l'expression usitée — possédaient dans la ville de vastes et riches habitations, et leur groupe s'accroissait pendant l'hiver de quelques gentilhommes du voisinage qui quittaient leurs terres pour habiter la ville.

A côté de ces magistrats, de ces officiers de la couronne, de ces employés du fisc vivait une population active et industrieuse, sous la direction de ses nombreuses corporations.

Grâce à cette situation, la ville de Quillan avait su conquérir et conserver un rang important dans la province et le premier rang dans le diocèse, quand survint la Révolution.

Par suite de la transformation qui s'opéra dans le régime administratif de la France, la ville de Quillan, grâce à son importance, et grâce aussi à sa position topographique, devint, à juste titre, le chef-lieu d'un district ou d'un arrondissement. Ce district comprenait neuf cantons, savoir : Les cantons de Belcaire — Bélesta — Espézel — Espéraza — Marsa — Quillan — Rivel — Rodome — Roquefort.

En 1792 un incendie détruisit complètement la vaste maison où était établie l'administration du district. Ce sinistre fut un malheur public, car il eut des conséquences déplorables. L'édifice qui devint la proie des flammes renfermait, en effet, les archives des municipalités et des églises d'une grande partie des communes du district, et des documents de la plus haute importance furent ainsi anéantis.

Digitized by Google

L'édit de 1696 que nous avons cité donnait à Quilan un nouveau blason qui porte :

« D'azur écartelé d'or à un besan tourteau de l'un « en l'autre. »

Les armoiries de Quillan sont de trois quilles d'or posées une et deux sur champ d'azur.

Ces armoiries ont été conservées et figurent sur les monuments publics de la ville.

III.

Les Forges de Quillan.

On remarque en amont de Quillan, sur la rive gauche de l'Aude, un établissement métallurgique très important, appelé les *Forges de Quillan*. Bien que les fourneaux de cette usine soient aujourd'hui éteints, et que le moteur hydraulique soit utilisé pour l'exploitation d'autres industries, les forges de Quillan ne méritent pas moins de fixer l'attention. Placées dans un site des plus pittoresques, au milieu d'un parc magnifique, elles sont bordées sur le flanc de la montagne par un canal d'amenée qui, avant de se déverser sur les roues hydrauliques des usines, traverse un massif rocheux dans un tunnel de plus de deux cents mètres de longueur.

Digitized by Google

IV.

Les Bains de Ginoles.

Entre le modeste village de Ginoles, assis au bas de la montagne, et la ville de Quillan, se trouve la source thermale de Ginoles qui attire tous les ans de nombreux baigneurs.

Les thermes de Ginoles n'ont pas d'histoire, car il y a moins d'un demi-siècle c'était une simple fontaine abritée de quelques beaux arbres et flanquée d'une modeste maisonnette. Aujourd'hui un grand établissement réunissant les meilleures conditions de confort et d'hygiène est au service de la clientèle qui fréquente cette station.

Après avoir retracé le passé historique de Quillan, il nous reste à passer en revue les autres localités qui, sur la rive gauche de l'Aude, avaient été inféodées à l'archevêque de Narbonne.

Ginoles fut le douaire de la sœur des 4 fils d'Aniort, Esclarmonde. Elle est appelée Esclarmonde de Ginoles. Il devait donc au XIIIe siècle exister un chateau à Ginoles

Digitized by Google

FA.

Fanum. — Fabianum.

Le village de Fa remonte à la plus haute antiquité. D'après certains historiens, le nom primitif était Fanum qui, en latin, signifie temple. Ce nom primitif a pu être, aussi, Fabianum; car le ruisseau qui traverse ce village porte le nom de Faby. Quoi qu'il en soit, le nom de Fanum avait prévalu au moyen âge, et ce n'est que depuis l'introduction de la langue romane que le nom de Fa, qui n'est qu'une abréviation, a prévalu.

Fa a été, probablement, un poste militaire romain placé sur la route stratégique qui, dans les temps les plus reculés, suivait la vallée de Faby pour aller des bords du fleuve Atax dans le pays de Kercorbz. Il ne saurait exister aucun doute à cet égard; car on a trouvé à proximité de ce village des débris d'armes et des monnaies romaines. On a trouvé aussi, sur le même point, à une petite profondeur du sol, une roue de char militaire romain en bronze, en assez bon état de conservation.

Mais ce ne sont pas là les seuls témoignages d'un passé historique intéressant que nous offre le village de Fa. On remarque à proximité de cette localité, peut-être sur le terrain où s'élevait le village primitif,

C'est à Fa qu'après l'insuccès du siège de Carcassonne et la prise de Montréal par Jean de Beaumont, en 1240, vint s'enfermer Olivier de Termes avec Guilhem-Amiel de Villaliès et Bernard et Guilhem de Villedegert. La Roque de Fa fut forcée et ses défenseurs jetés en prison: Villaliès y mourut.

Digitized by Google

une tour guerrière qui est conservée en partie. Nous avons lieu de croire qu'elle est d'origine wisigothe. Cette tour est de forme carrée, et se compose de murs très épais. C'était, probablement, un donjon placé au milieu d'une enceinte fortifiée, dont on voit encore des vestiges, et qui avait une porte du côté du nord. Cette construction militaire formait dans son ensemble un de ces fortins appelés tours guerrières, que les wisigoths avaient établis le long de leurs grandes voies stratégiques. On remarque des ruines d'édifices semblables dans le pays de Sault et sur certains points des Corbières.

Nous croyons devoir, à ce propos, relever l'erreur dans laquelle sont tombés quelques historiens, en confondant les fortins ou tours guerrières d'origine wisigothe, avec les tours de signaux que les rois d'Aragon élevèrent au douzième et au treizième siècles dans le Roussillon, le pays de Fenouillèdes et le pays de Rhédez. Les tours aragonaises consistaient en de petites tours pittoresques, de forme arrondie, telles qu'on en remarque encore de nos jours dans les régions du Caucase. Elles étaient surmontées d'une plate-forme crénelée, reposant sur une voûte solide, du haut de laquelle un guetteur ou veilleur faisait des signaux de nuit, au moyen de flammes de diverses couleurs, ou tout simplement avec un feu bien entretenu. Pendant le jour les signaux étaient faits soit au moyen de la fumée, soit au moyen de disques coloriés. Les tours wisigothes étaient, au contraire, des forts de petite dimension, bien armés, et défendus par une petite garnison.

C'est dans [illegible] que s'était renfermé en 1240, après l'échec de Trencavel à Carcassonne, Olivier de Termes

Digitized by Google

ROUVENAC.

Le bourg de Rouvenac ne paraît pas remonter à une haute antiquité. L'on n'y trouve, du moins, aucune trace de vieux château féodal ni de monastère. Le manoir seigneurial, situé à l'est du village, est de construction relativement moderne, et ne paraît pas avoir plus de deux siècles d'existence. Rouvenac était terre du roi, et fut probablement érigé en fief seigneurial sous le règne de Louis XIII.

Mais si Rouvenac ne possède rien qui puisse intéresser l'historien ou l'archéologue, en revanche on y remarque le plus beau spécimen de la flore de l'Aude. Au centre d'une prairie située entre le château et la rivière on voit un ormeau colossal, qui date de près de trois siècles. Ce phénomène végétal est, à n'en pas douter, l'un des derniers survivants de ces arbres qui étaient comme un signe de main mise et de protection de la part du pouvoir royal, et qui portaient et portent encore un nom historique. On les appelle des Sully, en souvenir du grand ministre du roi Henri IV, qui prescrivit la plantation d'un ormeau royal sur la place de chaque bourg ou village relevant directement de la couronne.

L'ormeau de Rouvenac, tant à cause de sa noble origine, qu'en considération de ses magnifiques pro-

portions, est toujours de la part des habitants l'objet d'une espèce de vénération bien méritée. Rien n'est négligé pour sa conservation, et il est pour ainsi dire comme le bon génie gardien du bourg dont il fait l'ornement. De nombreux touristes vont, tous les ans pendant la belle saison, visiter l'ormeau de Rouvenac, et un pèlerinage à ce doyen de la végétation est un but d'excursion qui tente toujours les baigneurs de Rennes, de Campagne et de Ginoles.

BRENAC.

Bernacum. — Brenacum. — Brénac.

Le cartulaire de l'église de Saint-Just de Narbonne fait mention du village de Brenac (Bernacum) comme faisant partie, en 870, du domaine qui, à la suite du plaid ou procès soutenu devant les Missi-dominici de Charlemagne, par Arluinus, fondé de pouvoirs de l'archevêque Daniel, rentra en la possession de ce prélat. Brenac faisait donc partie, avant le neuvième siècle, du domaine du chapitre de Saint-Just. Ce village est-il d'origine gallo-celtique? A-t-il été fondé par les Gaulois Atacins? nous sommes tout disposé à le croire; car il occupe une position stratégique dans cette vallée qui relie les bords de l'Aude avec le Pays-de-Sault et avec le pays de Kercorbz.

Ce village fut intégralement uni au chapitre de Saint-Just jusqu'au commencement du onzième siècle.

absoudre par le pape de ce crime.
Leurs oncles, Guilhem-Ramon et Arnaud-Guilhem d'Escueillens, frères de leur mère et fils d'Arnaud-Guilhem d'Escueillens, furent et moururent faidits.

Digitized by Google

A cette époque, de grands changements survinrent dans le Razés. Les prophéties annonçant la fin du monde pour l'an mil ne s'étaient pas réalisées, et la terreur salutaire qu'avait inspiré cette date fatidique avait fait place au déchaînement des passions les plus ardentes. Les petits seigneurs qui se trouvaient trop à l'étroit dans leurs modestes fiefs ne rêvaient qu'agrandissements et usurpations au détriment du domaine ecclésiastique. L'archevêque de Narbonne, malgré sa grande autorité, ne pouvait résister à ces convoitises. Le roi de France, Robert, fils de Hugues Capet, était trop loin, et son grand vassal, le comte de Razés, était trop faible pour que le puissant prélat pût invoquer leur appui. La cour de Rome avait beau fulminer des menaces d'excommunication : les bulles pontificales n'étaient pas plus respectées que les chartes royales. La guerre était partout. Guerre de château à château : guerre des châteaux contre les abbayes, les monastères et les corporations religieuses. Jamais pareil désordre social ne s'était produit dans la contrée dont nous retraçons l'histoire. Cet état de choses dura jusqu'au moment où fut prêchée, en 1095, la première croisade, cette entreprise religieuse et chevaleresque qui exerça une si grande influence sur les esprits de cette époque. Le chapitre de Saint-Just prit, dans ces circonstances critiques, une grande résolution. Il fonda, avec l'agrément du roi, des fiefs seigneuriaux. Il concédait à des seigneurs séculiers la possession d'un village, tout en se réservant, à perpétuité, un droit de cense consistant en certaines parcelles de terrain de choix, qui

Digitized by Google

étaient jointes à l'église du village. Il y avait donc, ainsi, le domaine ecclésiastique à côté du domaine nobiliaire ou seigneurial. Cet arrangement amenait bien, parfois, quelques dissidences, quelques difficultés entre les deux pouvoirs rivaux; mais la paix finissait par se rétablir, et, malheureusement, c'était le plus souvent aux dépens des pauvres vassaux.

C'est ainsi que dans le courant du onzième siècle le village de Brenac fut érigé en châtellenie et devint, en même temps, terre ecclésiastique et terre seigneuriale. Le premier soin du seigneur de Brenac fut de construire un château dont on remarque encore les ruines.

Vers la fin du douzième siècle le château de Brenac devint la propriété exclusive de Raymond de Termes, qui était devenu le plus puissant seigneur des Corbières. Quand les armées de Simon de Montfort envahirent le Rhedesium, le corps d'armée qui s'était emparé du château de Coustaussa alla faire le siège du château de Brenac qui appartenait à l'un des plus redoutables adversaires des croisés. Brenac incomplètement défendu tomba au pouvoir des assiégeants qui le démantelèrent et qui de là allèrent attaquer le château de Puivert. Quand la croisade eut fini son œuvre, Olivier de Termes, dont tous les biens avaient été mis sous le séquestre, évita la confiscation du château de Brenac en le vendant, ainsi que le château de Pexiora, à l'abbaye de Lagrasse. Cette abbaye le donna à titre de fief à un autre seigneur.

En 1573 le château de Brenac tomba au pouvoir des calvinistes qui l'incendièrent et le démolirent en

Digitized by Google

grande partie. Leur rage s'exerça aussi sur l'église et sur les maisons du village qui eurent beaucoup à souffrir.

Nous avons tout lieu de croire qu'au sixième siècle il existait à Brenac une petite forteresse fondée par les Wisigoths, une tour wisigothe, chargée de défendre ce défilé qui touchait, à cette époque, aux frontières de l'Aquitaine. Mais il est impossible de retrouver sur place la preuve de l'existence d'un fort à cette époque reculée.

CAMPAGNE-SUR-AUDE.

Villa Campania. — Campagne.

I.

Un auteur moderne a cru retrouver à Campagne un ancien oppidum (village) wisigothique, à cause de la forme ovoïdale régulière qu'affecte le groupement des maisons. Nous admettrions cette interprétation si cette condition architecturale se rattachait à l'existence encore marquée d'une enceinte de murailles ou de remparts, ayant conservé ce caractère qui distinguait les villages fortifiés des wisigoths. Mais rien de pareil n'existe. La plupart des maisons qui forment le village de Campagne sont d'origine récente, et c'est par suite de la disposition du terrain sur lequel elles sont édi-

Digitized by Google

fiées que leur ensemble se rapproche d'un ovale arrondi.

Est-ce à dire que nous refusons, à cause de cette considération, au bourg de Campagne un brevet d'antique origine? Bien loin de là, Campagne existait au huitième siècle. Ce n'était ni une église (ecclesia) ni un village fortifié (castrum). C'était une terre de franc alleu, une grande métairie, située au milieu d'une plaine fertile qui forme de nos jours un véritable verger complanté des meilleurs fruitiers de la contrée. Nous trouvons, en effet, dans le cartulaire de l'abbaye de Lagrasse, que sur la fin du règne de Charlemagne ce monastère revendiquait la possession de diverses terres dans le pays de Rhédez et parmi ces terres, se trouve mentionné l'alleu de Campagne — *Allodium villæ Campaniæ.*

Au neuvième siècle nous voyons figurer Campagne dans le domaine de l'église de Saint-Just de Narbonne. Seulement ce village ne fut jamais inféodé à un seigneur séculier et ne devint jamais une châtellenie.

Après la guerre des Albigeois, Campagne eut le même sort que Sparazanus (Espéraza). Une colonie de Français du nord vint s'y établir et se mêler à la population indigène. Cette colonie se composait des mêmes éléments que celle d'Espéraza, car elle exerçait, comme elle, l'industrie de la radellerie, et l'industrie de la dentelle.

Dès cette époque Campagne, placé sous la mouvance des terres ecclésiastiques de l'archevêque de Narbonne, ne fut qu'assujetti à la cense des biens d'église, et forma un village relativement indépendant.

Digitized by Google

Vers le milieu du quatorzième siècle l'archevêque de Narbonne fit don du village de Campagne aux chevaliers de Malte qui établirent à cette époque une commanderie à Magrie (près Limoux).

Lors de la guerre des Calvinistes, le village de Campagne eut beaucoup à souffrir. N'ayant aucun moyen de défense il ne put résister à l'armée des religionnaires qui s'en empara et y exerça de grands ravages.

On remarque à Campagne une église qui, par ses formes architecturales, mérite de fixer l'attention. Le clocher qui la domine consiste en une tour carrée surmontée d'une flèche quadrangulaire. Ce genre d'ornementation qu'on retrouve à Ginoles, près Quillan, et qui était usité au seizième siècle, nous donne la date de la construction de cet édifice religieux qui fut bâti par les chevaliers de Malte, alors seigneurs du village et terres de Campagne.

II.

Les Bains de Campagne.

L'établissement de Campagne-les-Bains est situé sur le territoire de cette commune. Les thermes de Campagne ne paraissent pas avoir été fréquentés dans l'antiquité. On n'y découvre nulle trace de piscine ni de sacellum, ce qui était, à l'époque gallo-romaine,

Digitized by Google

un signe caractéristique des stations balnéaires. Au moyen âge les établissements thermaux n'étaient guère pratiqués, et du moment où à cette époque les sources de Rennes ont été à l'état d'abandon, on peut présumer que Campagne ne jouit pas de plus de faveur. Ce n'est donc que dans les temps modernes que les eaux de Campagne ont acquis un certain renom.

On a pu croire que les Bains de Campagne avaient été désignés dans les chartes du moyen âge, parce qu'il y est question d'une localité portant le nom de Fonsmimani, située dans le Rhedesium : mais l'ancien Fonsmimani n'est autre chose que le village de Fontanès, qui se trouve dans le pays de Sault.

De nos jours Campagne-lès-Bains est un établissement thermal organisé d'une manière complète, et qui, grâce à l'efficacité de ses eaux, à la beauté du site et aux agréments qu'y trouvent les baigneurs, attire tous les ans une nombreuse clientèle.

ANTUGNAC.

Antunactus. — Antuniacus. — Antugnac.

Dans notre étude historique sur le Haut-Razés, qui a été publiée dans le quatrième volume de la société des Arts et Sciences de Carcassonne, Nous avons consacré une notice au village d'Antugnac, et nous avons raconté le siège que soutinrent avec succès dans l'église les habitants de cette commune, quand

Digitized by Google

les Calvinistes vinrent les attaquer, en février 1580. Nous nous bornerons, par conséquent, à combler les quelques lacunes que peut présenter notre précédent récit.

C'est en 1312 que l'église et le village d'Antugnac qui, après la guerre des Albigeois, avaient été compris dans l'apanage de Lambert de Thurcy, l'un des lieutenants de Simon de Montfort, rentra au pouvoir des archevêques de Narbonne. Peu de temps après cette époque, le village fut inféodé à un seigneur laïque qui commença à bâtir les fondements d'un château; mais, par une singulière prétention, il voulut établir ce manoir sur un terrain qui était réservé, comme dépendant de la succenserie du chapitre de Saint-Just. Or le chapitre le força à abandonner ces travaux, et à choisir un autre emplacement. L'Eglise ne perdait donc jamais ses droits.

L'Eglise d'Antugnac et les débris de construction qui l'avoisinent nous offrent un spécimen de l'architecture adoptée pour les établissements religieux que l'on appelait au moyen âge *Ecclesiæ* (des églises). Une *Ecclesia* complète était un monastère fortifié tel qu'on en trouve encore de nos jours en Arménie ou en Palestine. Une haute muraille percée de meurtrières servait d'enceinte à un ensemble de bâtiments formant le couvent et ses diverses dépendances. Au centre se dressait le temple chrétien, l'édifice exclusivement consacré au culte, et qui était comme une citadelle dans une forteresse. Autour du mur d'enceinte se groupaient les cabanes des vassaux, lesquels, en cas d'attaque, se réfugiaient dans le monastère. On re-

Digitized by Google

marque encore à Antugnac, notamment entre l'église et le château, des restes de fortifications.

Le château, dont la construction remonte au commencement du quinzième siècle, est un simple manoir, sans caractère et sans style, qui a été remanié et restauré à diverses reprises. Il fut saccagé lorsque les Calvinistes firent le siège de l'église, mais il fut restauré peu de temps après et remis en l'état où on le voit encore de nos jours.

LASERPENT.

Laserpent était un simple alleu qui fut inféodé, au quatorzième siècle, au seigneur d'Antugnac. Ce ne fut que deux siècles plus tard que ce village forma une châtellenie distincte. Le seigneur de Laserpent était, pendant les guerres de religion et pendant la ligue, le principal lieutenant du Duc de Joyeuse dans le Languedoc. Il ne possédait qu'un modeste manoir ou plutôt une simple maison bourgeoise. Ce ne fut que de 1650 à 1680 que fut construit le château actuel qui nous offre un spécimen remarquable de l'architecture du siècle de Louis XIV. Le château de Laserpent, parfaitement conservé et entretenu avec soin, n'a rien perdu de son caractère primitif. Il offre, dans des proportions restreintes, les conditions architectoniques du palais de Versailles. C'est ce qui le recommande à l'attention du touriste et de l'archéologue.

Digitized by Google

MONTAZELS.

Ancien monastère bâti sur un pli de terrain qui domine les bords de l'Aude, Montazels fut probablement fondé par les religieux du couvent de St-Polycarpe. Situé dans un vallon fertile, et dans le site le plus riant, à une très petite distance de la capitale du Rhedesium, il était placé sous la mouvance directe des vicomtes de Carcassonne et de Rhédez. Quand le vicomte Bernard Aton, désirant se rattacher les principaux seigneurs de son entourage, créa en leur faveur des châtellenies à titre de fief, il disposa d'abord en leur faveur des villages groupés autour de Rhèdæ. Montazels fut du nombre des quarante-deux fiefs nobiliaires que ce seigneur suzerain institua dans la contrée, et il forma l'apanage d'un noble qui portait le nom d'Altopol en langue romaine et d'Hautpoul en langue française, et qui possédait déjà d'autres fiefs.

Comme bien d'autres seigneurs du pays, le nouveau maître de Montazels n'eut pas besoin de construire un château pour y établir sa résidence. Il se borna à transformer en manoir fortifié l'ancien couvent dont il venait d'être mis en possession, et qui était placé dans une situation des plus avantageuses pour résister à une attaque à main armée. A travers les changements et les travaux de restauration

Digitized by Google

qu'il subit à diverses époques, on peut encore, de nos jours, se faire une idée du château primitif de Montazels par le château actuel. On remarque à l'un des angles du bâtiment les vestiges d'une tour à poivrière, et l'on sait que ces tours étaient le signe distinctif qui marquaient les demeures seigneuriales. Du haut de la terrasse qui longe, du côté du levant, la façade du château, le regard embrasse une perspective magnifique depuis les bords ombragés de l'Aude jusqu'aux hauts plateaux des Corbières.

On remarque sur la place de Montazels une magnifique fontaine formant un élégant bassin circulaire alimenté par trois jets d'eau. Cette fontaine est l'œuvre de M. Carles qui était, il y a un siècle, récteur ou curé de la paroisse.

ROQUETAILLADE.

A huit kilomètres et demi de Limoux, au midi de cette ville et à l'ouest d'Alet, au sommet d'une colline qui prend naissance dans un étroit vallon, où coule la petite rivière de la Corneilla, se trouve bâti le vieux manoir de Roquetaillade. Avant les guerres de religion, Roquetaillade qui tire son nom de ses roches, que l'on dirait taillées par le ciseau, était divisé en trois sections, savoir : le Casal, St-Etienne et le Château.

Bertrand de Roquetaillade.

Digitized by Google

Le Casal.

Le Casal, formé d'un groupe de maisons, n'était pour ainsi dire qu'une station entre le village de St-Etienne et le manoir. Il était situé sur les bords de la colline et à mi-côte. Il subit le même sort que le village. Une croix en pierre de 1^{m} 50 de hauteur est plantée à l'endroit même où était construit le Casal ou quartier de Roquetaillade.

Saint-Étienne.

Dans le petit vallon de la Corneilla, sur la rive gauche de la rivière, on aperçoit près de la route de Limoux à Puivert, les ruines de l'église de Saint-Etienne de Roquetaillade. Si l'on s'approche de ces pans de murailles anciennes on constate que la nef de cette église est complètement démolie, et que ce qui est encore debout de cet édifice formait jadis la sacristie. Il y a quelques années on recueillit, au milieu des ruines, des vases sacrés qui furent déposés dans l'église actuelle de Roquetaillade. Sur les murs de clôture de l'ancien cimetière, qui était contigu à l'église, sont plantées des croix en pierre, dont le pied a été brisé. Quant au village qui comptait une population de 300 à 400 habitants, il était situé au pied du monticule où l'église était construite, mais dans la plaine. De nos jours des fondations de maison ont été trouvées en creusant le sol, ainsi

Digitized by Google

que des ustensiles de ménage. Ce fut vers 1560, après la bataille de St-Salvadou, lieu situé sur les limites des territoires de Roquetaillade et de Bouriège, que l'église de St-Etienne de Roquetaillade fut démolie et le village rasé par les protestants.

Le Château.

Le château de Roquetaillade était un véritable château féodal avec son donjon très élevé, et où nichent encore quelques oiseaux de proie, avec sa tour carrée, son fossé qu'alimentaient les eaux du Pech, son pont-levis, sa herse et enfin son fort avec ses portes fermées. On devine sans peine que le château n'eut pas à redouter la présence des protestants devant ses murs et que ceux-ci, découragés par la défense héroïque du seigneur et de ses hommes, assouvirent leur haine contre les catholiques en incendiant l'église et le village de St-Etienne.

On ignore quel fut le fondateur du château de Roquetaillade. Après la guerre des Albigeois, le village de St-Etienne et les villages voisins furent inféodés par Simon de Montfort en faveur de l'un de ses lieutenants, Lambert de Tury, dont la seigneurie comprenait la ville de Limoux en partie, un grand lambeau dans le Bas-Razés, et tout le pâté de montagnes qui, des bords de l'Aude, touchait au grand fief dont fut investi Guy de Lévis de Mirepoix. Les héritiers de Lambert de Tury créèrent de petits fiefs dans leur grand domaine, et c'est ainsi que, au quatorzième siè-

Bertrand de Roquetaillade, seigneur de Roquetaillade, fut un de faidits les plus redoutables de 1230 à 1240. Il prit part à l'expédition de Trencavel en 1240, fut exclus de l'amnistie royale et mourut faidit à Milan avant 1260. Il est surtout connu pour sa passion pour Flors, fille de Guilhem Fort de Pennautier, qu'il enleva à son mari, Guilhem Alfaric, et avec laquelle il vécut jusqu'à sa mort.

Digitized by Google

cle, prirent naissance les seigneuries de Roquetaillade, de Castelrenc (l'ancien castrum Resindum), de Tournebouix et bien d'autres que nous aurons l'occasion de citer dans le cours de notre récit.

Le château et les terres de Roquetaillade furent inféodées à un seigneur du nom de Jean de la Rivière qui, en 1319, figure dans la réunion des nobles de Carcassonne et du Rhédez, assemblés à Carcassonne pour faire acte de foi. Les registres de l'inquisition faisaient mention du serment solennel prêté à cette occasion sur la place du marché, et contenaient la liste des seigneurs qui figurèrent à cette cérémonie.

Le domaine seigneurial de Jean de la Rivière passa plus tard aux mains d'un seigneur du nom de Montfaucon.

Il est constaté sur les registres de l'état civil de Roquetaillade que le seigneur de Montfaucon obtint de l'évêque d'Alet, en 1620, l'autorisation d'inhumer sa fille dans l'église de Roquetaillade.

La famille de Montfaucon de Roquetaillade donna le jour à un homme que le département de l'Aude s'honore de compter parmi ses illustrations, et dont le portrait figure dans le salon iconographique du Musée de Carcassonne. Nous voulons parler de Dom Bernard de Montfaucon, fils de Timoléon de Montfaucon, seigneur de Roquetaillade, de Conilhac et de Laprade. Dom Bernard naquit, en 1655, au château de Soulatge qui appartenait à la famille de sa mère. Bénédictin, savant antiquaire, membre de l'Académie des Inscriptions, il composa deux ouvrages qui sont de vrais monuments : *L'Antiquité expliquée* et les

Digitized by Google

Monuments de la monarchie française. Il mourut, en 1741, à l'abbaye de St-Germain.

Ce ne fut qu'en 1792 que le château de Roquetaillade perdit son caractère de forteresse. Aujourd'hui le donjon a été transformé, sa herse a disparu, son pont-levis a fait place à un ponceau, ses fossés sont comblés et complantés de maronniers. En un mot, le château a été modernisé, mais il conserve encore des traces de son architecture primitive et des restaurations qu'il a subies à diverses époques. Ses murs, qui ont jusqu'à deux mètres d'épaisseur, datent bien du moyen âge; mais ses fenêtres carrées à croisillon ne datent que du treizième siècle. Au-dessus de la porte de la tour qui servait de prison, on remarque une baie circulaire où était placée une cloche.

A proximité de Roquetaillade on retrouve partout des vestiges du passé.

Nous signalerons, d'abord, les ruines du prieuré de St-André détruit par les Huguenots en 1580.

On remarque aussi les ruines d'une chapelle qui s'appellait Chapelle de St-Pierre.

BOURIÈGE. — BOURIGEOLLE.

Tout nous fait présumer que ces localités étaient passées en la possession de l'abbaye d'Alet après avoir été, au huitième siècle, une dépendance de l'abbaye de Lagrasse.

Digitized by Google

Le village de Bouriège compte parmi ces dépendances le hameau et le château de St-Sernin. Le château flanqué de tourelles est bien conservé. Il est bâti partie en moellons carrés, partie en maçonnerieordinaire.

Saint-Salvadou.

Une autre dépendance de Bouriège est le domaine de St-Salvadou. St-Salvadou parait avoir été dans l'antiquité un prieuré ou tout au moins une cella, chapelle ou église champêtre. On remarque à St-Salvadou un bénitier qui paraît remonter à une haute antiquité.

TOURNEBOUIX.

Tournebouix situé au milieu de vastes bois taillis est un ancien prieuré. On y retrouve encore quelques vestiges qui dénotent ce caractère. Ce lieu semble avoir conservé tous les signes d'une résidence de cénobites. L'un de ses anciens propriétaires semblait, il y a un demi siècle, s'être inspiré de cette impression, quand il manifestait le projet, non réalisé, d'y établir une succursale du Couvent de la Trappe.

Comme tant d'autres établissements religieux, par suite de la transformation qui s'opèra dans le Rhedesium, un ou deux siècles après la guerre des Albi-

Digitized by Google

geois, Tournebouix fut érigé en fief, et l'ancien prieuré devint un manoir seigneurial. Le seigneur de Tournebouix figurait en 1529, comme son voisin le seigneur de Roquetaillade, à la revue de la noblesse qui fut passée à Caunes.

La vallée de la Corneilla qui s'étend entre Roquetaillade et St-Salvadou a été le théâtre d'une bataille, probablement vers la fin du seizième siècle, lors des guerres de religion, car on y a trouvé de grandes quantités d'ossements humains et des débris d'armes.

Digitized by Google

COUIZA.

Cuvicianus. — Cousanus. — Couisan.

I.

Le Prieuré.

L'abbaye de Lagrasse fondée en 788 créa, dès les premières années de son existence, des prieurés appelés *Cellæ*, — chapelles, — dans les nombreux *Oppidums* — villages — dont Charlemagne l'avait royalement dotée. Les moines de ce monastère étendirent ainsi leurs possessions jusqu'en Espagne, en affirmant leurs droits par la fondation de ces établissements religieux qui tenaient de l'orphelinat, de l'hospice, et de la ferme-école. Les nombreux villages qui entouraient Rhedæ au huitième siècle, et dont la plupart étaient antérieurs à la création de cette ville, ainsi que nous le démontrerons dans le cours de notre récit, furent distribués aux abbayes de Saint-Polycarpe, d'Alet et de Lagrasse. Celle-ci, d'après le relevé qui figurait dans son *livre d'or*, avait obtenu le village de *Covicianus* — Couiza.

Une charte de Charles-le-Chauve, datée du 25 octobre 876, confirme, en faveur de l'abbaye de

Digitized by Google

Lagrasse, trois prieurés qu'elle vient de fonder dans le comté de Razés, savoir :

à Covicianus. — COUIZA.
à Buziniacus. — BOUISSE.
à Palairacus. — PALAYRAC.

Le prieuré de Couiza, composé comme toutes les autres chapelles d'une maison conventuelle et d'une modeste église, était habité par cinq religieux. Il fut établi sur le terrain qui avoisine l'église paroissiale du côté du midi, et ses dépendances s'étendirent aussi du côté du nord. L'on voit encore, de nos jours, encastré dans le mur du chœur de l'église, un portail en pierre de taille, qui était la porte d'entrée de la chapelle du couvent. C'est là tout ce qui reste de l'ancien prieuré, qui portait le titre de couvent de St-Jean-Baptiste de *Covicianus.*

Quelques restes de substructions ont été mis à jour, il y a vingt ans à peine, lors de la reconstruction de l'église ; mais une découverte bien plus importante nous a donné des indications plus précises. Trois tombeaux mérovingiens ont été mis à jour. Ils consistaient en de grandes auges, en grès du pays assez tendre, affectant un ovale allongé, c'est-à-dire ayant la forme d'une baignoire. Le couvercle était d'une seule pièce, et recouvrait complètement l'orifice du tombeau. Il est hors de doute que, d'après leur forme, ces sarcophages remontent à une époque antérieure à l'adoption des sépultures wisigothiques si abondantes dans la contrée. Ce sont bien là les tombeaux monolithes qui avaient été adoptés dans la Septimanie

Digitized by Google

et sur les autres parties du territoire de la Gaule, pour l'ensevelissement des dignitaires religieux ou laïques appartenant à la religion catholique, dans les premiers siècles du christianisme. Nous croyons devoir faire, à ce sujet, une remarque qui a une certaine importance.

A l'inverse du paganisme qui enseignait que, dans les destinées d'outre-tombe, les corps passaient à l'état d'ombres vaporeuses, la religion prêchée par le Christ et par ses disciples prescrivait un grand respect pour la dépouille mortelle de ses adeptes, en admettant, comme article de foi, la résurrection corporelle. De là vint, tout naturellement, l'idée de la conservation des corps, ou tout au moins de la conservation du squelette, et, comme conséquence de cette idée, l'abandon de l'incinération ou de la crémation usitée chez les païens. C'est afin de mettre en pratique ce besoin de conservation qu'on adopta l'usage d'ensevelir les morts dans des tombeaux d'une seule pièce en pierre ou en marbre, et de les inhumer à une certaine profondeur, afin de les mettre à l'abri de toute profanation.

Or, ce genre de sépulture ne pouvait être qu'une exception en l'honneur de certaines personnes privilégiées, à cause de la dépense qu'elle occasionnait, à cause aussi des difficultés d'exécution. C'est ce qui explique pourquoi ces sarcophages, que l'on est convenu d'appeler des tombeaux mérovingiens, parce que leur usage s'applique à l'époque qui correspond au règne des rois de la première race, firent place plus tard aux tombeaux wisigothiques, qui furent adoptés

Digitized by Google

dans la Septimanie à partir du neuvième ou dixième siècle, et qui se composaient d'un assemblage de dalles équarries plus ou moins grossièrement.

Si nous nous sommes livré à cette digression, c'est afin d'établir que la découverte des trois tombeaux mérovingiens que nous venons de signaler vient à l'appui de ce que nous avons avancé, en indiquant l'emplacement qu'occupait le prieuré de *Covicianus*.

Une tradition locale nous a conservé le nom que portait dans l'antiquité ce monastère. On l'appelait le couvent de la Force, et le quartier dans lequel il était placé a conservé ce nom jusqu'à présent.

Le couvent de la Force de *Covicianus* vit bientôt se grouper autour de lui quelques masures qui formèrent un modeste oppidum ou petit village. Le climat était agréable. Le sol, composé d'un terrain d'alluvion, était propre à toutes les cultures maraîchères et légumineuses le long des berges des deux rivières, tandis que les côteaux voisins se prêtaient à la culture de la vigne et de l'olivier.

A partir du dixième siècle, tandis que d'un côté l'archevêque de Narbonne étendait ses possessions sur la rive gauche de l'Aude, en amont de Couiza, tandis que sur la rive droite les abbayes d'Alet et de Saint-Polycarpe possédaient la plupart des villages créés sur divers points, le prieuré de *Covicianus* demeura indépendant, ainsi que Coustaussa, Arques et d'autres localités qui étaient placées sous la suprématie directe des abbés de Lagrasse. Les luttes que les hauts barons de la contrée soutenaient contre les puissantes abbayes, comme aussi les guerres que se

Digitized by Google

faisaient entre eux ces seigneurs, toujours avides d'agrandir leurs possessions, n'exercèrent aucune influence sur les destinées des villages qui avaient ce rare privilège d'être protégés par les comtes de Rhédez sur lesquels les abbés croisés et mitrés de Lagrasse avaient toute influence.

Cet état de choses dura jusqu'à l'invasion des troupes du roi d'Aragon dans le Rhedesium, vers la fin du douzième siècle. Nous avons raconté, dans notre notice sur Rhedæ, les diverses phases de cette guerre qui eut pour conséquence de reculer les frontières du royaume d'Aragon jusqu'au cœur du Rhedesium, c'est-à-dire jusqu'aux bords de l'Aude, du côté du couchant, et jusqu'à la vallée de la Salz et du Realsés, depuis Couiza jusqu'au dessus d'Arques, du côté du nord. La masse rocheuse qui s'élève sur l'extrême bord de l'Aude, en face du moulin de Couiza, et qu'on appelle le Roc de France, servit à marquer la séparation des deux royaumes de France et d'Aragon. Mais la conquête du roi d'Aragon, Pierre, n'eut pas une longue durée. Le seigneur de Termes qui soutenait le comte souverain de Carcassez et de Rhedez dont il était le vassal fidèle, occupait une grande partie des Corbières et les villages sur la rive droite de la Salz. Grâce à son concours et à l'aide des autres seigneurs de la contrée, qui se liguèrent avec lui contre l'étranger, le comte Raymond Roger put reconquérir le Rhedesium, et, quelques années à peine après leur conquête, les troupes du roi d'Aragon furent refoulées dans le Roussillon, et la contrée fut délivrée du joug des Espagnols.

Digitized by Google

Dès le début de l'invasion des troupes aragonaises, toutes les localités qui avoisinaient la cité de Rhedæ avaient été mises en état de défense. Quillan, Campagne, Couiza avaient été garnis d'un mur d'enceinte. Ce n'étaient pas des remparts comme ceux qui entouraient la cité d'Alet, c'étaient de solides murailles, les unes en maçonnerie, les autres composées d'assises de grosses pierres reliées au moyen de terre glaise. Un large fossé extérieur longeait ces murailles dans lesquelles étaient ménagés des trous en forme de meurtrières, et qui étaient, sur certains points, couronnées par une plate-forme d'où l'on pouvait jeter sur les assaillants de l'huile bouillante, des quartiers de roche et autres projectiles.

Cousan acquit une certaine importance, car les habitants de quelques petits villages voisins s'y étaient réfugiés. Aussi, à partir de ce moment ce ne fut plus une simple *villaria*, village ; il fut désigné dans les actes publics sous le qualificatif de *Castrum de Cousano*, c'est-à-dire bourg fortifié de Cousan.

Il nous a été impossible de déterminer le tracé de la ligne de la muraille fortifiée qui défendait Cousan et qui, affectant la forme d'un croissant irrégulier, s'appuyait par ses deux extrémités sur les bords de la Salz.

La croisade contre les Albigeois, cette guerre dont le premier mobile avait été la mise à exécution des décrets du concile d'Alby, qui avaient prescrit la destruction d'une hérésie religieuse, prit un caractère d'usurpation et de conquête territoriale, surtout dans le Rhedesium, du moment où les armées de Simon de Montfort eurent obtenu quelques succès.

Digitized by Google

Les troupes destinées à opérer dans la contrée dont nous esquissons le passé historique étaient placées sous le commandement d'un seigneur du nord, Pierre de Voisins, sénéchal ou principal lieutenant du chef de la croisade. Ce corps d'armée avait pour mission de s'emparer de la citadelle de Rhedæ et du château de Coustaussa que défendaient les soldats de Raymond Roger, comte de Béziers, de Carcassonne et de Rhedæ.

Guillaume d'Assalit, viguier ou gouverneur de la citadelle de Rhedæ, Pierre de Vilars, seigneur de Coustaussa, et quelques officiers du comte Raymond Roger réunirent toutes les forces dont ils pouvaient disposer, et pour cela ils dégarnirent les deux places fortes dont ils avaient la garde. Voulant essayer, à tout prix, d'arrêter la marche des croisés, ils voulurent leur offrir la bataille, au lieu de les attendre derrière leurs remparts. C'était une folie héroïque ; car ils étaient bien loin d'être en force pour lutter efficacement contre un ennemi dix fois plus nombreux. La tradition locale, d'accord avec l'histoire, nous a conservé le souvenir de cette journée. C'était au commencement de l'an 1211. La rencontre des deux armées eut lieu dans la vallée de la Salz, à proximité du village de Cousanus, et aussi sur cette bande de territoire qui s'étend entre Couiza et Coustaussa et qui forme une vallée supérieure où se trouve le chemin vicinal qui relie les deux communes. La lutte fut acharnée tant sur le haut plateau que sur les bords de la rivière. A diverses époques on a trouvé sur ces deux points des débris d'armes, des médailles et des

Digitized by Google

monnaies qui marquent l'emplacement de la bataille. Il y a à peine quelques années, en faisant des travaux de terrassement, on a découvert plusieurs tombeaux wisigothiques qui renfermaient probablement les dépouilles mortelles de quelques chevaliers inhumés sur le lieu même où ils avaient trouvé la mort.

Cette bataille de Cousanus fut favorable aux croisés qui s'emparèrent alors sans résistance de la citadelle de Rhedæ tout-à-fait dégarnie de troupes. Puis ils allèrent mettre le siége devant le château de Coustaussa, où s'étaient retirés les débris de la petite armée du comte Raymond Roger, et ils s'en emparèrent par escalade, après plusieurs jours de siège. Cette victoire soumit au pouvoir de Simon de Montfort tout le Rhedesium, depuis Alet jusqu'à Quillan, depuis les bords de l'Aude jusqu'au centre des Corbières ou plutôt jusqu'au pays de Termes et de Pierre-Pertuze qui résistaient encore. Ces deux contrées ne furent soumises que deux ans plus tard.

Tous les châteaux et villages du Rhedesium avaient été confisqués pour crime d'hérésie. Mais là ne se borna pas l'œuvre de Simon de Montfort; il confisqua, aussi, divers prieurés et diverses églises. De ce nombre fut le monastère de Cousanus avec ses dépendances. Simon de Montfort qui s'intutulait comte de Toulouse, vicomte de Béziers et de Carcassonne, seigneur de l'Albigeois et du Rhedesium, voulut consolider sa conquête. Il créa des apanages pour ses principaux officiers, pour ceux qui exerçaient de grands commandements dans les armées de la croisade. Guy de Lévis, qui avait le titre de maréchal, et Pierre de

Digitized by Google

Voisins, qui avait été créé sénéchal, furent les mieux partagés. Pierre de Voisins obtint à titre de fief, outre le château de Couffoulens et d'autres terres situées dans le Carcassez, tout le Rhedesium ou pays de Rhedæ. L'institution de ce fief date de 1215.

Les religieux du prieuré de Cousanus et de quelques monastères voisins essayèrent de résister à cette usurpation. Ils s'adressèrent à Guillaume, abbé de Lagrasse, qui entra en négociation avec Simon de Montfort. Il survint entre eux un accord, daté des calendes de septembre 1215. Aux termes de cette convention, *super diversis castris*, au sujet de bourgs fortifiés, il demeura arrêté que Simon de Montfort garderait en son pouvoir... *castrum de Cousano*... *castrum de Coufoulencio*..... les bourgs fortifiés de Cousanus, de Couffoulens, etc., etc. Cousanus demeura donc au pouvoir du chef de la croisade ou plutôt de Pierre de Voisins, puisque ce bourg était compris dans son fief.

Trois ans après, le 15 juin 1218, Simon de Montfort mourut, et son fils Amaury lui succéda dans ses dignités et dans ses possessions. Mais il ne jouit pas longtemps de l'héritage paternel. Raymond Trencavel essaya de reconquérir le domaine de son malheureux père, le comte Raymond Roger. Après une longue guerre qui dura près de six ans, en 1224, il força Amaury à abandonner le petit royaume que Simon de Montfort s'était taillé dans la Septimanie. Une fois rentré en possession de ses vastes domaines, Raymond Trencavel se qualifia ainsi : Vicomte de Béziers, Seigneur de Carcassonne, d'Alby et de Rhedæ. Nous

Digitized by Google

sommes autorisé à conclure de ce grand fait historique que le prieuré et le village de Cousanus avaient reconquis leur indépendance sous le gouvernement de l'héritier légitime des anciens comtes.

Cette situation ne fut pas de longue durée. Malgré le concours et le dévouement des anciens seigneurs de la contrée, rentrés en possession de leurs domaines, malgré l'appui du comte de Foix, son cousin, avec lequel il avait fait, en 1227, un traité d'alliance qu'avaient signé, comme témoins, Boson, abbé d'Alet, et Arnaud Raymond, châtelain d'Arce (près Limoux), Raymond Trencavel se vit bientôt dépouillé de l'héritage si péniblement reconquis. Amaury, après sa défaite, en 1224, s'était retiré à la cour de France, et avait fait au roi Louis VIII la cession de ses droits sur la Septimanie. Il retirait de cet acte un double avantage : il obtenait d'abord de grandes compensations et il se vengeait, en outre, de l'échec qu'il avait subi.

D'un autre côté, deux ans plus tard, Sanche, roi d'Aragon et comte de Roussillon, qui pendant la croisade s'était allié avec Simon de Montfort, afin de conserver le pays de Fenouillèdes et le pays de Pierre-Pertuze qu'il détenait depuis la conquête qu'en avait fait Pierre d'Aragon, son père, imita l'exemple d'Amaury. Il fit la cession de ses territoires au roi Louis VIII qui le dédommagea largement de cet acte de soumission.

Une fois maître de la Septimanie, le roi Louis VIII remit en possession de leurs fiefs les anciens lieutenants de Simon de Montfort. C'est ainsi, qu'en 1238, Pierre de Voisins reprit l'apanage qui lui avait été

Digitized by Google

concédé, et redevint le maître du Rhedesium, et par conséquent de Cousanus.

Nous croyons devoir donner ici la traduction de la charte en latin qui constate l'investiture de ce fief ou de cet assignat en faveur de Pierre de Voisins. Nous traduisons textuellement ce document si important.(1)

« Au nom de la Sainte et Indivisible Trinité : Ainsi « soit-il.

« Louis, roi par la grâce de Dieu. Savoir faisons, « et que nul ne l'ignore, que Nous Odon, chevalier, « sénéchal du Seigneur Roi de France, dans l'Albi- « geois, de la part dudit Seigneur Roi, avons rées- « timé et supputé la terre ci-après énoncée qui vous « avait été attribuée à vous, Seigneur Pierre de Voi- « sins, à titre d'assignat, pour un revenu de mille « livres melgoriennes, et vous transmettons les droits « que le Seigneur Roi avait sur ces revenus racheta- « bles et complets, savoir :

« *Villam de Redes* (le château de Rennes) pour XXV « livres et IV sols. (2)

« *Caderonam* (Caderone) pour X livres.

« *Cousanum* (Couiza) pour VII livres.

« *Bugaragium* (Bugarach) pour XXI livres, VI sols, « V deniers.

« *Villariam en Redesio* (Villar en Rhedœ) pour XI « livres et demie.

« *Quercum de Malet* (la Forêt de Malet) pour CXIV « sols.

---

(1) Dom Vaissette.

(2) Le sol melgorien valait quatre sols tournois..

Digitized by Google

« *Montem Ferandum* (Montferran) pour X livres.
« *Constanticum pro tallia eorum de Blancaforti*, I sol,
« (Coustaussa pour la taille de Blanchefort), I sol.
« *Sograviam* (Sougraigne) pour XXXV sols.
« *Luctum* (Luc) VII livres, IV sols, VI deniers.
« *Bellum Castrum* (Camps) pour XXIX livres et demie.
« *Villam de Cruce pro tallia VIII hominum* pour
« LX sols (Village de Croix ou Croux pour le
« taillable de 8 hommes).
« *Albefuvum* (Le Bezu) avec sa forêt, la forêt de
« Camps et les droits forestiers des feudataires
« d'Arques, pour X livres, IV sols.
« *Albergum de Effectu* (L'Albergue ou Emphytéose
« de Fourtou) pour XXVII sols, VI deniers,
« non compris l'Albergue de Maréchal (De Levis).
« *Coffolentium* (Couffoulens) pour CC livres.
« *Limosum* (Limoux) pour DXX livres, XVII sols.
« Fait à Carcassonne, l'an MCCXXXI (1231), au
« mois de septembre. »

Le roi Saint-Louis approuva cet assignat par deux chartes, l'une de 1248, et l'autre de 1260.

On remarque dans le dénombrement des localités qui forment ce fief, et dans la valeur du revenu partiel, que *Cousanus* est estimé à un revenu de sept livres seulement. Voici comment s'explique cette moins value à côté de la somme qui représente les lieux voisins, tels que Caderone et Montferran. Quand fut dressé l'état de biens concédés par le roi à Pierre de Voisins, les moines du couvent de Cousanus firent valoir leurs droits, et en vertu d'un accord fait avec

Digitized by Google

Odon, le sénéchal de Carcassonne, les terres de Cousanus furent divisées en deux parts. Le couvent garda en sa possession le bourg et les terres situées sur la rive gauche de la Salz. Le comte Pierre de Voisins obtint pour sa part le moulin et les terres situées sur la rive droite. Voilà pourquoi, dans l'apanage dont nous venons de donner le détail, Cousanus n'est évalué qu'à un revenu de sept livres; car les terres comptaient pour peu de chose, le moulin seul avait une certaine valeur.

A dater de ce jour, le bourg de Cousanus fut coupé en deux, la terre ecclésiastique d'un côté, la terre seigneuriale de l'autre. Cette combinaison eut ses inconvénients et aussi ses avantages. Le développement de ce centre de population fut entravé, parce que les éléments de prospérité firent défaut à cause de l'exiguité des deux territoires respectifs. Mais, d'un autre côté, le dualisme inévitable entre les religieux et le seigneur tourna au profit des vassaux. Aussi ceux-ci, grâce au rare privilège de leur situation exceptionnelle, ne connurent point ou presque point, pendant trois siècles, à dater de cette époque, les rigueurs du régime féodal.

Pendant une période qui dura trois cents ans, l'histoire de Cousanus est double. Nous renonçons à mener de front ces deux histoires afin de conserver plus de clarté dans notre récit. Nous allons par conséquent continuer notre récit par la monographie du couvent et du bourg qui y était joint, et après l'avoir terminée nous passerons en revue les phases de l'histoire de la seigneurie.

Digitized by Google

Nous aurons peu de chose à dire sur les destinées du prieuré de Cousanus qui, avec sa petite colonie, forma un établissement isolé dans cette partie de la province.

Aucun document authentique ne se rattache à cette phase de l'existence de cette localité. La tradition locale est, aussi, complètement muette. Il y tout lieu de croire, cependant, que cette localité ne prit aucun développement. Les religieux ne pouvant disposer que d'un territoire restreint, et possédant un établissement isolé à proximité des villes de Limoux, d'Alet et de Quillan qui avaient bien d'autres éléments de prospérité, ne pouvaient espérer d'attirer sur leur domaine un plus grand nombre d'habitants.

Cet état de choses dura trois siècles, et ce fut au bout de cette période que le couvent disparut. De 1520 à 1530, beaucoup de monastères furent sécularisés. Les paroisses rurales furent organisées, et eurent chacune un recteur chargé du service du culte. Cette mesure fut appliquée au bourg de Cousanus. Le dernier prieur du couvent de la Force mourut en 1576, et après sa mort le couvent fut fermé.

On remarquait encore, il y a à peine vingt ans, diverses pierres tombales dans la nef de l'église de Couiza. Deux de ces tombeaux, placés vers le centre de l'édifice, consistaient en une seule pierre de petite dimension et marquaient probablement la sépulture de deux anciens prieurs. Mais on remarquait surtout à la place d'honneur, c'est-à-dire au milieu de la partie haute de la nef et au bas des degrés qui la séparent du chœur, une large dalle en granit gris mesurant

Digitized by Google

deux mètres de longueur sur un mètre de largeur. Une sculpture en demi-bosse placée au centre de la dalle représentait deux tours rondes liées. C'étaient probablement les armoiries du couvent. Une inscription latine en grosses lettres encadrait la dalle sur les quatre côtés.

Cette inscription étant en grande partie effacée nous n'avons pu en relever que le fragment suivant : « *Johannes... obiit... Anno domini MDLXXVI...* »

Cette dalle recouvrait très-certainement la dépouille du dernier abbé du monastère de Cousanus ; car c'est à l'époque correspondant à la mort de ce religieux que remonte la sécularisation du monastère. Cet abbé devait être un personnage marquant. Peut-être que, avant d'entrer au cloître, il avait porté un grand nom. Ce qui prouve que ce devait être un personnage de haute lignée dans le monde, et probablement aussi le chef illustre d'une corporation religieuse, c'est qu'à ses côtés reposent dans l'église de Couiza deux des membres les plus éminents des familles illustres qui ont possédé et habité le château de Couiza.

Nous avons toujours vivement regretté qu'en faisant les travaux de reconstruction de l'église de Couiza on ait persisté, malgré nos réclamations, à recouvrir d'un vulgaire carrelage ces monuments du temps passé, consistant en trois pierres tombales en marbre ou en granit. Ce n'est qu'à grand peine que nous avons pu obtenir la conservation d'un fragment du tombeau du dernier prieur de Couiza avec une partie de l'inscription que nous avons citée. Ce fragment se trouve actuellement aux fonts baptismaux de l'église.

Digitized by Google

Ainsi finit le prieuré conventuel de la Force qui fut le berceau du bourg de Cousanus, après une existence de neuf cents ans. Nous aurions voulu que sa monographie pût être retracée d'une manière plus complète ; mais les documents nous ont fait défaut. Nous allons maintenant remonter de quelques siècles pour écrire l'histoire de la seigneurie ou plutôt de la baronnie de Couiza.

II.

La Seigneurie de Couzanus. — La Famille de Voisins.

A peine mis en possession de son fief de Rhedæ, tel qu'il était dénombré dans la concession royale que nous avons reproduite, Pierre de Voisins dut choisir dans ce fief une résidence soit pour lui, soit pour son intendant-général, qui porta d'abord le titre de *vicarius*, viguier, et puis celui de *bajulus*, *bayle* ou bailli.

La ville haute de Rhedæ déchue de sa splendeur passée, démantelée pendant la croisade, dépeuplée en grande partie, ne pouvait offrir à son nouveau maître aucun des agréments et des avantages qu'il devait rechercher pour sa résidence. Du reste, investi de la confiance du roi, Pierre de Voisins ne songea nullement à devenir un simple châtelain. S'il avait conservé en son pouvoir la ville de Limoux, peut-être l'eût-il choisie pour sa résidence ; mais les habitants de Limoux s'étaient affranchis de leur vasselage à

Digitized by Google

son égard au moyen de la forte redevance qu'ils lui payaient annuellement. Dans cette situation Pierre de Voisins fixa sa demeure à Carcassonne, dans la Cité.

Il fit restaurer aussi le château de Couffoulens qu'il habita pendant la belle saison. Il devint à cette époque (1240) sénéchal de Carcassonne, et la proximité de Couffoulens lui permettait d'être toujours sous les murs de la ville.

Mais le fief de Rhedæ était à une assez grande distance de Carcassonne comme de Couffoulens, et Pierre de Voisins dut songer à créer soit pour lui-même, quand il devrait visiter son grand domaine, soit pour ses baillis, une résidence seigneuriale. C'est alors qu'il fit construire à Couiza, non pas un château proprement dit, mais un simple manoir. Ne possédant ni le bourg ni les terres de la rive gauche de la Salz, il ne fut pas le maître de choisir un emplacement tout à fait à sa convenance. C'est ce qui explique pourquoi il fit édifier son manoir à côté du moulin qui était sa propriété. Ce moulin se faisait remarquer à cette époque, comme de nos jours, par une singularité fort rare. Il est construit, en entier, dans le lit de la rivière, et les eaux de l'Aude le baignaient de tous les côtés. On ne pouvait y entrer qu'au moyen d'un pont-levis. Cette demeure seigneuriale existe encore en partie. On remarque de nos jours un grand corps de bâtisse contigu au moulin de Couiza, et qui, depuis plus d'un demi-siècle, a été transformé en usine. Une porte dont le style rappelle l'époque de la renaissance, et les quatre fenêtres qui flanquent cette porte sont tout ce qui reste de l'ancienne demeure seigneuriale, qui s'éten-

Digitized by Google

dait depuis le moulin jusqu'à la partie de l'usine construite sur des voûtes. Cet édifice était probablement pourvu de moyens de défense et entouré d'un fossé. Seulement toutes traces de travaux défensifs a disparu depuis longtemps, par suite des remaniements qu'il a subis à deux époques différentes. En premier lieu il fut détruit pendant les guerres de religion, en 1576, et reconstruit par Guillaume de Joyeuse dans des conditions plus simples et plus modestes. Puis, en 1813, il subit une seconde transformation et devint un établissement industriel.

Quoi qu'il en soit, il ne saurait y avoir le moindre doute sur le caractère primitif de cette construction qui fut la demeure seigneuriale fondée par Pierre de Voisins. Nous en trouvons la preuve dans le Thalamus, ou registre public de la ville de Limoux, au treisième siècle. En effet, il y est fait mention d'un acte consenti par la baronne Jeanne de Voisins, veuve de Pierre de Voisins, daté de 1272, et qui se termine ainsi : « *Factum in domo mea apud molendinum de Cousano.* »

« Fait dans ma maison, près du moulin de Çousan. » (1).

Après la mort de Jeanne de Voisins qui, d'après les dispositions testamentaires de son mari, eut le droit d'administrer, tant qu'elle vécut, les fiefs qui composaient son héritage, un partage fut fait entre ses enfants.

---

(1) Archives de la ville de Limoux.

Digitized by Google

Ce partage amena le morcellement de l'assignat de 1231 dont nous avons donné l'inventaire, et qui s'était accru sous l'habile direction de Pierre de Voisins, quelques années avant sa mort. En effet, par suite d'une transaction avec Olivier de Termes, celui-ci avait cédé à son puissant voisin les communes de Coustaussa, de Cassaignes, d'Arques, de Peyrolles, de Serres, de Missègre, de Terrolles, de telle sorte que la seigneurie de Cousanus comprenait alors toute l'enclave actuelle du canton de Couiza et une partie du canton actuel de Quillan sur la rive droite de l'Aude.

Telle était la situation importante de la seigneurie de Cousanus quand Pierre de Voisins, qui avait été nommé sénéchal à Toulouse, mourut en 1268. Voici comment fut effectué le partage de ses fiefs entre ses enfants, sous la réserve d'un don d'usufruit en faveur de sa veuve.

Guillaume de Voisins, qui du vivant de son père était Miles, c'est-à-dire chevalier aux éperons dorés, fut seigneur de Couffoulens.

Pierre ou *Perrot* de Voisins, *domicellus*, damoiseau ou écuyer, fut seigneur de Rhedæ.

Gilles ou *Egidius* de Voisins, aussi écuyer, fut seigneur d'Arques et de Cousan.

Jean ou *Jeannot* de Voisins, aussi écuyer, fut seigneur de Pezens.

Comme ce n'est pas l'histoire de la famille de Voisins que nous voulons retracer dans cette notice, mais bien la monographie du bourg, du château et du prieuré de Cousanus nous n'avons presque rien à dire sur cette période de plus de deux siècles pendant la-

Digitized by Google

quelle la famille de Voisins posséda le vieux manoir de Couiza. Ni les chroniqueurs du temps, ni la tradition locale ne nous ont rien conservé à ce sujet. Il est probable que, tandis que le seigneur résidait dans son château d'Arques, il avait placé à Cousanus, dans le manoir construit par Pierre de Voisins, un *bajulus*, *bayle* ou bailli dont la juridiction s'étendait sur les communes voisines.

Nous aurons bien pourtant à retracer quelques-uns des actes qui marquèrent l'exercice et surtout l'abus de la puissance féodale de la part des membres de la famille de Voisins qui possédèrent la baronnie d'Arques. Mais cette relation trouvera tout naturellement sa place dans la notice que nous consacrerons à la commune et au château de ce nom ; car le château d'Arques offre trop d'intérêt, au point de vue historique et archéologique, pour que nous n'en fassions pas l'objet d'une étude particulière. Nous franchissons donc une période de deux cent cinquante ans pour continuer notre récit.

III.

La Famille de Joyeuse.

Dans les premières années du seizième siècle, la branche des Voisins, seigneurs de Couffoulens, s'était éteinte, et son héritage passa à Jean de Voisins, baron d'Arques et de Couiza. Jean de Voisins étant

Digitized by Google

décédé laissa pour unique héritière, sa fille Françoise de Voisins. Françoise de Voisins, la noble orpheline, possédait plusieurs fiefs importants : la baronnie d'Arques et de Cousan, la seigneurie de Couffoulens, la seigneurie de Puivert et enfin celle de Latour dans le pays de Fenouillèdes. Son domaine était un domaine princier. Elle épousa, en 1518, le vicomte Jean de Joyeuse, digne descendant de Bernard de Joyeuse qui, au commencement du quatorzième siècle, était un des plus puissants seigneurs du Vivarais. Le vicomte Jean était un jeune et brillant seigneur, attaché à la personne de Charles II, duc de Bourbonnais, pair, chambrier et connétable de France qui, en 1515, avait été nommé, par le roi François Ier, gouverneur du Languedoc sous le patronage du puissant connétable. Le vicomte Jean de Joyeuse était déjà appelé à un grand avenir quand par son mariage avec Françoise de Voisins il devint un des plus riches seigneurs de la contrée. Il ajouta alors à son titre celui de baron d'Arques et de Cousan qui lui donnait rang dans les États de la province. Le vicomte Jean de Joyeuse avait un frère puiné, Guillaume IV de Joyeuse, qui était entré dans les ordres et avait été nommé évêque d'Alet. Ce fut probablement par son entremise que son frère épousa la plus riche héritière de son diocèse.

Le vicomte Jean de Joyeuse obéissant à ses goûts personnels et aussi plein de déférence pour les désirs de la vicomtesse de Joyeuse — de Voisins, sa femme, qui toute jeune s'était plue dans son manoir seigneurial de Cousan, montra aussitôt après son mariage

Digitized by Google

une prédilection marquée pour cette résidence. Depuis l'avènement de l'époque de la renaissance une transformation s'était opérée dans les goûts et dans les habitudes de la noblesse. Les anciens barons de la féodalité, toujours armés en guerre, toujours prêts à se retrancher derrière les murs de leurs forteresses, avaient fait place à une génération de gentilshommes plus disposés à revêtir le pourpoint de soie et de velours que l'armure des chevaliers du moyen âge.

Le vieux manoir de Cousan, la maison seigneuriale contigüe au moulin ne pouvait donc suffire pour l'installation de l'opulente maison de Joyeuse ; il fallait au vicomte Jean une demeure qui fut en rapport avec la haute position qu'il occupait dans la province. Il décida alors de construire le magnifique château de Couiza, ce spécimen si remarquable de l'architecture civile du seizième siècle. Bien des raisons le déterminèrent à choisir cet emplacement : il fut tenté par la beauté du site, par le riant aspect de cette partie de la vallée de la Salz. Enfin son frère, Guillaume IV de Joyeuse, était pourvu de l'évêché d'Alet qu'administrait pour lui, en commande, François de Lestang. Voilà tout autant de motifs qui expliquent le choix que le vicomte et la vicomtesse de Joyeuse firent de Cousan pour y établir leur résidence. Ce qui contribua aussi, puissamment, à leur faire adopter cette résolution, c'est que vers l'an 1520, il était déjà question de la sécularisation de plusieurs monastères, et que l'antique prieuré de Cousanus qui avait beaucoup perdu de son importance, car il ne comptait que trois religieux et ne recevait plus de novices, était dans la

Digitized by Google

catégorie des maisons monastiques qui devaient être sécularisées. Or par suite d'arrangements survenus probablement entre le vicomte Jean de Joyeuse et le chapitre de l'église cathédrale d'Alet que présidait son frère, l'évêque, la suppression du prieuré de Cousan était facile, et le vicomte devenait seigneur du lieu de Cousan au moyen de la fixation de la mense qui revenait à ce chapitre. Ce fut, du reste, ainsi que les choses se passèrent. En 1520, le prieuré fut supprimé, seulement les trois religieux continuèrent de vivre en communauté dans leur maison conventuelle de la Force jusqu'à leur mort, sans avoir aucun droit de propriété sur les terres et les maisons du bourg de Cousan qui passèrent entre les mains du vicomte de Joyeuse. C'est à dater de cette époque que le bourg, par la volonté de la famille de Joyeuse, ne s'appela plus Cousan; il prit le nom de Couisan.

D'après les indications les plus exactes, c'est en 1540 que fut commencée la construction du château de Couisan. Le vicomte et la vicomtesse de Joyeuse avaient à cette époque une maison à Montpellier, où ils résidaient souvent à cause des affaires de la province, le vicomte faisant partie du conseil du gouverneur le connétable de Montmorency. Ils possédaient aussi une maison à Limoux, où ils résidaient, par intervalles, pendant la belle saison, quand ils n'habitaient pas leurs manoirs de Couisan, d'Arques ou de Couffoulens ; mais Arques et Couffoulens avaient peu d'attraits pour eux, et ils n'y faisaient que de rares apparitions.

Digitized by Google

IV.

Le Château de Couiza.

Le château de Couiza a été déjà décrit par des écrivains compétents et consciencieux. Nous n'hésitons pas, néanmoins, à en faire la description, d'abord, parce qu'une pareille étude rentre nécessairement dans le cadre de notre travail, et, en second lieu, parce qu'une connaissance approfondie de cette construction si remarquable nous permettra de fournir quelques nouvelles indications, et de compléter ainsi le travail de nos devanciers. Bien que ce monument ne date que de la Renaissance, bien que par ses formes architecturales et par ses dispositions intérieures il tienne plus du palais que de la forteresse féodale, néanmoins il avait aussi ses mystères et ses surprises, comme certains châteaux du moyen âge. C'est ce que nous nous proposons de faire connaître.

Le château de Couiza est construit sur les bords de l'Aude, à une petite distance de l'embouchure de la Salz. Il forme un bâtiment carré flanqué d'une tour ronde à chacun de ses angles. Quatre corps de logis relient entre elles les tours et servent d'encadrement, dans l'intérieur de l'édifice, à une cour d'honneur formant un quadrilatère régulier.

Le château étant en parfait état de conservation et le gros œuvre n'ayant subi aucune altération,

Digitized by Google

l'ensemble de l'édifice se présente aux yeux du visiteur tel qu'il est sorti, il y a trois siècles, des mains de l'architecte.

La maçonnerie forme deux parties bien distinctes tant pour la façade extérieure que pour la façade intérieure ; ce qui prouve que le château n'a pu être terminé dans les conditions architecturales qui avaient présidé au début de sa construction. C'est ce qui frappe à première vue dès qu'on examine ce monument. On constate aussi avec regret que la partie supérieure de l'édifice est inachevée. Le faîte surbaissé et dépourvu de corniche ne laisse aucun doute à cet égard ; mais cette lacune n'atténue en rien le mérite de l'édifice, et on n'en admire pas moins la beauté de son plan et sa masse grandiose. Occupons-nous d'abord de l'extérieur.

La façade principale, qui regarde le levant, est percée à son centre d'une porte monumentale, dont les montants ou les pilastres ainsi que les vousseaux qui forment le cintre sont décorés avec beaucoup d'art. Un fronton triangulaire, finement travaillé et supportant une boule à son centre et à ses deux extrémités, couronne le cintre. C'était l'entrée d'honneur du château.

Le parement extérieur du mur de cette façade est un calcaire très dur, taillé à l'ébauchoir en cubes réguliers, reliés entre eux au moyen d'un ciment tellement dur qu'il a complètement résisté à l'action du temps.

Le même appareil a été employé pour la construction de la façade extérieure du corps de logis qui fait

Digitized by Google

face au moulin et à l'usine. Les deux tours du levant et du nord ou Tour d'Aude sont également construites avec les mêmes matériaux, et il y a homogénéité complète entre ces diverses parties de l'édifice. Ces deux corps de logis et ces deux tours forment la partie du château qui fut construite dès le début, et sont la réalisation complète de la conception primitive.

Il n'en est pas de même pour les deux tours du midi et du couchant et pour le corps de logis qui les relie. La construction de cette partie de l'édifice est en moëllons grossièrement équarris liés par un ciment qui paraît composé de chaux hydraulique. C'est une maçonnerie qui, par la régularité de ses assises et sa teinte générale, imite parfaitement l'élégance de la partie de l'édifice construite en pierres de taille.

Quant au corps de logis qui fait face au cours de l'Aude, il est mi-partie en pierre de taille, mi-partie en maçonnerie, ayant subi par places des réparations importantes depuis la fondation de l'édifice.

Les causes qui amenèrent ainsi d'importantes modifications dans l'exécution du plan primitif du château de Couiza sont faciles à comprendre. Dès 1550, les guerres de religion apportèrent un grand trouble dans la contrée, et le comte Jean de Joyeuse avait hâte de terminer la demeure seigneuriale dont il voulait faire sa résidence.

Le corps de logis qui fait face au midi et qui suit une ligne parallèle à la Salz, est percé à son centre d'une porte à plein cintre dépourvue d'ornements. Cette porte, qui est dans les mêmes dimensions que la porte d'entrée monumentale, servait pour le pas-

Digitized by Google

sage des chars qui arrivaient chargés de provisions destinées aux habitants du château. Elle est surmontée d'un machicoulis qui servait à la défendre contre toute attaque.

Une poterne basse et étroite, à peine suffisante pour le passage de deux hommes, est percée dans le mur qui fait face au moulin à côté de la tour du levant. Elle est surmontée d'un machicoulis.

Enfin, une autre poterne existe sur les bords de l'Aude, et servait ainsi à mettre l'intérieur du château en communication directe avec la rivière. Cette poterne donnait accès dans le château par un boyau ou couloir étroit facile à défendre.

L'établissement des poternes et des machicoulis n'étaient pas les seuls moyens adoptés pour prémunir le château contre toute attaque. Les tours étaient et sont encore garnies à leur base et à leur faîte de meurtrières largement évasées qui permettaient d'arquebuser les assaillants dans diverses directions. Sauf quelques jours de souffrance munis d'un fort grillage, il n'existe point d'ouvertures au rez-de-chaussée. Les rares fenêtres destinées à éclairer le premier et le second étage étaient garnies à l'extérieur d'une forte grille en fer scellée dans le mur, ce qui permettait de défier toute escalade. D'un autre côté, l'épaisseur des murs, qui est de deux mètres pour les tours et d'un mètre pour les autres parties du château, offrait une résistance suffisante contre l'artillerie de siége qui était en usage à cette époque.

Enfin, le château était défendu d'un côté par les eaux de l'Aude qui baignaient les murs, et des trois

Digitized by Google

autres côtés, par un fossé profond alimenté facilement au moyen du cours du fleuve. On ne voit point de trace de pont-levis aux deux entrées principales; il est donc probable que, vis-à-vis de ces portes, on franchissait le fossé au moyen de deux ponts en maçonnerie ou en forte charpente, que l'on pouvait détruire facilement, en cas d'attaque.

Si la façade extérieure du château de Couiza se fait remarquer par un style d'architecture des plus sévères, en revanche, les façades intérieures qui encadrent la cour offrent un magnifique coup-d'œil. Le parement des murs se compose de magnifiques assises en pierre du pays, du grain le plus fin, et travaillées si délicatement qu'elles ont le poli du marbre. Les encadrements et les croisillons des fenêtres sont cannelés et chargés d'ornements de bon goût. C'est surtout dans la décoration de la partie de l'édifice qui domine la porte d'entrée que l'architecte s'est inspiré des idées de renaissance de l'art grec qui venait de détrôner le style ogival. Trois rangées de colonnes rondes superposées, les unes engagées dans le mur, les autres s'en dégageant presque entièrement, s'élèvent d'étage en étage avec leurs soubassements sévères et avec leurs chapiteaux délicatement travaillés et ornés des attributs décoratifs indiquant leur ordre architectural. Des frises ornées d'arabesques et de mascarons courent le long de la façade et séparent chaque assise de colonnes. Enfin, les frontons couronnant les pilastres des croisées se relient avec l'ensemble des décorations de cette gracieuse façade. Une première série de colonnes

Digitized by Google

toscanes engagées dans le mur s'élève au-dessus du sol. Le long de la paroi du premier étage s'aligne une seconde rangée de colonnes striées ou canelées qui appartiennent à l'ordre ionique. Enfin, une troisième série de colonnes striées avec des chapiteaux corinthiens se dresse à l'étage supérieur.

Dès qu'on a franchi la porte d'honneur du château, un vaste péristyle s'ouvre de chaque côté du vestibule et, se prolongeant en retour sur la droite, forme sur deux cotés de la cour, un élégant portique, qui devait servir de promenoir. Le côté gauche du péristyle servait de logement au gardien de la porte. Au-dessus de chaque arcade de ce portique, on remarque une pierre ornée de frisures et de baguettes qui portait à son centre une sculpture représentant un objet symbolique. Sur les unes était gravé le monograme de la devise des Joyeuse. La lettre A, qui signifiait *Alacriter* (devise parlante qui se traduit par joyeusement). Sur les autres figuraient des fleurs ou des animaux. Au-dessus des deux principales arcades formant les deux entrées dans la cour, étaient gravées les armoiries de la famille de Joyeuse et de la famille de Voisins liées sur le même écusson.

Le premier écusson, à fond d'azur, est écartelé en quatre quartiers. La première section est palée de six pièces (c'est-à-dire divisée par six lignes perpendiculaires) chargées de deux hydres qui sont les armes des Joyeuse. La deuxième section porte trois losanges ou fusées, signé héraldique de la famille de Voisins. La troisième section a un lion debout, et la quatrième a un lion accroupi entouré d'une bordure

Digitized by Google

chargée de sept fleurs de lis, qui étaient les armes de Batarnay.

Le deuxième écusson, terminé en pointe à sa partie inférieure, est parti et mi-coupé, c'est-à-dire divisé par une ligne horizontale en deux sections dont la supérieure est coupée par une ligne verticale. Au premier palé, figurent six pièces ou lignes perpendiculaires chargées de deux hydres. Au deuxième, on voit un lion debout. Au troisième, figurent deux fusées chargées d'un lambel. (Le lambel, en langage de blason, est une espèce de brisure, indiquant qu'il s'agit d'une branche latérale de la famille).

Ces écussons ont été complètement effacés pendant la Révolution. Mais nous avons pu les reproduire parce qu'ils figurent encore, bien qu'à l'état fruste, sur l'entrecroisement des arêtes de la voûte de la chapelle du château et aussi sur le sceau de la famille de Joyeuse appliqué sur des actes dont nous possédons l'original.

A l'extrémité du portique dont nous venons de donner la description, on trouve, à côté de la Tour d'Aude, un escalier monumental en pierre de taille tournant en hélice, destiné à desservir les bâtiments du côté du nord et du couchant. Cet escalier, contigu à la cuisine, paraît avoir été plus spécialement affecté au service du château.

Un escalier tout-à-fait semblable, mais dont l'hélice se développe dans une tour à facettes placée dans l'angle opposé de la cour, paraît avoir servi d'escalier d'honneur pour les maîtres du château et leurs invités. Malheureusement, le château est demeuré ina-

Digitized by Google

chevé, et la spirale si élégante de ces deux escaliers s'arrête dans le vide.

La chapelle, dont on voit encore quelques restes, était placée au niveau du sol et communiquait avec la cour par une porte basse qu'on remarque à gauche de l'entrée principale. Elle prenait jour sur la cour par deux petites ouvertures dont l'une est en ogive un peu obtuse.

Au fond de la cour, un vaste rez-de-chaussée, exhaussé de trois marches, contenait, d'un coté, une cuisine que l'on appelle *les Fours*, car il en existe encore deux qui sont presque démolis. De l'autre côté, une vaste pièce servait de buanderie et de bûcher. Ces deux pièces ont leur entrée séparée dans la cour et prennent jour sur la rivière.

A proximité de l'entrée de la chapelle, existe un puits très-profond qui, il y a quelques années, était garni de sa margelle, de deux pilastres et d'une traverse, le tout en pierre de taille.

Enfin, en face de l'entrée principale. s'ouvre une grande porte qui, par un escalier de quelques marches, donne accès dans les caves. Ces caves sont une des parties les plus intéressantes du château. Les murs et les voûtes sont d'une grande épaisseur et formés de puissantes assises de pierre de taille. Ces caves sont divisées en divers compartiments que séparent des murs très-solides, percés à leur partie centrale d'une porte assez large. On ne peut en visiter qu'une partie, parce que les crues fréquentes de l'Aude y ont déposé successivement des couches de limon qui ont exhaussé le sol et obstrué une partie

Digitized by Google

des couloirs de communication. Il est à présumer que ces caves ont leur prolongement sous les diverses parties du château et communiquent sous les quatre tours.

Comme le rez-de-chaussée, le premier étage des quatre corps de logis repose sur des voûtes. Ces bâtiments communiquent entre eux sans entrer dans les tours. Celui qui fait face au levant ne forme au premier étage qu'une vaste pièce qui était la salle d'honneur destinée aux grandes réceptions. Elle est en bon état de conservation : on l'appelle *la Galerie.* Elle est complètement isolée et ne communique avec les bâtiments voisins que par deux gracieux balcons en forme d'encorbellement. La même disposition est reproduite à l'étage supérieur.

Le premier étage des autres parties du château était distribué et aménagé suivant les nécessités des habitudes aristocratiques du seizième siècle. Mais aujourd'hui on ne remarque que de vastes salles, hautes de plafond et garnies d'immenses cheminées. La même disposition se retrouve au second étage. Voici l'explication de cette uniformité : dans les premières années de la Révolution le château étant devenu une propriété nationale, les administrateurs du département reçurent l'ordre d'approprier cet édifice pour en faire un hôpital militaire destiné à recevoir les malades et les convalescents du corps d'armée qui opérait dans les Pyrénées-Orientales, sous les ordres des généraux Dugommier et Dagobert. Un groupe assez nombreux de militaires malades venant du théâtre de la guerre fut installé dans les salles nouvellement

Digitized by Google

appropriées. Le service sanitaire fut organisé dans le château, et des médecins militaires soignaient les malades et les blessés. Mais cette guerre ayant été de courte durée, et les Espagnols ayant été bientôt refoulés au-delà de la frontière, ordre fut donné de suspendre les travaux d'appropriation ; mais on ne rétablit pas les portes et les cloisons qui avaient été démolies pour créer de grandes salles. Il est donc presque impossible de reproduire par la pensée les dispositions intérieures de cette demeure seigneuriale, et cela est d'autant plus regrettable que l'on ne peut, par conséquent, se rendre compte de la partie mystérieuse ou secrète qu'elle recélait, comme tous les anciens châteaux ; car les architectes ne négligeaient jamais de ménager des retraites assurées en cas d'un siége ou d'une attaque. La seule chose que nous avons pu reconnaître ce sont les vestiges d'un escalier secret qui du côté du nord communiquait du premier au second étage. Nous avons aussi remarqué près de l'une des tours une cachette pratiquée à côté de deux tuyaux de cheminée juxta-posés.

Ainsi que nous l'avons déjà expliqué, les tours n'étant pas engagées dans la bâtisse principale, y sont reliées par un pan coupé que forment les quatre angles, pan coupé très-étroit consistant en une petite porte à chaque étage. Le bois n'entre pour rien dans la construction des tours, et chaque étage repose sur une voûte des plus épaisses. Les deux tours du midi et du couchant n'offrent rien de remarquable. Il n'en est pas de même des deux autres.

Celle du nord ou Tour d'Aude, construite dans le lit

Digitized by Google

de la rivière qui la baigne de tous les côtés, renferme à son rez-de-chaussée la prison du château, où l'on pénètre par une porte solidement verrouillée qui est placée sur les premières marches de l'escalier du nord. Cette prison se compose d'abord d'une cellule suffisamment éclairée et ajourée. Puis on entre dans une seconde cellule qui est dans l'intérieur de la tour, et qui est un véritable cachot. On remarque encore un gros anneau de fer scellé dans le mur. Ce cachot ne prend jour que par une étroite lucarne grillée donnant sur la rivière. Au centre du sol s'ouvre une trappe par laquelle on peut, au moyen d'une échelle, communiquer avec un souterrain placé au-dessous du niveau des basses-eaux du fleuve. On présume que ce souterrain est ce qu'on appelait les *Oubliettes*. Il est obstrué en grande partie par une épaisse couche de vase. Cette tour servait de prison militaire au dix-septième siècle.

La tour du levant possède aussi un souterrain, dont la destination était différente, et auquel on aboutit par un étroit escalier en pierre. Ce souterrain se prolonge en dehors de l'enceinte du château par un chemin voûté, placé à une grande profondeur sous le sol. Cette voie souterraine est impraticable, car elle est obstruée par des amas de terre et de décombres. Elle aboutit à une grande bâtisse située à une distance de cent mètres environ, et qu'on appelait en langue du temps les *Paillès*. Cette dénomination s'est conservée jusqu'à nos jours; c'étaient les communs du château, c'est-à-dire les greniers, les magasins, les écuries et les bâtiments d'exploitation des terres de la seigneurie.

Digitized by Google

Telle est la description, aussi complète que possible, de cet édifice grandiose qui s'appelait le château de Couiza, dont la construction fut commencée par le vicomte Jean de Joyeuse, et terminée par Guillaume de Joyeuse qui, comme son père, avait une prédilection marquée pour cette résidence seigneuriale.

Entre le château nouvellement édifié et l'ancien manoir, contigu au moulin, s'étendait une cour extérieure, qui était en même temps la place d'armes du château. Le vicomte Jean de Joyeuse fit de l'antique demeure de la famille de Voisins une maison d'habitation pour son intendant-général, ou pour mieux dire pour le bayle de sa baronnie. Puis, comme le château était un vrai palais, n'enfermant dans son enceinte aucun des bâtiments nécessaires, soit pour l'exploitation agricole d'un grand domaine, soit pour le service de ses écuries, et enfin pour servir de réserve ou de magasins destinés à recevoir de grands approvisionnements de toute sorte, il fit construire à côté de la maison destinée à son intendant-général une grande bâtisse qu'on appela les *Greniers* et les *Paillès* du château.

Cette construction transformée en usine, il y a environ soixante ans, est dans un état parfait de conservation. Du reste il ne saurait en être autrement, car l'action du temps ne peut se faire sentir sur un pareil édifice, et la main de l'homme aurait même de la peine à le démolir. Ce vaste bâtiment se compose de deux rangs de voûtes superposées et reposant sur des murs qui ont plus d'un mètre d'épaisseur. L'appareil de la maçonnerie, du côté du midi, est le

Digitized by Google

même que celui qui a été employé pour la construction des tours principales du château. Ce sont des pierres cubiques d'un calcaire très-dur travaillées à l'ébauchoir et reliées par un ciment indestructible. Cette construction est une véritable forteresse, capable de résister à une attaque à main armée et à l'abri d'un incendie parce qu'il n'entrait pas la moindre parcelle de bois dans ses aménagements intérieurs. Si on fouillait profondément dans le sol des Paillés, on trouverait certainement des caves, aujourd'hui complètement comblées, et, dans ces caves, l'orifice d'une voie souterraine qui communique avec la tour du château la plus voisine, c'est-à-dire la tour du levant, au moyen du souterrain dont nous avons déjà parlé.

Du côté du levant, les Paillès sont adossés à une butte dans laquelle fut creusé ce qu'on appelle la Glacière. Cette glacière, qui existe encore bien qu'encombrée en grande partie de détritus de toute sorte, était-elle réellement destinée à contenir un grand approvisionnement de neige glacée pour les besoins du service du château ? C'est bien possible, mais nous n'osons pas l'affirmer. Et, dans tous les cas, l'architecte du château avait été assez mal inspiré en choisissant pour y installer une réserve de glace un mamelon exposé en plein midi et que rien ne protège contre les ardeurs du soleil.

La Glacière est une construction souterraine se composant d'un mur circulaire supportant une voûte en forme ce cône légèrement aplati. Elle affecte la forme d'une ruche ou d'une chaumière indienne. Le

Digitized by Google

couvercle de la voûte n'est qu'à cinquante centimètres au dessous du sol.

Comme le château, la glacière a sa légende ou plutôt son histoire qui nous a été conservée par la tradition locale. La glacière a très-bien pu servir de réservoir à des dépôts de neige pendant les hivers rigoureux, mais, à diverses reprises, elle a eu une tout autre destination. Bien des fois, quand à la suite des guerres de religion, des bandes armées parcouraient la contrée, pillant et rançonnant les nobles et les vilains, la glacière a été transformée en un grenier souterrain. Elle est devenue un de ces silos où les Arabes enferment leurs céréales, une de ces caches où les chasseurs et trappeurs des savanes du Nouveau-Monde abritent leurs armes et leurs fourrures. Dès qu'un parti de routiers ou de malandrins était signalé dans la contrée les seigneurs du château et les habitants du bourg de Couisan s'empressaient de transporter dans la glacière tout ce qu'ils avaient de précieux, sans compter des provisions de toute sorte. Ce grenier souterrain était assez vaste pour contenir tout ce qu'on lui confiait. Et ce qui est remarquable, c'est que jamais le secret de cette cachette ne fut dévoilé, c'est que jamais un acte de trahison ne vint compromettre la sécurité et la prudence de ceux qui avaient confié au souterrain de la glacière leurs modestes épargnes et leurs provisions de l'année.

Digitized by Google

V.

Guillaume de Joyeuse.

Après nous être un peu attardé dans la description du château de Couisan et de ses dépendances, nous reprenons notre récit.

Comme la famille de Joyeuse a possédé pendant plus d'un siècle la seigneurie de Couisan, nous devons forcément entrer dans quelques détails biographiques sur les membres de cette famille.

A peine le vicomte Jean de Joyeuse fut-il devenu le seigneur de Couisan, qu'il s'occupa avec sollicitude des intérêts de cette commune. On se ferait une fausse idée de ce qu'était à cette époque le bourg de Couiza, si on se figurait un misérable village entouré de forêts et de terres incultes.

Sous l'administration tutélaire des religieux de la Force et peut-être aussi parce que les derniers membres de la famille de Voisins, le père et le grand-père de la vicomtesse de Joyeuse, s'étaient montrés tolérants à l'égard de leurs vassaux, le bourg de Couisan avait acquis une certaine importance. L'élément bourgeois s'y était développé, certaines professions y acquéraient de l'importance. Les habitants des petits villages dépendant de la seigneurie, ainsi que les vassaux des petites châtellenies des environs avaient l'habitude de s'y rendre pour vendre leurs

Digitized by Google

denrées et acheter certains objets de première nécessité. D'un autre côté, le territoire de la commune était en bon état de culture. Les crêtes des montagnes voisines étaient couvertes de chênes verts, mais les penchants des coteaux étaient complantés de vignes et d'oliviers. Quant à la petite plaine qui avoisine les deux rivières, elle était ensemencée en céréales et plantée d'arbres fruitiers. Cette situation est constatée par un document assez important que nous croyons devoir citer. Il s'agit d'un acte de transaction entre : « très noble et très puissant seigneur, Mon« seigneur Jean de Joyeuse, seigneur d'Arques et « Couizan et très-haute et puissante dame Françoise « de Voisins d'une part, et d'autre part le bailli et « les consuls du lieu de Couizan. (1)

Cette transaction, en date du 24 août 1524, est en forme d'acte passé devant M. Capiloudy, notaire en la cité d'Alet. Elle est relative à la création des mesures légales devant servir à l'achat et à la vente du vin, de l'huile, du blé, du seigle et autres denrées que produit le sol de la commune. Elle fixe le droit de redevance dû au seigneur pour le mesurage public des grains et des liquides. La même transaction fait aussi mention des droits de mouture qui étaient perçus au moulin banier ou banal de Couisan.

Cet acte fut passé dans l'ancien manoir contigu au moulin. Sa teneur prouve que le vicomte Jean de Joyeuse ne s'arrogeait pas le droit d'imposer lui-

(1) Archives de la mairie de Couiza.

Digitized by Google

même une charge publique à la population de Couisan, et que, d'un autre côté, les consuls et les principaux habitants de cette localité savaient défendre leurs droits, puisque ce fut à la suite d'un désaccord qu'intervint cette transaction relative à la redevance due au seigneur.

Nous ne suivrons pas le vicomte Jean de Joyeuse dans son existence brillamment remplie. Son nom figure souvent parmi les membres les plus importants de la noblesse de la province. Il remplit souvent les fonctions de commissaire du roi dans les assemblées des Etats du Languedoc. En 1552, il était capitaine-gouverneur de Narbonne et lieutenant du roi Henri II en Languedoc. Il occupa cette charge jusqu'à sa mort. Il résidait tantôt à Montpellier, tantôt dans son château de Joyeuse, mais il venait faire de longs séjours dans le manoir de Couisan, surveillant la construction du nouveau château.

Son frère, Guillaume IV, évêque d'Alet, était mort en 1542, après avoir occupé son siège pendant plus de vingt ans. Pendant les dernières années de sa vie, il se rendait fréquemment à Couisan auprès du vicomte et de la vicomtesse occupés à jeter les premiers fondements du château.

Le vicomte Jean de Joyeuse mourut en 1560, à Montpellier, d'après certains historiens; au château de Joyeuse, en Vivarais, d'après certains autres. Il eut le regret de ne pas voir sa somptueuse demeure de Couisan terminée. La vicomtesse sa femme l'avait précédé dans la tombe.

Le vicomte Jean de Joyeuse avait trois fils : 1° Jean

Digitized by Google

Paul de Joyeuse, baron d'Arques; 2° Guillaume-Baptiste ou Guillaume V de Joyeuse, et 3° François de Joyeuse; il eut aussi quatre filles qui épousèrent des seigneurs appartenant tous à de grandes familles.

Jean-Paul, l'ainé, qui devait hériter des titres et dignités de son père, montra dès ses jeunes années un goût prononcé pour l'état militaire. Né à Montpellier en 1532, on lui donna en naissant le titre de baron d'Arques. En 1549, il se présenta pour la première fois à l'assemblée des Etats de la province en cette qualité, tandis que son père y figurait comme vicomte de Joyeuse et seigneur de Couisan. En 1552, à peine âgé de vingt ans, il était avec l'élite de la noblesse dans la ville de Metz que le duc de Guise défendait vaillamment contre l'empereur Charles-Quint qui était venu avec une armée de cent mille hommes mettre le siège devant cette ville. Dans la brillante défense de cette place l'armée française, commandée par le duc de Guise, fit des prodiges de valeur et força les ennemis à se retirer. Le jeune baron d'Arques, Jean-Paul de Joyeuse, se distingua à plusieurs reprises. Dans une brillante sortie, il se précipita sur les Espagnols à la tête d'une compagnie de gens d'armes. Entouré de plusieurs seigneurs de la sénéchaussée de Carcassonne qui étaient ses amis, il s'élança l'épée haute, contre un gros parti d'Espagnols, et tomba percé de coups.

Guillaume-Baptiste ou Guillaume V devint alors le chef de la famille et hérita des titres et dignités de son père. Nous croyons devoir lui consacrer une brève notice biographique. Cette notice a fait l'objet d'un

Digitized by Google

mémoire que nous avons adressé au congrès des sociétés savantes des départements réunies à Paris, en avril 1878, et qui a été admis aux lectures publiques, à la Sorbonne, dans l'une des réunions des délégués de ces sociétés.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Sur le Vicomte Guillaume de Joyeuse,

Lieutenant au Gouvernement du Languedoc.

Parmi les grandes familles qui ont occupé un rang éminent dans la province du Languedoc, pendant la seconde moitié du seizième siècle, on remarque, notamment, la maison de Joyeuse. Nulle autre n'y joua un rôle aussi important. Nulle autre aussi ne fut plus cruellement éprouvée.

La grande figure qui domine cette race est celle de Guillaume-Baptiste, ou Guillaume V, qui, dès ses jeunes années, avait été pourvu de l'évêché d'Alet[1] et était destiné à entrer dans les ordres. Mais, en 1552, la mort de son frère aîné, Jean-Paul, qui, sortant à peine des pages, fut tué dans la brillante défense de Metz, changea sa situation. Guillaume de Joyeuse eut dès lors en perspective l'héritage des titres et dignités du vicomte Jean, son père, ainsi

(1) par son oncle, Guillaume de Joyeuse, qui occupa le siège de 1530 à 1540.
Jean et Guillaume de Joyeuse étaient fils de Guillaume de Joyeuse et d'Anne de Balzac.

Digitized by Google

que la mise en possession des châteaux et des terres que sa mère Françoise de Voisins possédait dans le diocèse d'Alet.

En 1559, après avoir cédé son titre épiscopal à son frère puiné, Guillaume de Joyeuse, âgé de vingt-trois ans, épousa Marie de Batarnay, fille de René de Batarnay, comte du Bouchage. Sur six garçons issus de ce mariage, — car nous ne parlons pas d'Honorat qui mourut enfant, — quatre ont occupé une place marquée dans l'histoire.

quel était ce frère ? Le Gall. sur l'Hist. de Languedoc (t IV. p 424) disent au contraire qu'il céda son archevêché à Robert de Lestrange qui l'occupa de 1560 à 1564.

Nous n'avons pas la prétention, dans le cadre restreint de cette étude, de retracer, même sommairement, la carrière politique et militaire de Guillaume de Joyeuse. Les historiens ne lui ont pas manqué. Le but que nous nous proposons est, seulement, de citer quelques traits particuliers de sa vie de seigneur châtelain, et de rectifier les erreurs auxquelles ont donné lieu le récit de sa mort et l'indication du lieu de sa sépulture.

Guillaume de Joyeuse était marié depuis un an quand survint, en 1560, la mort de son père, auquel il succéda, immédiatement, dans la charge de lieutenant du roi en Languedoc.

Il prit alors le titre de Vicomte de Joyeuse, seigneur de Loudun, de Saint-Didier, de Puyvert, d'Arques, et de Couisan, au lieu de la simple qualification de baron d'Arques qu'il avait portée jusqu'alors. Il possédait le château de Joyeuse, dans le Vivarais, un palais à Pamiers, une maison à Montpellier; mais l'une de ses résidences favorites était le château de Couisan — aujourd'hui Couiza — dont la construction ne fut terminée qu'en 1562.

Digitized by Google

Bâti sur la rive droite de l'Aude, dans un vallon pittoresque situé à peu de distance de la ville d'Alet, le château de Couiza, dont l'état de conservation laisse, aujourd'hui encore, bien peu à désirer, se fait remarquer par son architecture sévère relevée par une ornementation de bon goût qui s'étale, notamment, sur l'une des façades de la cour intérieure. Cette construction commencée vers 1540 par le vicomte Jean de Joyeuse, sur un plan que l'on attribue à Nicolas Bachelier, architecte Toulousain, était à peine terminée quand Guillaume de Joyeuse et sa jeune épouse s'y installèrent, et c'est dans ce manoir princier que vinrent au monde la plupart de leurs enfants.

Quinze années environ s'étaient écoulées quand un parti considérable de calvinistes attaqua le château de Couiza, en décembre 1576. Guillaume de Joyeuse n'ayant avec lui qu'une poignée d'hommes d'armes et quelques vassaux opposa la plus énergique résistance. Quand l'ennemi se fut rendu maître de la place il aurait voulu lutter encore ; mais cédant aux instances de la vicomtesse il essaya de se sauver avec Anne d'Arques, son fils aîné, âgé de 15 ans, Brassac, son capitaine des gardes, et douze de ses officiers. Il y parvint en sortant du château par un souterrain qui existe encore. La vicomtesse entourée de ses jeunes enfants s'était retirée dans son oratoire, et attendit avec calme et résignation le sort qui lui était réservé. Grâce à l'intervention de l'un des chefs de l'armée assaillante, on se contenta de la retenir prisonnière, et de lui rendre la liberté quelques jours après, moyennant le

Digitized by Google

paiement d'une forte rançon. Cette scène de désolation impressionna vivement les jeunes fils du vicomte, notamment Henri et Scipion qui, plus tard, n'oublièrent jamais cette terrible journée, et firent payer cher aux Calvinistes l'assaut et le pillage du manoir paternel.

Cet épisode dramatique de son existence militaire, loin de diminuer la prédilection qu'avait Guillaume de Joyeuse pour son château de Couiza, ne fit que lui rendre cette résidence plus chère. Cet homme, que l'on aurait pu croire uniquement précoccupé de donner satisfaction à des projets d'ambition qu'autorisaient amplement son nom et ses services, n'aspirait, au contraire, qu'à se dérober souvent aux soucis de sa charge. Quand il avait pris part comme commissaire du roi aux travaux des états de la province, où il avait trois fois le droit de représentation en sa qualité de baron terrier de trois seigneuries, il se montrait tout aussi assidu aux réunions de l'assiette d'Alet, et ne dédaignait pas, en outre, de s'occuper des intérêts de ses vassaux, de concert avec les consuls des nombreux villages que l'on comptait sur ses domaines. Il était heureux alors de vivre en gentilhomme campagnard dans ses terres de Couiza et d'Arques, en compagnie de son frère l'évêque d'Alet qui, chassé de cette ville par les religionnaires, après la destruction de son palais épiscopal, et la démolition de la magnifique cathédrale de Sainte-Marie, s'était retiré dans le château de Couiza, et s'était fait le précepteur de ses neveux, ces illustres rejetons de la maison de Joyeuse.

Après la réussite du coup de main qui les avait

Digitized by Google

rendus maîtres du château de Couiza, — mais pour bien peu de temps, car un mois après ce manoir était rentré au pouvoir du vicomte de Joyeuse, — les Calvinistes avaient couvert le pays de ruines. Des villages entiers avaient été complètement détruits; et les habitants réduits à la plus affreuse misère erraient dans les bois et sur les chemins, sans pain et sans abri. Guillaume de Joyeuse entreprit alors une grande œuvre d'humanité, une œuvre d'assistance des plus louables. Il résolut de créer dans le bourg de Couiza, qui était le centre de sa baronnie, une cité qui serait la véritable cité de l'asile. Il voulut fonder la ruche qui abriterait ces essaims de malheureux déshérités. Il avait compris que, dans ce temps de guerre et de dévastations continuelles, ce serait peine perdue que de relever sur divers points isolés les ruines encore fumantes de quelques villages et hameaux qui ne pourraient pas être efficacement protégés contre de nouvelles attaques; et voilà pourquoi il eut l'air d'obéir à une fantaisie princière en fondant une nouvelle ville, tandis qu'il faisait œuvre de prévoyance et de protection réelle en faveur de ceux qu'il voulait adopter.

Le village de Couiza, situé sur les bords de la petite rivière de la Salz qui le sépare du parc du château, ne comprenait à cette époque que 133 feux taillables, ce qui fait supposer une population d'environ 700 âmes, Du côté du couchant, la dernière ligne de maisons confinait à une petite plaine qui s'étend le long du cours de l'Aude. C'est dans cette plaine que Guillaume de Joyeuse décida de créer de nouveaux quartiers

Digitized by Google

contigus à l'ancien village, et dont l'étendue pouvait permettre l'installation d'une population nouvelle de quinze cents âmes pour le moins, et même de deux mille âmes. Il ne se borna pas à préparer des concessions de terrains délimités suivant la fantaisie des immigrants, à fur et à mesure qu'ils se présenteraient: il voulut leur offrir un plan d'ensemble complet de la cité-refuge qui devait être, non un entassement irrégulier de demeures, mais une ville tout-à-fait régulière et édifiée d'après le type qu'offrait la ville de Carcassonne. L'assemblage des rues destinées à desservir ce nouveau quartier avait la forme d'un damier, composé de cinq rues longitudinales et de quatre rues transversales, exactement espacées, se croisant toutes à angles droits, et ayant une largeur uniforme de cinq mètres. De deux côtés les têtes de ligne devaient se souder à des quais longeant les lits de l'Aude et de la Salz. Pour attacher son nom d'une manière durable à cette œuvre de bienfaisance et lui conserver, pour ainsi dire, un caractère patriarcal, le vicomte de Joyeuse donna à chacune de ses rues le nom d'un membre de sa famille.

Elles s'appellèrent et s'appellent encore :

Rues de *Joyeuse* — *Saint-Jean* — *Sainte-Marie* — *Saint-Guillaume* — *Sainte-Anne* — *Saint-François* — *Saint-Henri* — *Saint-Georges* — *Scipion.*

Les terrains qui bordaient ces voies urbaines devaient être concédés par baux emphytéotiques ne donnant lieu qu'à des redevances illusoires, ou, pour mieux dire, honorifiques. Quant aux autres avantages que le noble vicomte se proposait de faire aux colons qui

Digitized by Google

voudraient profiter de ses offres généreuses, nous n'avons pas de données assez exactes pour pouvoir les énumérer. Nous pouvons, seulement, supposer qu'il était entré dans une trop bonne voie pour laisser son œuvre incomplète, s'il avait dépendu de lui de la terminer. En effet, en attendant que la nouvelle cité projetée sortît de sa période d'incubation, Guillaume de Joyeuse, aidé de son frère l'évêque d'Alet, et activement secondé par le sieur Jehan de Juvissy, commandant des châteaux et villages de sa baronnie, avait remédié aux désastres causés dans son château et dans son village de Couiza, lors de l'attaque des Calvinistes. Il avait restauré et agrandi l'église du bourg, qui était l'ancienne chapelle d'un prieuré de Bénédictins. Il avait obtenu du roi Charles IX des lettres patentes qui instituaient dans le bourg de Couiza deux foires annuelles et un marché hebdomadaire, dont il avait assuré le fonctionnement régulier par l'adoption d'un système complet de poids et mesures. Tout nous prouve donc que Guillaume de Joyeuse ne négligeait rien pour que l'œuvre de bienfaisance qu'il avait entreprise portât tout ses fruits. Il voulait terminer sa tâche, et il voulait, aussi, que ce coin de terre qui lui était si cher, et qui était le berceau de ses enfants devint, après sa mort, son lieu de repos.

Dieu n'exauça que ce dernier vœu. Les guerres de religion continuant à désoler le diocèse d'Alet, il fallut remettre à des temps meilleurs la mise en pratique du projet de colonisation. L'heure n'était pas venue où les hommes valides de la contrée pouvaient déposer la pique et l'arbalète pour manier la charrue

Digitized by Google

et la truelle. L'attente fut longue ; et lorsque le pays commençait à être pacifié, la mort surprit le noble vicomte au moment où il aurait pu donner suite à son projet de groupement et de colonisation. Il mourut le 6 janvier 1592.

Après avoir essayé de faire connaître, sommairement, ce qu'était comme homme privé Guillaume de Joyeuse, qui n'a été envisagé par les historiens que par son côté politique, il nous reste à traiter un sujet sur lequel les historiens et les chroniqueurs ne sont pas d'accord. Nous voulons parler du lieu de sa mort et du lieu de sa sépulture. Divers auteurs, notamment Dom Vaissette dans son histoire du Languedoc, affirment que Guillaume de Joyeuse mourut, vers la fin de 1591, dans son château de Couiza. Nous trouvons, en outre, dans l'*Anonyme de Montpellier*, dans cet ouvrage que consultent toujours avec fruit ceux qui fouillent dans les annales du Languedoc, le passage suivant :

« Le vicomte de Joyeuse, Lieutenant-Général en « Languedoc, par la cession du comte de Villards, « tint une assemblée à Montpellier le 25 Mars 1561. « Guillaume de Joyeuse fut évêque d'Alet, pendant « la vie de Jean-Paul de Joyeuse son frère. On dit « que Guillaume de Joyeuse était fort âgé lorsqu'il « mourut dans son château de Couissac, au diocèse « d'Aleth, en décembre 1591, ou janvier 1592. Mais « il avait tout au plus 71 ans, ne pouvant être né « avant l'an 1520. Je fixe sa mort à cette date, mais « les historiens ne parlent pas clairement sur cela. « J'ai fait faire des recherches inutiles à Couissac sur

Cet anonyme est Jean Philippi, Conseiller de la Cour des aides.

Digitized by Google

« la date précise de la mort de ce maréchal, sur son « tombeau et sur les particularités de sa vie. »

Telles sont les autorités généralement incontestées sur lesquelles on s'appuyait pour affirmer que Guillaume de Joyeuse était mort dans son château de Couiza, lorsque M. Fonds-Lomothe, avocat de Limoux, dans son excellente notice historique sur cette dernière ville, publiée il y a déjà plusieurs années, a émis une opinion contraire, qu'il appuye de preuves irréfutables. Il nous apprend, en citant le registre public de la ville de Limoux, que le vicomte Guillaume de Joyeuse mourut de la peste dans cette ville, le 24 janvier 1592, à onze heures du soir; que le lendemain, après la cérémonie de l'absoute, son corps fut exposé pendant deux jours dans une des salles de l'officialité, revêtu d'une tunique de velours noir, portant le collier de l'ordre et l'épée au côté, et que le 27, ayant été transporté par les soldats de sa garde dans l'église des cordeliers, où l'on avait dressé une chapelle ardente, il avait été déposé dans un tombeau de cette église.

Le docteur Buzairies, qui a fait aussi de fructueuses recherches dans les annales de Limoux, sa ville natale, s'exprime sur ce sujet, dans les mêmes termes.

Tel est le *problème historique* qui s'est dressé devant nous quand, nous occupant d'une monographie du château de Couiza, nous avons eu à faire une étude sur Guillaume de Joyeuse, l'un des fondateurs de ce château. Ce problème était d'autant plus compliqué que les opinions émises de part et d'autre

Digitized by Google

sont formulées par des écrivains tout-à-fait dignes de foi. Nous en avons trouvé la solution ; et cette solution nous prouve que la divergence des opinions que nous avons citées consiste dans une confusion qu'expliquent suffisamment des circonstances exceptionnelles.

Il résulte, en effet, des recherches auxquelles nous nous sommes livré que le vicomte Guillaume de Joyeuse est réellement mort à Limoux, ainsi que l'affirment MM. Fonds-Lamothe et Buzairies, mais que sa dépouille mortelle repose dans l'église de Couiza. Cette dernière circonstance était bien de nature à faire supposer à Dom Vaissette, et à l'auteur de l'*Anonyme* que la mort de ce personnage avait eu lieu dans son château de Couiza, à côté de l'église paroissiale où se trouvent déposés ses restes.

Voici, à l'appui de notre assertion, la copie d'un document authentique puisé dans les archives de la ville de Narbonne :

« Le vingt septièsme may mil cinq cens nonante trois, « dans le grand consistoire de la maison consulère « de Narbonne, par devant MM. Rouhard, Vidal, « Campredon, Lavedan et Mallard, consuls, ont « remontré à MM. de Conseilh, icy présans, qu'ils « avaient fait convoquer le conseil général, à la « manière accoustumée, pour leur communiquer les « lettres que nosseigneurs le Cardinal et Duc de « Joyeuse leur ont escriptes de se trouver mardy pro- « chain, à Limoux, pour assister aux honneurs funè- « bres de feu Monseigneur le Mareschal et plusieurs « autres affères de la dite ville. Et de tant que les

Digitized by Google

« conseilhers ne s'y sont voulus trouver, les ont priés,
« sur ce leur donner leur avis. Et enlà, après c'estre
« assamblés, ont ésté d'advis convocquer le dit
« conseilh samedy prochain et cependant deux d'en-
« tr'eulx se doibvent préparer pour aller au dit Limoux
« pour accister aux dicts honneurs.

(Suit la délibération portant que le premier et le second consul se rendront à Limoux, et qu'ils seront desfrayés par la ville.) « Et ainsin a ésté conclud et
« arresté par la plus grande voix et oppinion du dict
« sieur de Malveusin — Lassère, notaire signé. »

Si le contenu de cette pièce prouve que le vicomte Guillaume de Joyeuse était mort à Limoux, sa date (27 mai 1593) prouve, surabondamment, que les honneurs funèbres qu'on devait lui rendre à ce moment ne se rapportaient pas à ses obsèques, mais bien à l'exhumation de sa dépouille mortelle qui, sur l'invitation de ses deux fils, devait être transférée à Couiza. Aucun document mentionnant expressément cette translation n'est venue à notre connaissance, car les registres des sépultures de la paroisse de Couiza antérieures à 1668 ont disparu; mais nous avons une autre preuve à invoquer.

Il existe, en effet, dans l'église de Couiza quatre tombeaux, qui, malheureusement, ont été recouverts d'un dallage, lors de la reconstruction de cet édifice, en 1855. L'un de ces tombeaux, en marbre rouge, situé sur le côté gauche de la grande nef, au pied des degrés du sanctuaire, porte une inscription presque entièrement effacée, et un écusson qu'accompagne le grand cordon du Saint-Esprit. Cet écusson, à l'état

Digitized by Google

fruste, est chargé de signes héraldiques difficiles à reconnaître, mais où l'on retrouve, cependant, des vestiges des armoiries de la famille de Joyeuse. Or, si l'on fait une sorte de revue funéraire des membres de cette illustre maison, on en arrive à établir que le vicomte Guillaume de Joyeuse est le seul qui a pu avoir sa tombe dans l'église de Couiza. Telle avait été, il y a tout lieu de le croire, sa volonté dernière, et ses deux fils, le cardinal archevêque de Toulouse et le duc Henri de Joyeuse, les seuls survivants de sa nombreuse famille, ne firent, sans doute, que se conformer à ses intentions.

Après avoir consacré ces quelques pages à la mémoire de Guillaume de Joyeuse, ce loyal gentilhomme qui, bien que fervent catholique, refusa, après la Saint-Barthélemy, de faire égorger les protestants de Béziers, il nous reste, pour compléter cette étude, à dire ce qu'il advint de son projet de création de nouveaux quartiers dans le bourg de Couiza. Pendant plus de deux siècles les rues qu'il avait tracées, et qui devaient être les artères d'une cité de l'avenir, ne furent bordées que de jardins et de quelques rares constructions. Mais depuis une quarantaine d'années, par suite de l'augmentation de la population, et grâce aussi à l'aisance qui s'est répandue dans la commune de Couiza, le quadrilatère autrefois désert s'est garni sur certains points de nombreuses maisons d'habitation, et l'on peut voir, dès aujourd'hui, réalisé, en partie, le rêve qu'avait caressé le vicomte Guillaume de Joyeuse.

Digitized by Google

NOTICE

sur divers membres de la famille de Joyeuse.

Guillaume de Joyeuse eut sept garçons :

Anne, qui prit le nom d'Anne d'Arques.
François, destiné à entrer dans les ordres.
Henri, qui s'appela le comte de Bouchage.
Antoine Scipion destiné à l'ordre de Malte.
Georges, qui fut comte de Saint-Didier.
Claude, seigneur de Saint-Sauveur.
Honorat, qui mourut fort jeune.

Les guerres de religion et les maladies pestilentielles si fréquentes à cette malheureuse époque avaient réduit considérablement la population dans tout le diocèse d'Alet. D'un autre côté, le commerce et l'industrie se ressentaient de l'état d'agitation continuelle dans lequel se trouvait la province du Languedoc pendant la seconde moitié du seizième siècle. Cette situation générale ne pouvait être que préjudiciable au bourg de Couisan; mais ce qui porta le dernier coup au projet qu'avait caressé Guillaume de Joyeuse, c'est, qu'après lui, aucun de ses enfants ne put continuer son œuvre, ainsi que nous le verrons dans la courte notice que nous devons consacrer à chacun d'eux.

Après la mort du vicomte, Marie de Batarnay, sa femme, résida tantôt à Limoux, tantôt dans le châ-

Digitized by Google

teau de Couisan, où elle vivait dans la tristesse et dans l'isolement, n'ayant auprès d'elle que sa petite-fille une enfant de neuf ans, Henriette-Catherine, fille de Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, et dont la mère était morte en 1587. Cette enfant était l'unique consolation de la vicomtesse Marie qui, dès les premières années de son veuvage, eut encore la douleur de perdre deux de ses fils Antoine-Scipion le chevalier de Malte, et Georges vicomte de St-Didier. De sa nombreuse famille il ne restait plus à la vicomtesse Marie de Batarnay que deux fils, Henri comte du Bouchage, qui avait rompu sa vie monastique et combattait à la tête de la ligue, et François II qui était archevêque de Toulouse. Deux ans après la mort de son noble époux, elle se retira dans cette dernière ville, où elle mourut dans les bras de ses deux fils et de sa petite-fille.

Anne de Joyeuse, l'aîné des fils de Guillaume, et qu'on appela Anne d'Arques naquit vers la fin de l'année 1560. Il eut pour parrain le connétable Anne de Montmorency. Il est question de lui pour la première fois lors de la réunion des Etats de la province à Montpellier, en 1577; il y figure sous le nom de baron de Couisan. Présenté deux ans après par son père à la cour du roi Henri III, il entra en faveur auprès de ce prince qui le combla bientôt d'honneurs et de dignités. En 1581, il fut fait duc et pair et prit le titre de duc de Joyeuse, avec droit de prééminence sur les autres grands officiers de la couronne. Un an

Digitized by Google

après, le roi le créa capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, et lui donna pour femme Marguerite de Lorraine, sœur de la reine. Premier gentilhomme de la chambre, il obtint bientôt le gouvernement de la Normandie et la charge éminente d'amiral de France.

Il vint à cette époque, en 1582, en Languedoc, visiter sa famille. La noblesse de la province alla au devant de lui à Nissan, près de Béziers. Il est probable que pendant son séjour dans la province, il passa quelques jours au château de Couisan; car pendant ses jeunes années il s'était beaucoup plu dans cette résidence.

En 1587, il commandait en chef l'armée royale à la bataille de Coutras contre le roi de Navarre qui devint plus tard Henri IV. Parmi les officiers qui l'entouraient était son jeune frère Claude de St-Sauveur, à peine âgé de dix sept-ans, qui sortait des pages. Quand le duc Anne de Joyeuse vit la bataille perdue il ne chercha point à se sauver « Que faut-il faire? » lui dit Labastide, capitaine de ses gardes. — « Mourir », répond Joyeuse (1). Et en parlant ainsi, il s'enfonça dans les bataillons ennemis avec son frère Claude et ils furent tués tous les deux. Ils tombèrent en répétant comme cri de ralliement la devise de leur famille : *Alacriter* (2). Après la bataille le roi de Navarre fit chercher les corps des deux malheureux frères et les envoya à leur famille.

(1) Brantôme.
(2) Joyeusement.

Digitized by Google

Antoine-Scipion de Joyeuse, quatrième fils de Guillaume, chevalier de Malte, était devenu, grâce à la protection du duc Anne son frère, grand prieur de cet ordre à Toulouse, quand celui-ci fut tué à Coutras. Anne n'ayant point laissé d'enfants, son duché passait à Henri comte du Bouchage, qui venait de se faire capucin. Ce fut donc Antoine-Scipion qui hérita du titre de duc, après que le pape l'eut relevé de ses engagements de l'ordre de Malte. A peine investi de son titre, il fut nommé commandant général en Languedoc pour la Ligue. Très-jeune encore, car il avait à peine vingt-deux ans, il lutta en Languedoc à la tête d'un puissant corps d'armée contre les religionnaires et contre les royalistes. En 1588, il fit le siège et le blocus de la ville de Brugairolles, près Limoux. Après s'en être emparé, le 21 janvier 1588, il y fit mettre le feu et en fit raser les murailles jusqu'aux fondements. De concert avec son père, il continua de tenir la campagne pendant les deux années suivantes, et il s'empara de plusieurs villages des environs de Limoux et de Carcassonne. En 1591, il occupait avec son père la Cité de Carcassonne; mais comme la ville basse lui résistait et tenait pour le roi, il en fit le blocus et, après s'en être emparé, il détruisit les deux citadelles qui la défendaient. (1)

C'est sur Antoine-Scipion que le maréchal Guillaume de Joyeuse avait fondé toutes ses espérances après la mort du duc Anne, son fils aîné. Il comptait

(1) Extrait des mémoires du baron d'Ambres, seigneur de Voisins.

Digitized by Google

sur lui pour continuer l'illustration de sa race. De son côté Scipion était complètement soumis et dévoué à son père. En 1589, quelques mois à peine avant sa mort, le roi Henri III avait combiné le mariage du jeune duc avec Marguerite de Montmorency en lui offrant la charge de Grand-Maitre de sa maison. Guillaume de Joyeuse ne voulant pas faire la paix avec Montmorency refusa pour son fils cette brillante alliance et les faveurs du roi. En 1592, après la mort de son père, Antoine-Scipion devint l'un des plus puissants chefs de la Ligue; il fut fait maréchal de France et lieutenant du roi en Languedoc, mais il ne jouit pas longtemps de cette brillante situation. Au mois d'octobre de la même année, il commandait l'armée de la Ligue à la bataille de Villemur. Le sort des armes ne lui fut pas favorable. La bataille était perdue. Scipion qui avait combattu avec un grand courage voyait avec une douleur mêlée de rage son armée en déroute. Les officiers qui l'entouraient durent lui faire violence pour lui faire quitter le champ de bataille. Son frère puîné, Georges, vicomte de Saint-Didier, était à ses côtés. Il avait fait lui aussi des prodiges de valeur. Pour échapper aux poursuites de l'ennemi, il fallait traverser le Tarn. Sous la conduite d'un guide fidèle, le duc Scipion, son frère Georges et quelques-uns de leurs officiers s'engagent dans un gué qui paraissait offrir un passage facile. Malheureusement, le Tarn gonflé par les pluies coulait avec rapidité. Les chevaux perdent pied; celui que montait Scipion surexcité et n'obéissant plus au mors est entrainé par le courant. Tandis que quelques officiers

+ C'est une étrange erreur — Georges de Joyeuse était mort [illegible] 15 ans auparavant

parvenaient à gagner la rive, Georges voyant le danger que court son frère, se porte à son secours et parvient à le rejoindre. Alors les deux malheureux frères, la main dans la main, essayent de lutter ensemble contre les eaux du fleuve ; mais les vagues les entraînent dans un gouffre où ils trouvent la mort. Quelques-uns de leurs officiers essayent en vain de les secourir. Quelques heures après, on relevait deux cadavres que les eaux avaient poussés jusqu'à un amas de roches qui formait un petit îlot au milieu du fleuve.

Le corps de Georges fut remis à sa famille. Antoine-Scipion eut de magnifiques funérailles à Toulouse, et on lui fit le grand honneur de l'inhumer dans le chœur de la cathédrale de St-Etienne.

Ce fut une terrible coïncidence dans les destinées de la maison de Joyeuse que cette double catastrophe enlevant, simultanément, chaque fois, deux frères qui, àpeine entrés dans la vie, s'étaient distingués par une grande bravoure et se montraient dignes du nom qu'ils portaient.

Honorat étant mort très-jeune, il ne restait plus de cette illustre famille que François II et Henri du Bouchage. Nous allons retracer aussi brièvement que possible les diverses phases de leur existence.

François, le second fils de Guillaume de Joyeuse, que l'on appela François II, à cause de son oncle l'évêque d'Alet, fut destiné, dès ses premières années, à entrer dans les ordres, et confié spécialement aux

Digitized by Google

soins de son oncle qui s'occupa de son éducation. Il passa son enfance et une grande partie de sa jeunesse au château de Couisan, où les pieux enseignements de sa mère le prédisposaient à la carrière ecclésiastique. Son oncle étant mort en 1579, il lui succéda, à l'âge de dix-sept ans, sur le siège épiscopal d'Alet et il continua de résider au château de Couisan jusqu'à ce que, en 1582, à peine âgé de vingt ans, il fut promu à l'archevêché de Narbonne. Deux ans après, il fut nommé cardinal, et il fut investi en même temps de l'archevêché de Toulouse, tout en conservant celui de Narbonne. Il possédait diverses abbayes, entre autres celle de Lagrasse.

En décembre 1592, après la mort de son frère Scipion, le parlement de Toulouse, tout dévoué au parti de la Ligue, voulut lui décerner le titre de gouverneur du Languedoc, mais le pieux prélat refusa par des raisons de conscience. Sa mère Marie de Batarnay alors retirée auprès de lui, l'encouragea dans cette résolution.

En 1600, il devint archevêque de Rouen par suite d'une permutation avec Louis de Vervins à qui il céda l'archevêché de Narbonne. Il garda jusqu'à sa mort le siège archi-épiscopal de Toulouse et l'évêché d'Alet. Il mourut à Avignon le 23 août 1615, à l'âge de 53 ans.

On fait de lui un grand éloge dans le monument historique intitulé *Gallia christiana*.

Honorat mourut très jeune dans le château de Couisan. Il repose aux côtés de son père dans l'église

Digitized by Google

de cette commune. On remarquait, naguère, vers le milieu de la nef, la dalle de marbre qui recouvre ses dépouilles.

Henri de Joyeuse était le troisième fils du vicomte Guillaume. Il porta dès ses jeunes années le titre de comte du Bouchage, du chef de sa mère qui possédait une terre de ce nom en Dauphiné. Il était né en 1663. Entré fort jeune au service militaire comme ses frères, il donna de bonne heure des preuves d'un grand courage. D'une taille élevée, bien pris de sa personne, il eut un grand succès à la cour du roi Henri III. Il épousa à l'âge de vingt-ans Catherine de Nogaret de Lavalette dont il eut une fille Henriette-Catherine qui devint plus tard duchesse de Guise. Trois ans après son mariage il devint veuf. Il renonça alors, tout à coup, aux brillantes espérances que lui promettaient son nom et la faveur dont il jouissait. Malgré les prières de sa famille et du roi lui-même, il entra, le 4 septembre 1587, au couvent des capucins et prit le nom de frère Ange, après être entré dans les ordres. (1)

S'étant rendu en Languedoc, en 1592, Ange le capucin suivit pendant quelques mois le corps d'armée de la Ligue que commandait son frère, Antoine Scipion.

Le jour de la bataille de Villemur, il insista vainement auprès de celui-ci pour qu'il refusât le combat parce qu'il n'était pas en force. Puis, au moment où

(1) De Thou.

Digitized by Google

l'action allait s'engager, il célébra la messe en grande pompe au milieu du camp. Quand la bataille fut perdue, tandis que ses deux frères Scipion et Georges périssaient noyés dans le Tarn, il fut sauvé par les débris de la Compagnie de Joyeuse en traversant un pont de bateaux qui se rompit dès qu'il eut atteint l'autre bord. Il rentra à Toulouse deux jours après, accompagnant les corps de ses malheureux frères. (1)

Les ligueurs de la province n'avaient plus de chef par suite de la mort d'Antoine-Scipion. Le cardinal-archevêque, son frère, refusait le titre de gouverneur du Languedoc. Le parlement et la noblesse décidèrent alors de choisir pour chef Frère Ange le capucin. Les barons d'Ambres, Moussoulens et Hounoux se rendirent au palais de l'archevêché avec plusieurs gentilhommes et forcèrent Frère Ange, qui s'était autrefois distingué à la tête des milices, à se mettre à la tête de la Ligue. (2) Celui-ci céda à leurs instances, quitta sa robe de moine, endossa un habit de cavalier et se rendit, entouré d'une nombreuse escorte, à la cathédrale de St-Etienne. Il se mit à genoux devant le maître-autel, prit une épée nue déposée sur l'autel, et, se redressant fièrement, il jura qu'il était prêt à donner sa vie pour la défense de la religion.

Dès qu'il fut rentré à l'archevêché, il endossa son harnais de guerre, reprit le collier du St-Esprit qu'il avait reçu du roi Henri II, et annonça qu'il était prêt à remplir ses devoirs.

---

(1) Lafaille — Annales de Toulouse. (et Raynal).
(2) Mémoires du baron d'Ambres. — Louis de Voisins.

Digitized by Google

Le parlement ne se borna pas à confirmer le choix fait par la noblesse. Il adressa au Pape une supplique afin qu'il octroyât les dispenses nécessaires, ce qui fut accordé. Enfin le nouveau chef des ligueurs fut mis en possession du titre de duc de Joyeuse qu'il héritait de son frère et de tous les biens de sa famille.

L'armée de la Ligue était alors réunie à Azille. Henri de Joyeuse alla en prendre le commandement, après avoir confié à son frère le cardinal la haute direction des affaires.

Carcassonne tenait alors pour la Ligue, et c'est dans cette ville que furent convoqués, au commencement de l'année 1593, les Etats de la province. Cette assemblée, dans laquelle figurèrent, à côté des prélats et de la noblesse du Languedoc, les consuls de diverses villes et notamment de Carcassonne, Limoux, Alet et Quillan, confirma les pouvoirs du nouveau duc, et vota un emprunt pour l'entretien de l'armée qui était sous ses ordres.

Ce fut une terrible année que cette année de 1593. Depuis plus de trente ans, la province du Languedoc était le théâtre des luttes sanglantes qu'avait provoquées la question religieuse. La contrée était dépeuplée; les bras manquaint pour les travaux de la terre, les champs les plus fertiles étaient devenus des landes incultes. Le commerce était anéanti, les échanges étaient devenus presque impossibles, car il n'y avait nulle sécurité sur les chemins. Plusieurs villages avaient été détruits, d'autres complètement ruinés.

Digitized by Google

La disette survint et amena une famine affreuse. Les habitants des campagnes presque réduits à l'état sauvage mouraient de faim au coin des bois, et étaient abandonnés comme des animaux immondes. La peste ne tarda pas à sévir et fit d'innombrables victimes.

Dans de pareilles conditions la continuation de la guerre entre les ligueurs et les troupes royales dans le Languedoc était devenue impossible. Les chefs des deux armées, le duc Henri de Joyeuse d'un côté et le duc de Montmorency de l'autre, convinrent d'une trève qui devait durer un an. Pendant cette année Henri de Joyeuse habita très-souvent le château de Couisan. Il y tomba malade et il y passa tout le temps de sa convalescence. Il affectionnait cette résidence où s'étaient écoulées ses jeunes années, et qui lui rappelait de si doux souvenirs ; car il y était venu avec sa jeune épouse pendant les premiers mois de son mariage. Pendant cette année d'extrême misère les habitants du bourg de Couisan et les vassaux de la seigneurie n'eurent qu'à se féliciter de la présence de leur seigneur au milieu d'eux; car, grâce à lui, ils furent à l'abri des horreurs de la famine.

Quand les hostilités recommencèrent entre les ligueurs et les royalistes, ce ne fut ni avec la même ardeur, ni avec la même tenacité. L'armée de la Ligue allait s'affaiblissant. Les troupes manquaient et l'argent aussi. Enfin, dans une assemblée tenue à Toulouse, en novembre 1595, les Etats de la province décidèrent de traiter avec le roi Henri IV.

Digitized by Google

Henri de Joyeuse fut un des premiers à se rallier à son souverain. Il lui ramena la ville de Toulouse et la province du Languedoc. Henri IV le fit pair et maréchal de France et le confirma dans sa charge de gouverneur du Languedoc.

Voici quels étaient ses titres et privilèges :

Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, pair et maréchal de France, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, duc de Joyeuse, baron de Couisan, Arques et autres lieux, gouverneur général du Languedoc, capitaine gouverneur de Narbonne, capitaine de Carcassonne pour la Cité et le château. Il avait droit à une garde particulière de trente arquebusiers à cheval. Il avait aussi bien d'autres privilèges, car Henri IV avait traité avec lui à Folambray, en janvier 1596, de puissance à puissance.

Trois années s'écoulèrent. Henri de Joyeuse comblé de toutes les faveurs de la fortune prit, à l'improviste, la résolution de renoncer au monde et de rentrer dans le cloître, On attribua sa résolution au dégoût de la vie de la cour et au repentir qu'il éprouvait d'avoir encouru, autrefois, les reproches de sa mère qu'il aimait tant.

Il envoya au roi la démission de toute ses charges, céda tous ses biens à Henriette-Catherine sa fille, et reprenant son nom de frère Ange, il entra dans le couvent des capucins de la rue Saint-Honoré, à Paris, le 8 mars 1599.

Il vécut dans cet établissement avec beaucoup d'é-

Digitized by Google

dification. Puis il se retira dans son château de Couisan, où il passa plusieurs années. L'ancien oratoire de sa mère, dont il avait fait sa cellule, s'appelait encore avant la révolution la chambre du capucin. Une légende populaire nous a conservé le souvenir du long séjour de frère Ange parmi ses vassaux.

En 1608, il se rendit à Rome pour assister à une réunion générale de son ordre. A son retour de Rome, il tomba malade dans une petite ville du Piémont, et peu de jours après, la nouvelle de sa mort arriva à Paris. Les chroniqueurs de l'époque enregistrèrent cette mort dans leurs annales.

Henriette-Catherine de Joyeuse, fille du duc Henri et de Catherine de Nogaret, recueillit la succession de son père et celle de la maison de Joyeuse, le cardinal archevêque François II étant mort un an avant son frère. Après la mort de son père, elle était revenue dans ce château de Couisan qu'elle avait habité enfant avec la vicomtesse Marie de Batarnay, sa grand'mère. Elle habita assez longtemps ce manoir dont le dernier des Joyeuse avait fait sa demeure monastique. En 1599, au moment où son père s'enfermait pour la seconde fois dans un cloître, elle avait épousé le duc Henri de Montpensier. Devenue veuve sans enfants, elle avait épousé en secondes noces Charles de Lorraine, duc de Guise, lequel, après la mort de son beau-père, ajouta à son titre celui de duc de Joyeuse. Néanmoins Henriette-Catherine conserva toujours l'administration de ses biens personnels, ainsi que le prouvent deux documents authenti-

Digitized by Google

ques que nous aurons l'accasion de citer. Elle reçut personnellement, à ce titre, l'hommage de reconnaissance des consuls et habitants de sa baronnie.

Il paraît que pendant les dernières années qui précédèrent la mort de Joyeuse le capucin, de graves abus s'étaient introduits dans le bourg de Couisan. A peine investie de l'héritage paternel, la duchesse de Guise s'émut de cette situation et y remédia. Elle fit rendre par son intendant général, et par le juge de sa seigneurie, une ordonnance relative à la régularisation des poids et mesures.

Voici un extrait de cette pièce :

« Jean de Juvisy, sieur de Beauregard, châtelain « de Quillan, commandant aux châteaux et places de « Madame la duchesse de Guise et de Joyeuse, et « Barthélemy de Calm, docteur en droit, avocat en « la cour du parlement et juge pour ma dite dame en « la baronnie de Couisan..... en exécution de la « transaction passée en 1524..... avons ordonné « et ordonnons..... Prononcé au château de Coui- « san, le 23 janvier 1617. » (1)

Henriette-Catherine duchesse de Guise et de Joyeuse posséda, pendant vingt-cinq ans, la seigneurie de Couisan et, à part le contenu de l'ordonnance dont nous venons de donner l'analyse, nous n'avons rien à signaler qui puisse, pendant cette période, se rattacher à l'histoire de cette localité. L'un des derniers actes de la duchesse, comme baronne de Couisan, est un brevet qui prouve qu'elle n'abandonna jamais ni à son

(1) Archives de la mairie de Couiza.

Digitized by Google

mari, ni à ses enfants, l'administration des domaines qui lui appartenaient. Voici un extrait de cette pièce qui n'est autre qu'un titre de nomination d'un procureur juridictionnel, daté de Florence (Italie), le 20 novembre 1638.

« Henriette-Catherine de Joyeuse, duchesse de « Guise et de Joyeuse, comtesse d'Eu, baronne de « Laudun, Roquemaure, Arques et Couisan, nommons « aux office et charge de notre procureur juridictionnel « dans notre baronnie de Couizan, Arques, Sparazan « et autres lieux, le sieur N..... etc.... ». (1)

Si nous avons reproduit les deux documents historiques que nous venons de citer, c'est afin de détruire une erreur généralement accréditée, et d'après laquelle la seigneurie de Couisan appartenait à la famille de Guise. Le duc de Guise n'est même jamais venu à Couisan. La duchesse, sa femme, y vint seule, en 1625, pour la dernière fois et y fit un assez long séjour. C'est alors qu'elle reçut l'hommage de reconnaissance des Consuls et habitants des terres de cette baronnie. Nous venons de prouver qu'après avoir avoir appartenu à la famille de Voisins, la baronnie de Couisan et d'Arques était passée entre les mains des Joyeuse qui en étaient encore possesseurs en 1638.

Mais le brevet que nous venons de citer fut le dernier acte de la duchesse Henriette-Catherine, comme baronne de Couisan. Exilée en Italie, en 1631, par Richelieu avec toute sa famille, elle ne rentra en France qu'en 1643. Elle revint alors de Florence trai-

(1) Papiers de famille.

Digitized by Google

nant les cercueils qui renfermaient les corps de son mari et de ses deux fils aînés morts en exil. (2). Quant à son troisième fils, il était entré très-jeune dans les ordres, et il mourut quelques années plus tard cardinal et archevêque. La famille de Joyeuse n'existait plus. Comme toutes les grandes races, elle ne s'était pas éteinte, elle était tombée sous les coups d'une destinée implacable. A peine rentrée en France, Henriette-Catherine de Joyeuse, n'ayant plus d'héritiers, vendit en 1646, sa baronnie de Couisan et tous ses autres domaines du Languedoc, à Messire Claude de Rébé, neveu de l'archevêque de Narbonne.

Claude de Rébé, marquis de Rébé, baron d'Amplepuis, et Jeanne d'Albret, sa femme, fixèrent leur résidence au château de Couisan dès qu'ils en eurent fait l'acquisition. Leur premier acte fut une mesure odieuse. La marquise qui appartenait à la famille de la mère du roi Henri IV, dont elle portait les noms et prénoms, avait des habitudes princières, et dès qu'elle eut reçu l'hommage des habitants de la seigneurie, elle leur imposa arbitrairement une taille de deux mille livres. Son oncle, l'archevêque de Narbonne, eut le tort de l'appuyer dans cette prétention. Mais la population résista. Les consuls de Couisan, d'Arques et des autres communes réclamèrent avec énergie auprès de Monseigneur Nicolas de Pavillon, évêque d'Alet. L'éminent prélat intervint activement, fit annuler cette

(2) Anquetil, tome 21, page 185.

Digitized by Google

qué en italique les lettres qui étaient complètement effacées.

CI GIT
da ME.IANE
*d'*ALBRET.FEME
de MESSIRE.CL
au DE.DE.RE
bé. VE R GES
ELLE
décé DA . LE .
oc TOBRE.
a NNÉE
1656.

Un document authentique, daté de Paris le 14 juillet 1662 (1), prouve que le marquis de Rébé après la mort de Jeanne d'Albret, sa femme, avait renoncé à résider pendant quelques années à Couisan. La commune de Couiza doit au marquis Claude de Rébé la reconstruction de son église ou plutôt sa restauration. Edifié en 1578 par Guillaume de Joyeuse, cet édifice exigeait de notables réparations. L'arceau qui séparait la nef du sanctuaire fut exhaussé et agrandi. Le clocher fut exhaussé et reconstruitt el qu'on le voit de nos jours. En résumé l'église fut mise dans l'état où on l'a vue il y a vingt-cinq ans.

Claude de Rébé tenait à effacer la mauvaise impression qu'avait produite l'acte arbitraire par lequel, à l'instigation de Jeanne d'Albret, sa femme, il avait

(1) Papiers de famille.

Digitized by Google

taille et restitua ce qui avait été déjà perçu. Cette leçon profita au marquis et à la marquise de Rébé qui, à dater de ce moment, ne donnèrent plus aucun sujet de plainte à leurs vassaux.

En 1651, la baronnie de Couisan et Arques fut, par lettres patentes du roi Louis XIV, érigée en marquisat. Le seigneur de Couisan figurant comme témoin dans un acte authentique était ainsi désigné : « Messire Claude de Rébé, marquis et baron de Couisan. » (1)

La marquise de Rébé ne jouit pas longtemps de la seigneurie dont elle avait été mise en possession en 1646. Elle mourut dix ans après, en octobre 1656, dans son château de Couisan, et elle fut inhumée dans l'église. Il y a à peine quelques années on remarquait son tombeau en marbre rouge dans la partie droite de la nef, au pied des degrés qui conduisent au chœur. Ce tombeau forme le pendant de celui de Guillaume de Joyeuse.

Comme ce dernier, il se trouve recouvert par le pavé en briques qui, fort mal à propos, a enfoui ces précieux monuments. Nous avons pu heureusement recueillir avant cette malencontreuse réparation un fac-simile de l'écusson armorié et de l'inscription qui sont gravés sur la pierre tombale recouvrant la dépouille de la marquise de Rébé.

Nous le reproduisons ci-dessous. Nous avons mar-

---

(1) Registre des naissances et décès de la commune de Couiza (année 1671).

Digitized by Google

inauguré sa prise de possession de la seigneurie. En 1665, il consentit, tant à Arques qu'à Couiza, divers baux emphytéotiques, dont la redevance consistait en une pièce de volaille qui valait quatre sous et qui était exigible à la Toussaint.

Ce fut grâce à son concours que les consuls de Couiza créèrent le premier compoix ou livre terrier de la commune qui fut terminé en 1680.

Déjà quelques années auparavant, en 1668, les registres des naissances, des mariages et des sépultures de la communauté de Couiza avaient été créés ; car, en 1668, ce que nous appelons de nos jours l'état civil n'existait pas à Couiza.

Mais la sollicitude de Claude de Rébé ne s'exerçait pas seulement au profit de la localité dont il était le châtelain. Elle s'étendait aussi sur tout le diocèse d'Alet. Possédant un magnifique hôtel à Paris, il y passait ses quartiers d'hiver ; mais tous les ans, pendant six ou sept mois, il habitait son château de Couisan. Assistant régulièrement aux États de la province, il ne faisait faute aussi de prendre part aux travaux de l'assiette du diocèse. On cite de lui à ce sujet un acte très-méritoire. En 1656, un président ou Juge Mage de la sénéchaussée de Limoux secondait les dilapidations de son frère qui était receveur du diocèse. Ils furent condamnés à mort tous les deux ; mais ils prirent la fuite. L'année suivante, le premier consul de Limoux s'empara, à la tête d'une troupe armée, de l'Hôtel de Ville où siégeait l'assemblée du diocèse d'Alet, afin de forcer les membres qui la composaient à réhabiliter les deux concussionnaires.

Digitized by Google

Le marquis Claude de Rébé, marquis de Couizan organisa la résistance et courut de grands dangers. Il sortit victorieux de cette lutte et il fit transférer la tenue des États du diocèse à Carcassonne (1-2).

L'arrêt de condamnation fut maintenu. Les coupables demeurèrent en Espagne, mais ils durent restituer la somme énorme de 280,000 livres au profit du diocèse d'Alet.

Le marquis Claude de Rébé fut toujours aimé et respecté dans la commune de Couiza et dans tout le diocèse. Il était secondé dans l'administration de ses terres par le sieur François de Saint-Julien, son viguier, qui habitait le château de Couisan et qui entretenait les meilleures relations avec les consuls et les notables de cette localité.

Le marquis Claude de Rébé mourut en son hôtel, à Paris, en 1678. Il eut pour héritier son fils Claude-Hyacinthe de Rébé, « marquis d'Arques et de Couisan, seigneur de Monrenard, Chavigny, Le-Lombard et autres places, colonel du régiment de Piémont ». Il fut, comme son père, le bienfaiteur du bourg de Couisan.

C'est à lui que la commune de Couiza doit le magnifique batardeau en pierres de taille qui la protège efficacement contre les invasions de l'Aude. On lui doit aussi la construction de la solide muraille qui s'appuie à la tête du pont de Montazels et qui malheureusement inachevée devait, par son extrémité op-

(1) Du Mège. Histoire du Languedoc.
(2) Procès-verbaux de l'Assiette du diocèse d'Alet.

Digitized by Google

posée, se souder au mur en forme de glacis qui est appuyé à la base du batardeau.

C'est à Hyacinthe de Rébé que l'on doit la reconstruction du pont sur l'Aude, dit Pont de Montazels, à l'entrée de Couiza. Ce pont fut exhaussé et son tablier en bois fut remplacé par des arches en pierrre de taille.

Ces importants travaux furent exécutés en vertu d'une décision des États de Languedoc réunis à Nîmes. Les États pourvurent à la majeure partie de la dépense. Hyacinthe de Rébé et la communauté de Couisan y contribuèrent pour une part. Tous ces travaux de défense furent terminés en 1682, ainsi que le constatent d'abord l'inscription de cette date gravée sur le batardeau, puis un écusson armorié et portant aussi la même date qui est encastré dans la première pile du pont.

C'est à tort que l'on a attribué ces travaux à l'évêque d'Alet; car, à partir de 1675, après la mort de Monseigneur de Pavillon, le siège d'Alet était occupé par Alphonse de Valbelle qui, n'ayant que l'investiture royale sans institution canonique, ne fit qu'une courte apparition dans le diocèse.

Hyacinthe de Rébé mourut en 1710. Sa veuve Thérèse de Pons administra la seigneurie pendant la minorité de sa fille Marie-Josèphe de Rébé.

Dans un acte de 1721, elle prend le titre de marquise de Couisan et d'Arques (1) et elle vend une vaste forêt à un gentilhomme verrier pour y établir une verrerie.

---

(1) Archives d'Arques.

Digitized by Google

Rien n'établit que Thérèse de Pons-Monclar, marquise de Rébé ait habité, du moins d'une façon permanente, son château de Couisan. Elle y était représentée par son intendant général, Henri de Clère-Sainte-Foy qui était installé dans cette demeure. Sa résidence habituelle était à Perpignan.

La province du Languedoc avait créé à cette époque huit régiments de milice et deux régiments de Dragons du Languedoc. La Tour d'Aude du château de Couisan avait été convertie en prison militaire, parce qu'une partie de la milice tenait garnison dans le diocèse d'Alet.

Puisque nous sommes à faire des citations extraites des éphémérides locales, nous croyons devoir reproduire ici un résumé d'une relation consignée par M. Assezat, prêtre recteur de Couiza, sur les registres de la paroisse.

M. Assezat rapporte que le 18 avril 1720, entre une et deux heures de l'après midi, survint un orage, venant du côté de la forêt des Fanges, qui descendit dans la vallée de la Salz, y demeura fixé pendant deux heures et déchargea à quatre reprises une énorme quantité de grêle sur le pic de Cardou et les territoires des communes voisines. La Salz déborda et entra dans la rue du Pont par la rue de l'Arcade, charriant, deux heures durant, des amas de glace compacte ayant 3 pans (66 centimètres) d'épaisseur et qui formaient comme des radeaux ou de grandes tables au-dessus de l'eau. Il ajoute que ces radeaux de glace de 66 centimètres d'épaisseur allèrent sur l'eau de l'Aude jusques au-delà de Carcassonne.

Digitized by Google

Marie-Josèphe de Rébé avait à peine atteint sa majorité que, mise par sa mère en possession de ses domaines, en 1725, elle épousa Eléonor de Rayne, marquis du Bourg, qui mourut très-jeune et ne laissa point d'enfants. Devenue veuve, la marquise du Bourg vint habiter pendant une partie de l'année son château de Couisan. En 1735, elle céda à Louis de Banne, marquis de Davejean, le droit d'entrée aux Etats-généraux de la province du Languedoc qui était attaché à la seigneurie de Couisan et Arques. C'est donc par erreur que l'on a considéré le marquis de Davejean comme étant propriétaire de la seigneurie de Couisan. Il n'était, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que seigneur *in partibus*. Il avait le titre, mais non la possession.

A cette époque, en 1735, le pont de Couiza sur la Salz qui était en mauvais état fut réparé et consolidé. Le chemin de la province qui se dirigeait vers le Roussillon et le chemin du diocèse de Couiza à Espéraza furent élargis et réparés.

En 1746, Marie-Josèphe de Rébé, marquise du Bourg, vendit le marquisat de Couisan et Arques à Guillaume de Castanier d'Auriac, lequel n'habita jamais le château de Couisan. Il y était représenté par un intendant qui avait ses pleins pouvoirs, et qui entra souvent en conflit avec les consuls et habitants du lieu de Couisan. Un de ces conflits relatifs à des questions de taxes, prit même un caractère de gravité bien accentué. Les notables de Couisan avaient à leurs tête à cette époque (1758), un homme d'un grand mérite, un bourgeois anobli par ses services militaires, ancien major d'infanterie, chevalier de Saint-Louis

Digitized by Google

qui mourut dans cette commune en 1773, à l'âge de 82 ans. Ses démarches actives firent triompher les droits de la commune contre les prétentions de l'intendant-général du seigneur de Couisan. Tout ce que nous trouvons de remarquable dans l'histoire de Couisan pendant que M. Castanier d'Auriac en fut le seigneur, c'est la création d'une foire le 29 août, aux lieu et place de celle du 7 janvier, tombée en désuétude.

Guillaume Castanier d'Auriac était marquis d'Auriac, seigneur de Couisan, Arques et autres places, conseiller d'Etat, président du grand conseil; il mourut en 1765, laissant tous ses biens à sa fille unique, Françoise-Catherine de Castanier d'Auriac, épouse de Louis Marie du Poulpry, lieutenant-général des armées du roi. Le marquis et la marquise du Poulpry ne firent que de rares apparitions dans leurs terres du Languedoc. Leurs domaines étaient gérés par un intendant qui résidait au château de Couisan.

Le marquis fut tué en duel, en 1773, et ne laissa pas d'héritier.

La marquise, tout en ne faisant que de rares apparitions sur ses terres, se préoccupait du bien-être des habitants de sa seigneurie de Couisan et Arques. Elle entendait que les baux emphytéotiques consentis en faveur de ses tenanciers ne donnassent lieu qu'à de modiques redevances. On cite telle redevance qui consistait en une paire de gants ou bien en une fleur, ce qui était un signe d'hommage ou de reconnaissance. La marquise Castanier du Poulpry continuait ainsi les traditions des dames de Joyeuse et de Rébé. Aussi les

Digitized by Google

habitants de la baronnie de Couisan n'eurent jamais, ou presque jamais à se plaindre que le sceptre de cette petite royauté fut souvent tombé en quenouille.

Nous nous sommes demandé qu'elle était l'importance du bourg de Couisan, il y a environ un siècle. Voici les indications que nous fournissent les documents officiels. Le nombre de feux taillables n'avait pas augmenté depuis la recherche de 1594. Il était de 145 en 1680, et en 1770, la population était de 800 âmes environ.

Couiza avait remplacé Arques, sous les Joyeuse, comme chef lieu de la baronnie de Couisan et Arques. A ce titre, Couiza était le siège de la juridiction de la seigneurie, qui comprenait plus de vingt-cinq villages ou hameaux.

Il existait à Couiza diverses industries, et notamment une fabrique de savon, deux ateliers de mégisserie et deux fabriques de chapeaux. Il s'y faisait un commerce de laines et de denrées du pays.

Nous constatons, avec regret, que c'est en 1780 que prévalut dans les actes publics et que fut adoptée l'appellation patoise de Couiza. Il est fâcheux que le nom de Couisan qui avait un caractère historique ait été ainsi altéré.

Le patron de l'église de Couiza est Saint-Jean-Baptiste. La paroisse a un second patron, Saint-Roch. Une chapelle champêtre dédiée à ce saint existait encore, il y a à peine un siècle, à l'extrémité du parc du château, à l'entrée du chemin qui se dirigeait vers les Corbières.

Les armoiries de Couiza sont :

Digitized by Google

« D'un agneau d'argent crucifère, sur champ « d'azur. »

D'après l'armorial de d'Hozier que nous avons déjà cité, ces armoiries ont été, suivant l'édit de 1696, modifiées de la manière suivante :

« Les habitants du lieu de Couiza »

« De sinople à trois billettes d'or posées en barre. »

La commune de Couiza a tenu à conserver son premier blason.

Le but que nous nous sommes proposé en retraçant la monographie de Couiza depuis son origine jusqu'aux temps modernes, aura été atteint si nous sommes parvenu à faire revivre sous notre plume les phases si variées de l'existence d'une commune qui nous est chère à bien des titres. Elle est pour nous la petite patrie. Nous l'avons toujours aimée et toujours servie, et nous n'avons fait ainsi que suivre une longue tradition de famillle : nous n'avons fait que continuer un héritage qui remonte au début du seizième siècle. C'était donc pour nous presque un devoir que de retracer, pour la commune de Couiza, un passé historique auquel ont été constammeut mêlés, à divers titres, ceux qui, avec leur nom, nous ont légué le souveuir de leur dévouement à la chose publique et de la confiance dont les entoura, tour à tour, pendant plus de trois siècles, une population qui fut toujours pour eux une véritable famille.

Digitized by Google

Digitized by Google

ESPÉRAZA.

Asparazanus — Spérazanus — Espéraza.

Le bourg d'Espéraza remonte à une haute antiquité ; seulement, comme ses deux voisines, les villes de Quillan et de Limoux, il a changé de place.

Une tradition très vague, passée à l'état de légende, nous avait signalé l'existence, à une époque très reculée, d'un village disparu depuis plusieurs siècles, qui était situé dans la vallée de l'Aude, en aval d'Espéraza, et à peu près à égale distance de cette commune et de Couiza. Les recherches étaient difficiles sur une donnée aussi incomplète. Désireux d'approfondir ce point historique, nous nous sommes adressé, l'an dernier, à MM. les ingénieurs de l'Etat, chargés de la construction du chemin de fer de Carcassonne à Quillan et les avons priés de nous signaler les débris de substruction qu'on pourrait trouver en faisant les travaux de tranchée sur la section comprise entre Alet et Espéraza. Ces messieurs s'empressèrent avec la plus grande obligeance de donner des ordres aux chefs de chantier, et c'est ainsi que, grâce à leur concours, dont nous leur témoignons ici notre reconnaissance, nous avons pu préciser le point où s'élevait l'ancien Espéraza, qui portait le nom de

Digitized by Google

Asparazanus. Sur un terrain en surface plane se reliant à un monticule à pente douce, situé aux bords de la route n° 12, le pic des travailleurs a mis à jour des fragmeuts de maçonnerie. Ce terrain, séparé du bourg d'Espéraza par une distance d'environ un kilomètre, touche au chemin vicinal qui va de la route n° 12 à Laserpent; il porte le nom de Garnaud. Les débris de substructions étaient à une profondeur qui variait entre 60 ou 80 centimètres et étaient recouverts d'une couche de terre végétale que les eaux pluviales y avaient entraînée facilement à cause de la déclivité du terrain. Nous nous trouvions là en présence d'une partie des ruines de l'antique Asparazanus, dont nous allons essayer de reconstruire le passé historique.

Asparazanus fut, dans le principe, un établissement religieux, comme presque toutes les localités voisines. Cet établissement avait moins d'importance qu'un *monasterium*, abbaye, et était cependant, bien au-dessus d'une simple *cella*, chapelle. On l'appelait *ecclesia*, ce qui signifiait un prieuré habité par un petit nombre de religieux qui variait entre cinq et sept moines dirigés par un prieur. Les villages groupés autour de ces maisons conventuelles comptaient d'ordinaire un assez grand nombre de feux.

Il nous est impossible de déterminer exactement l'époque où fut créé Asparazanus; mais nous pouvons affirmer que la date de sa construction remonte au neuvième siècle, c'est-à-dire à cette période pendant laquelle prirent naissance les villages de Flacian près Limoux, Castelrenc, Verzeille et bien d'autres localités. Ce qui vient à l'appui de notre opinion, c'est

Digitized by Google

que, comme les villages que nous venons de citer, Asparazanus fut l'un des premiers établissements créés par l'abbaye d'Alet, sous le nom de : « *Ecclesia sanctæ Mariæ de Asparazanus..* » Or, l'abbaye d'Alet fut richement dotée par le comte Bera en 812, et c'est alors qu'elle couvrit la contrée de prieurés et de villages concurremment avec l'abbaye de St-Polycarpe.

Le premier document historique faisant mention d'Asparazanus est daté de 1015. C'est un traité, sous forme de serment, par lequel Pierre, fils de la comtesse Impéria, s'engage à ne point dépouiller Bernard, fils d'Ermengarde, des châteaux d'Aniort et de Castelpor, et de leurs dépendances, dont faisait partie le bourg d'Asparazanus.

A partir de cette époque, ce bourg prit une certaine importance. En effet, le fils d'Ermengarde, Bernard Aton, vicomte du Carcassez et du Rhedez, tenait à le garder en sa possession parce que ce devait être un beau fleuron de sa couronne comtale, et il voulait le conserver dans son propre domaine, sans l'inféoder à l'un des nobles de son entourage, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, pour Caderone, pour Montazels et Coustaussa. Asparazanus demeura donc sous la mouvance directe des comtes suzerains, ainsi que le prouve la pièce importante que nous allons citer, et qui est en latin vulgaire, mêlé de langue romane.

« *Ego Guillermus Arnaldus à tibi Guillermo Ray-*
« *mondo fidel te saraï de tuo vita. Et de ipso honore*
« *què hodie habes, excepto ecclesiam de Asparazano*
« *cum suas tenancias..... Adjutor te saraï sine*
« *ingano de Raymondus d'Aniort.....*

Digitized by Google

« *Ipsa carta facta est anno 1095, in presencia de* « *Raymond de Tournebouix et Guilhem Leger de* « *Pomas.* »

Traduction : « Moi Guillaume Arnaud (*seigneur de* « *Caderone*) je serai fidèle à toi Guillaume Raymond, « excepté pour ce qui concerne l'église d'Espéraza. « Je te défendrai contre Raymond d'Aniort.

« Cette charte a été faite en 1095, en présence de « Raymond de Tournebouix et Guillaume Léger de « Pomas.

La charte ajoute que l'exception formulée pour Espéraza s'applique au profit du comte Bernard Aton fils d'Ermengarde, à qui appartenait cette église.

Tandis que les comtes de Rhedez affirmaient ainsi leur possession du lieu d'Asparazanus, l'abbaye d'Alet, de son côté, en revendiquait la propriété. Elle fit valoir ses droits en cour de Rome, et elle obtint satisfaction. Nous trouvons, en effet, dans dom Vaissette une bulle du pape Calixte II, datée de 1119, et que nous avons déjà citée. Cette bulle confirme en faveur du *monasterium electensis* la possession de diverses églises et de divers villages, et de ce nombre se trouve l'église sanctæ Mariæ d'*Asparazanus*, qui est écrit de *Sperazanus*.

Mais qu'advint-il de cette bulle ? Elle demeura, sans nul doute, à l'état de lettre morte; car ce que les seigneurs laïques de cette époque tenaient ils le gardaient bien. Ce qui nous le prouve c'est que dans une charte de 1145 figure comme témoin Guillelmus-Marcus, seigneur de Sparazan. Puisque Espéraza avait été érigé en seigneurie, c'est que les comtes de Rhe-

Digitized by Google

dez s'étaient décidés, bien à contre-cœur sans doute, à le donner en fief, probablement pour acheter la soumission de l'un des nobles rebelles de la contrée qui, en 1120, s'étaient coalisés contre le comte suzerain Bernard Aton. Or, tous les seigneurs voisins de l'église et bourg d'Espéraza étaient entrés dans cette ligue et ils se firent payer cher leur soumission qui eut lieu quatre ans après.

Le seigneur d'Espéraza ne jouit pas longtemps des riches revenus de ses fiefs nobiliaires. Tout nous fait présumer que, comme plusieurs châtelains du voisinage, quand survint la guerre des Albigeois il prit énergiquement parti pour son bienfaiteur et suzerain le malheureux comte Raymond-Roger. Il fut cruellement puni de son dévouement et de sa fidélité.

Son manoir et son bourg de Sparazan furent complètement rasés, comme le furent, en même temps, Blanchefort et Caderone. Qu'advint-il des malheureux habitants du bourg? Dieu seul le sait. Il est probable qu'ils ne furent pas mieux traités que ceux de Coustaussa, dont du Mège nous a dépeint le terrible sort. Qu'advint-il du dernier seigneur de Sparazan qui portait le nom de Guillaume-Arnaud? il fut probablement tué sur les ruines de son château, comme Ugon de Caderone, Izard de Villeneuve, Pierre de Castillon et tant d'autres courageux défenseurs du comte de Rhedez. De l'antique bourg de Asparazanus et de son dernier seigneur, il n'est resté qu'un nom de territoire, Garnaud, et une légende. Ce nom de territoire et cette légende pourraient bien être de l'histoire. Ce terrain, désigné sur les plus anciens livres terriers

Digitized by Google

sous la désignation de Garnaud, porte ainsi le nom du dernier seigneur de Sparazan, Guillaume-Arnaud, et par abréviation G. Arnaud, d'où vient le terme de Garnaud.

La légende nous rend compte de l'apparition nocturne, et qui s'est reproduite à diverses époques, d'un personnage fantastique qui hante la partie de la vallée où se trouvent les ruines de Sparazan. Cet être chimérique est appelé le spectre de Garnaud, ou le fantôme de Garnaud, qui, parfois, pendant les nuits d'hiver, se montre aux passants attardés sous la forme d'un homme de grande taille, couvert de draperies blanches, et qui dans ses pérégrinations de noctambule ne franchit jamais deux points qui sont marqués d'un côté par le ruisseau de Rabanel de l'autre par le ruisseau d'Antugnac. Or, par une singulière coïncidence, ces deux points formaient, au midi et au nord, les limites des terres de la seigneurie de Sparazan. Et qu'on n'aille pas croire que cette légende n'a plus cours dans la contrée et que nous la citons uniquement au point de vue rétrospectif. Elle est encore enracinée dans certains esprits; car, pas plus tard que pendant l'hiver de 1876, l'apparition du spectre de Garnaud a été signalée.

Quelque mauvais plaisant aura peut-être cherché, grâce à une exhibition un peu théâtrale, à se faire un jeu de la crédulité du public. Mais si la légende du fantôme de Garnaud est un de ces récits fabuleux, une de ces superstitions qui ne devraient plus, à notre époque, exercer la moindre influence sur les esprits, nous croyons bon d'en faire ressortir la donnée pri-

Digitized by Google

mitive, la source historique. La légende de Garnaud est le souvenir toujours vivant, mais altéré par la tradition depuis l'an 1230, de la sanglante tragédie qui, à cette époque, vit disparaitre avec son seigneur, avec ses habitants, l'un des bourgs les plus importants de la vallée de l'Aude.

Le bourg de Sparazan était mort ; mais peu de temps après Sparazan ressuscita. Peu de temps après un nouveau bourg s'élevait à proximité de l'ancien.

Le bourg actuel d'Espéraza était fondé et il portait comme son devancier le nom de Sparazan. Ce ne fut qu'un déplacement. Comme Quillan, comme Limoux, comme Carcassonne, Sparazan abandonnait le terrain déclive et la petite colline qui le supportaient autrefois pour venir baigner ses pieds dans l'Aude. Seulement, les éléments de l'agglomération d'habitants qui formèrent un nouveau groupement, subirent une grande modification, ainsi que cela arriva dans beaucoup de cités, de bourgades et de villages dont la création et le repeuplement datent de la guerre des Albigeois. Avant cette guerre la population de la province du Languedoc, qui portait encore le nom de Septimanie, avait bien diminué à la suite des croisades lointaines, puisque saint Bernard écrivit au Pape en 1146 : « Les villes et les châteaux deviennent dé-« serts. On voit partout des veuves dont les maris « sont vivants. » La guerre des Albigeois vint encore, soixante ans après, faire de nouveaux vides dans cette population déjà clairsemée. On comprend dès-lors que la province ne pût se repeupler que par le mélange des vaincus avec les vainqueurs. C'est surtout dans la

Digitized by Google

vallée de l'Aude que se fit ce travail de fusion de deux races distinctes. Comme les Visigoths au sixième siècle étaient venus se fondre avec les tribus Ataciennes, on vit alors les Français du nord, qui composaient l'armée de Simon de Montfort, se mêler avec la population indigène des Corbières, du pays de Rhédez et du pays de Sault.

Le cadre de notre travail ne nous permet pas d'entrer dans des développements ethnographiques, et de faire une étude complète sur cet intéressant sujet. Nous nous bornerons à constater que lorsqu'on parcourt toute la contrée qui formait l'ancien diocèse d'Alet, on trouve, presque dans chaque localité, un accent particulier, une prononciation différente, souvent même un changement sensible dans l'idiome patois. Ces dissemblances se produisent même entre des villages très rapprochés. Ce sont là tout autant de signes d'une diversité de races. Depuis un demi-siècle ces signes tendent à s'effacer grâce aux progrès de l'instruction dans les campagnes, grâce à la connaissance de plus en plus répandue de la langue française, grâce aussi au mélange des populations activé par la facilité des communications, la fréquence des déplacements, et le développement de l'industrie. Ainsi, nous sommes bien loin de l'époque où certaines localités avaient un langage particulier tout-à-fait digne de remarque.

C'est dans la seconde moitié du XIIIme siècle, quelques années après la guerre des Albigeois, que fut créé ce centre de population, et, par un rare privilége, sa situation, dès le début, fut à peu près indépen-

Digitized by Google

dante. Après la croisade, les chefs des vainqueurs furent tous largement récompensés. Tandis que Pierre de Voisins, sur la rive droite de la vallée de l'Aude, et Lambert de Thury, sur la rive gauche, recevaient de riches dotations, Sparazan ne fut compris ni dans l'un ni dans l'autre de ces assignats qui touchaient à ses portes; car le premier détenait Couiza et Caderone, tandis que le second recevait Antugnac et Laserpent. Cela tint à ce que les commissaires royaux étaient intervenus. Le roi Saint-Louis fit faire, en 1262, le relevé des terres du roi, et dans ces terres furent compris Limoux, Sparazan et tout ce territoire de la vallée Arèse dont nous avons parlé, et où s'élevèrent, bientôt, les villages de Granés et de St-Ferréol. C'est à la suite de ce travail de recherches que le bourg de Sparazan ne fut ni fief seigneurial, ni fief ecclésiastique, mais bien terre du Roi, avec une grande augmentation de territoire pris sur la rive droite de l'Aude, et qui recula jusqu'à Rennes, Granés et Saint-Ferréol, le vaste territoire de cette nouvelle commune. Sparazan fut largement doté, et cela nous donne la preuve que, dès sa fondation, ce bourg avait une grande importance. Mais ce ne fut pas seulement la richesse territoriale qui favorisa Sparazan.

A l'instar de ce qui s'était produit lors de la fondation dans la Narbonnaise des colonies romaines, et lors de la création des établissements visigoths dans le Rhedesium, les nouveaux maîtres du sol apportèrent dans la vallée de l'Aude un changement notable dont les historiens n'ont pas cherché à se rendre

Digitized by Google

compte. Ils y importèrent, avec leur langage, leurs mœurs et leurs industries. C'est alors que prit naissance à Espéraza, à Fa, à Campagne, à Brenac la fabrication de la dentelle. C'est alors, aussi, que fut inaugurée à Espéraza, à Campagne, à Quillan l'industrie de la radellerie, cette industrie si importante du flottage sur l'Aude des bois de construction. Interrogez les barbes grises de ces communes, et elles vous conteront l'un de ces récits du foyer que l'on appelle la tradition, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Ils vous diront que dans les temps reculés un groupe, une tribu d'étrangers venus des régions du nord, s'établit dans la vallée de l'Aude pour y exercer la profession de marins d'eau douce, pour s'y livrer à cette grande industrie des bois flottants. Et ici la tradition est de l'histoire. On sait quels développements avait pris jusqu'à ces derniers temps cette institution; on sait quelle fut autrefois l'importance de ces corporations de radeliers qui formaient une puissante association avec ses maîtrises, ses jurandes et ses syndicats. C'étaient de robustes compagnons que ces hommes qui avaient converti en un vaste port et en chantier de construction et de débardage cette magnifique plage d'Espéraza où se construisaient des trains de bois de grandes dimensions, sur lesquels s'empilaient des poutrelles et des planches que le fleuve devait charrier jusqu'à Narbonne et jusqu'à la Méditerranée. Cette population de marins d'eau douce, dont les aptitudes se sont perpétuées jusqu'à nos jours, était façonnée aux fatigues et aux périls d'une navigation bien pénible, et ces aptitudes

Digitized by Google

étaient si bien appréciées que, naguère encore, il y a à peine un demi-siècle, les jeunes gens d'Espéraza soumis à la conscription étaient classés, pour la plupart, dans la marine de l'Etat. Cette industrie fluviale tend de jour en jour à disparaître ; et ce n'est pas seulement la création des voies carrossables qui est venue l'entraver. Une des principales causes de sa disparition presque complète provient de ce que le volume des eaux de l'Aude a diminué, de ce que le courant est moins rapide et moins régulier, à cause de l'envasement et de l'atterrissement qui encombrent le lit du fleuve.

Cette industrie de la radellerie avait pris dans sa naissance, au treizième siècle, une telle importance que parmi les dotations et privilèges dont fut gratifié Pierre de Voisins, ce grand feudataire de la rive droite de l'Aude, figure le droit de leude ou droit de péage sur les radeaux.

Ce n'étaient pas seulement le transport des bois flottants, le commerce des bois de construction et la fabrication de la dentelle qui formèrent, il y a plus de cinq siècles, l'apanage industriel de Sparazan. Une autre branche de produits manufacturés vint bientôt s'y ajouter. Nous voulons parler de la tannerie et de la mégisserie. Cette dernière fabrication, surtout, acquit une réputation qui, bien que sur une plus petite échelle, s'est continuée jusqu'à nos jours.

Enfin, à une époque plus rapprochée de nous, Espéraza vit se fonder, il y a de longues années, des fabriques de chapeaux qui, dans ces derniers temps, ont acquis une grande importance, et entrent encore pour

Digitized by Google

une part assez remarquable dans notre commerce d'exportation.

Faire d'une manière succincte, comme nous l'avons essayé, l'historique des industries diverses du bourg d'Espéraza c'est dire ce qu'a été de tout temps la constitution civile de cette importante commune. Dès que l'élément bourgeois commença à se développer à Carcassonne, à Limoux, à Quillan, le bourg d'Espéraza ne demeura pas en arrière, et cet élément y prit une grande consistance. N'étant ni fief seigneurial ni fief ecclésiastique, Espéraza était dans les meilleures conditions pour exploiter ses diverses industries.

Nous avons bien trouvé un document qui semblerait indiquer qu'il existait à Espéraza un droit seigneurial, au profit d'un membre de la famille de Joyeuse qui possédait la baronnie de Couiza et Arques. Ce document consiste en un acte de dame Henriette de Joyeuse, duchesse de Guise, qui s'intitula baronne de Couisan et de Spérazan ; mais nous avons tout lieu de croire que la duchesse de Guise ne prenait ce dernier titre qu'en sa qualité de propriétaire de l'un des deux moulins qui existent encore dans cette commune, et qui existaient déjà en 1632, époque à laquelle remonte le titre que nous mentionnons.

Le bourg d'Espéraza ayant le droit, à cause de son importance et du chiffre de sa population, d'être classé au rang des villes, nous aurions voulu pouvoir parler de son organisation administrative, de ses corporations, de ses corps constitués, depuis le seizième siècle jusqu'aux temps modernes ; mais les documents

Digitized by Google

nous font défaut. Nous n'avons rien trouvé dans les archives de cette commune. Nous présumons que les deux belles foires de Saint-Michel et de Saint-Antoine, ainsi que le marché hebdomadaire qui se tenait autrefois à Espéraza, avaient été institués par des lettres patentes du roi Charles IX, comme à Couiza.

Dans le courant du dix-septième siècle, le bourg d'Espéraza était le siége d'une justice royale dont le ressort s'étendait sur neuf paroisses. Nous avons trouvé un document relatif à cette institution dans une commune voisine.

Lors de la nouvelle division territoriale qui fut adoptée au commencement de la Révolution, Espéraza devint un chef-lieu de canton dépendant du district de Quillan. Cette organisation fut modifiée peu d'années après.

Nous ne trouvons à Espéraza aucun monument recommandable au point de vue archéologique.

Le patron du bourg est Saint Michel. L'église paroissiale est placée sous le vocable de ce saint. Saint Antoine est le second patron de la paroisse.

Comme toutes les communes importantes, Espéraza avait au seizième siècle des armoiries qui se composaient d'un Saint-Michel d'argent terrassant le dragon sur champ d'azur.

D'après l'Armorial de d'Hozier, dressé en vertu de l'édit du roi Louis XIV, en 1696, la communauté des habitants du lieu d'Espéraza porte comme armoiries : « d'argent à un chevron de gueules, accompagné de « trois tourteaux d'azur posés deux en chef et un en « pointe. » (Extrait de l'Armorial manuscrit de Charles d'Hozier, par M. A. C.— P.)

Digitized by Google

Ainsi qu'on l'a vu dans le cours de cette brève notice, Espéraza s'appela d'abord Asparazanus, puis, au treizième siècle, Sparazanus, Sparazan, au seizième siècle Sperazan, et cent ans après Esperazan. Le terme d'Espéraza, qui a prévalu il y a à peine un siècle, n'est que la traduction patoise du mot Esperazan. Nous exprimons ici le même regret que nous avons exprimé pour Couiza, c'est que le terme patois ait prévalu, et que ces deux communes n'aient point conservé, à l'instar de Quillan, de Lézignan, et de bien d'autres localités, leur véritable appellation, la seule authentique, en gardant leurs noms historiques de Couisan et de Esperazan.

Digitized by Google

ARQUES

Archæ.

Le Château. — Le Prieuré.

I.

Par suite de la nouvelle division territoriale qui, à la suite de la guerre des Albigeois, fut organisée vers la fin du treizième siècle, dans la région qui portait le nom de Pays de Rhedez, Arques devint concurremment avec Couiza le chef-lieu d'une importante seigneurie. Il convient conséquemment de consacrer à cette localité une notice particulière dans le résultat de nos recherches sur le passé historique de cette contrée. D'un autre côté, Arques possédant un château encore debout, qui est un magnifique spécimen de l'architecture militaire du moyen-âge, se recommande, à ce titre, à toute l'attention des archéologues.

On a beaucoup écrit sur le château d'Arques, mais nul historien n'a parlé du prieuré qui fut le berceau de ce village et dont on remarque encore quelques vestiges. Outre cette lacune, nous avons à signaler une confusion regrettable qui s'est établie par suite de la similitude des noms entre les lieux d'Arques et

Digitized by Google

d'Arquettes-en-Val, désignés tous deux dans les anciennes chartes sous l'appellation de *Archæ*, *Archas*. Telles sont les causes qui ont induit en erreur les historiens et les chroniqueurs quand ils s'accordent tous à ne faire remonter qu'à la fin du treizième siècle la fondation du village d'Arques. Nous sommes loin de partager cette opinion, et nous avons tout lieu de croire que, comme Alet, Couiza, Axat et bien d'autres localités, la création d'Arques, date du septième siècle. Notre devoir d'historiographe, est de citer, aussi brièvement que possible, les preuves sur lesquelles nous nous appuyons en avançant cette assertion.

II.

La vallée d'Arques a été pendant dix siècles ce qu'on peut appeler le sentier de la guerre, à partir de l'invasion des Wisigoths, jusqu'aux excursions des bandes errantes qui, sous le drapeau des Religionnaires, ravagèrent ce malheureux pays, il y a à peine trois cents ans.

Cette vallée historique a son point de départ sur les hauts plateaux des Corbières qui forment la ligne divisoire entre le Pays de Termes et le Pays de Rhedez ou Razès. Elle aboutit à Couiza où elle rejoint la vallée de l'Aude.

Après avoir fondé la cité de Rhedæ, au sixième siècle, les Wisigoths entourèrent cette ville de forte-

Digitized by Google

resses pour en défendre les approches. L'un de ces châteaux-forts fut construit à Arques. On l'appelait *Arces*, mot latin traduit du grec qui signifie commandement. On retrouve quelques restes de substructions de cet édifice dans les fondements des hautes murailles qui entourent le donjon actuel.

Un document très-important, qui faisait partie des archives d'Arques avant la Révolution, et dont il nous a été donné de constater l'existence, faisait mention d'un château-fort construit au septième siècle dans la vallée d'Arques ou du Réalsès.

A trois cents mètres environ de distance du château, on trouve le village d'Arques dont la création remonte à l'époque de la fondation de la forteresse. Une cella, desservie comme à Alet par trois religieux, s'élevait à l'entrée du village. On peut encore de nos jours se rendre compte de l'emplacement qu'occupait ce petit prieuré, car il existe des vestiges de cet établissement dans le jardin du presbytère.

Il y a quelques années à peine, en faisant des travaux de tranchée sur le côté nord de la place du village, qui est contigüe à l'église et à l'ancienne cella, on a exhumé plusieurs tombeaux mérovingiens en pierre de taille, d'une seule pièce. C'étaient les tombes des premiers syndics du petit monastère.

L'église ainsi que le prieuré d'Arques étaient placés sous l'invocation de St-Jean-Baptiste. Nous en trouvons la preuve dans ce fait que l'église d'Arques, tout en étant placée sous le vocable de St-Anne, a St-Jean-Baptiste pour son premier patron. Du reste, il est facile de reconnaître que cet édifice religieux

Digitized by Google

remonte à la plus haute antiquité, malgré les remaniements successifs qui en ont altéré le caractère.

Au commencement du IXme siècle, après l'investiture par Charlemagne du premier comte du Razès, comme l'un de ses grands vassaux, le château d'Arques, considéré comme forteresse dépendant de la couronne, passa au pouvoir du comte Guillaume et de son fils Béra qui devaient le garder pour le roi de France. En même temps, le prieuré et l'église firent partie du domaine dont Charlemagne dota l'abbaye de Lagrasse. Mais l'abbaye de St-Polycarpe prétendit avoir des droits antérieurs, attendu que le prieuré était desservi par des religieux qui faisaient partie de sa corporation. Le conflit se dénoua au profit de l'abbaye de Lagrasse, qui devint propriétaire de l'établissement religieux d'Arques, et qui, en outre, exerçait certains droits sur le château et les terres qui en dépendaient. A dater de cette époque, les comtes de Razès purent disposer du château d'Arques, mais sous la réserve des droits du roi de France et des privilèges des abbés de Lagrasse.

L'un des successeurs du comte Béra donna en arrière-fief et sous les réserves que nous venons de mentionner, le château d'Arques à l'un des seigneurs de sa cour. Nous voyons figurer, au XIme siècle, un Béranger d'Arques, parmi les nobles du comté.

Digitized by Google

III.

Au commencement du XIIme siècle, un grand changement s'opéra dans les destinées du village d'Arques. Le vicomte Bernard Aton, qui possédait divers châteaux et villages dans le Razès à titre de fiefs, dépendant de l'abbaye de Lagrasse, devait, en sa qualité de feudataire, rendre foi et hommage au nouvel abbé appelé Léon, qui avait succédé, en 1110, à l'abbé Robert. Le vicomte n'essaya pas de s'affranchir de cet acte de reconnaissance, qui était obligatoire pour les comtes de Razés, vis-à-vis de tout abbé entrant en fonctions. Mais là ne se bornait pas cet acte de soumission. Après avoir fait leur visite au grand dignitaire crossé et mitré dans la salle d'honneur de l'abbaye, les comtes de Razés étaient tenus, quand le nouvel abbé faisait son entrée dans la cité de Carcassonne, de lui tenir l'étrier, de lui faire escorte et de le défrayer pendant son séjour dans cette ville et de défrayer aussi les deux cents chevaliers qui formaient sa suite.

D'un autre côté, Bernard Aton chercha, à la même époque, à se rendre favorable le comte de Foix, en renonçant à l'hommage que celui-ci devait lui rendre pour diverses terres du Razés. Cet hommage consistait en la remise de trois chevaliers, *cum tres eminas de civada*, ce qui signifie, en langue romane, avec trois

Digitized by Google

hémines d'avoine. L'hémine, usitée encore dans les Corbières, équivaut à quarante litres.

Bernard Aton pensait ainsi se créer des alliés dans la lutte qu'il allait avoir à soutenir contre plusieurs seigneurs du Carcassez et du Razés. Mais il fut trompé dans ses prévisions, car l'abbé de Lagrasse et le comte de Foix soutinrent les nobles rebelles.

Parmi ceux-ci figuraient plusieurs barons du Razés que nous allons citer. C'étaient les seigneurs d'Arques, de Latour, de Caramany, de Puylaurens, de Roquefort, de Rebenty ou Able, de Pech St-Hilaire, de Pieussan, de Blanchefort, de Caderone, du Bezu, de Montazels, de Soulatge, de Tournebouix, de Cassaignes.

Quand Bernard Aton eut vaincu les révoltés et fut devenu le maître de la situation, il obtint la soumission du plus grand nombre de ces nobles et il confisqua les terres de ceux qui continuaient la lutte.

Le châtelain d'Arques fut dépouillé de son domaine qui fut inféodé au seigneur de Termes. Or, ce que la maison de Termes tenait, elle le gardait bien.

Après s'être ainsi vengé du baron d'Arques, Bernard Aton chercha aussi à se venger de l'abbé de Lagrasse qui avait, parait-il, encouragé la révolte. Il enleva à l'abbaye l'église et le prieuré d'Arques ainsi que les terres qui en dépendaient. Dans un testament en date de 1118 et qui est déposé aux archives de la ville de Montpellier, il inscrivit la disposition suivante:

« *Ego..... concedo et dimitto domino deo et*
« *sancto Roberto de casa dei..... quidquid habeo*
« *vel habere debeo il villa quæ dicitur Archas, et eccle-*

Digitized by Google

« *siam ejus villœ. Et prœcipio ut Rotgerius filius*
« *meus deliberet istam eclesiam totam monachis dòmus*
« *dei ut habeant eam liberam..... castellum novum*
« *quid cognosminatur Arri actum est hoc testamentum*
« *Anno 1118, regnante Ludovico VI, rege francorum.*

Je cède et abandonne au seigneur Dieu et à Saint-Robert de la Chaise-Dieu (1) tout ce que je possède et dois posséder dans le bourg qui est appelé Arques, ainsi que l'église du bourg. Et j'ordonne que Roger, mon fils, délivre cette église tout entière aux moines de la Chaise-Dieu pour qu'ils la possèdent libre. A château neuf appelé d'Arry a été fait ce testament, l'an 1118, règnant Louis VI, roi des Francs.

Cette donation, qui est mentionnée dans la vie de Saint-Robert, produisit son effet, et le monastère de la Chaise-Dieu posséda l'église d'Arques.

IV.

Grâce aux libéralités de Bernard Aton dont il était devenu le fidèle allié, Guillaume de Termes avait considérablement agrandi son domaine. Ses possessions s'étendaient jusqu'aux bords de l'Aude. Par un acte de 1154, il rendit hommage à Raymond Trencavel, successeur de Bernard Aton, pour le bourg d'Arques et huit autres villages qui composaient son nouveau

(1) Le monastère de la Chaise-Dieu était dans la petite ville de ce nom, près de Brioude (Haute-Loire).

Digitized by Google

fief. Dès cette époque Arques ne fut plus une villaria, un village ; on l'appela castrum, bourg fortifié, car il fut entouré d'une ligne de fortifications comme Couiza.

Guillaume de Termes était mort en 1163. Ses trois enfants : Raymond, Guillaume et Rithivinde, épouse de Bernard de Montesquieu, ne purent se mettre d'accord pour le partage de sa succession. Ils s'adressèrent au vicomte Raymond Trencavel qui prononça une sentence dans laquelle il est dit que les deux frères possèderont, chacun pour une moitié, le château d'Arques.

A la suite de l'invasion du comté de Razès par les armées de Simon de Montfort, tous les châteaux et les villages appartenant au seigneur de Termes furent mis en état de défense. Après s'être emparés à la longue et malgré la plus vive résistance du château de Termes, les Croisés attaquèrent Arques et s'en rendirent les maîtres. Le château fut complètement détruit. Le bourg eut le même sort. Un document authentique nous apprend que les maisons furent incendiées et démolies. L'église et le prieuré seuls furent conservés. C'est une bien triste et bien sanglante page dans les annales d'Arques que le récit du sort qui fut fait aux malheureux habitants de ce bourg. On ne leur laissa pas même la consolation de pleurer sur les ruines de leurs demeures et d'essayer de les relever. Chassés hors de l'enceinte du village, ils durent fuir dans les vastes forêts du voisinage, n'emportant avec eux que ce qu'ils purent charger sur leurs épaules. Ils eûrent un sort aussi triste que celui qui fut fait, d'après Du Mège, le commentateur de Dom Vaissette, aux habi-

Digitized by Google

tants de Coustaussa. Ce qui le prouve, c'est que dans l'apanage qui fut créé en faveur de Pierre de Voisins figure le droit d'affouage et de forestage dont jouissaient les feudataires d'Arques. Donc, Arques n'existait plus.

Que devinrent les malheureux proscrits forcés d'abandonner leurs maisons en ruine? L'histoire ne nous le dit pas, mais nous le présumons d'après un évènement des plus dramatiques qui se passa sur la grande place de ce bourg quelques années plus tard.

Olivier de Termes avait fait, en 1247, sa soumission au roi de France et s'était dessaisi en faveur de son souverain de tout ce qu'il possédait dans le pays de Rhedæ, à l'exception de deux ou trois petits villages. Tout ce vaste territoire fut ajouté au riche apanage que possédait déjà Pierre de Voisins, et celui-ci fut ainsi dédommagé de l'abandon des droits seigneuriaux qu'il avait sur la ville de Limoux.

Nommé aux fonctions de sénéchal de Carcassonne et investi du droit de haute et de basse justice sur son vaste domaine, Pierre de Voisins se rendit, en 1265, sur les terres de sa seigneurie pour exercer des poursuites contre ceux de ses vassaux dont il avait à se plaindre. Voici, d'après Dom Vaissette, le récit d'une sentence qu'il rendit à Arques contre une femme accusée de sorcellerie.

« *Anno domini 1265, Petrus de Vicinis, miles co-*
« *mitatus cum suis assessoribus totam suam senescaliam*
« *visitavit et multos sortilegos et sortilegas ultimo sup-*
« *plicio multavit, inter quos fuit une fœmina quœ di-*
« *cebatur Angela, loco de Labartha ætatis 60.* »

Digitized by Google

« L'an du seigneur 1265, Pierre de Voisins cheva-
« lier comte visita toute sa sénéchaussée avec ses as-
« sesseurs, et punit du dernier supplice plusieurs sor-
« ciers et sorcières, et parmi celles-ci une femme qui
« s'appelait Angèle, du lieu de Labarthe, âgée de 60
« ans. .

La malheureuse Angèle fut brûlée vive sur la place d'Arques, car la métairie de Labarthe où elle résidait est située à une petite distance de cette commune.

On se demande quel était le crime de ces pauvres gens accusés de sorcellerie et condamnés au bûcher. Le roi Saint-Louis douta de leur culpabilité; car en apprenant ces exécutions, il ordonna à son sénéchal de ne plus avoir à connaître de ces sortes d'accusations, réservant à ses officiers de la justice royale la poursuite des crimes de sorcellerie. Pierre de Voisins, le grand justicier, avait voulu, par un acte de cruauté, frapper un grand coup et essayer de rétablir le calme sur les terres de sa baronnie.

Les anciens habitants d'Arques, et peut-être avec eux d'autres proscrits, erraient sans asile et sans pain dans les vastes forêts qui couvraient les Corbières. Souvent, pendant les nuits sombres, des feux s'allumaient sur le Cardou et sur d'autres pics dominant les montagnes. Les sons lents et lugubres de la conque marine et du cornet à bouquin retentissaient au fond des vallées. C'étaient autant de signaux et autant d'appels réitérés. Et alors, à travers les sentiers perdus, des groupes compactes arrivant de tous les points de l'horizon se réunissaient sur une de ces grandes landes qui couronnent les hauteurs voisines d'Arques.

Digitized by Google

Une foule immense stationnait sur ce point pendant de longues heures, écoutant tantôt les incantations d'un fanatique, tantôt les prédictions d'une femme illuminée qui, comme la sibylle antique, récitait ses oracles. On maudissait les vainqueurs, les francimans; on se lamentait sur les ruines qui couvraient le sol; on pleurait le village détruit et la cabane incendiée.

Au lieu de prendre en pitié ces parias, ces misérables vivant comme des fauves et devenus presque sauvages, Pierre de Voisins voulut les dompter par la terreur comme il les avait déjà vaincus par le fer et par le feu. Et c'est ainsi que des exécutions sanglantes décimèrent cette population désespérée.

Le souvenir de ces scènes terribles s'est perpétué dans la contrée sous la forme de la légende rhythmée. Si on interroge les vieillards, on entend réciter l'antique complainte, *Le Roman*, alternant ses strophes sans nombre, les unes en langue française, les autres en langue romane, comme une mélopée des temps d'Homère.

Après la mort de Pierre de Voisins ses domaines furent partagés entre ses quatre fils. Le troisième d'entre eux Egidius de Vicinis, Gilles de Voisins, eut pour son lot la baronnie d'Arques et Couiza. Après avoir abandonné le manoir seigneurial de Couiza que son père avait fait bâtir à côté du moulin et qui était situé à l'extrémité de ses terres, il fixa sa résinence à Arques qui se trouvait au centre de son domaine. L'ancien prieuré devint sa demeure, grâce à quelques travaux d'appropriation dont il reste encore des traces sur le côté ouest de la place. Son premier

Digitized by Google

soin fut de faire reconstruire le village tel qu'il se trouve de nos jours avec sa magnifique rue que bien des villes pourraient lui envier. Puis il mit tout en œuvre pour y attirer de nouveau les anciens habitants et faire oublier le souvenir odieux de son père. Il donna en emphytéose des maisons et des terres. Il concéda à ses vassaux des droits d'affouage et de forestage plus amples que ceux qu'avait accordés le seigneur de Termes. Il y ajouta le droit de couper dans ses forêts des arbres pour réparer les maisons, comme aussi pour faire des instruments aratoires et des ustensiles de ménage. (1)

Si nous avions besoin d'une preuve pour établir que le village d'Arques avait été détruit et qu'il fut réédifié à cette époque, nous la trouverions dans le préambule de l'acte de création et de confirmation des droits consentis en faveur des habitants par Gilles de Voisins. En voici le texte : *Cum nova fuit bastida œdificata, ego Egidius de Vicinis*..... Quand la nouvelle bastide a été bâtie, moi Gilles de Voisins.....

On appela bastides au XIIIe siècle les villages et bourgs qui furent reconstruits en grand nombre — Gilles de Voisins mourut vers 1290.

---

(1) Archives de la mairie d'Arques.

Digitized by Google

V.

C'est vers la fin du XIIIe siècle que, après la mort de Gilles de Voisins, son fils Gilles II termina la construction du château d'Arques que son père avait commencée. Nous en trouvons la preuve dans le contenu d'une transaction faite en 1301 entre ce seigneur et les habitants d'Arques. Aux termes de cet acte, que nous analysons plus loin, parmi les terres que Gilles de Voisins donnait en emphytéose il réservait les terres situées *autour du château.*

La contrée dont nous esquissons l'histoire subit à cette époque une grande transformation. Le roi Louis IX et après lui Philippe-le-Hardi avaient converti en forteresses royales plusieurs châteaux féodaux, afin de protéger contre les Espagnols ce pays-frontière, et aussi afin de tenir en respect les nouveaux maîtres du sol, les châtelains qui étaient pour la plupart des chefs des Croisés enrichis par Simon de Montfort. Plusieurs villes et plusieurs villages furent mis en état de défense ; d'autres villages furent créés. Les seigneurs imitèrent le souverain. Comme lui ils construisirent de nouveaux châteaux, et ils multiplièrent autour de leurs manoirs les moyens de défense Etait-ce pour résister, au besoin, aux officiers du roi, ou bien voulaient-ils se prémunir contre la rebellion de leurs vassaux ? Nous pensons que c'est dans ce double but

Digitized by Google

que la contrée se trouva bientôt couverte de châteaux-forts et de villages fortifiés qu'on appela des bastides.

Le seigneur d'Arques suivit l'impulsion, et fut peut-être l'un des promoteurs de cette manifestation de la puissance féodale: Le château qu'il fonda fut un des plus beaux spécimens de l'architecture militaire de cette époque, et il est probable que c'est en s'inspirant du souvenir de l'ancienne forteresse wisigothe que Gilles de Voisins éleva ce monument grandiose sur les ruines de cette forteresse. Bien que le donjon seul soit actuellement debout avec quelques lambeaux de remparts, on peut se rendre compte du plan général qui avait été adopté.

Le château distant de quatre cents mètres environ du village s'élevait sur un mamelon bordé de trois côtés par des pentes peu élevées, et se reliant du côté du couchant par un terre-plein à la montagne voisine. On remarque la même disposition de terrain pour les autres forteresses wisigothes de la contrée. Ce mamelon est couronné par un plateau assez étendu sur lequel on remarque les ruines de vastes constructiens ayant la forme d'un quadrilatère allongé. Du côté du levant et du côté du couchant se dressait une ligne de solides remparts dont une partie est encore debout. Sur le côté nord s'élevaient des bâtiments affectés à divers services. C'est là que se trouvaient les magasins, les étables et tout ce qui se rattachait à l'exploitation du domaine seigneurial. La partie du château faisant face au midi renfermait le logement du seigneur, la chapelle, la salle de justice. Elle se composait d'un bâtiment central et de deux ailes formant chacune une

Digitized by Google

tour carrée. L'une de ces tours a été convertie en maison moderne. L'autre est encore debout, mais inhabitée. Sa partie inférieure est convertie en bâtiment rural; on y remarque encore une cave voutée en bon état de conservation. Entre les deux tours carrées et au centre de cette façade du midi s'ouvre la porte d'entrée du château qui était défendue par des herses, des machicoulis et un pont-levis. Une autre porte, munie également de moyens de défense, s'ouvrait du côté du couchant.

Un large fossé entourait le château, et était alimenté d'un côté par un ruisseau qui ne tarit jamais et qu'on appelle le Ruisseau du Bosquet, et d'un autre côté par les eaux du Réalsés. Le donjon complètement isolé touchait presque aux remparts du levant auxquels il se reliait par des travaux de défense. Il était séparé par un préau des bâtiments et des fortifications garnissant les trois autres côtés de l'enceinte.

Le donjon qui excite de nos jours l'admiration des archéologues et des touristes consiste en une tour carrée flanquée à chacun de ses angles d'une tourelle ronde reposant sur une élégante corniche comme sur une console. Cette tour aux formes élégantes et élancées est un des plus beaux spécimens de l'art gothique appliqué à l'architecture militaire. Elle est percée sur plusieurs points de meurtrières et garnie de machicoulis. Quelques fenêtres gothiques à riches encadrements sont percées sur les quatre faces. Le bois, ni le fer n'entrent pour rien dans cette construction qui, sous une forme si délicate, cache une solidité à l'épreuve des ravages du temps.

Digitized by Google

La porte d'entrée prenant jour du côté du midi est très-étroite et se termine par une ogive aiguë. Elle donne accès dans un rez-de-chaussée d'une seule pièce qui prend jour par cette ouverture. Un escalier à hélice, très-étroit au point de ne donner passage qu'à une personne, s'enroule dans une des tourelles et dessert les deux étages de l'édifice. Le premier étage se compose, comme le rez-de-chaussée, d'une seule pièce. C'est une salle portant encore des traces de décorations et qui communique avec les quatre tourelles. Sur l'un des côtés de cette salle correspondant au nord, on remarque une haute cheminée au large manteau. En face s'ouvre une fenêtre jumelle surmontée de deux ogives trèflées et d'une acuité bien prononcée. Le pavé de cette salle se compose d'un assemblage de dalles si bien cimentées qu'elles semblent ne former qu'une seule pièce. Ce pavé, d'une épaisseur de cinquante centimètres environ, est percé à son centre d'une ouverture ou trappe ronde qui a une circonférence de près de trois mètres, et qui servait à mettre le premier étage en communication avec le rez-de-chaussée au moyen d'une échelle.

La salle du deuxième étage est dans un état de délabrement complet.

On remarque sur la partie haute du donjon des créneaux et des meurtrières qui en formaient le couronnement, mais qui sont presque entièrement démolis, car la toiture a disparu depuis longtemps.

Ce donjon qui s'appelait *Turris des Archis*, la tour d'Arques, était un véritable fort dans une citadelle : c'était une immense ruche de granit destinée à offrir

Digitized by Google

toutes les conditions d'une résistance efficace contre de nombreux ennemis. Il serait bien à désirer que ce monument si remarquable de l'architecture militaire du moyen-âge fût classé au rang des monuments historiques, et qu'on y fît les travaux de restauration et de conservation nécessaires.

A part le donjon que nous venons de décrire, les autres bâtiments formant bordure au midi et au nord du château n'offrent rien de remarquable au point de vue de l'architecture. Autant qu'on peut en juger par les lambeaux de murailles qui sont encore debout, ces ruines semblent accuser trois époques différentes, ainsi qu'on le remarque pour les vestiges des remparts de Rhedæ. Les soubassements de certaines parties pourraient bien être des substructions appartenant à l'antique forteresse wisigothe. La porte d'entrée seule a un caractère déterminé. On remarque sur les restes du fronton circulaire qui la couronne des traces des armoiries de la famille de Voisins, qui se composaient de trois fusées ou losanges. A propos de ce signe héraldique nous croyons devoir faire une remarque qui a échappé jusqu'ici aux historiens. Elle consiste en ce que les armes des De Voisins étaient des armes parlantes. Leur écu était chargé de trois losanges que l'on a qualifiés mal à propos de fusées, attendu que les deux angles obtus ne sont pas arrondis, mais conservent une certaine acuité. Ces trois losanges se composent chacun, d'après nous, de deux V superposés en sens inverse, de façon à ce que le losange signifie la lettre V deux fois répétée. Or, cette lettre est le monogramme de la famille de Voisins — *Vicinis ;* —

Digitized by Google

par conséquent nous nous croyons fondé à soutenir que la famille de Voisins avait choisi pour ses armes son monogramme ainsi disposé : $\frac{\Lambda}{V}$

Après Gilles II son fils Gérand ou Guirand agrandit son domaine dans les Corbières, tout en conservant Arques comme chef-lieu de sa seigneurie, et c'était à Arques qu'était le centre de sa juridiction. D'après un dénombrement qui fut fait vers 1340 le nombre de feux était de 263 dans la seigneurie d'Arques et Couisan que possédait alors Guillaume II de Voisins.

On ne cite rien de remarquable, intéressant la commune d'Arques, sous les successeurs de Guillaume II de Voisins, lesquels continuèrent d'habiter le château jusqu'au jour où Françoise de Voisins, fille de Jean IV de Voisins et de Paule de Foix-Rabat, épousa Jean de Joyeuse et fixa sa résidence à Couiza.

VI.

Nous avons vu dans notre notice sur Couiza que dès le commencement du XVIe siècle la branche des Voisins d'Arques s'éteignit et que la seigneurie passa aux mains de la famille de Joyeuse qui fixa sa résidence à Couiza. A dater de cette époque l'histoire du village d'Arques n'offre rien d'intéressant. Il ne nous reste par conséquent qu'à dire quelques mots du château.

Comme bien d'autres manoirs le château d'Arques fut en but aux attaques armées des religionnaires, vers

Digitized by Google

1575. Les compagnies qui parcouraient les Corbières et qui y exercèrent tant de ravages se ruèrent, surtout, avec fureur sur tout ce qui appartenait au domaine de Guillaume de Joyeuse qui était le chef de l'armée catholique. C'est à cette époque que le château d'Arques fut presque entièrement détruit. Seul le donjon résista aux attaques des soldats des capitaines Rascles et Castelrens. Les Joyeuse, les Rébé, les Du Poulpry qui ont tour à tour possédé la seigneurie de Couiza et Arques ne songèrent jamais à faire de ce donjon un lieu de résidence ; car ce n'était qu'un fort, un poste militaire sans importance et sans utilité. Ils conservèrent seulement, après l'avoir restaurée, l'aile qui s'étendait du côté du midi et qui servait de résidence aux agents du seigneur.

Pendant la Révolution, le domaine seigneurial d'Arques fut vendu comme bien national. Les parties de ce château qui étaient conservées subirent le même sort et passèrent entre les mains de trois ou quatre habitants de la commune qui en approprièrent une partie pour leur usage personnel et démolirent le reste, du moins en grande partie.

Le donjon seul ne fut pas aliéné par le Domaine, et il est toujours demeuré depuis lors au pouvoir de l'Etat. Cette considération milite en faveur du vœu que nous avons émis en demandant que la Tour d'Arques, si remarquable au point de vue archéologique, soit classée parmi les monuments historiques du département.

Le bourg d'Arques fut érigé en chef-lieu de canton dans les premières années de la révolution. Mais, par

Digitized by Google

suite d'une nouvelle organisation, le chef-lieu fut transféré peu de temps après à Couiza.

D'après l'armorial de d'Hozier, publié par M. A. C. P., les armoiries d'Arques sont : » De sinople coupé d'argent, chapé chaussé de l'un en l'autre. »

COMMUNES

DÉPENDANT

de la Seigneurie de Couiza et Arques.

La plupart des communes qui faisaient partie, au XIVe siècle, de la baronnie de Couiza et Arques n'ont pas d'histoire et n'offrent rien de remarquable au point de vue archéologique. Quelques-unes se recommendent par l'antiquité de leur origine, ainsi que le prouve un document du IXe siècle. Ce document consiste en une charte du roi de France Eudes ou Odon, datée de 889, qui confirme en faveur de l'abbaye de Saint-Polycarpe la possession de plusieurs villages parmi lesquels figurent *Petrolæ*, Peyrolles ; *Melisiracus*, Missègre ; *Cassaniæ*, Cassaignes ; *Luctus*, Luc. Sur le territoire de Luc se trouvait le fief de Saint-Denis, appartenant à l'évêché d'Alet, et qui était un ancien ermitage remontant aux temps les plus reculés.

Une autre charte du roi Charles-le-Simple, datée de

Digitized by Google

931, concède à l'abbaye de Saint-Hilaire la possession de Valmigère qui est appelé *Villula-de-Valourso*, le village du Val-d'Ours. Ce village donna son nom à la montagne d'Ournes qui renferme une mine de manganèse en pleine exploitation.

Parmi les communes dépendant de cette seigneurie trois seulement se font remarquer comme possédant des restes de monuments historiques.

I.

PEYROLLES.

Il existe sur le territoire de cette commune, au lieu dit *Pountils*, un monumeut druidique très-bien conservé. C'est un peulvan ou pierre-levée qui se dresse aux abords du chemin vicinal d'Arques ; on l'appelle *La Peyro dréto*. Nous sommes fondé à croire qu'il existe sous ce peulvan une cavité, grotte naturelle ou caverne creusée de main d'homme, dans laquelle il serait bon de pratiquer des fouilles.

Peyrolles possédait autrefois un donjon ou tour féodale dont la construction remontait au treizième ou quatorzième siècle, et qui avait été construite probablement par Gilles de Voisins. Cette tour n'existe plus. Il en est fait mention dans le dénombrement des biens de la seigneurie d'Arques de 1685, de la façon suivante : « *Une tour découverte qui est édifiée sur un terrain de cinq cannes* ».

Digitized by Google

II.

SERRES.

Serres possède un manoir seigneurial qui date du dix-septième siècle et qui, d'après un document déposé aux archives de cette commune, fut construit par un bourgeois anobli à qui l'évêque d'Alet avait cédé ce village moyennant le paiement de la mense. Ce manoir est délabré en grande partie et exigerait de coûteuses réparations pour être habitable. D'après un acte qui fait partie du cartulaire de Serres, ce manoir fut édifié sur les ruines d'un ancien château-fort. Or, ce château-fort, qui remontait à une haute antiquité, était la forteresse wisigothe de *Serræ* — les défilés — qui gardait le point de jonction des vallées de la Salz et du Réalsés, et qui, comme l'ancienne forteresse d'Arques, fut détruite par les sarrasins.

III.

COUSTAUSSA.

Le Château.

Le village de Coustaussa fut fondé, comme bien d'autres villarias de la contrée, au huitième siècle. Il est bâti sur une éminence qui domine la vallée de la Salz, en face de Rennes-le-Château.

Digitized by Google

Au douzième siècle Raymond Trencavel, redoutant les compétitions du roi d'Aragon, chercha à se rattacher plusieurs de ses officiers, et à récompenser quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs en créant de nouveaux fiefs.

Pierre de Vilar, son viguier de Rhedæ, lui ayant donné des preuves du plus grand dévouement, il fit pour lui ce que les anciens comtes de Carcassez et de Rhedez avaient fait pour les seigneurs de Castillon, d'Arce, de Caderone, de Termes et bien d'autres grands vassaux. Par une charte, datée de 1157, il lui fit don du village de Coustaussa et de son vaste territoire, sous la condition qu'il y bâtirait un château. Voici un extrait de ce document :

« *Dono tibi et infantibus tuis in perpetuum villam* « *meam quæ dicitur Constanticum ut castellum ibi* « *faciendum.* »

« Je te donne à perpétuité pour toi et pour tes des- « cendants mon village de Coustaussa pour y bâtir un « château.

Pierre de Vilars remplit la condition qui lui était imposée par cette donation, et construisit le château dont on peut encore admirer les belles proportions, bien qu'il soit en état de ruine.

Malgré les remaniements qu'a subis cet édifice à diverses époques, et notamment après qu'il eut été démantelé par l'une des armées de Simon de Montfort, on peut encore reconnaître la forme du donjon placé au centre de cette forteresse et faisant face au midi et au nord. On remarque aussi les restes d'une tour en poivrière qui garnit l'un des angles du rempart du côté du levant.

Digitized by Google

A peine fut-il construit que Pierre de Vilar s'assura du concours de quelques barons de la contrée en cas d'une attaque. Les seigneurs Oton d'Aniort, Guillaume d'Arce et Ugon de Caderone réunis dans l'église Saint-Martin de Limoux jurèrent sur les saints évangiles, en 1172, de défendre le château de Coustaussa au profit de Pierre de Vilar, son seigneur, et du comte Roger.

Quand survint la guerre des Albigeois, l'une des armées de Simon de Montfort s'empara, en 1210, du château de Coustaussa à la suite de la bataille qui eut lieu dans la vallée de la Salz et dont nous avons donné le récit dans notre notice sur Couiza.

Quelques mois après le château fut repris par l'armée de Raymond Roger et mis en état de défense. Les Croisés en firent le siège qui dura plusieurs jours, et finirent par s'en emparer de nouveau. Les malheureux habitants qui s'étaient réfugiés dans le château, ainsi que les hommes d'armes qui le défendaient, durent se rendre à discrétion. On vit alors se renouveler les scènes de cruauté par lesquelles les Croisés avaient marqué leurs victoires dans le pays de Termes. La garnison du château fut égorgée. Quant aux habitants du village, ils furent chassés de leurs demeures.

Quand la guerre des Albigeois eut fini son œuvre, quand le pays fut pacifié, le château de Coustaussa passa au pouvoir de la famille de Montesquieu, à la suite des arrangements survenus entre le roi de France et Olivier de Termes dont les Montesquieu étaient les alliés.

Le château de Coustaussa devenu un modeste manoir seigneurial était encore habité par ses anciens

Digitized by Google

propriétaires au commencement de ce siècle. Il fut vendu, en 1807, avec les terres et le moulin qui en dépendaient. Peu d'années après, l'acquéreur n'habitant pas le château de Coustaussa et trouvant trop coûteux l'entretien de ce vaste édifice, le démolit pièce à pièce et en vendit les matériaux. Il ne resta dès lors que le squelette de cette antique demeure seigneuriale, et le temps achève, de jour en jour, l'œuvre de destruction commencée il y a un demi-siècle.

En dehors des villages que nous venons de passer en revue, la baronnie de Couiza et Arques comprenait diverses localités dont nous n'avons pas à nous occuper; car elles faisaient partie du Pays de Termes et n'étaient pas comprises, par conséquent, dans le diocèse d'Alet.

LA SEIGNEURIE DE RENNES.

La seigneurie de Rennes fut créée vers la fin du treizième siècle, au profit de Pierre ou Perrot de Voisins, à la suite du partage du vaste fief qui avait été donné en assignat à Pierre de Voisins, sénéchal de Simon de Montfort.

Cette baronnie comprenait, outre son chef-lieu, l'ancienne cité de Rhedæ, devenue le village de Rennes-le-Château, divers bourgs et villages dont quelques-uns ont un passé historique intéressant.

Digitized by Google

I.

CADERONE.

Catarona.

Le château et le village de Caderone existaient au onzième siècle. Il est souvent question des seigneurs de ce nom dans l'histoire du Languedoc. Pierre Arnaud de Caderone vivait en 1111. Il paraît qu'il demeura toujours fidèle à Bernard Aton, comte du Carcassez et de Rhedez, car il ne figure pas parmi les nobles rebelles qui, en 1124, firent leur soumission par un acte authentique de foi et hommage.

Son petit-fils Hugues ou Ugo de Caderone jura, en 1172, l'assistance à Pierre de Vilar, viguier de Rhedæ. C'est probablement à lui que la légende attribue le distique suivant :

Ugo, Seignou de Catarouno,
Nou crignis rés hors lé qué trouno.

Son fils Hugues ou Hugo II fut, lors de la guerre des Albigeois, l'un des plus vaillants défenseurs du comte Raymond Roger. Après la croisade ses biens furent confisqués. Cette famille dut s'éteindre à cette époque, car l'histoire n'en fait plus mention. Quelque drame terrible se passa peut-être derrière les remparts de ce château et amena l'anéantissement de la vaillante race des seigneurs de Caderone.

Le château de Caderone ne fut pas détruit par

Digitized by Google

l'armée de la croisade. Il parait que Pierre ou Perrot de Voisins l'avait conservé comme manoir seigneurial où il résidait au commencement du quatorzième siècle, peut-être en attendant que le château de Rennes fût restauré. Il existe, en effet, un acte de 1307 consistant en une transaction passée au château de Caderone, entre les syndics de Bugarach et Perrot de Voisins qui portait le titre de *dominus de Rhedes, de Albeduno et de Bugaraggio* — seigneur du Rhedes, du Bézu et de Bugarach.

Le village fut également conservé.

En 1357, les compagnies de routiers firent les plus grands ravages dans le Languedoc, elles détruisirent plusieurs châteaux et villages du Rhedesium. Il est à peu près certain que c'est à ces bandes redoutables que le château et le village de Caderone doivent leur destruction ; car, à partir de cette époque, il n'en est plus question dans les documents relatifs au Rhedesium. Caderone ne figure pas parmi les paroisses de l'évêché d'Alet. L'ancien fief seigneurial de Caderone devint un simple domaine sous la mouvance des seigneurs de Rhedæ.

Il est difficile de préciser le point sur lequel était édifié le château féodal de Caderone. Il s'élevait probablement aux bords de l'Aude sur une masse rocheuse qui s'avance sur le fleuve, à une petite distance de la résidence du propriétaire actuel de ce domaine. Quant au village, la place qu'il occupait est marquée par une propriété en culture qui porte une désignation significative; elle s'appelle *le Cimetière*. Ce nom semble conservé pour perpétuer le souvenir d'une grande catastrophe.

Digitized by Google

II.

BLANCHEFORT

Blancafortax

A l'entrée de la vallée pittoresque qui des bords du Réalsés conduit à Rennes-les-Bains, on remarque d'un côté la montagne dite *le Cardou* qui domine toute la contrée, et en face du Cardou on voit une masse rocheuse de couleur blanchâtre appellée *le Roc de Blanchefort.* Il y a quelques années à peine on remarquait aux abords de ce rocher des vestiges de maçonnerie que le temps a émiettés et dispersés. C'était tout ce qui restait du château de Blanchefort.

Ancienne forteresse wisigothe chargée de garder les approches de la cité de Rhedæ, Blanchefort fut inféodé, au onzième siècle, à l'un des grands vassaux des comtes de Rhedez. Le village qui dépendait de ce château était bâti du côté du midi, sur un large plateau légèrement ondulé.

Les seigneurs de Blanchefort ont leur place marquée dans l'histoire du Rhedesium. Au commencement du douzième siècle, Bernard de Blanchefort se met avec d'autres seigneurs de la contrée en révolte ouverte contre Bernard Aton, vicomte de Rhedez.

Comme plusieurs autres châtelains les seigneurs de Blanchefort possédaient un château relevant du domaine

Digitized by Google

des vicomtes, mais le village avait été fondé par des moines bénédictins de Saint-Polycarpe, et les terres avoisinantes avaient été mises en culture par ces religieux. L'abbaye d'Alet, qui exerçait les droits de l'abbaye de Saint-Polycarpe, revendiqua la possession de Blanchefort, et une bulle du pape Calixte II, datée de 1119, confirma, en faveur de l'abbé d'Alet, la possession de Blanchefort, *castrum de Blancafort.*

Bernard de Blanchefort refusa de se soumettre à cette décision et, aidé de plusieurs autres seigneurs, il eut recours à une lutte armée contre l'abbé d'Alet et contre le comte Bernard Aton pour conserver son domaine. Il y réussit, et c'est à cette condition qu'il déposa les armes, en 1124.

Quand l'armée des Croisés envahit le Rhedesium le seigneur de Blanchefort lutta en loyal chevalier sous la bannière du comte Raymond Roger. Après la défaite, il subit le sort de la plupart des châtelains de la contrée. Son château fut détruit, et ses biens confisqués passèrent entre les mains de Pierre de Voisins. La destruction du village date de la même époque.

Une légende du pays attribue à la reine Blanche la fondation du château de Blanchefort. Il suffit pour prouver la futilité de cette tradition de constater que l'antique forteresse était détruite depuis assez longtemps quand cette princesse se rendit aux thermes de Rennes.

Une autre légende aussi fantaisiste nous apprend que les souterrains de ce château renfermaient une partie du fameux trésor des Wisigoths. Pour expliquer l'origine de cette fable nous allons citer un passage

Digitized by Google

des Mémoires de l'histoire du Languedoc par Catel, conseiller au parlement de Toulouse. Voici ce passage extrait du volume édité en 1633 : « Près des Baings « de Règnes, il y a eu des mines d'or et d'argent, et « on voit encore aujourd'hui de grandes cavernes et « carrières d'où les anciens en ont tiré. Si nous n'en « trouvons pas en si grande quantité, c'est que la dé- « pense est trop grande et que nous n'avons pas l'in- « dustrie de savoir le tirer. C'est pourquoi nos ancêtres « avaient coutume d'aller chercher de grandes trou- « pes comme des colonies d'Allemands pour tirer ces « précieux métaux. »

Nous devons ajouter que le puits principal qui donnait accès dans les mines était creusé au pied des murailles de Blanchefort. On peut, encore de nos jours, voir ce puits qui descend jusqu'à une certaine profondeur. Les populations du moyen-âge croyaient que les métaux précieux extraits de cette mine provenaient non d'un gisement incrusté dans le sol, mais d'un dépôt d'or et d'argent en lingots enfoui dans les caves de la forteresse par ses premiers maîtres, les rois Wisigoths.

En face de Blanchefort se dresse le pic appelé *Le Cardou* qui était célèbre, il y a trois siècles, par une carrière de kaolin qui fut exploitée pendant de longues années.

Digitized by Google

Seigneurs du Bezu (1200-1240)

Bernard Sermo I — Guilhem Sermo — Guerreria d'Albesun
épousa N... d'où — épousa Guilhem de Pierrepertuse, d'où

Bernard Sermo II — mabilia
qui épousa
rossa, fille de Pierre
Pouantier et femme
de Hugues Ar-
mingaud.

Bernard de Pierrepertuse — Guilhem de Pierrepert
épousa Bernarda,
fille de Jordan de
Cabaret

III.

LE BEZU

Albedunum

Le château du Bezu dont on peut encore admirer les ruines majestueuses était comme Blanchefort une forteresse wisigothe. Il défendait le chemin stratégique qui allait de Rhedæ en Espagne. Rhedæ au couchant et le Bezu au levant gardaient la vaste plaine de Lauzet qui a dû être le terrain de bien des luttes.

Le château du Bezu qui s'appelait au moyen-âge tantôt Albefuvum et tantôt Albedunum est désigné par Dom Vaissette sous le terme de Albedum.

Le Bezu fut inféodé par l'un des comtes de Rhedez à un seigneur dont nous ne connaissons pas le nom. C'était un simple chevalier à qui son suzerain donna la forteresse. Il en prit le nom et s'appela : Dominus de Albedunum. Nous voyons figurer les châtelains du Bezu dans plusieurs actes et l'un d'eux fit partie des nobles qui se révoltèrent contre Bernard Aton.

Dom Vaissette rapporte, mais sans entrer dans aucun détail, que le château appelé Albedum fut assiégé par l'une des armées de Simon de Montfort qui parvint à s'en emparer et le détruisit complètement. Les ruines de ce château féodal, qui ne fut jamais reconstruit, sont très-intéressantes à visiter.

Le village du Bezu et sa petite église, abritée der-

Les Seigneurs du Bezu étaient en 1210 deux frères, Bernard et Guilhem Sermo qui furent une guerre terrible à Montfort. Déclarés faudits, ils ne furent cependant pas dépossédés ; leur sœur, Guerreria, avait épousé Guilhem de Pierrepertuse qui fut aussi un faudit enragé. Mais, en 1240, le femme Bernard Sermo et ses cousins, Bernard et Guilhem de Pierrepertuse, ayant pris les armes en faveur de Tremavel, ils furent excommunés et exhérédés. Le Bezu fut rasé. Bernard Sermo II, obligé de fuir dans

Digitized by Google

le Roussillon, y était encore en 1260. C'est là qu'il rencontra cette Grossa, fille de Pierre de Podio, déjà mariée à Hugues Armengaud, fondit comme lui et que, puis d'une passion terrible — il l'enleva à son mari et dit-on, l'épousa quoique son premier mari ne fut pas mort.

rière un pli de terrain à une petite distance des ruines du château, sont placés dans une situation des plus pittoresques.

A une petite distance des ruines de la forteresse du Bezu on remarque, du côté du levant et le long de l'ancienne voie romaine, un manoir du quinzième siècle ayant appartenu au seigneur de Rennes. Ce manoir, appelé le château des Tipliés, fut détruit en partie par les Calvinistes en 1573. On n'y trouve que quelques pans de murs et des restes de deux tourelles.

IV.

BUGARACH

Bugaraggium

La fondation de Bugarach remonte à une haute antiquité. Tout nous porte à croire que, comme le hameau de Parahou qui l'avoisine, Bugarach fut un oppidum gallo-celtique établi au pied du fameux pic qui, avant la conquête romaine servait de limite entre la Gaule Narbonnaise et le pays des Sardons devenu plus tard le Roussillon. Il est fait mention pour la première fois du lieu de Bugarach dans le cartulaire de l'abbaye de Saint-Polycarpe, vers la fin du neuvième siècle. On lit en effet dans une charte du roi de France Eudes ou Odon, datée du mois de juin de l'an 889 que nous avons déjà citée, que ce prince, confirmant en faveur

Digitized by Google

des abbés de Saint-Polycarpe les donations faites par les rois ses prédécesseurs, leur garantit la possession de divers villages parmi lesquels figure Bugarach : « *Et « in Burgaragio terras cultas et incultas sicut in eorum « continentur cartulis.* » (Les terres cultes et incultes de ce village telles qu'elles figurent dans leurs titres.)

Bugarach était donc un ancien oppidum remontant à une époque antérieure à la conquête romaine, et qui, à travers les diverses phases de la destinée du Rhedesium, était devenu une dépendance du domaine ecclésiastique.

Lorsque pendant le moyen-âge tant d'autres villages devenaient des fiefs au profit des seigneurs feudataires des comtes de Rhedez, Bugarach demeura attaché à l'abbaye d'Alet qui avait absorbé celle de Saint-Polycarpe, et grâce à cette situation exceptionnelle les habitants de cette commune conservèrent les droits et privilèges que leur avaient concédés les prieurs de l'abbaye, privilèges qu'ils eurent le soin de revendiquer toutes les fois qu'ils furent menacés de les perdre.

Après la guerre des Albigeois Bugarach fut confisqué, comme tant d'autres villages, au profit du vainqueur, et figura dans l'assignat de Pierre de Voisins. Il échut à Perrot de Voisins dans le partage des biens de son père. A peine furent-ils placés sous la mouvance de leur nouveau seigneur que les habitants de Bugarach revendiquèrent les droits et privilèges que leur avaient concédés depuis plusieurs siècles les moines de Saint-Polycarpe. Perrot de Voisins résista comme avait résisté son frère Janot vis-à-vis des tenanciers d'Arques. Mais une rébellion éclata à Bugarach, et Perrot de

Digitized by Google

rial de D'Hozier, le blason de Bugarach porte : « D'or tranché d'Azur. »

V.

RENNES-LES-BAINS

On a beaucoup écrit sur Rennes-les-Bains, et l'un des derniers venus parmi les écrivains qui se sont occupés de cette station thermale est M. le docteur J. Gourdon qui, dans son livre intitulé : *Stations thermales de l'Aude*, nous a laissé une étude assez complète sur ce sujet intéressant.

Un seul point est demeuré obscur pour M. le docteur Gourdon comme aussi pour les historiens ou commentateurs qui l'ont précédé. Nous voulons parler du nom primitif de Rennes-les-Bains, et c'est vers ce sujet que nous avons cru devoir porter nos investigations. Cet écrivain, d'accord sur ce point avec d'autres auteurs, constate qu'il n'existe jusqu'à présent aucune indication précise à cet égard. Néanmoins, il admet, non sans quelque hésitation, que cette localité est l'antique Redda ou plutôt la primitive Redda, dont le nom fut attribué plus tard, dit-il, à l'oppidum construit sur la montagne voisine (Rennes-le-Château).

Aucune charte, aucun diplôme n'applique ce nom de Redda aux thermes de Rennes, pas plus qu'au village de Rennes-les-Bains. Cette localité est désignée

Digitized by Google

dans les titres seigneuriaux tantôt sous le nom de *Villaria de Balneis*, tantôt sous celui de *Bains de Montferran*, du nom du village de Montferran qui y est contigu. Mais ces désignations sont d'origine relativement récente puisqu'elles étaient employées au XIe et au XIIe siècle. Ce n'est qu'au XVIe siècle que les thermes de Rennes qui ne formaient pas encore un village, mais un simple hameau dépendant de la communauté de Montferran, subirent un changement. La châtellenie de Rhedæ ou de Rhedez fut morcelée et partagée entre les descendants de Perrot de Voisins. L'un d'eux, représentant la branche aînée, eut dans son lot une seigneurie composée des villages de Rhedæ, le Bezu, Saint-Just, Monferran et les Bains. C'est à cette époque que les thermes dont nous esquissons la monographie reprirent leur nom primitif, le nom qu'ils portaient à l'époque gallo-romaine, et ce nom, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, est celui de Rennes qu'on écrivait Règnes ou Reynes (en patois *Reynés*). Voici sur quoi repose notre opinion. Les sources thermales dans ces temps reculés étaient toutes désignées par un nom composé dans lequel figurait comme premières lettres ou comme terminaison le monosyllabe *ès*, qui en langue celtique et plus tard en langue wisigothe signifiait eaux. Ainsi nous pouvons citer Caldiès ou Caudiés, Thuès, Reynès, Espyra dans les Pyrénées-Orientales, Escouloubre dans l'Aude, qui étaient autant de sources thermales. Les sources de Rennes reçurent donc, dans ces temps primitifs, comme la source similaire située au pied des Albères dans le Roussillon, le nom de Reynès qui signifiait eaux royales. Il

Digitized by Google

Voisins dut faire droit à la requête de ses vassaux, ainsi que le constate la transaction passée à Caderone en 1307. Il paraît que cette transaction ne fut pas fidèlement exécutée par les héritiers de Perrot de Voisins ; car à diverses reprises les habitants de Bugarach se mirent en état d'hostilité ouverte contre leur seigneur.

Le conflit qui existait entre le seigneur de Bugarach et ses vassaux était tellement grave que ceux-ci obtinrent des privilèges de la plus grande importance. Ils avaient le droit de chasser le lapin et de pêcher dans la rivière appelée la Blanque.

Enfin chaque tenancier taillable de la commune avait le droit de vote pour l'élection des consuls et ce vote comptait pour autant de suffrages qu'il y avait d'individus mâles et valides dans son groupe de famille pourvu qu'ils eussent atteint l'âge de seize ans. On remarque à Bugarach les ruines d'un château féodal sur un plateau que couronne le village. Ces ruines se composent des restes de deux tours rondes reliées par des fragments de maçonnerie. La construction de ce château remonte au XIVe siècle, comme celle du château des Tipliés. Vers 1350, à la suite d'un partage de famille entre les petits-fils de Perrot de Voisins, Bugarach devint le centre d'une seigneurie séparée qui comprenait, outre cette localité, quelques villages et domaines voisins. Le nouveau seigneur dut se créer alors une résidence et fit construire le manoir de Bugarach.

D'après le recensement fait à cette époque pour la levée des subsides, le revenu de ce seigneur était de

Digitized by Google

cinq cents livres tournois. Deux siècles plus tard, en 1529, quand fut dressé le rôle du ban et de l'arrière-ban de la noblesse qui fut convoquée à la montre ou revue passée à Caunes en Minervois, le seigneur de Bugarach, Sougraigne et Coustaussa figura pour un homme d'armes.

Le château de Bugarach n'eut pas une longue durée. Pendant la seconde moitié du XVIe siècle, les guerres de religion amenèrent de grands désastres dans les Corbières. Après s'être emparés de la ville d'Alet, en 1573, les Calvinistes pénétrèrent dans les Corbières et s'emparèrent de plusieurs châteaux et villages et notamment du château de Bugarach qu'ils ne purent conserver. Quelques années après, en 1586, les religionnaires qui avaient dû abandonner le château de Couiza envahirent de nouveau les Corbières ayant à leur tête le duc de Montmorency. Ils se présentèrent en force devant le château de Bugarach qui était en bon état de défense, mais qui tomba en leur pouvoir après un siége meurtrier.

Le château de Bugarach ne fut pas reconstruit. Quelques fragments de ses tours et de ses murailles sont demeurés debout comme pour rappeler le souvenir attristant des haines religieuses.

A partir du XVIIe siècle, Bugarach dépendit de la seigneurie de Saint-Just et ne posséda plus de manoir seigneurial.

Bugarach fut érigé en chef-lieu de canton dès les premières années de la Révolution, mais il perdit ce titre peu de temps après.

D'après le livre de M. A. C. P., extrait de l'armo-

Digitized by Google

rial de D'Hozier, le blason de Bugarach porte : « D'or tranché d'Azur. »

V.

RENNES-LES-BAINS

On a beaucoup écrit sur Rennes-les-Bains, et l'un des derniers venus parmi les écrivains qui se sont occupés de cette station thermale est M. le docteur J. Gourdon qui, dans son livre intitulé : *Stations thermales de l'Aude*, nous a laissé une étude assez complète sur ce sujet intéressant.

Un seul point est demeuré obscur pour M. le docteur Gourdon comme aussi pour les historiens ou commentateurs qui l'ont précédé. Nous voulons parler du nom primitif de Rennes-les-Bains, et c'est vers ce sujet que nous avons cru devoir porter nos investigations. Cet écrivain, d'accord sur ce point avec d'autres auteurs, constate qu'il n'existe jusqu'à présent aucune indication précise à cet égard. Néanmoins, il admet, non sans quelque hésitation, que cette localité est l'antique Redda ou plutôt la primitive Redda, dont le nom fut attribué plus tard, dit-il, à l'oppidum construit sur la montagne voisine (Rennes-le-Château).

Aucune charte, aucun diplôme n'applique ce nom de Redda aux thermes de Rennes, pas plus qu'au village de Rennes-les-Bains. Cette localité est désignée

Digitized by Google

dans les titres seigneuriaux tantôt sous le nom de *Villaria de Balneis*, tantôt sous celui de *Bains de Montferran*, du nom du village de Montferran qui y est contigu. Mais ces désignations sont d'origine relativement récente puisqu'elles étaient employées au XIe et au XIIe siècle. Ce n'est qu'au XVIe siècle que les thermes de Rennes qui ne formaient pas encore un village, mais un simple hameau dépendant de la communauté de Montferran, subirent un changement. La châtellenie de Rhedæ ou de Rhedez fut morcelée et partagée entre les descendants de Perrot de Voisins. L'un d'eux, représentant la branche aînée, eut dans son lot une seigneurie composée des villages de Rhedæ, le Bezu, Saint-Just, Monferran et les Bains. C'est à cette époque que les thermes dont nous esquissons la monographie reprirent leur nom primitif, le nom qu'ils portaient à l'époque gallo-romaine, et ce nom, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, est celui de Rennes qu'on écrivait Règnes ou Reynes (en patois *Reynés*). Voici sur quoi repose notre opinion. Les sources thermales dans ces temps reculés étaient toutes désignées par un nom composé dans lequel figurait comme premières lettres ou comme terminaison le monosyllabe *ès*, qui en langue celtique et plus tard en langue wisigothe signifiait eaux. Ainsi nous pouvons citer Caldiès ou Caudiés, Thuès, Reynès, Espyra dans les Pyrénées-Orientales, Escouloubre dans l'Aude, qui étaient autant de sources thermales. Les sources de Rennes reçurent donc, dans ces temps primitifs, comme la source similaire située au pied des Albères dans le Roussillon, le nom de Reynès qui signifiait eaux royales. Il

Digitized by Google

nous reste maintenant à expliquer comment le nom primitif de Rennes ou, d'après nous, Reynés, a été rétabli à une époque relativement récente et a été conservé depuis lors.

Dans le dénombrement des seigneurs qui figurèrent le 25 mai 1529 à la revue passée à Caunes en Minervois par le connétable Anne de Montmorency, se trouvait Gaufred ou Godefroi d'Hautpoul, baron de Rennes, qui est ainsi qualifié : « Le seigneur de Reynes et le Besum, un homme d'armes et deux archers. » Le nom de Rennes était créé ou plutôt retiré d'un long oubli.

Tous les écrivains qui se sont occupés de recherches sur les thermes de Rennes s'accordent à signaler les résultats de nombreuses découvertes faites sur deux points de cette commune. D'après un mémoire lu en 1746 à l'Académie des sciences de Toulouse, on avait déjà constaté depuis plusieurs années l'existence aux abords de la source de la Reine des restes d'une piscine en marbre et des vestiges d'un édifice ressemblant aux thermes dont on voit les ruines à Rome. D'un autre côté, on a découvert, à diverses reprises, dans la petite plaine qui s'étend entre le village et le hameau du Cercle des débris de sculpture et des matériaux d'architecture qui pourraient bien être des restes d'un temple. On a recueilli sur le même point deux statuettes, des vases, des lampes en terre cuite, comme aussi beaucoup de médailles de types variés avec les effigies de divers empereurs. De l'ensemble de ces découvertes on a conclu que les thermes de Rennes avaient acquis une certaine importance sous la domination romaine;

Digitized by Google

mais nous pensons qu'on a été trop exclusif, et qu'il convenait de faire une part aux Wisigoths dans la possession et l'usage de ces divers objets de collection. Le voisinage de la cité de Rhedæ nous prouve que les familles marquantes de cette nation devaient fréquenter les thermes de Rennes. D'un autre côté, on a retrouvé dans les ruines des châteaux d'Arques et du Bezu des objets pareils à ceux que les fouilles faites à Rennes ont mis à jour. Enfin, personne n'ignore que les Wisigoths possédaient en quantité des médailles romaines d'or et de bronze.

Mais avant les Wisigoths et avant les Romains les sources chaudes de Rennes existaient, et les Gaulois Atacins ont dû connaître et fréquenter ce territoire, après lui avoir donné un nom, le nom de *Reynès*. Nous en trouvons la preuve dans un travail de recherches auquel nous nous sommes livré dans ces derniers temps.

Il existe sur la rive gauche de la rivière au-dessus de la source de la Reine un amas de cendres mêlées de détritus de diverse nature que l'on avait cru jusqu'à présent être un amas de décombres provenant de la démolition d'une maison romaine écrasée par la chute d'un énorme rocher. Mais nous avons constaté que nous nous trouvions en présence d'un tumulus remontant au temps des Gaulois. Voici en quoi consiste ce tumulus de l'espèce appelée *motte* ou *éminence*. Des travaux de tranchée opérés en face de l'Hôtel de la Reine sur le flanc de la montagne ont mis à jour, presqu'au niveau de la route, une couche de cendres pétries de charbons, d'ossements de poulets et de lapins, d'arêtes de poisson, et d'écailles d'huîtres de l'Océan.

Digitized by Google

Parmi ces débris de substances alimentaires figuraient quelques briques à crochet et quelques fragments de poterie. Cette couche cendreuse a quatre mètres environ de largeur sur une épaisseur uniforme de quarante ou cinquante centimètres. Elle forme une tranche horizontale tassée entre deux couches de terre végétale. La croûte supérieure de cette terre a une épaisseur de près de deux mètres et est couverte d'un bois taillis de chênes.

Parmi les trois sources thermales de Rennes, la plus célèbre au point de vue historique, la seule dont nous avons à nous occuper, est celle que l'on appelle le Bain de la Reine. Une vieille chronique, passée à l'état de légende, nous apprend que ce nom lui fut donné par une reine du nom de Blanche. Nous devons constater que, d'après les recherches auxquelles nous nous sommes livré, nous avons acquis la certitude que la légende est ici de l'histoire. La princesse de sang royal qui a donné son nom à la source de la Reine, est Blanche de Bourgogne devenue reine de Castille par son mariage avec Pierre-le-Cruel. La reine Blanche ayant fait un long séjour dans le château de Pierre-Pertuse, son histoire se lie plus intimement avec celle de ce château qu'avec celle de Rennes ; et c'est dans notre monographie de Pierre-Pertuse que nos lecteurs trouveront une notice sur cette malheureuse princesse et le récit de sa station à Rennes-les-Bains.

A part sa fréquentation au temps des Romains dans des conditions qui nous sont presque inconnues, le village de Rennes-les-Bains n'a pas d'histoire. Ce

Digitized by Google

n'est guère que depuis un siècle que cette station balnéaire, trop peu connue jusqu'alors, a acquis une importance qui va grandissant de jour en jour et qui est amplement justifiée.

On remarque sur le territoire de Rennes-les-Bains les hameaux de Montferran et de Lavaldieu, auxquels se rattachent quelques souvenirs historiques.

A proximité de Rennes est le village de Sougraigne, l'antique Sogravia, qui appartenait aux moines de Saint-Polycarpe. La Salz, ou rivière salée, prend sa source au-dessus de Sougraigne.

Armoiries de Rennes-les-Bains, d'après d'Hozier : « De gueules, à une croix alaizée d'or. »

LES TERRES DU ROI

DANS LE PAYS DE RHEDEZ

Après l'annexion de la province de Languedoc à la couronne, le roi saint Louis chargea des commissaires, parmi lesquels figurait Pierre de Voisins, son sénéchal de Toulouse, de rechercher les terres usurpées et indûment distraites du domaine royal. Cette recherche, commencée en 1262, eut pour résultat de remettre au pouvoir du roi de France un immense territoire compris dans l'ancien comté de Rhedez et formant un quadrilatère irrégulier s'étendant du levant au couchant, depuis le territoire de Bugarach jus-

Digitized by Google

qu'aux bords de l'Aude, et du nord au midi, depuis les territoires de Rennes-le-Château et du Bezu jusqu'à la forêt des Fanges.

Cette partie du Rhedesium qui formait avant le treizième siècle une dépendance de la cité de Rhedæ était dépeuplée et tout-à-fait inculte. On l'appelait le pays de la vallée d'Arèze ou vallée Arèse (*valles arida*), du nom de cette longue coupure de terrain qui borde au nord la forêt des Fanges depuis l'Aude jusqu'au col de Saint-Louis.

A peine remis en possession de ce territoire le roi de France le tailla en fiefs, et le premier de ces fiefs porta le nom du grand-père de son fondateur. Le village de Saint-Louis fut créé, et pour y attirer et y rattacher des habitants les agents de la royauté leur concédèrent des droits d'usage, de forestage et de dépaissance dans la forêt des Fanges. Nous avons trouvé dans les archives de cette commune un document remarquable. Il nous apprend que la veille des calendes de février de l'an 1300, il fut passé entre le roi de France et Guillaume de Castelpor un acte de paréage pour conserver l'indivis de la vallée d'Arèze. Les parties contractantes étaient le chevalier de Caperis, sénéchal de Carcassonne, traitant pour Philippe IV, roi de France, d'une part, et Guillaume de Castelpor, chevalier, agissant pour lui et ses neveux, héritiers de Roger de Castelpor.

Il est dit dans cet acte que dans la vallée d'Arèze, il serait construit un bourg ou bastide qui porterait le nom de Saint-Louis, dans lequel il serait bâti un château par le seigneur et un autre par le roi, qu'il y

Digitized by Google

serait institué des recteurs ou ministres compétents, des échevins et des tabellions, qu'il y serait créé des marchés et des foires, qu'il y serait construit un moulin à farine,

L'acte dit : *faciat bastidam in honore dei et sanctorum.*

La construction du château actuel remonte à 1750.

Quelques années après, toujours sous le règne de Philippe-le-Bel, en 1300, de nouvelles inféodations furent établies dans la vallée Arèze, et c'est alors que prirent naissance de nouveaux villages que l'on appela Bastides.

Ces villages ou bastides reçurent les noms de :

SAINT-JULIA ou SAINT-JULIEN,
SAINT-FERRIOL,
SAINT-EUGÈNE,
SAINT-JUST.

Le village de Saint-Eugène n'existe plus. On ne remarque sur l'emplacement qu'il occupait qu'un corps de domaine avec ses constructions, au milieu desquelles on retrouve les vestiges d'une église.

Saint-Julia et Saint-Just n'offrent rien de remarquable.

Saint-Ferriol possède un antique manoir qui se composait de vastes bâtiments sans aucun style architectural, flanqué aux quatre angles de tours massives, les unes arrondies, les autres carrées. Une partie de ce bâtiment a été remplacée par une maison bourgeoise. Devant le château s'étend un préau défendu par un mur à hauteur d'appui.

Digitized by Google

L'ABBAYE DE SAINT-POLYCARPE

ET SES DÉPENDANCES

L'abbaye de Saint-Polycarpe est un des plus anciens monastères du pays de Rhedez. Sa création est néanmoins postérieure à la fondation de celle d'Alet, dont elle est voisine. Un noble espagnol du nom d'Attala quitta sa patrie envahie par les Sarrasins, vint s'établir dans le Rhedesium, et se retira dans un petit monastère, presque un simple ermitage, situé sur les bords du ruisseau dit Rieugrand, et qui portait le nom de monastère de Saint-Polycarpe. Attala devint prieur de cette maison conventuelle et, grâce à ses richesses, la dota largement. Charlemagne accorda à l'abbé Attala certains privilèges qui furent confirmés et augmentés par ses successeurs, Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve. Néanmoins ce n'est, si nous pouvons parler ainsi, qu'à titre gracieux que l'on donna au couvent de Saint-Polycarpe le nom d'abbaye. Ce ne fut qu'un simple prieuré qui, malgré les compétitions réitérées des abbés de Lagrasse, demeura toujours sous la dépendance de l'abbaye d'Alet. Du reste, jusqu'en 1090 les supérieurs de ce monastère ne portèrent que le titre de prieur qui fut remplacé à cette époque par celui d'abbé, sans cependant que les droits et privilèges du couvent fussent augmentés, et surtout sans que l'abbaye d'Alet renonçât à sa domi-

Digitized by Google

nation. En effet, dans un concile tenu à Toulouse en 1119, sous la présidence du pape Calixte II, les seuls abbés qui eurent le droit d'assister à cette assemblée, concurremment avec les évêques de la région, furent ceux de Lagrasse, d'Aniane et d'Alet. Par conséquent, les supérieurs des autres monastères de la contrée n'étaient que de simples syndics ou prieurs. Ce fut précisément dans ce concile que fut confirmée au profit de l'abbaye d'Alet la possession des monastères de Saint-Polycarpe et de Saint-Paul-de-Fenouillet.

Enclavé pour ainsi dire entre l'abbaye d'Alet, celle de Lagrasse et celle de Saint-Hilaire, le prieuré de Saint-Polycarpe ne pouvait élargir son domaine qu'en créant des villages en dehors de sa circonscription, et en transformant certains oppidums wisigothiques perdus dans les montagnes. C'est une justice à rendre aux religieux de cette maison que de constater la grande part qu'ils prirent au développement moral et matériel des populations. On leur doit la fondation des villages de Gaja et de Malras dans le Bas-Razés, du hameau de Salles, près Limoux, de Luc-sur-Aude, Terroles, Peyrolles et Cassaignes, dans le Haut-Razés. On leur doit aussi l'agrandissement des villages de Bugarach et de Cornanel. Une charte du roi Eudes ou Odon, que nous avons déjà citée, datée du mois de juin 898, confirme en faveur du prieuré de Saint-Polycarpe la possession de ces divers villages qui étaient depuis longtemps sa propriété. L'œuvre de ces religieux, qui furent de vrais pionniers et puis de vrais missionnaires dans un pays presque sauvage, ne leur profita guère; car, par suite des usurpations des sei-

Digitized by Google

gneurs voisins, le couvent fut dépouillé de la majeure partie de ses possessions, et ce ne fut que par suite de sa soumission à l'abbaye d'Alet qu'il conserva une maigre partie de son domaine.

Ce serait nous écarter des limites que nous nous sommes tracées que de refaire après d'autres écrivains l'histoire de la grandeur et de la décadence du couvent de Saint-Polycarpe, pendant dix siècles de durée jusqu'en 1773, date de la fin tragique du dernier religieux, de celui qui, après l'abolition de la maison conventuelle, après la mort ou le départ de ses frères, avait voulu demeurer seul comme une vivante épave d'un grand désastre. Ce sujet a été traité par un écrivain anonyme, dans un livre remontant à un siècle et demi, intitulé *Histoire de Saint-Polycarpe,* et ceux qui sont venus après lui n'ont fait que reproduire son récit. Trente-six abbés supérieurs avaient dirigé ce monastère, mais à partir de 1525 la plupart d'entre eux le régirent par commande.

Une petite partie des constructions de l'abbaye de Saint-Polycarpe est encore debout. On remarque notamment quelques arceaux des galeries claustrales qui donnent une idée des conditions architecturales du cloître, lequel se rapprochait de celui de Saint-Hilaire qui est encore debout dans sa forme et ses dimensions. L'église seule du couvent a été conservée et est devenue l'église paroissiale du village. Son porche est surmonté d'un clocher de forme carrée se terminant par une toiture pyramidale comme celui de Campagne-sur-Aude.

Près du village de Saint-Polycarpe on trouve du

Digitized by Google

côté du midi le hameau d'Arce, et sur un terrain avoisinant on remarque les ruines d'un vieux château auquel se rattachent quelques souvenirs historiques. Les seigneurs d'Arce jouèrent souvent un rôle assez marquant parmi les nobles de la contrée feudataires des comtes de Rhedez, et qui étaient souvent en rebellion contre leur souverain. Le château d'Arce fut démoli lors de la guerre des Albigeois.

On a trouvé aux environs de Saint-Polycarpe des haches en silex et d'autres traces de l'époque gallo-celtique.

CORNANEL — *Castrum Cornilianum* — figure parmi les villages qui, au neuvième siècle, appartenaient à l'abbaye de Saint-Polycarpe. Le village de Cornanel fit partie plus tard de la mense directe des abbés d'Alet. On y remarque un château qui fut construit par un évêque d'Alet vers le quinzième siècle, et que les prélats ses successeurs habitèrent souvent. Ils y trouvaient, outre l'avantage de la proximité de Limoux, les agréments d'une résidence champêtre et d'un site des plus agréables. Quand les Calvinistes, en 1578, eurent détruit l'église cathédrale et le palais épiscopal d'Alet, ils parvinrent aussi à s'emparer de Cornanel; mais ils ne purent détruire le château qui devint pendant de longues années la résidence permanente des évêques.

MAGRIE possédait un prieuré fondé par les abbés de Saint-Polycarpe. Ce village, appelé dans les anciennes chartes *Magrianus*, est un des plus anciens du Razés.

Digitized by Google

Au treizième siècle Magrie passa au pouvoir des chevaliers de Malte qui l'érigèrent en commanderie, comme Douzens.

Enfin, nous devons mentionner aussi comme des dépendances du monastère de Saint-Polycarpe Saint-Couat-du-Razés qui formait, au seizième siècle, une seigneurie comprenant les deux villages de Saint-Couat et de Bourigeole, et une autre seigneurie se composant des villages de Festes et Saint-André.

Les armoiries de Saint-Polycarpe, d'après l'armorial de D'Hozier, sont : « D'azur à un anile de sable. »

Digitized by Google

LIVRE II

LE PAYS DE SAULT. — LE DONNEZAN. [1]

LE CAPCIR.

I.

LE PAYS DE SAULT

Le Pays de Sault formait, comme le pays de Rhedez ou Razés, un territoire considérable de l'ancien diocèse d'Alet. Ce territoire correspond dans la nouvelle division administrative au canton de Belcaire et à une partie du canton d'Axat. Il touchait d'un côté au cours de l'Aude qui le séparait du pays de Fenouillèdes, et de l'autre il confinait au comté de Foix.

Le Pays de Sault que Pline a désigné sous le terme de *Saltus pyreneus*, forêt pyrénéenne, et qui au moyen-âge s'appela *Pagus Saltensis*, pays de bois ou de forêts, a formé de tous les temps un territoire distinct situé *in comitatu Rhedensi*, dans le comté de Redhez.

---

(1) Au Moyen-Age, ce territoire s'appelait DALMEZAN, et plus tard DONAZAN. L'appellation de DONNEZAN a prévalu de nos jours.

Digitized by Google

LA VALLÉE DU REBENTI

Le Pays de Sault se recommande à l'attention de l'historien et de l'archéologue par les souvenirs intéressants de son passé. La vallée du Rebenti qui coupe ce territoire du midi au nord et, dans son cours inférieur, du couchant au levant, offre surtout un vaste champ d'études. Cette partie des Pyrénées est semée de tours démantelées, de restes d'édifices, vieux décors historiques de ce pays guerrier. Des ruines solitaires surgissent de distance en distance, élevant vers le ciel leurs grandes silhouettes mélancoliques. Chacune de ces ruines a sa légende que les habitants du pays se plaisent à raconter. Si on groupait toutes ces traditions locales, ces récits du foyer, en les dépouillant de leur côté merveilleux, on reconstituerait presque complètement tout le passé historique de cette contrée pittoresque. Une chose digne de remarque, c'est que toutes les légendes villageoises de ces montagnes ont, comme dans les Corbières, un caractère dramatique. Ecoutez les vieilles chansons de ces âpres contrées; ce sont autant d'élégies, de poëmes épiques. L'imagination des habitants se plaît à l'évocation des scènes lugubres du passé. Cela tient à ce que, pendant de longs siècles, il y a eu bien des larmes et bien du sang dans les annales de ce pays des invasions, de ce pays des guerres étrangères et des guerres intestines.

Digitized by Google

La vallée du Rebenti était défendue au moyen-âge par des forteresses et des tours dépendant du comté du Razés ainsi que le prouve le testament du comte Roger-le-Vieux, daté de 1012. Quand on a escaladé ses bords escarpés on trouve sur sa rive droite la plaine d'Aunat parsemée de nombreux villages, et sur la rive gauche le haut plateau de Belcaire qui ne compte que de rares centres de population.

Nous nous occuperons en premier lieu de la vallée. Nous passerons ensuite en revue les localités les plus importantes des hauts plateaux.

L'ABBAYE DE JOUCOU

Quand on remonte le cours du Rebenti à partir de la Pierre-Lis, un chemin de grande communication à peine complètement terminé depuis quatre ans et qui dessert toute la vallée conduit au village de Joucou. La vallée forme sur ce point une gorge resserrée que dominent de hautes montagnes. Joucou, modeste village de deux cents âmes, n'attirerait guère l'attention si son passé historique ne le recommandait au touriste et à l'antiquaire. Aux portes de ce village on remarque quelques ruines d'un ancien monastère qui porta au neuvième siècle le titre d'abbaye.

Les historiens sont d'accord pour signaler l'existence, vers la fin du neuvième siècle, d'un monastère situé sur la rive droite du Rebenti et qui porta le nom

Digitized by Google

de *monasterium sancti Jocobi de Jocundo* — monastère de Saint-Jacques-de-Joucou. Dom Vaissette cite une charte de 873 par laquelle le comte de Barcelone fit don de l'église de Formiguères, dans le Capcir, aux moines bénédictins de l'abbaye de Joucou. Voilà tout ce que l'on sait sur les premiers âges de cet établissement religieux.

Après la croisade contre les Albigeois, en 1269, l'abbé de Joucou assista, avec les abbés d'Alet, de Saint-Hilaire et de Saint-Polycarpe, à l'assemblée des trois états de la sénéchaussée de Carcassonne qui se réunit dans cette ville. Malgré le peu d'importance du couvent placé sous sa direction, l'abbé de Joucou jouissait des mêmes privilèges que les chefs des autres maisons conventuelles de la province.

En 1317, le pape Jean XXII qui en instituant le diocèse d'Alet, opéra de nombreux changements dans la province, unit le monastère de Joucou à la collégiale de Saint-Paul-de-Fenouillet. Un siècle plus tard, par suite d'un accord entre le chapitre de Saint-Paul-de-Fenouillet et l'évêque de Mirepoix, le modeste domaine du monastère passa pendant un certain temps entre les mains de ce prélat.

On a compté vingt-sept abbés ou prieurs qui ont dirigé l'abbaye de Joucou depuis 873 jusqu'à son extinction. L'histoire n'a pas pu nous conserver la liste de ceux qui ont existé antérieurement à l'an 873.

L'abbaye une fois abandonnée ne tarda pas à tomber dans un état de délabrement que nul n'avait intérêt à empêcher. Est-elle tombée en ruines à dater de cette époque, ou bien a-t-elle été démolie lors des

Digitized by Google

guerres de religion en 1570 ? C'est ce que nous ne pouvons préciser d'une manière exacte. De nos jours quelques lambeaux de ruines qui tendent à disparaître servent seulement à indiquer la place qu'occupait l'abbaye de Saint-Jacques-de-Joucou.

LE CHATEAU DE CASTELPOR

Castrum Portis

Parmi les châteaux qui longeaient les rives du Rebenti et que la légende nous désigne comme des forteresses ou des tours de création wisigothe, il en est trois auxquels on ne peut contester cette origine : ce sont les châteaux de Castelpor, d'Aniort et de Belfort. Nous en trouvons une preuve évidente dans la reconnaissance faite par les commissaires royaux que saint Louis chargea, après la réunion du Languedoc à la couronne de France, de faire entrer en son pouvoir les domaines qui en avaient été distraits. C'est à la suite du travail de recherche fait par ces *Missi dominici* que ces trois châteaux redevinrent, à la fin du treizième siècle, des forteresses royales. Après avoir ainsi établi l'origine wisigothique du château de Castelpor nous allons esquisser rapidement les diverses phases de son histoire.

Castrum portis, Castelpor, situé sur la rive droite du Rebenti en face du village de Marsa, était une forteresse chargée, comme son nom l'indique, de la garde d'un passage, d'un col ou d'un défilé.

Digitized by Google

Au neuvième siècle les comtes de Rhedez ne pouvant administrer facilement leur domaine de Sault et surtout le défendre contre les convoitises de leur voisin, le comte de Roussillon, inféodèrent leurs châteaux et leurs villages de la vallée et des hauts plateaux à des seigneurs placés sous leur dépendance. C'est ainsi que la forteresse de Castelpor devint un riche fief qui comprenait Marsa, Quirbajou, le village d'Altozoul aujourd'hui simple métairie, et enfin une grande partie de la forêt des Fanges.

En 1152, le seigneur de Castelpor faisait serment de fidélité pour son château à Raymond Trencavel, fils de la princesse Cécile de Provence.

Ce serment de fidélité fut renouvelé quelques années plus tard quand le fils de Raymond Trencavel eut à lutter contre le comte de Roussillon et de Barcelone qui avait envahi le pays de Fenouillèdes et qui voulait s'emparer du pays de Rhedez.

Quand survint la croisade contre les Albigeois le château de Castelpor ne tomba au pouvoir des lieutenants de Simon de Montfort qu'après une longue résistance. Le seigneur de Castelpor lutta courageusement en faveur de Raymond Trencavel, et lorsque la cause du malheureux prince fut perdue, il fit sa soumission non à Simon de Montfort mais au roi de France.

C'est à dater de cette époque que le château de Castelpor ne fut plus le chef-lieu d'une châtellenie. Il devint ce qu'il avait été, une forteresse royale avec une garnison de trois sergents d'armes, *sirvientes*.

Il est à présumer que le château de Castelpor fut détruit par les armées espagnoles qui ravagèrent le pays de Sault en 1496.

C'était à Roquefeuil que résidait Esclarmonde de Lauraz, la mère des fils d'Amiot, la sœur de Geraldo de Lavaur et d'Aymeric de Montréal. C'est là qu'en 1229 elle reçut le primat Pierre Amiel, venu pour l'interroger sur ses croyances.

Digitized by Google

BELFORT

Castrum de Bellumfortis

Belfort, petit village qui ne compte qu'une population de 140 âmes, a un nom historique qu'il doit à un antique château situé sur un point culminant qui domine la rive gauche du Rebenti, à peu près à égale distance de Castelpor et d'Aniort, ses deux voisins.

Le château de Belfort est, comme ces forteresses, d'origine wisigothe. Il fut construit pour défendre le passage qui, du pays de Kercobs (Le Chalabrais), conduisait à la vallée du Rebenti et à la plaine d'Aunat.

Belfort — La belle forteresse — a joué un rôle marquant dans le passé historique du pays de Sault. Devenu le centre d'une châtellenie importante, il occupe dans les annales de cette contrée le même rang que le château de Castelpor, et sa destinée a subi presque les mêmes phases pendant le moyen-âge. Lors de la guerre des Albigeois, le seigneur de Belfort prit aussi parti pour le comte Raymond Roger, son suzerain légitime, et il subit la punition due à son dévouement en voyant ses biens confisqués quand la croisade eut fini son œuvre.

Belfort avait été compris dans l'apanage ou assignat de Lambert de Thury. Nous trouvons, en effet,

Le seigneur de Belfort, en 1240, était Bernard de Belfort, qui avait épousé Ermengarde de Palayrac. Séduit par Guiard d'Aniort et Olivier de Termes, Bernard prit part à la levée de boucliers de 1240, ouvrit ses portes à Trencavel et fut déclaré fondit — C'est alors que Belfort fut confisqué.

Digitized by Google

dans le dénombrement des concessions et privilèges accordés à ce grand dignitaire :

1° Le village de Belfort avec les moulins.

2° Le droit de péage sur un pont qui, au pied de la montagne où est bâti le village, relie les deux rives du Rebenti. *Bellumfortem cum molendinis et pedagio pontis pro C libris et XVI denariis.* Il n'est pas question du château.

A la suite de la recherche faite par les commissaires du roi saint Louis, en 1252, le Pays de Sault devint terre du roi et les privilèges concédés à Pierre de Voisins et à d'autres seigneurs firent retour à la couronne.

Le château de Belfort, devenu forteresse royale, avec une garnison commandée par trois sergents, fut détruit, en 1473, par les espagnols.

LE CHATEAU D'ANIORT

Castrum Aniorti — Castrum de rupe Aniorti

Château d'Aniort. — Château du rocher d'Aniort, tels sont les noms qu'a porté ce château-fort qui fut construit au septième siècle par les rois wisigoths, et qui est tombé, dix siècles plus tard, avec le titre de forteresse royale.

Le château d'Aniort fut toujours considéré comme une place forte de premier rang tant à cause de ses conditions architecturales que par suite de sa position

Digitized by Google

stratégique. Placé sur un rocher élevé qui domine la rive droite du Rebenti au-dessus du village de Niort, il commandait un ample passage qui, descendant de la plaine de Belcaire, va rejoindre le plateau d'Aunat, après avoir coupé la vallée. Dans les anciens documents qui ont trait à ce château on en parle comme d'un fort inexpugnable. On peut encore juger de ses moyens de défense par la forme du rocher sur lequel il est édifié, et on peut retrouver et suivre sur le sol les traces de ses murailles et de ses tours. Le rocher sur lequel s'élevait cette forteresse est devenu historique, comme la forteresse elle-même, car dans les anciennes chartes on le désigne souvent sous le nom de rocher d'Aniort, *Rupes Aniorti*, au lieu de dire *Castrum Aniorti*.

Le château d'Aniort fut inféodé par l'un des premiers comtes de Rhedez, Argila, qui vivait en 845. Il avait créé en faveur de son fils, Béra II, un apanage dans le Pays de Sault, et de concert avec celui-ci, il créa plusieurs fiefs dans cette contrée afin de s'en assurer la suzeraineté. Le plus important de ces fiefs fut la châtellenie d'Aniort qui se composait des villages d'Aniort, Mazubi, Mérial, Lafajole et Galinagues, et qui se développait dans la partie la plus large et la plus fertile de la vallée. Le seigneur qui fut investi de ce grand domaine, prit le titre de baron d'Aniort, qui devint héréditaire dans sa famille. Ce fut un membre de la famille d'Aniort qui reçut, au onzième siècle, le titre de vicomte de Sault, et qui concentra entre ses mains tous les pouvoirs du comte suzerain de Rhedez, afin de pouvoir défendre le *pagus saltensis* contre les compétitions du comte de Foix.

Digitized by Google

Le nouveau vicomte mit en état de défense le château de Montaillou qui lui appartenait et qui était situé sur les confins du pays de Foix, et il concentra les meilleurs moyens de résistance dans le château d'Aniort qui continua d'être la place forte et le centre d'action dans toute la région.

En, 1172, Othon d'Aniort prêta serment sur les saints évangiles dans l'église de Limoux, s'engageant avec d'autres seigneurs à demeurer fidèle à Raymond Trencavel. La dignité de vicomte fut maintenue chez les membres de la famille d'Aniort, et grâce à leur influence, grâce à leur habile administration, ces loyaux serviteurs des comtes de Rhedez ne trouvèrent autour d'eux que des imitateurs. On ne vit pas se produire dans le Pays de Sault ces actes de félonie et de révolte si fréquents dans les Corbières, où quelques petits barons terriers étaient toujours prêts à entrer en lutte pour agrandir leur domaine aux dépens de leurs voisins ou du comte suzerain.

Le récit de la résistance que firent les membres de la famille d'Aniort quand les lieutenants de Simon de Montfort envahirent le Pays de Sault est devenu légendaire. En véritable preux de ce temps de chevalerie les quatre frères d'Aniort : Géraud, Othon, Bertrand et Raymond d'Aniort, firent revivre la mémoire des quatre fils Aymon, ces modèles des preux du temps de Charlemagne. Les quatre frères, auxquels s'étaient joints deux de leurs cousins de la branche cadette, tenaient tout le pays. Ils possédaient les châteaux d'Aniort, de Castelpor, de Dourne, de Belfort et de Gesse. Tantôt abrités avec leurs hommes d'ar-

Digitized by Google

mes derrière les murailles de leurs châteaux, tantôt en rase campagne, ils résistèrent avec succès à l'armée des Croisés jusqu'au jour où écrasés sous le nombre toujours croissant des ennemis, abandonnés par quelques-uns de leurs alliés et de leurs adhérents à la suite de l'excommunication que le pape prononça contre eux, ils durent déposer les armes. Géraud alla peu de temps après, en 1241, à Duilhac, où se trouvaient les chefs des Croisés qui assiégeaient le château de Pierre-Pertuse. Il offrit de faire sa soumission et, traitant en son nom et au nom de ses frères, il offrit de laisser en gage entre les mains d'Amaury de Montfort les châteaux d'Aniort, de Castelpor, de Roquefeuil et de Dournes jusqu'à ce que l'excommunication fût levée et jusqu'à ce qu'il eût traité des conditions de paix. Ses offres furent acceptées ; mais lorsque le pape Honoré III l'eût réconcilié avec l'Eglise, il ne put obtenir la restitution des châteaux donnés en gage. Il obtint pour toute indemnité, et à titre d'échange, une rente annuelle. Ses frères, de leur côté, reçurent chacun une indemnité. L'un d'eux, qui portait le titre de baron de Castelpor, fut maintenu en possession d'une modique partie de son domaine consistant en la moitié de la vallée d'Arèse qui longe le côté nord de la forêt des Fanges, depuis le col de Saint-Louis jusqu'aux approches de Laval. Or, à cette époque, la vallée d'Arèse ou vallée Arèse était un vrai désert ; car les villages qui l'avoisinent ne furent créés que dans le siècle suivant.

Ainsi la confiscation pour crime d'hérésie fut maintenue contre les quatre frères d'Aniort ; ils furent dé-

Digitized by Google

pouillés de leurs châteaux, de leurs forêts, de leurs villages, de leurs moulins sur le Rebenti. Toutes ces richesses passèrent en partie entre les mains de Simon de Montfort et de ses lieutenants et en partie à la couronne. Le roi de France, qui ne possédait avant la croisade que la moitié de la belle forêt des Fanges, y gagna l'autre moitié qui fut confisquée sur la tête du baron de Castelpor.

Les châteaux de Gesse et de Montaillou furent rasés. Castelpor et Aniort devinrent des forteresses royales. La destinée d'Aniort après sa confiscation offre une particularité singulière. En 1255, le roi Louis IX donna l'ordre à Pierre d'Auteuil, son sénéchal de Carcassonne, de détruire ce château qui était sa principale forteresse dans le Pays de Sault. Il est à présumer que le souverain craignait de voir ce château tomber, comme celui de Quéribus, au pouvoir des partis d'hérétiques qui tenaient encore la campagne dans les Corbières et dans les Pyrénées. Néanmoins, cette mesure ne fut pas exécutée ; car le roi donna contre-ordre, afin sans doute de ne pas affaiblir ses moyens de résistance contre les entreprises du roi Jacques d'Aragon qui voulait faire revivre ses prétendus droits sur la Vicomté de Sault et le comté de Fenouillèdes. Trois ans après, en 1258, intervint le traité entre les deux souverains, aux termes duquel le roi d'Aragon cédait au roi de France les droits qu'il avait sur divers pays avoisinant les frontières et sur les châteaux si nombreux dans cette contrée. De ce nombre étaient le château d'Aniort et les autres châteaux de la Vicomté de Sault. Le roi de France s'empressa l'année suivante

Digitized by Google

d'armer le château d'Aniort et de complèter ses moyens de défense. Il en fit la première place forte de la frontière, en le plaçant au même rang que Puylaurens.

Voici l'état de la garnison du château d'Aniort en 1260.

« *Garnisio de Rupe d'Aniorti* : « *Capellanus.* — « *Unus Balestarius.* — *XXV Servientes.* »

Garnison du Rocher d'Aniort : Un chapelain, — un Arbalétrier ou Archer, — Vingt-cinq sergents.

Puylaurens avait exactement la même garnison.

A partir de cette époque, le roi de France continua à tenir garnison dans le château d'Aniort et dans les autres forteresses royales de ce pays frontière. L'histoire ne nous raconte rien de remarquable sur les destinées de ce château-fort pendant les trois siècles qui suivirent sa réunion à la couronne. Elle nous apprend seulement qu'il résista avec succès aux attaques des compagnies de routiers qui, au quinzième siècle, dévastaient le pays, ainsi qu'aux armées espagnoles qui, à deux reprises, envahirent le bailliage de Sault.

En 1573, le château d'Aniort, dont n'avait pu se rendre maître l'ennemi du dehors, tomba entre les mains de l'ennemi du dedans. Jean de Lévis qui tenait pour la réforme vint l'attaquer avec un parti considérable de Calvinistes, s'en empara et le réduisit en cendres. Cette forteresse-maîtresse du Pays-de-Sault fut démolie complètement, et à peine si quelques lambeaux de ruines marquent la place qu'elle occupait sur le rocher historique qui lui servait de piédestal.

Au pied du rocher d'Aniort, sur la rive droite du Rebenti, on remarque quelques ruines qui touchent

Digitized by Google

presque à l'église du village de Niort. Ces ruines sont tout ce qui reste d'un petit manoir seigneurial que, dans le courant du quinzième au seizième siècle, avait construit un des membres de la famille d'Aniort, l'un des descendants de ces vaillants chevaliers qui avaient lutté contre l'armée de la croisade. Engagiste de quelques terres dans la vallée du Rebenti, il avait voulu, bien que possédant un plus grand domaine dans le Roquefortez, se créer une modeste résidence dans ce pays d'Aniort où ses ancêtres avaient laissé de si grands souvenirs.

Au dix-septième siècle l'antique seigneurie d'Aniort fut morcelée en trois sections, et chaque propriétaire eut son manoir. C'est alors que fut fondé le château actuel de Niort situé dans le village, sur la rive gauche du Rebenti, et qui a été remanié à diverses reprises. En aval de Niort fut créé en même temps le fief de Cazelles qui est aujourd'hui une dépendance du château de Niort.

LE CHATEAU D'ABLE

Ancienne tour wisigothe le château d'Able s'appelait, au dixième siècle, le château de Rebenti, et avait été inféodé à un seigneur qui prit ce nom.

Il était bâti sur un roc escarpé en face de l'abbaye de Joucou.

Nous voyons figurer un Guillaume de Rebenti — Guillelmus de Rebentino — parmi les nobles qui se

Les Seigneurs de Rebenti étaient en 1240 deux frères, Léon et Estold; ils s'insurgèrent avec Gérard d'Aniort en 1240 et furent déclarés faidits. Léon de Rebenti, qui était marié à une certaine Condors ou Comtorena, s'enferma même dans Aniort, avec les fils d'Aniort et Roger de Couilhac. Cependant, dégoûté de la misère, il pétitionna en 1260 pour être remis en possession de ses biens et il consentit

Digitized by Google

soulevèrent, en 1124, contre Bernard Aton. Il fit sa soumission et le vicomte de Sault se porta caution pour lui — *man levavit.* — Nous voyons un siècle plus tard un Pierre-Bernard de Rebenti figurer comme témoin dans un acte consenti par Roger, comte de Razés, en 1183. Le château de Rebenti tomba au pouvoir des armées de Simon de Montfort. Le moulin et les terres furent compris dans l'assignat de Lambert de Thury. A dater du quatorzième siècle, le château de Rebenti fut appelé le château d'Able. Il appartenait, deux cents ans plus tard, à un seigneur du nom de Nègre d'Able. Ce château fut détruit par les Calvinistes en 1572.

Les châteaux d'Able et de Belfort, qui dominaient la plaine de Belvis, gardaient une de ces voies appelées *stratæ* que les Wisigoths avaient établie, et qui reliait le pays de Foix avec le Donnezan et la Cerdagne. Ces routes stratégiques n'avaient qu'une largeur de trois mètres dans les pays montagneux et de quatre mètres dans les plaines. Elles consistaient en une chaussée empierrée ou pavée. Dans les terrains marécageux, des traverses en bois étaient placées de distance en distance. Nos routes forestières sont une imitation de ces antiques chemins. La voie qui traversait la plaine de Belvis était très fréquentée au Moyen-Age, et même dans des temps relativement modernes. Il y a deux siècles, les corps de troupe se rendant du Béarn et du pays de Foix à Mont-Louis passaient par là. On franchissait le Rebenti sur un pont qui s'appelait, au treizième siècle, *pontus de Avinione*, mot que quelques historiens ont traduit,

même à servir de témoin et d'accusateur envers ses anciens compagnons. Les dépositions de Léon de Rebenti ont été publiées par les Enquêteurs royaux. on y voit que c'était un homme brave et un chevalier de mérite.

Il existait d'autres Rebenti, particulièrement à Montréal et à Montcouil.

Digitized by Google

mal à propos, par pont d'Avignon. Le pont d'Avinion s'appelait naguère et s'appelle encore *Pont du Roi.* C'est sur ce pont qu'était perçu, au Moyen-Age, le droit de leude ou péage au profit du seigneur de Belfort.

BELCAIRE

Bellum-quadrum, en langue romane : Bel-caïré.

Dès que le Pays de Sault eut été érigé en bailliage, en 1240, on vit s'élever le château de Belcaire, qui est par conséquent de création royale. Le château royal de Belcaire fut le chef-lieu du bailliage et le bourg de Belcaire fut, à dater de cette époque, le siège de l'administration civile, militaire, judiciaire et forestière du Pays de Sault.

Le château de Belcaire était d'architecture tout-à-fait militaire. Il formait, ainsi que son nom l'indique, un carré long régulier, flanqué de tours massives. Les ruines de ce château que l'on peut admirer encore et qui ont un aspect des plus imposants ne peuvent donner qu'une faible idée des moyens de défense que présentait cette belle forteresse.

Le château de Belcaire était sous le commandement d'un gouverneur militaire dont l'autorité s'étendait sur les forteresses royales de Castelpor, Aniort, Dournes et Belfort. Il fut toujours considéré depuis sa fondation comme une place importante, et les rois de France attachaient un grand prix à sa conservation.

Digitized by Google

En 1272 la solde des sergents en garnison dans cette forteresse fut augmentée. En 1463, le roi Louis XI réorganisa le service et y nomma un nouveau gouverneur. Dix ans après, pendant la longue guerre que soutint ce roi contre le roi d'Aragon, les troupes espagnoles ravagèrent la baillie de Sault, mais ne purent s'emparer ni de Belcaire, ni d'Aniort, ni de Roquefeuil. Le château de Belfort fut le seul qui tomba au pouvoir de l'ennemi et qui fut démantelé.

Quand les longues guerres que la France soutint contre l'Espagne, au quinzième et au seizième siècles, eurent pris fin, les officiers du roi de France qui n'attachaient plus la même importance à l'utilité des places fortes de ce pays-frontière négligèrent leur entretien. Ce qui le prouve c'est que plusieurs châteaux-forts qui avaient résisté avec succès aux armées espagnoles à diverses reprises ne furent pas en état de se défendre contre les Calvinistes, en 1572. Ce que n'avait pu faire la guerre étrangère fut mis à exécution par la guerre intestine. Parmi les châteaux que détruisirent les Réformés, commandés par Jean de Lévis, figure le château de Belcaire. Cette forteresse royale fut détruite et incendiée. Mais plus heureuse que d'autres places-fortes qui avaient eu le même sort elle renaquit de ses cendres. Le roi Henri IV, à peine sur le trône, ordonna la reconstruction du château de Belcaire. Moins d'un siècle après, cette forteresse était abandonnée et désarmée. A la suite de l'annexion du Roussillon à la France la ligne de frontière avait été reculée. Les places-fortes du Pays de Fenouillèdes et du Pays de Sault n'avaient plus aucune utilité,

Digitized by Google

car elles étaient remplacées par une nouvelle ligne de défense. Le château de Belcaire livré à l'abandon tomba en ruines, et aujourd'hui quelques lambeaux de murs encore debout témoignent seuls de sa grandeur passée.

Il est à présumer, bien qu'aucun document authentique n'en fasse mention, que lors de l'invasion des armées espagnoles dans la partie du Languedoc avoisinant le Roussillon, en 1635, pendant cette campagne qui se termina si heureusement pour la France par la conquête du Roussillon, le château de Belcaire avait eu à souffrir, comme bien d'autres châteaux de la contrée, et avait été en partie démantelé. Cette forteresse devenant inutile ne fut pas remise en état de défense, et le temps acheva une destruction que les Espagnols avaient commencée.

Le village de Belcaire existait probablement avant la construction de son château ; mais aucun souvenir historique ne s'y rattache avant cette époque où il devint le chef-lieu du bailliage. Ce fut alors un bourg important où était établie la résidence de divers officiers du roi. Néanmoins, il ne jouissait pas exclusivement du privilège attaché au bailliage. Un député diocésain de ce bailliage avait le droit d'assister aux assemblées des Etats généraux de la province de Languedoc. Ce député était nommé tous les trois ans, et quatre communautés envoyaient, alternativement, leur premier consul à la séance des Etats, ou du moins exerçaient le droit de représentation aux Etats dans le cas où les Etats seraient réunis. Ces communautés étaient Belcaire, Rodome, Aunat et Roquefeuil. Cha-

Digitized by Google

cune de ces communes nommait donc son représentant tous les douze ans.

C'était aussi entre ces quatre communautés qu'était réparti le détachement de milice qui, en dehors des garnisons des châteaux royaux de Belcaire, d'Aniort et de Dournes, était chargé de la garde du pays. Au dix-septième siècle la province de Languedoc entretenait huit régiments de milice et deux régiments de dragons appelés Dragons du Languedoc. La baillie de Sault avait un corps de deux cents hommes de la milice qui y séjournaient en permanence, placés sous les ordres du capitaine-gouverneur du château de Belcaire ou de son lieutenant, et qui étaient disséminés à Belcaire, à Rodome, à Aunat et à Roquefeuil. Une partie se trouvait aussi à Espezel.

Le bailliage de Sault se composait de quatorze paroisses ou communautés. Lorsque, en 1304, on fit le relevé des feux de la province pour établir la répartition des subsides que les Etats de Languedoc votèrent pour la guerre des Flandres, on trouva que le nombre des feux *taillables* du bailliage était de 370. Pour se rendre compte de la population de la contrée, il faut ajouter à ce chiffre un nombre au moins égal, et peut-être supérieur, de feux qu'on appelait les *feux des pauvres*, parce qu'ils ne devaient rien payer. Le nombre des feux tant taillables que non taillables diminua plus tard; et c'est ce qui détermina le gouverneur de Sault a obtenir du roi de larges concessions de droits de dépaissance pour les bestiaux dans les forêts du domaine.

En dehors des terres du roi, le Pays de Sault et le

Digitized by Google

Rebenti ne formaient que des seigneuries de bien peu d'importance ; car lors de la montre, ou revue qui eut lieu à Caunes, en 1529, la noblesse de cette contrée ne fut représentée que par quatre seigneurs, ceux de Belcaire, Marsa, Escouloubre et Roquefort.

Belcaire avait le titre de ville royale. Ses anciennes armoiries étaient trois fleurs de lys d'or sur champ d'azur. Celles qui lui furent octroyées par l'édit de 1696 portaient : « tranché emmanché d'argent et de gueules » Belcaire est de nos jours une commune importante, comptant plus de 1,100 âmes, et chef-lieu d'un canton de dix-huit communes.

ROQUEFEUIL

Rocofolium — Roquefeuil — La Bastide de Rochan.

Tels sont les noms, sous lesquels sont connus le château et le village de Roquefeuil. Le château est depuis longtemps en ruines. Le village est un bourg considérable qui après Belcaire occupe le premier rang dans la contrée.

Le château est une construction féodale du moyen-âge. Il fut fondé vers le onzième siècle par un des grands vassaux des comtes de Rhedez. C'était un château-fort muni de tous les moyens de défense ; car Belcaire n'existant pas à cette époque, Roquefeuil était le seul manoir féodal sur cette partie de la plaine de Sault.

C'est à Roquefeuil, résidence d'Esclarmonde de Laurac, que le primat Pierre Amiel vint interroger la fameuse hérétique sur ses croyances.

Digitized by Google

En 1193, on voit figurer dans un acte un seigneur portant le nom de Raymond de Roquefeuil. *Ramondus de Rocafolio.*

Après les victoires des Croisés, en 1217, dans l'acte d'hommage - lige de Raymond de Pierre-Pertuse à Simon de Montfort, il est fait une réserve en faveur de Ponce de Roquefeuil dont les biens devaient être respectés.

Dans quelles circonstances le bourg de Roquefeuil a-t-il pris et porté le nom de Labastide de Rochan?

Pendant la croisade contre les Albigeois, le village de Roquefeuil fut détruit, et les terres furent inféodées à un nouveau seigneur qui fit construire un nouveau bourg, une bastide à laquelle il donna son nom. Dans les siècles suivants Roquefeuil reprit son nom primitif.

Vers la fin du seizième siècle un seigneur de Roquefeuil figure comme témoin dans un acte passé au château de Couiza.

Quand les Calvinistes ravagèrent le Pays de Sault, en 1573, il est probable qu'ils ne purent pas s'emparer du château de Roquefeuil, puisque après que le duc de Joyeuse eut amené dans cette contrée le triomphe de la cause royaliste, le château de Roquefeuil continua d'être habité par le seigneur châtelain.

Lors de l'invasion des Espagnols, en 1635, Roquefeuil subit le sort de plusieurs autres châteaux du Sault. Il fut complètement détruit, et à peine quelques lambeaux de ruines nous rappellent aujourd'hui son existence.

Les anciennes armes de Roquefeuil étaient « de

Digitized by Google

gueules à quatre cantons chargés chacun de trois trèfles d'or »

D'après l'édit de 1696 cette commune porte : « de sinople à trois billettes d'or, posées en pal. »

Les communes d'Espezel et de Belvis qui après Belcaire et Roquefeuil occupent seules une place sur la rive gauche du Rebenti ne rappellent aucun grand fait historique.

LE PLATEAU D'AUNAT

Le plateau d'Aunat qui s'étend sur la rive droite du Rebenti est parsemé de nombreux villages dont quelques-uns remontent à la plus haute antiquité. Galinagues, Mazubi, Rodome et Fontanés sont, suivant toute probabilité, des oppidums d'origine gallo-celtique. Il y a tout lieu de croire que les Gaulois Atacins réfugiés sur ce plateau déshérité par la nature y formaient une tribu que la conquête romaine ne put jamais troubler. Il existe dans cette contrée des vestiges de routes stratégiques que l'on a cru être des voies romaines, mais nous ne partageons pas cette opinion. On ne doit pas, en effet, perdre de vue que les Romains ne sillonnaient de routes et de postes militaires que les contrées qu'ils voulaient coloniser, afin d'en tirer profit : or il n'y avait guère pour eux ni profit, ni utilité à apporter leur civilisation dans cette contrée âpre et sauvage. Par conséquent, nous n'hésitons pas à croire que les vestiges de route, comme la plupart des châteaux en ruines qu'on remar-

Digitized by Google

que sur le plateau d'Aunat, sont des restes de l'occupation wisigothe.

Le plateau d'Aunat, parsemé de villages qui formèrent à partir du septième siècle le domaine de l'abbaye de Joucou, n'attira nullement l'attention des comtes de Rhedez qui laissèrent les prieurs de ce monastère en pleine possession de leur mense. Cet état de choses exerça une grande influence sur l'état de cette contrée qui pendant le moyen-âge ne subit pas la moindre transformation. La guerre des Albigeois ne fit que passer sans s'arrêter sur ce pays de forêts et de montagnes, et rien n'y porte la marque de cette immigration armée qui vint, pour ainsi dire, échouer comme une marée humaine au pied de ces monts Pyrénéens presque inaccessibles. Rien dans ces pays arides ne pouvait tenter les Français du nord.

Parmi les villages et hameaux couvrant le plateau, Aunat, Rodome, Campagna, Fontanés, Bessède, le Clat, le hameau de Nantillas, la seule localité où l'on remarque les vestiges d'un manoir est le village de Rodome qui, au quatorzième siècle, fut le centre d'une modeste châtellenie. Le château seigneurial de Rodome fut détruit en 1573 par les Calvinistes.

Lors de la nouvelle division administrative de la France en départements et en districts, dans les premières années de la Révolution, Rodome, ainsi que Espezel, devinrent des chefs-lieux de canton dépendant du district de Quillan. Quelque temps après, quand le district de Quillan fut supprimé, le nombre de cantons fut réduit, et Rodome ainsi que Espezel furent enclavés dans le canton de Belcaire.

Digitized by Google

Aunat s'appelait au moyen-âge *Daunacunus*. Fontanés portait le nom de *Fonsmimani* ou *villaria de Fontaneis*.

D'après l'édit de 1696, les armoiries d'Aunat étaient « d'or à un aulne de gueules posé en pal. »

Les armoiries de Rodome portaient « d'or à une hamaïde de sable. »

(Publication de M. A. C. P.)

LE CHATEAU DE GESSE

Le château de Gesse est aujourd'hui réduit à quelques ruines qui se dressent sur un point culminant, à une petite distance du village de Bessède-de-Sault. Il était spécialement chargé de la défense du col de Gesse, de ce passage qui des bords de l'Aude conduit sur les hauts plâteaux. Raconter l'histoire du château de Gesse ce serait répéter ce que nous avons dit à propos des châteaux d'Aniort et de Castelpor; car les destinées de ces trois forteresses furent les mêmes jusqu'à la guerre des Albigeois. Le château de Gesse fut détruit à cette époque, et depuis lors il n'en est plus fait mention dans les annales du Pays de Sault.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE DOURNES (Dorna)

Si nos lecteurs pouvaient conserver quelques doutes sur l'authenticité de l'origine wisigothe que nous attribuons au château de Dournes, nous pourrions les édifier complètement en appuyant notre opinion de documents qui ne laissent aucun doute à cet égard et que nous aurons l'occasion de citer dans notre notice sur le Roquefortez. Sans nous attarder, par conséquent, à traiter cette question, nous allons dire sur ce château tout ce qu'il nous a été possible de recueillir dans nos recherches.

Le château de Dournes, dont on voit encore quelques ruines, était situé sur la ligne divisoire qui sépare le Pays de Sault du Donnezan. Voici, d'après un acte de 1069, les confrontations du territoire dépendant de ce château.

Du levant *flumen Aldæ* (l'Aude).

Du couchant *Fons-Portel* qui n'existe plus.

Du midi *Nantillas.*

Du nord l'église *Saint-Jean de Fontaneis* (de Fontanés.

Le château de Dournes touchait au comté de Fenouillèdes qui s'étendait jusqu'aux bords de l'Aude. C'était une sentinelle avancée qui défendait de ce côté le pays de Rhedez contre les compétitions rivales. Aussi les comtes de Rhedæ attachaient à sa possession une grande importance, et le gardèrent sous leur mou-

Dorna reçut, au temps de la persécution cathare, de 1238 à 1240 une foule de faidits et de diacres cathares, en particulier les diacres Navarra, Cernin et la diaconesse Geralda de la Tour, femme de Geralo de Gourdon.

Digitized by Google

vance directe depuis l'époque de leur investiture, sous Charlemagne, jusqu'à la fin du onzième siècle. Ce qui prouve que ce château relevait des comtes suzerains c'est qu'il n'était pas le centre d'une châtellenie, que c'était un château-fort isolé, sans territoire, et que les villages qui l'entouraient étaient du domaine ecclésiastique. En un mot, il n'y eut jamais ni seigneur de Dournes, ni seigneurie de Dournes. Cette situation exceptionnelle dura jusqu'au douzième siècle. A cette époque le comte de Rhedæ menacé constamment d'une usurpation sur les terres de Sault, soit par les vicomtes de Fenouillèdes, soit par les comtes de Cerdagne, érigea le Pays de Sault en vicomté, conféra le titre de vicomte à Bernard d'Aliou ou de Montaliou et lui donna tous ses pouvoirs sur les châteaux d'Aniort, de Gesse et de Dournes.

En 1068 les enfants de Guillaume Raymond, comte de Carcassonne, avaient vendu le château de Dournes. *Castrum de Dorna* — au comte de Barcelone moyennant cinq cents mancuses d'or et cent sols de Carcassonne. Peu d'années après, les comtes de Razés en reprirent possession.

Quand survint la guerre des Albigeois, Dournes figurait dans le fief presque royal que possédaient les quatre frères d'Aniort, et ce château était un de ceux que Géraud d'Aniort excommunié et vaincu offrit d'abandonner en gage aux chefs des Croisés en signe de soumission.

Après la fin de cette guerre, le château de Dournes fut détaché du Pays de Sault, et devint une dépendance du pays de Donnezan.

Digitized by Google

Démantelé et détruit en partie par les armées espagnoles qui ravagèrent la haute vallée de l'Aude et le Pays de Sault en 1640, le château de Dournes ne fut pas restauré. L'annexion du Roussillon à la France et plus tard la construction de la forteresse de Mont-Louis, en 1682, rendirent inutile la conservation des places-fortes qui, depuis le septième siècle, étaient chargées de la garde des marches et des défilés dans ce pays d'extrême frontière.

Tout ce qui reste aujourd'hui du château de Dournes consiste en quelqnes ruines sans aucun caractère que l'on remarque à une petite distance du village de Fontanès.

II

LE DONNEZAN

Pagus Dalmazanus

Ce territoire situé au sud du Pays de Sault faisait partie de l'antique Redhesium. Séparé de Rhedæ par de hautes montagnes, et placé sur l'extrême frontière, il devait se garder lui-même. Les rois wisigoths y construisirent deux forteresses importantes. L'une s'appela le château de Kergus, dénomination qui semble empruntée à un oppidum gallo-celtique, et qui fut plus tard changée en celle de Quérigut. L'autre était le château de Son, qui, à partir du dix-huitième siècle, s'appela Usson.

Digitized by Google

Nous ne savons rien de l'histoire du Donnezan et de ses deux forteresses pendant les époques antérieures au neuvième siècle. La découverte sur certains points de médailles romaines ne prouve pas que les conquérants de la Narbonnaise aient porté leurs armes dans cette contrée montagneuse. Les effigies de ces médailles sont un certificat d'origine, mais non une preuve de possession : car nous savons que les wisigoths avaient entre les mains des quantités considérables de médailles frappées à Rome, et l'on en retrouve sur tous les territoires que ce peuple a occupés.

Pendant le cycle carlovingien le Donnezan se peupla de quelques villages dont la création fut due, en grande partie, aux moines des abbayes de Joucou et de Saint-Martin-de-Lez. C'étaient, en général, de simples hameaux dont quelques-uns étaient d'origine gauloise, et qui avaient pour centre collectif dans chaque zone ce que l'on appelait une Eglise, *Ecclesia*, c'est-à-dire un modeste temple chrétien et un petit prieuré de cinq religieux groupés en prévoté. Nous avons déjà expliqué que ces édifices, grâce à leurs moyens de défense, tenaient du couvent et de la forteresse. Des hangars ou des galeries en bois situés sous les murs de l'église servaient de point de réunion aux fidèles avant et après l'office divin. C'est là que se traitaient les affaires d'intérêt public. La plus remarquable de ces églises dans le Donnezan fut celle de Saint-Félix. On y remarquait aussi Saint-Pierre-à-la-Croix et Saint-Jean-de-Combret.

Lorsque vers la fin du huitième siècle Charlemagne

Digitized by Google

partagea la Gothie en grands fiefs qu'il distribua à ses leudes, le Donnezan fut compris dans le comté de Rhedez. Nous en avons la preuve dans le traité de 981 entre Roger de Carcassonne et Oliba de Barcelone. Nous en trouvons encore la preuve dans la vente consentie, en 1067, par le vicomte Raymond et Ermengarde, sa femme, en faveur du comte de Barcelone : *Vendimus tibi comitatum de Redez. Affrontat autem de meridie in comitatu Rossilionense et Confluente et Céritaniæ.* Nous te vendons tout le comté de Rhedez. Il confronte du midi les comtés de Roussillon, du Conflent et de la Cerdagne. Donc le Donnezan était compris dans la vente. Un autre acte de 1100 relatif au comté de Bezalu dit que le Rhedez touchait par le Donnezan au comté de Cerdagne. On a pu croire que dès le neuvième siècle le Donnezan avait été érigé en pays souverain et indépendant, et nous présumons que cette erreur s'est accréditée parce qu'elle aurait été puisée dans le *Gesta Caroli Magni*, faits et gestes de Charlemagne. Mais c'est sur le manuscrit de cet ouvrage, conservé avec un soin religieux par les Bénédictins de Lagrasse, que cette abbaye s'appuyait pour soutenir ses droits de possession d'un grand nombre de villages de l'ancienne Gothie, et ce droit lui fut toujours contesté, notamment pour les villages de Campagna-de-Sault et de Formiguères. C'est aussi d'après le même document qu'on avait cru que Charlemagne était allé dans l'Andorre, et il résulte d'une communication faite, il y a quelques mois, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, que cette assertion est erronée. Nous sommes donc fondé à

Digitized by Google

croire que le Donnezan a fait partie intégrante du Razés jusqu'au quatorzième siècle.

Mais si le Donnezan n'était pas pays souverain et indépendant, il jouissait, comme le Pays de Sault, de nombreux privilèges. Les comtes de Razés et ceux de Barcelone, pendant leur possession temporaire, les prieurs des abbayes de Saint-Martin-de-Lez et de Joucou, qui avaient sous leur dépendance la plupart des villages du Donnezan, avaient, tour à tour, concédé aux habitants de cette contrée des droits et des immunités assez considérables, afin de rattacher à ce sol ingrat des populations qui auraient été tentées de chercher ailleurs un ciel plus clément et une terre plus fertile.

En 1012 la mort de Roger le Vieux amena quelques changements dans l'organisation du Donnezan. La succession de ce seigneur se composait du comté de Carcassonne, du comté de Razés comprenant le Pays de Sault et le Donnezan, et enfin du pays de Kercobs ou territoire de Foix. L'état des biens de Roger-le-Vieux comprenait aussi, ainsi que le relate son testament, divers forts longeant trois rivières, le Rebenty, le cours supérieur de l'Aude et le cours supérieur de l'Ariége, puis de nombreux alleux, et enfin plusieurs églises fortifiées.

Le fils aîné Raymond, qui avait épousé Garsinde fille du comte de Béziers, hérita du comté de Razés.

Le second fils eut dans son lot le territoire de Foix, qui fut érigé en comté. Il portait le nom de Bernard Roger, et ce fut lui qui forma la souche de la maison de Foix.

Digitized by Google

A la suite de ce partage, Raymond, le nouveau comte du Razés, voulut se prémunir, sans doute, contre les compétitions éventuelles de son frère qui pourrait être tenté de s'agrandir du côté du Pays de Sault et du Donnezan. A cet effet il investit du titre de vicomte de Sault un de ses plus fidèles vassaux, Bernard d'Aliou ou de Montaliou qui possédait les deux châteaux de Montaliou (aujourd'hui Montaillou) et de Prades. Or Prades et Montaillou se trouvaient dans le Donnezan et sur les limites du nouveau comté de Foix. Ce fut donc un puissant châtelain du Donnezan qui, devenant vicomte de Sault, réunit ainsi sous sa domination non-seulement tout le Pays de Sault, mais encore une partie du Donnezan. Ce qui restait du Donnezan forma le domaine de Son qui fut érigé en baronnie au profit du même châtelain, lequel prit le titre de baron de Son et vicomte de Sault. Néanmoins il rendait toujours hommage aux Comtes de Razés pour l'ancienne forteresse de Son qui demeura château comtal.

Pendant longtemps la situation faite à la famille d'Aliou ne subit pas de changements, car, en 1145, Udalger, comte de Foix, céda à son oncle Guillaume d'Aliou ce qu'il avait hérité de sa mère Gila sur le territoire d'Aniort, ainsi que l'hommage du pays de Sault.

Après la croisade contre les Albigeois le Donnezan fut réuni au comté de Foix. Presque à la même époque, quand le diocèse d'Alet fut créé, une partie du Donnezan fut enclavée dans ce diocèse, tandis que l'autre partie fut jointe à celui de Mirepoix. La vi-

Digitized by Google

comté de Sault fut supprimée. Bernard d'Aliou perdit en même temps que sa charge de vicomte, son titre de baron de Son. Il en fut réduit à la possession de ses châteaux de Prades et de Montaliou comme feudataire des comtes de Foix.

Les antiques forteresses de Son et de Quérigut devinrent des châteaux dépendant de la couronne, et le roi de France y tint une garnison, comme dans les châteaux voisins du Pays de Sault.

Comme dans les siècles précédents le château de Son continua à dominer sur toute la contrée avoisinante. Le château et la tour de Quérigut, avec les villages groupés à l'entour, étaient sous sa dépendance. Dom Vaissette nous apprend que les sénéchaux de Carcassonne donnaient leurs ordres aux capitaines-gouverneurs du château de Son. Toutes les fois que la France était en guerre avec l'Espagne, et cela arrivait souvent, cette forteresse recevait un supplément de garnison fourni par les milices de la province auxquelles se joignaient les hommes valides de la région. Pendant la longue guerre qui se termina par la conquête du Roussillon en 1650, le château de Son était pourvu d'une puissante artillerie, et avait une garnison de mille ou douze cents hommes. A la suite du traité de Livia, du 12 novembre 1660, le roi de France fit construire Mont-Louis, et peu de temps après la forteresse de Son fut déclassée comme place de guerre. Néanmoins, elle fut conservée comme un lieu de protection et de ravitaillement pour les troupes qui se rendaient en Cerdagne. En 1708 le roi de France céda au marquis de Bonnac le château de Son

Digitized by Google

et le pays qui en dépendait, sous la condition que celui-ci, ou le capitaine-commandant du château, son représentant, feraient bonne garde dans ce pays-frontière. Le château fut, pour ainsi dire, transformé en prison civile et militaire. Quand survint la Révolution les habitants de la contrée, considérant le château de Son comme une prison d'État, comme une vraie Bastille dont on n'approchait, du reste, qu'avec une crainte superstitieuse, cédant, peut-être aussi, aux conseils de quelques meneurs révolutionnaires, démolirent l'antique forteresse. Depuis environ un siècle le château s'appelait château d'Usson.

S'il ne reste de ce remarquable édifice que quelques ruines encore debout sur un rocher, près du village de Rouze, le nom d'Usson n'a pas disparu. Le château est presque oublié, mais la source thermale d'Usson est bien connue. Cette source est loin, néanmoins, d'avoir la réputation justement méritée de la station de Carcanières, située aussi dans le pittoresque pays de Donnezan.

Le château de Quérigut et la tour de Quérigut qui l'avoisinait étaient les satellites de cet astre qui s'appelait le château de Son. La tour était une tour de signaux, fondée par les wisigoths, et qui était d'une grande utilité dans ce pays toujours exposé aux invasions. Elle a existé jusqu'au milieu du dix-septième siècle. A cette époque, les grandes guerres avec l'Espagne étant terminées, la tour de Quérigut fut abandonnée. Il y a à peine un demi siècle, on a jugé prudent d'abattre quelques pans de murs qui restaient debout. Les habitants de Quérigut étaient tenus, au

Digitized by Google

seizième siècle, de fournir la corvée pour le transport des matériaux nécessaires aux réparations de cette tour, quand ils étaient requis au nom du roi. Le château de Quérigut fut démantelé par les Espagnols, il y a environ deux siècles, et depuis lors il ne fut jamais réparé.

Le Donnezan forme de nos jours un petit canton de l'Ariége, ayant pour chef-lieu Quérigut.

III.

LE CAPCIR

Pagus Capciriensis

Dès les premiers temps de l'ère chrétienne il existait sur le territoire du Capcir des ermitages dont quelques-uns devinrent des prieurés peu importants, sous le règne des rois wisigoths. On a retrouvé à Rieutort, à Matemale, à Fontpédrouse des restes de tombes religieuses remontant à cette époque reculée.

On remarquait, aussi, naguère sur divers points des vestiges de tours guerrières.

Quand Charlemagne eut réuni la Gothie à la France, le Capcir demeura toujours une dépendance du comté de Razés et figura, à ce titre, dans l'apanage des comtes de Rhedez. Les abbés de Lagrasse qui, invoquant une prétendue concession royale, avaient l'ambition de se tailler un vrai royaume dans l'ancien

Digitized by Google

royaume des wisigoths, se disaient propriétaires de l'alleu de Formiguères; mais le roi Charles-le-Chauve et les archevêques de Narbonne résistèrent à cette prétention et cet alleu demeura un fief des comtes de Rhedez, tandis que l'église de Formiguères était placée sous la mouvance de l'abbaye de Joucou.

Cette église, qu'on appelait l'église de Notre-Dame de Formiguères, est un des monuments religieux les plus anciens du comté de Razés. La consécration en fut faite en 873 par Sigebode, archevêque de Narbonne et de Rhedæ. En vertu d'une ordonnance de ce prélat, confirmée par une bulle du pape Agapet, en 955, cette église fut unie à l'abbaye de Joucou. L'église abbatiale de Formiguères devint un temple privilégié. Elle fut le siège d'un archiprêtré rayonnant sur douze paroisses, et cette suprématie s'est conservée jusqu'à nos jours, car Formiguères, la commune la plus importante, du reste, du canton de Mont-Louis, est une cure de première classe.

Formiguères a toujours été considérée comme la capitale du Capcir. Au dixième et au onzième siècles le grand marché du Capcir qu'on appelait *Lé Mercadal* se tenait à Formiguères. Lorsque la charge de viguier fut créée au moyen-âge, cette commune devint le centre de la viguerie du Capcir. Le roi d'Aragon qu'on appelait le bon roi Sanche, et qui vivait au commencement du quatorzième siècle, habitait Formiguères, pendant les ardeurs de l'été. C'est là qu'il mourut en 1324.

De nos jours, le Capcir forme dans les Pyrénées-Orientales un canton dont le chef-lieu est Mont-Louis.

Digitized by Google

Ce canton comprend quinze communes, dont la plus populeuse est Formiguères. Parmi les autres communes, la plus remarquable est Mont-Louis, petite ville qui ne compte que quatre cents âmes environ, et qui n'a pas d'histoire ; car elle ne date que de deux siècles. Son enceinte fortifiée et sa forte citadelle en font une place de guerre importante sur l'extrême frontière.

Digitized by Google

LIVRE III

LE PAYS DE FENOUILLÈDES.

On donnait au moyen-âge le nom de *Pagus Fenioletensis*, Pays des Foins, à la contrée connue sous le nom de Fenouillèdes qui, après avoir fait partie du Rhedesium jusqu'au neuvième siècle, fut compris plus tard dans le diocèse d'Alet.

Ce territoire étant un pays d'extrême frontière, ouvert de divers côtés à l'invasion, les Wisigoths y avaient multiplié les moyens de défense, et l'avaient couvert de châteaux-forts et de tours guerrières. Tandis que les chefs militaires de cette nation se prémunissaient ainsi contre une attaque de l'étranger, le prosélytisme religieux achevait la conquête pacifique du sol, en créant de nombreux ermitages, dont quelques-uns devinrent plus tard des prieurés ou des églises. On retrouve encore sur certains points de ce territoire des traces de ces retraites cénobitiques. Les plus anciens de ces ermitages ont laissé des souvenirs qui se sont conservés jusqu'à nos jours. L'un d'eux existe encore, c'est celui de Saint-Antoine-de-Galamus, près de Saint-Paul-de-Fenouillet. Les

Digitized by Google

traditions locales nous parlent aussi de celui de Saint-Georges, dans le voisinage d'Axat, qui a donné son nom aux roches que vont visiter les touristes. Elles nous ont, aussi, légué le souvenir de l'ermitage de Saint-Bertrand, qui a donné son nom (le bac de Saint-Bertrand — l'ermite) à la partie de la vallée Arèze, située entre Saint-Louis et Saint-Julia-de-Bec. On peut citer, enfin, l'ermitage de Laval ou de La Vallée, près de Caudiès, devenu une église champêtre, et celûi de Valcarne devenu l'abbaye de St-Martin, dans les gorges de la Pierre-Lis.

Nous passerons en revue les nombreuses ruines que nous offre cette contrée, en invitant le lecteur à nous suivre *per sepulchra regionum*, à travers les restes de tant de monuments qui ont cessé de vivre. Nous visiterons, mais d'une manière forcément incomplète, ce pays de Fenouillèdes où tant de peuplades guerrières, tant de bandes errantes, tant de corps d'armée se sont donné rendez-vous. On dirait que, comme le *petit Poucet*, du conte de Perrault, semant les petits cailloux qui marquaient son chemin, les générations qui depuis vingt siècles ont foulé, successivement, ce coin de terre, ont laissé sur le sol des signes de leur passage ou de leur séjour. Haches celtiques, appelées par le vulgaire pierre-de-feu, urnes et vases cinéraires, débris d'armes de toute sorte, médailles et monnaies diverses, depuis la médaille de bronze des premiers empereurs romains jusqu'aux quadruples espagnoles du dix-septième siècle, se retrouvent journellement sur le haut des montagnes comme au fond des vallées. Les nombreuses décou-

Digitized by Google

vertes de ces reliques des temps antiques sont d'autant plus intéressantes que, lorsqu'on veut remonter l'échelle des siècles, les études de l'archéologue viennent puissamment en aide au travail de l'historien.

La vicomté de Fenouillèdes se divisait en quatre sections.

1° Le Pays-de-Lez et le Roquefortez qui forment de nos jours le canton d'Axat.

2° Le pays de Fenouillet.

3° La corbière de Sournia.

4° La vallée de l'Agly, ou pays de Latour.

La première section est comprise en entier dans l'Aude. Les trois autres forment à peu près les trois cantons de Saint-Paul-de-Fenouillet, de Sournia, et de Latour, dans les Pyrénées-Orientales.

Nous allons consacrer une notice à chacun de ces territoires.

LE PAYS DE LEZ

L'Abbaye de Saint-Martin-de-Lez ou de Lis

Le pays de Lez comprenait, au moyen-âge, l'abbaye de Saint-Martin-de-Lez et les villages de Saint-Martin, Axat, Altozoul, Cailla, Artigues et Quirbajou. Nous aurons peu de chose à dire sur ces diverses localités qui, sauf Axat, à qui nous consacrerons une brève notice, n'ont pas laissé de traces dans l'histoire. Mais ce qui attire principalement notre attention dans cette

Digitized by Google

partie du pays de Fenouillèdes, c'est l'abbaye de Saint-Martin-de-Lez ou de Lenez.

En remontant le cours de l'Aude, en amont de Belvianes, dès qu'on a dépassé la partie la plus resserrée et la plus pittoresque des gorges de la Pierre-Lis, on trouve le village de Saint-Martin. A une centaine de mètres au nord du village, on remarque quelques vestiges de maçonnerie émergeant du sol. C'est là tout ce qui reste de l'abbaye de Saint-Martin-Lis.

En présence de ce lambeau de ruines d'un édifice religieux datant de douze siècles, l'esprit se reporte vers ces temps reculés où des hommes mus par une foi vive n'hésitaient pas à fixer leur demeure dans cette gorge étranglée par des montagnes presque inaccessibles, et qui, même de nos jours, a gardé la sauvage majesté du désert.

A douze siècles de distance deux hommes remplis d'une généreuse ardeur se sont donné la main dans ce coin de terre empreint de tristesse et de désolation. Le premier moine qui fonda l'ermitage de Saint-Martin, cet embryon d'une puissante abbaye, s'unit dans notre pensée à Félix Armand, le modeste prêtre qui de nos jours a fondé sur le même point une œuvre qui est aussi des plus méritoires. L'un et l'autre ont été les bienfaiteurs de la contrée dont nous esquissons l'histoire. Comme aux temps bibliques, Dieu leur a parlé dans la grandeur de la solitude, et le premier a commencé l'œuvre de civilisation que le second a terminée. Nous regrettons de ne pouvoir connaître le nom du premier prieur de l'abbaye de Saint-Martin-

Digitized by Google

de-Lez, pour l'associer dans la reconnaissance de la génération présente au nom du vénérable Félix Armand.

Il est question pour la première fois de l'abbaye de Saint-Martin-de-Lez dans un dénombrement des biens que l'abbaye de Lagrasse possédait en 780. Par conséquent ce monastère existait avant cette époque, et sa fondation est aussi ancienne que celle des abbayes d'Alet et de Joucou.

Par une charte de l'an 898, le roi Charles-le-Simple fait donation de plusieurs villages et terres à l'abbaye de Saint-Martin-de-Lez ou de Lenez, située dans un vallon appelé Valcarne, aux bords du fleuve d'Aldæ. Cette charte nous apprend que l'église de l'abbaye de Saint-Martin-de-Lez avait le titre de basilique, et qu'elle était dominée par une tour ou clocher d'une hauteur remarquable.

Une bulle du pape Agapet de l'an 954 confirma Ségarius, abbé de Saint-Martin-de-Lez, dans la possession des villages et terres que le monastère avait dans les comtés de Rhedez et de Fenouillèdes, à la charge de payer, comme l'abbaye d'Alet, une redevance annuelle à l'église Saint-Pierre de Rome. Voici les noms de ces villages et paroisses :

Villages de Buxum *Le Bousquet*, — Perlas, *Perles* aujourd'hui hameau de la commune de Fosse, — Cassanges, *Cassagnes*, dans la vallée de l'Agly, — Barosa, *Vira* près de Caudiés. Paroisses ou églises de *Sainte-Marie in coronulas du Caunil*, hameau dépendant de Puylaurens, — Saint-Etienne *in Balorda, de la Gardiole*, — *Saint-Jean in Combretto*,

Digitized by Google

Saint-Jean de Combrette près d'Escouloubre, — Saint-Pierre de *Petralata*, de Lapradelle. Le village de Belvianes — *Balbienæ* — faisait partie du domaine de l'abbaye. Au treizième siècle Belvianes fut compris dans l'assignat de Lambert de Thury. Plus tard il passa entre les mains d'un seigneur du nom de Gayraud, qui fit reconstruire le château. Un des descendants d'Amiel Gayraud figura à la revue de la noblesse passée à Caunes en 1529. Le château ou manoir de Belvianes a été restauré à diverses époques.

Le couvent possédait, du côté *d'Altozouls*, une plantation d'oliviers, ainsi que le constate le relevé des confrontations du monastère de l'an 955 dont voici un extrait :

Confrontat monasterium de une parte in colle de olivis in via qui venit de Artolose, (Le monastère confronte d'un côté la colline des oliviers, sur le chemin qui vient d'Altozouls).

En 1045, sous le règne du roi Henri, l'église de l'abbaye de Saint-Martin fut reconstruite, et Guifred évêque de Carcassonne en fit la consécration en grande pompe. L'acte de consécration porte confirmation au pouvoir de l'abbaye de toutes les paroisses, des villages et des terres qu'elle possédait, et qui depuis la donation du roi Charles-le-Simple avaient pris de l'extension. Le couvent possédait, en effet, à cette époque, outre les paroisses et villages dont nous avons fait le dénombrement, les paroisses de Saint-Michel d'Altozouls et de Saint-Pierre de Voluto.

L'abbaye de Saint-Martin était parvenue à l'apogée de sa gloire et de sa splendeur. Elle ne tarda pas

Digitized by Google

malheureusement à descendre du rang éminent qu'elle occupait dans la province. En 1070, Bernard, comte de Bézalu et de Fenouillèdes, unit cette abbaye à celle de Saint-Pons, parce que la règle était trop relâchée. A dater de cette époque le monastère de Saint-Martin ne fut plus qu'un simple prieuré.

Dans une période de deux cent cinquante ans l'établissement religieux de Saint-Martin-de-Lez avait été gouverné par treize abbés. Dès qu'il fut descendu au rang de simple prieuré il fut dirigé par un prieur ou syndic dépendant de l'abbaye de Saint-Pons. Cet état de choses dura jusqu'aux guerres de religion. Les Calvinistes s'étant emparés de Quillan, en 1573, remontèrent le cours de l'Aude, s'emparèrent du monastère de Saint-Martin-de-Lez et détruisirent le couvent ainsi que l'église, après avoir massacré les religieux.

Il y a peu d'années on remarquait encore quelques vestiges de l'église ou plutôt de l'abside de forme demi-circulaire qui faisait partie de cet édifice. Naguère encore une petite fenêtre ogivale, placée du côté du midi avait résisté, en partie, à l'action du temps. Bientôt il ne restera plus trace sur le sol de l'abbaye de Saint-Martin-de-Lez.

On a découvert à diverses reprises sur l'emplacement qu'occupait l'abbaye des tombeaux monolithes qui avaient servi de sépulture anx religieux de ce remarquable couvent. On a trouvé dans ces tombeaux des médailles et des crucifix.

Nous croyons devoir constater que quelques-uns de ces tombeaux avaient pour couvercle une épaisse

Digitized by Google

feuille de plomb. Cette disposition mérite d'être signalée au point de vue de la science archéologique.

AXAT

Aldesatus. — Adesatus. — Axat.

Axat est l'anagramme du mot Atax, nom primitif du fleuve qui baigne ce bourg. Cela semblerait indiquer que nous sommes en présence d'un ancien oppidum qui fut habité par les Gaulois Atacins. L'ancien oppidum gallo-celtique devint sous les wisigoths un château-fort de rang secondaire, une de ces tours wisigothes si nombreuses dans la contrée, et qui, à côté des forteresses royales, ont joué un rôle très peu important dans les grandes guerres qui ont si souvent traversé la contrée.

Au moyen âge le fleuve Atax perdit son nom d'*Atax*, fleuve audacieux, que lui avaient donné les Gaulois, et s'appela Aldæ. Le bourg d'Axat prit alors le nom d'Aldesatus et plus tard celui d'Adesatus. Enfin dans les temps modernes ces dénominations furent modifiées : du mot *Aldæ* on fit le mot Aude et du mot *Aldesatus* on fit le mot Axat. Il résulte de ces diverses transformations que le nom du bourg a suivi les mêmes variations que celui du fleuve.

Une charte de 954 appelle Axat *Vicus de Aldesate*, bourg d'Aldesat; c'était donc une localité assez importante au dessus des simples *villariæ*, villages, situés dans la même région.

Digitized by Google

L'histoire ne mentionne rien d'intéressant concernant le bourg d'Axat pendant le moyen-âge. Il est à présumer qu'il était à cette époque une dépendance du prieuré qui existait à proximité des gorges de Saint-Georges. Après la guerre des Albigeois le bourg d'Axat dut être donné en arrière-fief à quelque seigneur de la contrée, puisque l'histoire ne fait nulle mention d'aucune châtellenie portant le nom d'Axat. En outre, lors de la montre ou revue passée à Caunes en 1529 et dans laquelle figurèrent tous les seigneurs châtelains de la contrée, notamment ceux de Marsa, d'Escouloubre, de Belcaire, de Roquefort et de Roquefeuil, on ne cite pas le seigneur d'Axat. Néanmoins, la seigneurie d'Axat existait à cette époque, mais probablement comme annexe ou dépendance d'une autre seigneurie.

C'est vers le milieu du seizième siècle que la seigneurie d'Axat passa à la famille d'Ax, qui possède de nos jours les ruines de l'ancien château ainsi que les usines métallurgiques si renommées naguère et qui sont situées sur les bords de l'Aude. Ces usines étaient en pleine activité il y a à peine un quart de siècle, et les aciers d'Axat jouissaient, à juste titre, d'une grande réputation.

D'après l'armorial de d'Hozier, dressé en vertu de l'édit de 1696, on trouve dans l'extrait publié par M. A. C. P. la mention suivante :

« La communauté des habitants d'Axat porte : *D'argent à une fasse de sinople surmontée de trois quarreaux de même.* »

Axat est de nos jours le chef-lieu d'un canton de 14 communes.

Digitized by Google

LE ROQUEFORTEZ

Châteaux de Roquefort, de Counozouls, d'Escouloubre, et de Montfort.

Le Haut-Roquefortez et le bassin d'Escouloubre forment la partie supérieure du canton d'Axat. Dans le Haut-Roquefortez nous avons à signaler Roquefort et Counozouls, dont les châteaux ont été construits en plein moyen-âge. Dans un acte de 1193 il est fait mention d'un seigneur de Roquefort qui s'appelait *Esquien de Rocafort*. Le seigneur de Roquefort figurait dans le ban et l'arrière-ban de la noblesse de la viguerie de Limoux convoquée, en 1529, pour la guerre des Flandres.

En 1572 le château de Roquefort fut incendié par les Calvinistes; mais il fut reconstruit dans le siècle suivant.

Le château de Roquefort est en parfait état de conservation, et sert d'habitation temporaire à son propriétaire. Ce manoir offre une particularité remarquable. L'une des tourelles sert de clocher pour l'église paroissiale qui s'élève à une certaine distance de Roquefort, entre ce bourg et le hameau de Buillac, section de la même commune.

Digitized by Google

ESCOULOUBRE

Escouloubre se recommande à bien des titres à l'attention de l'historien. Sa source thermale était connue dans des temps bien reculés, ainsi que l'indique le nom de cette localité qui commence par le monosyllabe celtique *es* signifiant eaux. En dehors de ses sources qui lui ont fait une réputation méritée, le bourg d'Escouloubre, qui a une population de 800 âmes et dont le territoire couvre une vaste superficie, est remarquable à d'autres titres. Tout nous fait présumer que le château d'Escouloubre, depuis longtemps en ruines, était une de ces tours guerrières qui gardaient les bords de l'Aude. Il fut construit au dixième ou onzième siècle par un de ces seigneurs à qui les comtes de Razés donnaient des terres et des villages à condition qu'ils élèveraient et entretiendraient un château fortifié. L'histoire ne nous dit rien sur Escouloubre et son château féodal pendant le moyen-âge. En 1529 nous voyons le châtelain d'Escouloubre figurer à la réunion du ban et de l'arrière ban de la noblesse du Pays de Sault.

Dans le Bas-Roquefortez, nous signalerons, après Gincla et Salvesines qui n'offrent rien de remarquable, le village de Lapradelle, ancien prieuré fondé au onzième siècle sous le nom de monastère de Saint-Pierre de *Petra-lata*. Ce prieuré, qui était un établis-

Digitized by Google

sement monastique des plus modestes, a disparu depuis longtemps et il n'en est fait mention que dans deux documents. Le premier de ces documents est une charte de Bernard dit Taillefer, comte de Bezalu et de Fenouillèdes, datée de 1010, portant création d'un prieuré à *Petra-lata* (Lapradelle) ou plutôt conversion en prieuré de l'église existant en ce lieu depuis le neuvième siècle, et qui était une dépendance de l'abbaye de Saint-Martin-de-Lez. Le nouveau prieuré était fondé suivant l'institution canonique, c'est-à-dire qu'il était desservi par des chanoines à la tête desquels fut placé un abbé appelé Vadallus. Le second document est une bulle du pape Serge IV, datée de 1011, qui confirma cette fondation.

MONTFORT

Castrum Montefortis

A l'extrémité supérieure du bassin de la Boulzanne, s'élève le bourg de Montfort. Montfort dans la partie haute, Gincla sur le point central, Lapradelle à la partie inférieure, forment les trois centres de population de cette vallée pittoresque enclavée dans de magnifiques forêts de sapins et que l'on appelle en patois *La Coumo*, le vallon. La rivière de la Boulzanne, qui prend sa source au-dessus de Montfort, arrose de ses eaux vives ce vallon étalant par rampes ses verdoyantes prairies, et baigne de nombreuses

Digitized by Google

usines dont les unes destinées à l'industrie de la métallurgie sont en état de chômage, tandis que les autres, destinées à l'équarrissage et au sciage des sapins, sont en pleine activité.

On remarque à Montfort une ancienne demeure seigneuriale qui, remaniée et reconstruite il y a environ deux cents ans, a perdu son caractère primitif. C'était au moyen-âge un château féodal, *castrum de Montefortis*, pourvu de nombreux moyens de défense.

En 1496, le roi Charles VIII était en guerre avec l'Espagne. L'une des armées de Ferdinand envahit le Languedoc, s'engagea dans le pays de Fenouillèdes, après avoir détruit divers châteaux de la vallée de l'Agly. Les châteaux de Montfort et de Counozouls furent assiégés et tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Le château de Montfort fut presque entièrement détruit. Quand la guerre fut terminée le seigneur de Montfort reconstruisit sa demeure, mais dans de modestes proportions.

Aujourd'hui le château de Montfort est une résidence modernisée en parfait état de conservation.

LE CHATEAU DE PUYLAURENS

Castrnm de Podio Laurenti.

Les chartes du moyen âge appellent le château de Puylaurens *castrum de podio laurenti*, et c'est le nom que lui a conservé l'histoire. La légende, qui marche

Digitized by Google

toujours à côté de l'histoire, l'appelle le château de la Dame Blanche. La dame blanche, ce souvenir toujours vivant de l'époque gallo-celtique, cette personnification des prêtresses du culte druidique qui se livraient, il y a deux mille ans, aux mystères de leur rite sauvage, est toujours vivante dans la contrée. La dame blanche du château de Puylaurens apparaît à certaines époques, pendant les nuits d'hiver qu'éclaire la lune à l'état de croissant, et parcourt traînant après elle ses voiles de fantôme les ruines si imposantes des tours et des remparts de l'ancienne forteresse. Voilà la légende, et maintenant voici l'histoire.

Quand on parcourt cette coupure de terrain qui relie Axat avec Caudiés, et qui s'appelle d'un côté la vallée d'Aliès et de l'autre la vallée de la Boulzanne, l'antiquaire, le touriste et même le simple voyageur éprouvent un sentiment de vive curiosité dès qu'ils se trouvent en présence de ce monument historique qui, même à l'état de ruine presque complète, nous montre un des plus beaux spécimens de l'architecture militaire du moyen-âge. Sur un mamelon de forme irrégulière se terminant par une arête qui va du levant au couchant, on voit des débris de fortifications. Le côté des remparts bastionnés qui fait face à la vallée présente un aspect aussi pittoresque que grandiose.

Lorsque le pays de Fenouillèdes fut séparé du Rhedesium, au neuvième siècle, et érigé en vicomté, le château de Puylaurens fit partie de cette vicomté, et demeura toujours entre les mains du suzerain qui

Digitized by Google

en était investi. Lors de la croisade contre les Albigeois, la vicomté de Fenouillèdes fut attaquée simultanément par l'une des armées de Simon de Montfort et par le roi d'Aragon qui avait pris parti pour les croisés. Guillaume de Pierre-Pertuse qui fut chargé de la défense du château de Puylaurens s'y enferma avec une nombreuse garnison, et y soutint un long siège. Menacé d'excommunication s'il ne se rendait pas, il résista aux sommations du légat, et il se maintint, au prix des plus grands sacrifices, dans la grande forteresse jusqu'à la fin de la croisade. La résistance de Guillaume de Pierre-Pertuse entrava pendant longtemps l'œuvre des croisés dans cette partie du pays de Fenouillèdes, tandis que sur la partie du même territoire plus rapprochée du Roussillon, son cousin, Pierre de Fenouillet, fils de la comtesse Ave, luttait avec énergie pour la conservation de sa vicomté contre Nunez Sanche, roi d'Aragon, son compétiteur. Ceci se passait en 1229.

Peu de temps après, le Languedoc était réuni à la couronne et Puylaurens devenait forteresse royale. Néanmoins, avant d'armer cette forteresse, le roi Louis IX s'en était assuré la possession définitive, au moyen du traité de Corbeil, en 1258, aux termes duquel le roi d'Aragon lui cédait tous ses droits sur l'ancien Rhedesium.

D'un autre côté, le roi de France obtint de l'abbaye de Saint-Martin-de-Cuxa, moyennant une redevance annuelle, l'abandon de tous les droits que Bernard Taillefer, comte de Fenouillèdes, avait cédés, en 1011, à cette abbaye sur les villages ou hameaux de Lapra-

Digitized by Google

delle, le Caunil, Puylaurens, Gincla et Aygues-bonnes.

En 1260, la vieille forteresse complètement remise en état par les soins du sénéchal de Carcassonne, était pourvue d'une forte garnison et placée sous les ordres d'un gouverneur. Ce premier gouverneur, le capitaine Odo ou Eudes de Monteuil, avait sous ses ordres des forces suffisantes. Voici comment était composée la garnison : *Garnisio Podii Laurenti XXV servientes unus capellanus* — vingt-cinq sergents d'armes et un chapelain. Pierre-Pertuse et Aniort, les deux autres grandes forteresses de la contrée, n'étaient pas aussi bien pourvus.

Pendant les longues guerres que les rois Louis XI et Charles VIII soutinrent contre l'Espagne, vers la fin du quinzième siècle, les armées ennemies envahirent, à diverses reprises, le pays de Fenouillèdes, et y détruisirent divers châteaux. Mais la forteresse de Puylaurens résista à toutes les attaques. En 1636, pendant cette longue guerre qui se termina plus tard par la paix des Pyrénées, les Espagnols pénétrèrent dans la vallée de l'Agly et le bassin de la Boulzanne, et y détruisirent divers châteaux et forteresses royales. Puylaurens attaqué par des forces considérables tomba au pouvoir de l'ennemi et fut démantelé.

Puylaurens n'étant plus classé comme place frontière ne fut restauré que d'une manière incomplète, Le roi de France continua à y tenir une faible garnison de morte-payes, commandée par un capitaine-gouverneur. Puis, vers le milieu du dix-huitième siècle, cette garnison fut réduite, et ne se composa

Digitized by Google

que d'un faible détachement de vétérans, sous les ordres d'un officier subalterne. Le château n'était plus entretenu, les tours et les remparts tombaient en ruines, le donjon seul était habitable. Quand la révolution éclata le château de Puylaurens avait à peine l'importance d'un fortin ; il fut abandonné, et bientôt, sous l'action d'un climat rigoureux, l'antique forteresse tomba pièce à pièce. Les ruines s'amoncelèrent sur les ruines, et tous les ans quelques pierres se détachent des tours et des remparts. Bientôt il ne restera plus qu'un souvenir de cet antique château de Puylaurens qui a une si belle place dans l'histoire du Languedoc.

LE PAYS DE FENOUILLET

LE CHATEAU DE FENOUILLET

Sabarda. — Saint-Pierre. — La Villasse

Le château de Fenouillet qui, à partir du onzième siècle, devint la demeure des vicomtes de Fenouillèdes, nous offre le spécimen le plus complet et le plus remarquable des forteresses féodales, quand on étudie ses ruines aujourd'hui éparses sur le sol.

Fenouillet n'était pas un château proprement dit. C'était une petite cité guerrière enfermée dans une double enceinte de solides remparts, et qu'on appelait

Digitized by Google

au moyen-âge et même dans les temps modernes les châteaux de Fenouillet.

Cette cité s'étendait sur un plateau qui, du midi au nord, a une longueur d'environ six cents mètres, et dont la largeur est de quatre cents mètres environ. Elle se divisait en trois sections dont la désignation s'est conservée jusqu'à nos jours : Sabarda, — Saint-Pierre, — La Villasse.

Sabarda qui figure sur la carte de l'état-major était une tour wisigothe, assez bien conservée encore pour qu'on puisse se rendre compte de ses dispositions architecturales. Sabarda est un mot catalan emprunté probablement à la langue wisigothe et qui signifie *barque*. Ce donjon a, en effet, la forme d'un petit navire.

La partie de ce donjon qui regarde le levant servait de beffroi, et se compose d'une tour arrondie qui porte le nom de *Tour du Beffroi* et qui est encore debout, bien qu'à demi-ruinée.

Le côté opposé du donjon, formant l'extrémité de l'édifice du côté du couchant, servait de sémaphore. C'était une tour aussi de forme ronde, appelée *Tour des Signaux*. La Tour des Signaux est en assez bon état de conservation. Les parois, à leur partie intérieure, sont faites d'assises de calcaire noir, dont la couleur violacée accuse l'action prolongée du feu qui servait aux signaux. La courtine qui reliait les deux tours n'est pas tout-à-fait détruite, et l'on peut, par conséquent, se rendre compte de ce qu'était Sabarda quand les rois wisigoths l'eurent fait construire. Aucun historien n'a parlé de Sabarda dont le nom figure

Digitized by Google

seulement sur les livres terriers de la commune, et nous sommes heureux d'avoir pu faire revivre sous notre plume, bien que d'une façon incomplète, ce monument remarquable de l'architecture militaire du sixième siècle,

Saint-Pierre était le château comtal édifié au onzième siècle par l'un des premiers vicomtes de Fenouillèdes. Les ruines de ce château offrent un caractère de désolation indicible. C'est un amoncellement confus de moëllons dont le désordre et l'entassement prouvent que ce n'est ni la main du temps, ni le marteau des démollisseurs qui ont opéré cette œuvre de destruction. On reconnaît les effets de la poudre. L'ennemi qui s'est rendu maître du château comtal a fait sauter ses murailles, ses tours et ses bastions; et depuis trois cents ans une sorte de terreur superstitieuse semble planer sur ces débris épars. Un lambeau de tour, qui faisait partie de la chapelle, est seul demeuré debout, et l'on remarque, à proximité de cette tour, un souterrain bien conservé que les gens du pays appellent la prison.

Entre Sabarda et Saint-Pierre se trouve la *Villasso*, c'est-à-dire l'ancien oppidum ou bourg fortifié, remplacé, de nos jours, par le modeste village de Fenouillet qui ne compte que 120 habitants.

Tel est le tableau que nous offre l'ensemble des ruines des châteaux de Fenouillet.

Si ce tableau est émouvant pour l'archéologue, le cadre qui l'enferme est des plus intéressants pour le touriste. Il existe dans la chaîne pyrénaïque peu de sites aussi sauvages et aussi grandioses. Adossé à la

Digitized by Google

belle forêt d'Aigues-Bonnes qui le domine, le plateau de Fenouillet est suspendu, du côté du nord, sur une muraille de calcaire gris qui se dresse perpendiculairement à une hauteur de trois cents pieds au-dessus de la plaine de la Boulzanne. Une fissure, à peine suffisante pour le passage d'un homme, a été percée par l'action des eaux dans cette masse rocheuse et, cette brèche, qu'on appelle *les Portes de Fenouillet*, étranglée entre deux pilastres gigantesques, donne passage à un ruisseau appelé la rivière de Saint-Jaume. En amont de cette brèche la rivière se bifurque, et ses deux bras, s'ouvrant comme les branches d'un compas, et coulant de chaque côté dans un lit profondément encaissé, formaient les fossés naturels qui baignaient le pied des remparts de la cité guerrière.

Divers documents authentiques nous prouvent que le pays de Fenouillèdes faisait partie du comté de Razés avant 870. C'est à cette époque que la séparation des deux territoires fut effectuée. En 965, Sunifred comte de Barcelone, disposa de la vicomté de Fenouillèdes en faveur de son frère Oliba Cabreta, comte de Cerdagne, qui le transmit à l'un de ses fils appelé Pierre. Celui-ci, qui vivait en l'an 1,000, fut le premier vicomte de Fenouillèdes. Il construisit le château appelé Saint-Pierre ; car voulant fixer sa résidence dans le pays qui formait son apanage, il ne pouvait se contenter du donjon de Sabarda. Son fils, Bernard Taillefer, fonda le prieuré et la chapelle de Saint-Pierre dans l'intérieur du château que son père avait édifié.

Les successeurs de Bernard Taillefer conservèrent

Digitized by Google

toujours en état de défense formidable leur château comtal qui était le siége de leur domination dans le pays de Fenouillèdes; car ils avaient à se défendre contre de redoutables voisins. Cernés de tous côtés par les seigneurs suzerains de Barcelone, de Cerdagne et de Foix, ils avaient de la peine à conserver intact leur domaine. Ils y parvinrent jusqu'à la guerre des Albigeois, grâce à la constitution géologique du sol coupé de hautes montagnes et de profondes vallées qui offrent tous les éléments nécessaires à une vigoureuse résistance, quand une attaque se produisait sur l'une des frontières.

A cette époque, la vicomté appartenait à Pierre de Fenouillet, fils de la comtesse Ave et du seigneur de Saissac. Ave était l'unique fille et héritière du vicomte Arnaud III de Fenouillet qui avait guerroyé toute sa vie contre le comte de Roussillon. Pierre de Fenouillet fut le digne successeur de son grand-père. C'est une des grandes figures de cette époque. Il était encore adolescent quand Ave, sa mère, lui remit l'héritage paternel. Nunez Sanche, comte de Roussillon, pensa qu'il aurait facilement raison de cet enfant, et qu'il pourrait, sans trop de peine, le dépouiller de sa vicomté de Fenouillèdes. Profitant de la minorité de Pierre II il avait usurpé le comté de Bézalu que la comtesse Ave n'avait pu défendre. Il possédait un petit royaume qui s'étendait sur les deux versants des Pyrénées, depuis la Méditerranée jusqu'au comté de Foix. Il lui fallait la vicomté de Fenouillèdes pour posséder tout le territoire pyrénéen. Il entama donc la lutte contre le jeune vicomte Pierre II; mais il échoua, lui le puis-

Digitized by Google

sant comte suzerain, contre ce jeune et pauvre seigneur.

Le château de Fenouillet eut à soutenir à cette époque un siège mémorable; mais du haut de ses murs crénelés le vicomte Pierre résista victorieusement aux assauts de l'armée ennemie. Peu de temps après, la croisade contre les Albigeois commença son œuvre. Pierre de Fenouillet demeura l'un des fidèles alliés de Raymond-Roger, vicomte de Béziers, et quand celui-ci mourut prisonnier dans son château de Carcassonne, Pierre, ligué aux autres seigneurs du pays, continua la lutte. Son domaine fut confisqué, et Nunez Sanche qui, en homme habile, s'était rangé sous la bannière des Croisés, fut investi par Simon de Montfort de la vicomté de Fenouillèdes. Il comptait s'emparer, ainsi, sans coup férir, du territoire dont il n'avait pu se rendre maître par les armes. Mais Pierre de Fenouillèdes n'était pas homme à se laisser dépouiller sans résistance. Après avoir lutté contre Nunez Sanche, il lutta contre Simon de Montfort.

On vit alors dans la Septimanie un singulier spectacle. Les Croisés maîtres de tout le pays occupaient les villes, les châteaux, les monastères et les bourgs. Ils étaient même parvenus à s'emparer des châteaux-forts de Termes et d'Aniort. Les trois forteresses de la vicomté de Fenouillèdes résistaient seules et résistèrent toujours. Ces forteresses étaient Fenouillet, Puylaurens et Pierre-Pertuse. Chacune de ces places était défendue par un membre de la famille de Fenouillet.

Guillaume de Pierre-Pertuse défendait Puylaurens,

Digitized by Google

Béranger de Pierre-Pertuse défendait Pierre-Pertuse, Pierre de Fenouillet défendait Fenouillet. Les deux premiers étaient de la branche cadette de Fenouillet et cousins du vicomte Pierre.

Nous avons vu dans la monographie du château de Puylaurens que Guillaume de Pierre-Pertuse résista victorieusement à toutes les attaques des Croisés. Le château de Fenouillet fut défendu avec la même énergie et le même succès par le vicomte Pierre, et Simon de Montfort, après un long siége, dut se retirer sans s'emparer de cette place.

La croisade continua son œuvre. Nunez Sanche fut investi de la souveraineté du pays de Fenouillèdes ; mais il ne put jamais déposséder le vicomte Pierre de son château de Fenouillet pas plus que de son château de Puylaurens. Il mourut en 1250, et transmit son domaine à Jacques Ier, roi d'Aragon, son parent et son héritier. Huit ans après, en 1258, en vertu du traité qui intervint entre le roi Jacques et Saint-Louis, la vicomté de Fenouillèdes fut réunie à la couronne. Alors, seulement, la bannière des seigneurs de Fenouillèdes ne flotta plus sur les remparts du château de Fenouillet. Elle s'abaissa pour faire place au drapeau du roi de France. Le château de Fenouillet était devenu forteresse royale.

A dater de ce moment, les rois de France tinrent à Fenouillet une garnison aussi importante que celle qui gardait Puylaurens, c'est-à-dire un capitaine commandant, un chapelain et vingt-cinq sergents d'armes.

Pierre de Fenouillet vaincu, mais non humilié, devint simple châtelain d'Ille et seigneur de Saint-

Digitized by Google

Paul ; mais il protesta contre l'arrêt de confiscation qui l'avait dépouillé de son domaine. En 1305, son petit-fils Pierre III de Fenouillet renouvela en vain cette protestation, en s'adressant inutilement au pape pour être réintégré dans la possession du château et de la vicomté. Depuis l'an 780 jusqu'en 1243, époque où le Fenouillèdes fut réuni à la couronne, on compte vingt-sept seigneurs ayant porté le titre de vicomtes de Fenouillèdes.

Tout en ayant le caractère de forteresse royale le château de Fenouillet se trouvait dans une situation exceptionnelle ; car il relevait, aussi, du domaine ecclésiastique, à cause du prieuré de Saint-Pierre qui était enclavé dans son enceinte. L'archidiacre de Fenouillèdes exerçait une certaine puissance sur toute l'ancienne vicomté. C'est ce qui explique un événement extraordinaire survenu en 1366. A cette époque, le syndic et vingt-cinq frères convers du monastère de Prouille, comptant sans doute sur la protection de l'archidiacre, se présentèrent accompagnés d'hommes d'armes devant le château de Fenouillet qu'ils surprirent, ayant probablement des intelligences dans la place, et s'en emparèrent après avoir chassé un chevalier nommé Pierre d'Otti qui en était le gouverneur. Il est vrai que, peu de temps après, le château rentra au pouvoir de la couronne. L'évêque d'Alet et son archidiacre désavouèrent hautement les religieuses de Prouille qui avaient tenté cette entreprise téméraire et criminelle. Ces dames prétendaient se venger ainsi de ce qu'on ne leur avait pas rendu, après la croisade, certaines terres du Razés que le vicomte Udalger

Digitized by Google

de Fenouillet avait données à leur monastère, en 1205.

Pendant la seconde moitié du seizième siècle, le caractère semi-ecclésiastique du château de Fenouillet l'exposa plus particulièrement aux attaques des Calvinistes. Il y a lieu de croire que cette forteresse était mal armée et peu défendue, puisque les religionnaires s'en emparèrent, après la prise de Quillan, en 1573, et la détruisirent en grande partie. Mais les bandes calvinistes n'avaient pas une artillerie suffisante pour raser complètement cette forteresse de premier ordre, comme l'ont cru quelques historiens. Leur œuvre de démolition s'exerça notamment sur la chapelle, le prieuré et le manoir des vicomtes; mais ils laissèrent presque intacts les doubles remparts qui formaient l'enceinte, ainsi que le donjon appelé Sabarda.

Dès que les guerres de religion eurent pris fin, Henri IV s'empressa de faire remettre en état de défense le château de Fenouillet qui pouvait encore rendre d'utiles services comme place-frontière. A peine la forteresse royale était-elle en état depuis quelques années, que les menaces de guerre avec l'Espagne prouvèrent son utilité. En 1635, les espagnols ayant débouché avec des forces considérables dans la vallée de l'Agly, se portèrent vers le château de Fenouillet qui, bien que restauré, n'était plus la forteresse royale du treizième siècle. Les ennemis en firent le siège, s'en emparèrent et le rasèrent complètement. Les espagnols en se retirant ne laissèrent sur ce plâteau où se dressait autrefois le château comtal qu'un amoncellement de ruines que la main de

Digitized by Google

l'homme n'a jamais touchées, et qui offrent l'aspect de tristesse et de désolation qu'elles avaient le jour où l'ennemi se retira après avoir accompli son œuvre de destruction. Seul, le donjon de Sabarda est debout, mais lézardé, et, pour ainsi dire, à l'état de squelette de pierre.

LE CHATEAU DE CASTEL-FIZEL

Castrum fizelis. — Castrum fidele

Lorsqu'en quittant Caudiès pour se rendre à Prades on arrive au pied de la montagne qui sépare la vallée de la Boulzanne du village et du château de Fenouillet, on remarque sur un piton qui se détache du massif de ce premier contrefort des Pyrénées un large pan de mur et les restes d'une tour. Ces ruines sont tout ce qui reste de la forteresse qui portait le nom de *Castel-Fizel*. D'après les lambeaux de ruines que l'on a sous les yeux, on ne peut se faire qu'une idée incomplète de cette place-forte telle qu'elle était au moyen-âge. Elle se composait de la forteresse proprement dite, dont il reste encore des vestiges, et puis d'un fortin situé à une distance de moins de cent mètres sur un piton voisin, et dont on trouvait encore quelques traces sur le sol il y a quelques années.

Une tradition locale affirme que les Sarrasins appréciant toute l'importance de Castel-Fizel l'occupèrent

Digitized by Google

pendant leur conquête, et en firent une de leurs places-fortes.

Lorsque le pays de Fenouillèdes, au dixième siècle, conquit son autonomie, et forma une vicomté, les seigneurs de Fenouillet aimèrent mieux établir le siège de leur résidence à Sabarda qu'à Castel-Fizel. Ils fondèrent alors le château de Fenouillet; mais ils conservèrent Castel-Fizel comme forteresse comtale, et ils l'entretinrent dans cet état avec le plus grand soin. C'est ce qui explique pourquoi Castel-Fizel ne fut jamais érigé en fief féodal, et n'a jamais eu sous sa dépendance ni village, ni hameau.

Après la guerre des Albigeois, Castel-Fizel fut au nombre des places-fortes que les commissaires du roi revendiquèrent comme appartenant à la couronne, à titre d'ancienne forteresse des rois wisigoths. A dater de cette époque, Castel-Fizel n'est plus une dépendance de son voisin, le château de Fenouillet. C'est une place-frontière ayant son existence propre, gardée par un gouverneur et par une garnison que commandaient quatre *servientes*, sergents d'armes.

Lors de la guerre que soutint, de nouveau, la France contre l'Espagne, pendant les premières années du dix-septième siècle, et qui se termina par la conquête du Roussillon, Castel-Fizel tomba au pouvoir de l'ennemi qui, ne pouvant s'y établir, le démantela. Castel-Fizel eut alors le sort de Fenouillet, de Quéribus et de plusieurs autres châteaux de la contrée. Les espagnols, forcés de repasser la frontière, ne laissèrent derrière eux que des ruines. La forteresse de Castel-Fizel ne fut pas reconstruite.

Digitized by Google

Au commencement du dix-huitième siècle, on donna le nom de Castel-Fizel à un petit fief composé des terres avoisinant les ruines de la forteresse.

Comme Puylaurens, et comme bien d'autres châteaux Castel-Fizel a sa légende. D'après une tradition qui remonte bien haut dans le passé, un trésor aurait été enfoui dans les souterrains de cette forteresse. Les uns affirment que les Sarrasins étaient les maîtres de ces richesses qu'ils ne purent emporter quand ils furent refoulés au-delà des Pyrénées. D'autres prétendent que le trésor est d'origine espagnole. Quoi qu'il en soit, des fouilles ont été pratiquées, à diverses reprises, dans l'enceinte des ruines. Une citerne, dont on voit encore quelques restes, et qui est située au pied du lambeau de rempart, a été, il y a un siècle, fouillée, recreusée; mais tous ces travaux n'ont donné aucun résultat. L'inanité des recherches n'a pas diminué l'autorité de la légende, et bien des gens dans le pays de Fenouillèdes croient encore avec une foi robuste à l'existence du trésor de Castel-Fizel.

CAUDIÈS

Cauderiæ. — Caudiès-de-Fenouillet

Le premier document authentique qui fait mention de Caudiès est une charte du roi Charles-le-Chauve, datée des calendes de janvier de l'an 842, portant donation en faveur du comte Milon de divers villages

Digitized by Google

dans le pays de Fenouillèdes et de Pierre-Pertuse. De ce nombre se trouve la *villaria de Cauderiæ*.

Quand le pays de Fenouillèdes fut érigé en vicomté, au dixième siècle, Caudiès demeura sous la directe des vicomtes; car son territoire touchait aux portes du château comtal. Caudiès était le plus beau fleuron de la couronne des seigneurs suzerains de Fenouillèdes, et c'est ce qui contribua à donner à cette ville, dans les siècles suivants, une importance considérable.

Après la croisade contre les Albigeois, le pays de Fenouillèdes fut érigé en viguerie, avec Caudiès pour capitale. L'ancien oppidum était devenu, sous le règne des vicomtes de Fenouillèdes, un castrum ou village fortifié. Il occupait, à cette époque, la partie comprise dans le quartier que l'on appelle de nos jours *le Fort*. Le castrum du douzième siècle était une vraie forteresse dominant au couchant le cours de la Boulzanne du haut d'une falaise taillée à pic, et entourée sur les autres côtés de murailles et de bastions. Un fossé profond était creusé au pied des fortifications, et formait un demi-cercle dont la Boulzanne était la base. En devenant ville royale, vers le milieu du treizième siècle, Caudiès prit plus d'extension. De nouveaux quartiers furent créés sur les bords du fossé qui entourait le fort et se développèrent dans la plaine qui s'étend au midi et au levant. Moins d'un siècle plus tard, ce chef-lieu de la viguerie de Fenouillèdes avait assez d'importance pour éveiller la sollicitude royale. Nous voyons en effet que le gouverneur du Languedoc ordonna, en 1346, par lettres patentes datées d'Agen,

Digitized by Google

la mise en défense des fortifications de Caudiès, *de crainte que les Anglais ne s'en rendissent maîtres.* Le gouverneur en titre du Languedoc était, à cette époque, le prince Jean, fils du roi Philippe de Valois, et qui succéda à son père quatre ans après. On l'appelait Jean de France. Son caractère ardent et impétueux lui fit dans la province un renom légendaire, et les naïves populations de cette époque qui se plaisaient au symbolisme avaient l'habitude de dire quand le vent d'hiver soufflait par violentes rafales : « C'est Jean de France qui passe. » Ce dicton s'est conservé jusqu'à nos jours dans les Corbières. Mais si le prince héritier avait le haut commandement dans les provinces de Languedoc et de Guyenne, c'était le comte d'Armagnac qui, en sa qualité de lieutenant, exerçait la charge de gouverneur, et ce fut lui qui chargea le seigneur de Tournebouix, viguier de Fenouillèdes, de mettre Caudiès en état de défense.

Après avoir uni la ville de Caudiès au domaine de la couronne, lès rois de France disposèrent d'une partie de son vaste territoire, et y créèrent deux fiefs, au commencement du seizième siècle. L'un, appelé Cazal-Germa, et comprenant le territoire qui s'étend de Castel-Fizel jusqu'à la limite de Saint-Paul, fut inféodé, vers 1520, à un bourgeois du nom de Jacques Coste. Ce domaine, qui passa plus tard à la famille de Mauléon, est demeuré bien patrimonial. Le second fief eut pour engagiste, à la même époque, Pierre de Montesquieu, seigneur de Saint-Louis. Il se composait d'un immense territoire appelé Montauriol, et qui s'étend de la forêt des Fanges jusqu'aux portes de

Digitized by Google

Caudiès. Il y a un demi-siècle ce quartier, qui se mesure par centaines d'hectares de terres vagues, appartenait pour les deux tiers à la famille de Damian et pour un tiers à la commune de Caudiès, à titre de cantonnement ou de représentation de ses droits d'usage. Grâce à l'initiative désintéressée et aux efforts persévérants d'un homme qui fut placé pendant plusieurs années à la tête de l'administration locale, toutes les terres appartenant à la famille de Damian furent acquises, en 1839, par une association de propriétaires de la commune. Plus tard, au moyen d'un bien modique sacrifice, la commune de Caudiès fut mise en possession de ce terrain, appelé *Les Vacants*, qui offre de si grandes ressources pour l'affouage et pour la nourriture de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons.

En même temps qu'il avait inféodé les terres de Cazal-Germa et de Montauriol, le roi de France avait accordé à un de ses vassaux la concession d'un moulin à farine, appelé *le Moulin du Roi*. Un magnifique canal d'amener, *le Canal de Garrouda*, reçut à 1500 mètres en amont de Caudiès toute l'eau de la Boulzanne, et, tout en mettant en jeu les meules du moulin, servit à l'irrigation d'une vaste étendue de terrain transformé en jardins potagers.

Caudiès eut beaucoup à souffrir de l'invasion de 1542. Les Espagnols incendièrent cette ville ainsi que les villages voisins, et le souvenir de ce grand désastre est, pour ainsi dire, encore vivant. Il existe à proximité de Caudiès et sur son territoire un hameau situé sur la route de Lapradelle, et qui forme une

Digitized by Google

section de commune. Ce hameau a deux noms, tous les deux significatifs, tous les deux portant la marque de l'invasion étrangère. Le nom usuel est en patois *Lés Aragous*, c'est-à-dire les Aragonnais, le nom des soldats de l'invasion. Le nom administratif est *Villeraze*, la ville rasée. Ce nom si triste s'explique de lui-même lorsqu'en visitant le terrain sur lequel est bâti le hameau actuel, composé de cinq ou six maisons, on voit autour de ces demeures des débris de substructions qui indiquent la place du village rasé par les Espagnols. L'histoire de Caudiès n'offre rien d'intéressant jusqu'après la conquête du Roussillon. A dater de cette époque, n'étant plus pays frontière, cette ville acquit plus d'importance et subit une transformation qui en augmenta l'agrément. Les fossés qui entouraient le fort furent comblés, et sur leur emplacement fut tracé un boulevard de quinze mètres de largeur qui se termine par une magnifique place.

La ville de Caudiès possédait déjà, à cette époque, un couvent d'hommes qui, au dix-septième siècle, prit un plus grand développement. Il occupait tout un quartier au centre de la ville, et l'on peut encore se rendre compte de la superficie que couvraient la maison conventuelle et ses dépendances. Ce couvent était desservi par les ermites de Saint-Augustin que l'on appelait les Augustins et qui se vouaient surtout à l'enseignement. Un hôpital pour les infirmes et les malades était situé aux portes du couvent.

L'église de Caudiès, sous le vocable de la Nativité de la Vierge, n'offre rien de remarquable au point de vue architectural. On voit dans le chœur un magnifi-

Digitized by Google

que rétable avec une ornementation en bois sculpté qui a du mérite.

Caudiès, en sa qualité de ville royale et surtout de chef-lieu d'une viguerie importante, était le lieu de résidence des magistrats et officiers royaux de tout ordre chargés de l'administration de la ville et de la viguerie. On y comptait, outre les juges du siége royal, un trésorier du roi, un commissaire aux revues, un préposé-chef au service des gabelles, un receveur du grenier à sel, un receveur des traites foraines et enfin une administration forestière.

Tous les douze ans, Caudiès qui avait rang de ville royale du pays de Fenouillèdes, et, par conséquent, droit de représentation aux États du Languedoc, envoyait un député à Montpellier. Le représentant de la ville de Caudiès assistait tous les ans à l'Assiette du diocèse d'Alet.

Les armoiries de Caudiès sont :

Un chaudron de gueules avec son anse suspendue à une chaîne d'or, au-dessus de trois tisons ou bûchettes du même, le tout sur champ d'azur.

D'après l'édit de 1696, les nouvelles armes de Caudiès devaient être : Un écu pallé, contre pallé d'or et de sinople de six pièces.

NOTRE-DAME-DE-LAVAL

A quinze cents mètres de Caudiès, dans la direction du château de Fenouillet, on remarque sur un mame-

Digitized by Google

lon un édifice religieux qui mérite d'être signalé. C'est l'église de Notre-Dame-de-Laval qui, avec son clocher couronné par une élégante flèche, domine tout le bassin de la Boulzanne. On ne peut rien voir de plus gracieux que cette chapelle champêtre, avec ses murs blancs et ses solides contreforts, émergeant d'un bouquet d'oliviers et de cyprès, et qui semble se dresser sur ses pieds pour regarder les ruines du château de Fenouillet par-dessus la crête rocheuse qui, du côté du midi, borde l'horizon. Le mamelon sur lequel est bâtie cette chapelle fait face, du côté du levant, au piton qui supporte les ruines de Castel-Fizel. Ces deux antiques gardiens de la vallée semblent représenter, l'un la puissance de l'homme qui est transitoire, l'autre la puissance de Dieu qui est immuable.

Quand on quitte la route de Prades pour monter à l'église Notre-Dame, on se trouve d'abord en présence d'un portique couvert, avec fronton triangulaire, renfermant un cippe sur lequel est posée une statue de Sainte-Anne. Sur l'un des piliers supportant ce portique, on remarque une inscription en langage catalan qui est la vraie langue romane. En voici la traduction française : « L'an mil quatre cent trente-trois et le treize du mois de mars fut commencé l'oratoire. »

Après avoir dépassé ce portique, on s'engage dans une *via sacra*, ou chemin des pélerins, gazonné et bordé de murs.

L'intérieur de l'église n'offre rien de remarquable au point de vue architectural, mais on admire le rétable du maître-autel décoré dans le style espagnol du quinzième siècle. L'ornementation consiste d'abord

Digitized by Google

en une large frise en pierre poreuse. Sur cette frise se développe une suite de sujets pris dans la vie de la Sainte Vierge sculptés en demi-bosse. Les figurines de vingt ou vingt-cinq centimètres de hauteur accusent la main d'un artiste peu habitué au burin, et l'ensemble de la composition se fait remarquer par les qualités qui distinguent les compositions naïves du moyen-âge. Au-dessus de cette large frise l'artiste a retracé sur deux pilastres le symbolisme des litanies de la Vierge toujours en raccourci et dans un style tout-à-fait primitif.

SAINT-JAUME

Saint-Jaume en catalan signifie Saint-Jacques. Située au pied du piton qui supporte le château de Castel-Fizel, l'église ou la chapelle de Saint-Jaume était une dépendance directe de cette forteresse. Démolie par les Calvinistes pendant les guerres de religion la chapelle n'a conservé que ses quatre murs que le temps ronge peu à peu, et qui menacent de s'effondrer.

On remarque à l'extérieur quelques pierres saillantes appelées corbeaux qui sont incrustées dans les murs. Deux de ces corbeaux portent un écusson, l'un chargé de trois chaudrons, deux et un, qui sont les armoiries de la ville de Caudiès, l'autre chargé d'une croix de Saint-André que surmonte une croix latine. Les deux écussons sont couronnés d'un mascaron chaperoné.

Digitized by Google

LE COL DE SAINT-LOUIS

Le Trophée de Pompée. — Le Château des Maures. La Porte de Saint-Louis.

Dans tout l'ancien diocèse d'Alet il n'est pas de commune qui possède sur son territoire autant de souvenirs historiques que la ville de Caudiès dont nous venons d'esquisser l'histoire. Nous avons déjà passé en revue la forteresse wisigothe de Castel-Fizel, les églises de Saint-Jaume et de Notre-Dame-de-Laval. Il nous reste maintenant à décrire les monuments dont on voit encore des vestiges au centre de cette gorge si connue qu'on appelle *le Col de Saint-Louis.*

Le Trophée de Pompée

Lorsque, après de brillantes victoires dans la Gaule Narbonnaise, Pompée voulut porter la guerre en Ibérie, il commença par s'emparer du pays des *Sardones,* Sardons. Ce pays occupait exactement tout le territoire qui forme de nos jours le département des Pyrénées-Orientales, plus cette partie du Roquefortez qui s'étend sur la rive droite de l'Aude. Il formait un état

Digitized by Google

indépendant et toujours respecté entre deux puissantes nations, la Gaule et l'Ibérie, comme de nos jours la république d'Andorre entre la France et l'Espagne.

Les historiens catalans sont unanimes à affirmer que deux trophées furent érigés aux deux extrêmes limites du pays des Sardons, l'un au col du Perthus par où l'on entrait et l'on entre encore en Espagne, l'autre aux environs de Caudiès par où l'on sortait de la Gaule Narbonnaise, en remontant le cours de l'Aude. Une pareille assertion émise par des historiens recommandables méritait d'être admise sans contestation. Nous n'avions donc qu'à nous préoccuper de la recherche de l'emplacement que devait occuper le signe de triomphe érigé par l'armée romaine. Nous avons été assez heureux pour faire cette découverte. A l'instar des Dieux de Rome et de la Grèce qui en trois pas franchissaient l'Olympe, Pompée avait voulu prouver qu'il lui avait suffi de faire un pas de géant pour franchir cette étape dont le point de départ était à Caudiès et le point d'arrivée au Perthus.

Le trophée signalé aux environs de Caudiès est situé au col de Saint-Louis sur une partie du territoire de Caudiès appelé Montauriol. Quand on a franchi la limite qui sépare l'Aude des Pyrénées-Orientales, dans la partie la plus pittoresque et la plus sauvage de la gorge, deux massifs de calcaire se dressent à droite et à gauche du chemin. Entre ces murs de granit s'élève une masse rocheuse de forme pyramidale dont la partie culminante est couronnée par un portique informe. Ce portique se compose de deux blocs en aiguille qui en forment les montants et d'un autre bloc

Digitized by Google

posé en forme de traverse et de tympan. Cette ouverture en forme de portique a un nom sinistre. On l'appelle la fenêtre des voleurs.

Le trophée dont nous signalons l'existence a tous les caractères qui distinguaient ces sortes de monuments chez les Romains. Tous les peuples guerriers de l'antiquité étaient dans l'usage de marquer de ces signes orgueilleux le chemin de la victoire ou un champ de bataille mémorable. Les trophées des Gaulois consistaient en un tronc d'arbre orné de dépouilles des vaincus, de débris d'armes et de feuillage. Les Romains qui tenaient à marquer leurs œuvres d'un caractère de durée, comme si leur puissance ne devait pas avoir de fin, donnaient à leurs trophées une forme monumentale. C'étaient tantôt des monolytes en forme de colonnes ou d'obélisques en imitation des trophées égyptiens, tantôt des pyramides formées d'un assemblage ou d'un entassement de blocs de granit. Le trophée du col de Saint-Louis peut être rangé dans cette dernière catégorie.

On a trouvé à diverses reprises dans le voisinage de ce trophée des médailles en or remontant à une haute antiquité, et tellement frustes qu'il a été impossible d'en déterminer ni l'époque, ni la nationalité. Ces produits numismatiques ne peuvent être que des médailles romaines.

Digitized by Google

Le Château des Maures. — La Porte de Saint-Louis.

En face du Trophée de Pompée, on remarque un angle de bastion qui indique la place qu'occupait la forteresse connue sous le nom de château des Maures. Ces deux antiques monuments ne sont séparés que par la route. Nous n'avons aucun document historique à invoquer à l'appui de l'origine sarrazine de ce château-fort ; mais la tradition locale a acquis sur ce point une grande autorité, car elle n'a jamais été contredite par aucun historien. Même après que le château des Maures eût été relevé par les rois de France et fût devenu une forteresse du pays frontière, le nom primitif a survécu et s'est continué jusqu'à nos jours.

Au quatorzième siècle l'ancien château des Maures devint une forteresse royale que l'on appela *la Porte de Saint-Louis*. Ce nom lui fut donné parce que l'on ne se borna pas à relever l'ancien château, on construisit de l'autre côté du chemin au pied du Trophée de Pompée un fortin qui rendait ainsi plus facile la garde du passage. Aucun historien n'a fait mention de cette place-forte. Cependant elle a eu son rôle dans l'histoire, et la forteresse principale a existé jusqu'à la Révolution ; mais ce n'était dans les derniers temps qu'un simple poste de vétérans. Nous croyons même que ce poste fut rétabli pendant les guerres d'Espagne, sous l'Empire.

Digitized by Google

Lorsque, en 1542, les Espagnols s'emparèrent de Caudiès et firent tant de ravages dans la contrée, ils détruisirent la Porte de Saint-Louis.

Un document authentique qu'il nous a été donné de consulter nous permet de constater qu'en 1741 la Porte de Saint-Louis existait encore, bien qu'ayant peu d'importance. La forteresse principale et le fortin sont signalés et marqués sur un plan de la forêt des Fanges déposé dans les archives de la commune de Saint-Louis.

De nos jours le fortin a complètement disparu, et on ne remarque qu'un reste de rempart qui a pu aussi bien appartenir au château des Maures qu'à la porte de Saint-Louis. Cette relique historique est soudée à une œuvre d'art moderne. Elle sert de soubassement à la première pile d'un magnifique pont viaduc qui a été établi pour adoucir la pente de la route. Le tablier de ce viaduc repose d'un côté sur l'ancienne forteresse, et de l'autre sur la première assise du rocher qui supporte le Trophée de Pompée.

SAINT-PAUL-DE-FENOUILLET

Monedariœ. — Sanctus-Paulus-de-Valolas.

La ville de Saint-Paul-de-Fenouillet qui occupe de nos jours un rang si important dans l'ancien pays de Fenouillèdes était au septième siècle une villaria appelée Monedariæ. Une charte de 870 du roi Charles-le-

Digitized by Google

Chauve porte donation en faveur du comte Milon de diverses terres, villages et métairies dans le pays de Fenouillet, *villares in pago fenioleto, scilicet..... Monedarias.....*

Dans le courant du siècle suivant un prieuré de bénédictins fut fondé à Monedariœ et porta le nom de monastère de Saint-Paul-de-Valolas. Les historiens disent que cette maison conventuelle était fondée sur les bords de l'Agly, en un lieu qui s'appelait Monedaten, terme qui n'est qu'une variante très-fréquente sur les anciennes chartes du mot Monedariœ.

Jusqu'à la création de l'évêché d'Alet, c'est-à-dire jusqu'en 1327, l'église et le monastère de Saint Paul étaient administrés par un *decanus*, doyen ou prévot qui était chanoine de Narbonne, et qui portait le titre d'Archiprêtre du pays de Fenouillèdes.

Les religieux du monastère de Saint-Paul exerçaient leur autorité sur divers établissements qui relevaient de leur maison. Ils avaient sous leur dépendance :

1° Le prieuré de Lansac, entre Latour et Saint-Paul-de-Fenouillet.

2° La chapelle champêtre de la Cabane, près du Vivier ;

3° L'ermitage de Saint-Antoine-de-Galamus.

4° Le monastère de Saint-Pierre-de-Fenouillet.

Ce qui prouve à quel rang élevé était parvenu au moyen-âge le couvent des moines bénédictins de Saint-Paul-de-Fenouillet, c'est qu'ils jouissaient des mêmes privilèges et des mêmes prérogatives que les bénédictins de l'abbaye d'Alet.

Digitized by Google

Quand le pape Jean XXII créa l'évêché d'Alet, il tint compte de cette situation. La bulle d'institution portait que l'église des bénédictins de Saint-Paul-de-Fenouillet était érigée en collégiale, et que le chapitre collégial de cette église avait le même rang que le chapitre cathédral d'Alet. En effet les chanoines de Saint-Paul avaient le droit de procéder au choix des évêques de concert avec les chanoines d'Alet, et ils exercèrent ce droit tant que dura ce mode de nomination des prélats. Peu de temps après, une bulle du même pape unit à la collégiale de Saint-Paul l'antique abbaye de Joucou avec les églises et villages qui en dépendaient. L'église de Sainte-Marie de Formiguères, dans le Capcir, fut également unie à la collégiale.

Lorsque, en 1534, le clergé eut été sécularisé, le chapitre collégial de Saint-Paul eut le droit de conférer, sous certaines réserves, les bénéfices ecclésiastiques, et de délivrer les titres de recteurs de certaines paroisses. Il est vrai que l'archiprêtré du pays de Fenouillèdes avait été transféré à Caudiès ; mais si la ville de Saint-Paul avait perdu, au seizième siècle, le droit d'être le lieu de résidence de ce haut fonctionnaire ecclésiastique, le doyen de son chapitre collégial a eu, à diverses reprises, le titre de vicaire général.

Cet état de choses a duré jusqu'à la Révolution, et les membres les plus anciens de la génération actuelle de Saint-Paul-de-Fenouillet ont pu connaître les derniers survivants du groupe de chanoines qui composaient, en 1789, le chapitre collégial de cette ville.

Tandis que le monastère de Saint-Paul de Valolas se transformait et devenait, progressivement, une

Digitized by Google

maison conventuelle de grande importance, et puis un chapitre collégial rayonnant sur toute la contrée, l'antique oppidum du nom de Monedariœ devenait le castrum ou bourg de Saint-Paul-de-Fenouillet.

Après la guerre des Albigeois, ce bourg acquit bientôt le rang de cité, et devint ville royale, sous la réserve de certains droits qui demeurèrent acquis à la communauté des religieux bénédictins. Quand cette communauté fut érigée en chapitre collégial, la ville de Saint-Paul était déjà sous la directe du sénéchal de Carcassonne et des gouverneurs de la province. C'est à dater de cette époque que, concurremment avec Caudiès, cette ville devint la capitale du pays de Fenouillèdes. Par suite de leur position topographique, les deux villes de Saint-Paul et de Caudiès étendirent leur influence dans un rayon tout-à-fait distinct. Caudiès devint la capitale de la partie du Fenouillèdes qui s'étendait vers le pays de Sournia et le Roquefortez, tandis que Saint-Paul domina sur les Corbières et la vallée de l'Agly.

Quand les armées anglaises envahirent le Languedoc le comte d'Armagnac ordonna qu'on fortifiât les villes de Saint-Paul et de Caudiès. Tout nous fait présumer que Saint-Paul était déjà à cette époque entouré de murailles, et l'ordre donné par le comte d'Armagnac n'avait pour but que de compléter l'armement et les moyens de défense de la place.

Lors de la guerre que le roi Charles VIII soutint contre Ferdinand, roi d'Espagne, la ville de Saint-Paul était pourvue de fortifications en très-bon état, et on la considérait comme une place forte suffisante

Digitized by Google

pour garder ce passage important qui touchait au Roussillon. C'est à Saint-Paul et dans la petite plaine qui l'avoisine que fut formé à cette époque un camp dans lequel la noblesse de la province se réunit en armes avec les milices. Cette guerre dura pendant plusieurs années, et, en 1536, une nombreuse armée espagnole parvint à s'emparer de la ville de Saint-Paul qui fut incendiée. A la suite de cette guerre si désastreuse pour le pays de Fenouillèdes, le roi Charles IX s'étant rendu dans la province de Languedoc, en 1565, passa plusieurs jours à Carcassonne, et demanda aux États de la province un subside pour restaurer les places fortes de la frontière. A la suite du vote de ce subside, les remparts de Saint-Paul-de-Fenouillet furent remis en bon état, et c'est sans doute aux moyens de défense dont la ville était pourvue qu'elle dut de ne pas être attaquée par les Calvinistes, lors des guerres de religion. L'histoire ne dit rien de particulier en ce qui concerne la ville de Saint-Paul-de-Fenouillet lors de l'invasion des Espagnols dans la vallée de l'Agly et dans les Corbières, en 1635. Mais puisque les forteresses royales de Fenouillet, Castel-Fizel et Puylaurens furent détruites ou démantelées par l'ennemi, il est à présumer que la ville de Saint-Paul ne fut pas épargnée, et qu'elle eut à souffrir de ce dernier effort des armées espagnoles. La campagne s'étant terminée par la conquête du Roussillon, la ville de Saint-Paul ne fut plus dès lors place frontière, et elle subit, à dater de cette époque, le sort des villes murées de l'intérieur, telles que Limoux, Quillan, Caudiès. Ses fortifications ne furent plus entretenues, et

Digitized by Google

elle vit disparaître, peu à peu, ses murs d'enceinte. Il y a à peine un siècle une partie des remparts de cette ville existait encore, et il n'y a pas encore quarante ans qu'on a démoli les quatre portes principales qui donnaient accès dans la ville. Cependant on remarque encore quelques traces des fortifications de l'antique cité, et on peut se rendre compte de ce qu'elle était à l'époque où les gouverneurs du Languedoc l'avaient classée comme place de guerre.

La ville de Saint-Paul, aujourd'hui simple chef-lieu de canton, renferme toujours une assez nombreuse population qui atteint le chiffre de 2,200 âmes. Son industrie si renommée, ses antiques tanneries, ses fabriques d'objets ouvrés en bois dur peuvent être en souffrance momentanée, mais elles fonctionnent toujours, tandis que ses foires et ses marchés ont toujours le même renom.

Le seul monument remarquable que l'on trouve à Saint-Paul-de-Fenouillet est l'église paroissiale qui est l'ancienne église collégiale. On sait que les collégiales tenaient le milieu entre les basiliques et les églises de paroisse. La construction de cet édifice religieux remonte à une haute antiquité. Une inscription gravée sur l'ancienne porte d'entrée constate que la construction en fut commencée, en 1203, par un ecclésiastique du nom de Joannes Noedus qui était probablement à cette époque syndic ou prieur du monastère.

La ville de Saint-Paul en qualité de ville royale avait droit de représentation aux États de Languedoc. Elle alternait avec Caudiès, Latour et Sournia pour la viguerie de Fenouillèdes.

Digitized by Google

Les armoiries de Saint-Paul-de-Fenouillet sont : « De gueules à une épée d'argent avec la garde en or, la pointe en bas. »

Les nouvelles armes attribuées à la ville de Saint-Paul en vertu de l'édit de 1696 sont : « Emmanché d'argent et d'azur. » La commune de Saint-Paul a toujours gardé comme signe héraldique l'épée d'argent.

Le chapitre de Saint-Paul-de-Fenouillet avait pour armoiries, d'après l'édit de 1696 : « tranché, emmanché d'or et de sable. »

L'ERMITAGE DE SAINT-ANTOINE DE GALAMUS

A proximité de Saint-Paul-de-Fenouillet, sur le flanc de la montagne de Galamus qui est une des chaînes des Corbières, on remarque l'Ermitage de Saint-Antoine. Cet ermitage consiste en trois grottes. L'une, d'une grande profondeur, renferme l'oratoire ou la chapelle consacrée au culte. La seconde plus petite est contiguë à la chapelle et lui sert, pour ainsi dire, de vestibule. Enfin la troisième grotte largement ouverte forme une rotonde au centre de laquelle se trouve une piscine abondamment pourvue d'une eau très-limpide. Un ermite est encore de nos jours chargé de la garde de l'oratoire, et son logement plus que modeste est à côté de cette dernière grotte.

On ne trouve rien de remarquable qui soit le fait de la main de l'homme dans la rustique chapelle. La nature seule, ce suprême artiste, a tout fait dans les

Digitized by Google

grottes et à l'extérieur. Le site tout à fait sauvage et grandiose que l'on appelle Désert de Galamus est un sujet d'admiration pour tous ceux qui le visitent.

MAURY

Amauriolœ.

Le nom primitif du bourg de Maury était Amauriolæ ou Mauriolæ. Une charte du roi Charles-le-Chauve, en date du VIII des Kalendes de janvier, de l'an 812, porte donation en faveur du comte Milon de divers villages *in pago feniolente*, dans le pays de Fenouillet. De ce nombre était le village de Amauriolæ.

Les vicomtes de Fenouillèdes érigèrent plus tard le bourg de Maury en fief au profit d'un seigneur dont nous ignorons le nom. Ce seigneur ne pouvait être qu'un modeste baron terrier ; car son domaine était situé sur l'extrême limite de la frontière du Fenouillèdes, et confinait à Estagel qui faisait partie du comté de Roussillon. Au douzième ou au treizième siècle, un seigneur de Maury avait concédé aux habitants d'Estagel certains privilèges dans une forêt lui appartenant.

Maury, qui n'était au siècle dernier qu'un bourg peu important, est devenu de nos jours un assez grand centre de population. On y compte environ 1660 âmes. L'ancien village qui était bâti sur le penchant de la colline tend à se déplacer et à se développer dans la plaine, ce qui est un signe évident de la prospérité de ce bourg si renommé pour ses produits vinicoles.

Digitized by Google

Aux termes de l'édit de 1696, les armoiries de Maury sont : « De gueules à trois fasses d'argent posées en fasse.

On a fait récemment une découverte très-intéressante sur un domaine appelé *Le Mas Camps*, situé dans le territoire de Maury. En creusant les fondations d'une construction nouvelle, on a mis à jour les restes bien conservés d'une piscine ou d'un bassin en marbre du pays. Il est à présumer que ce mas était, il y a dix-huit ou dix-neuf siècles, une grande métairie gallo-romaine. Cette découverte est d'autant plus remarquable que c'est le seul point dans cette contrée où l'on ait constaté l'existence de l'un de ces riches domaines qui étaient si nombreux dans les environs de Carcassonne.

SAINT-MARTIN-DE-TAISSAC

et autres villages de Fenouillèdes.

Après avoir passé en revue les villes, bourgs, châteaux et prieurés du pays de Fenouillèdes, il nous reste à signaler, au courant de la plume, quelques localités qui n'ont pas d'histoire, mais que nous croyons devoir faire figurer dans les annales de cette contrée, à cause de l'antiquité de leur origine.

Le village de Saint-Martin-de-Taissac et le château de ce nom figurent dans les anciennes chartes sous la désignation de Taix. Le château de Taissac était autrefois une dépendance de la seigneurie du Vivier. C'est un manoir d'une architecture simple qui conserve

Digitized by Google

quelques restes de son antique origine. Il est situé dans un pays très-boisé et très-montagneux, et le site qui l'entoure est des plus pittoresques. On dirait un de ces manoirs romantiques que les lairds écossais possèdent sur leurs territoires de chasse.

Fosse, village de 119 âmes, désigné sous le nom de Fuxum, — Barosa, — Vira, village de 140 âmes, — Sanctus-Arnaldus, Saint-Arnac, existaient au neuvième siècle, et étaient des dépendances de l'abbaye de Saint-Martin-de-Lez.

LA CORBIÈRE DE SOURNIA OU LE PAYS DE SOURNIA

Pagus Sorniacus.

On appelait la Corbière de Sournia ou le Pays de Sournia ce territoire montagneux qui forme de nos jours le canton de ce nom, dans les Pyrénées-Orientales. Il faisait partie de la vicomté de Fenouillèdes sur la limite du Conflent.

Le Pays de Sournia est une contrée peu favorisée sous le rapport du climat et de la fertilité du sol. Sauf quelques vallées abritées où croissent la vigne, l'olivier et quelques autres essences d'arbres à fruits, on n'y voit que de hautes montagnes chauves et incultes, ou bien des collines un peu boisées et gazonnées qui permettent aux habitants de se livrer à l'élève des bestiaux. Cette situation avait créé autrefois en faveur des habitants de ce territoire une immunité presque

Digitized by Google

sans exemple dans la province. Voici, en effet, l'une des clauses du traité secret fait à Folembray, le 24 janvier 1596, entre le roi Henri IV et le duc Henri de Joyeuse, dans le but de mettre fin à la Ligue : « Accordé aux habitants de la Corbière de Sorniac la « continuation de l'exemption des tailles, attendu « qu'ils sont frontière d'Espagne, et que le pays est « pauvre. »

Cette faveur était valable pendant neuf années. Il n'est pas à présumer qu'elle ait été renouvelée quand le terme expira.

LES FORTERESSES DU PAYS DE SOURNIA

Quand on sort de Sournia pour suivre le chemin tracé dans une riante vallée et qui conduit à Rabouillet, la vallée se resserre à deux kilomètres du premier de ces bourgs, et forme une gorge entre deux mamelons couronnés par une masse rocheuse. Ces deux pics, qui se font face comme deux sentinelles de chaque côté du chemin, supportent l'un et l'autre des lambeaux de murs et de fortifications. L'une de ces ruines s'appelle le château d'Arsan et l'autre Le Casteillas des Courbons. Il y a tout lieu de croire que ces deux forteresses furent construites par les vicomtes de Fenouillèdes.

Quand le Languedoc eut été réuni à la couronne, les rois de France armèrent le château d'Arsan, et y nommèrent un capitaine-gouverneur.

Digitized by Google

En 1370, l'archidiacre de Fenouillèdes était en même temps seigneur de deux villages, et le territoire sur lequel était édifié le château d'Arsan faisait partie de cette seigneurie. Les compagnies de routiers, qu'on a appelées Les Grandes Compagnies, profitant de la guerre contre les Anglais s'étaient répandues en Languedoc et y exerçaient toutes sortes de brigandages. Cette armée du désordre et du pillage attaqua, en 1374, le château d'Arsan, s'en empara et y mit le feu. L'antique château fut complètement détruit. La forteresse voisine appelée Courbons eut le même sort.

Après la perte du château confié à sa garde, le gouverneur encourut la disgrâce du roi. L'archidiacre prit parti pour le gouverneur et encourut, à son tour, les effets du mécontentement du souverain. Un an après, le roi Charles V se montra clément, et son frère, le duc d'Anjou, qui était gouverneur du Languedoc, accorda à l'archidiacre des lettres de rémission.

Le château d'Arsan ne fut pas reconstruit, et il reste à peine quelques débris rappelant son passé.

Le château de Perles situé à peu de distance du bourg appelé le Vivier, et le château de Séguier ou Sequerre, près du village de Campoussy, étaient aussi des forteresses édifiées par les premiers comtes de Fenouillèdes. Le château de Séguier avait surtout une grande importance, car il était placé sur l'extrême limite qui séparait le pays de Fenouillèdes du Conflent. Les historiens s'accordent à dire que les Grandes Compagnies détruisirent et incendièrent tous les châteaux-forts de cette région reculée qui se trouvait dégarnie de troupes, les gouverneurs du Languedoc

Digitized by Google

ayant dû concentrer toutes leurs forces pour défendre les villes de la province. Du reste, à partir du quatorzième siècle, il n'est plus fait mention ni du château de Perles, ni du château de Séguier, ni de celui d'Arsan.

LES CHATELLENIES DU PAYS DE SOURNIA

Rabouillet

La plus importante des châtellenies de Sournia était Rabouillet. Elle appartenait, au moyen-âge, aux seigneurs de Pierre-Pertuse qui étaient une branche cadette des vicomtes suzerains de Fenouillèdes. Au seizième siècle, Gaston de Pierre-Pertuse était vicomte de Joc, seigneur de Rabouillet, de Pratz et Trilla ; c'était un des plus grands personnages de la province. Quand le roi convoqua, en 1529, le ban et l'arrière-ban de la noblesse à la montre de Caunes-en-Minervois, le seigneur de Rabouillet figura au premier rang avec le seigneur de Chalabre et le seigneur de Rennes ; il compta pour un homme d'armes et deux archers. Au-dessus de ces trois châtelains, il n'y eut qu'un seul noble dans la sénéchaussée de Carcassonne qui se présenta avec deux hommes d'armes, ce fut Monsieur de Mirepoix.

Le château de Rabouillet était une véritable forteresse garnie de tous les moyens de défense. Le bourg de Rabouillet était aussi fortifié dès le treizième siècle. C'est ce qui explique la longue résistance que put op-

Digitized by Google

poser à Simon de Montfort Guillaume de Pierre-Pertuse quand les Croisés vinrent assiéger son château de Rabouillet. Le siége fut long et opiniâtre, et ce ne fut que grâce aux forces nombreuses dont pouvait disposer l'ennemi que le château tomba en son pouvoir. C'est alors que Guillaume de Pierre-Pertuse alla avec un corps d'armée considérable s'enfermer dans le château de Puylaurens dont les Croisés ne purent se rendre maîtres.

Après la croisade, le château de Rabouillet rentra au pouvoir du seigneur de Pierre-Pertuse qui le fit remettre en état de défense.

Lors des guerres de religion, en 1573, les Calvinistes s'emparèrent du château de Rabouillet et le détruisirent.

En 1596, après la pacification de la Ligue, le roi Henri IV fit don de la seigneurie de Rabouillet, Trilla et Pratx à P. du Vivier, capitaine-commandant du château de Puylaurens qui, sous les ordres du duc de Joyeuse, avait remis ce château aux officiers de la couronne. Le nouveau seigneur fit restaurer en partie l'antique château de Rabouillet, et en fit un simple manoir seigneurial.

Le Vivier

Erigé en fief par les comtes de Fenouillèdes, au dixième siècle, le Vivier devint une modeste seigneurie qui tient peu de place dans l'histoire de l'ancien diocèse d'Alet. Les seigneurs du Vivier furent de simples

Digitized by Google

barons terriers, et leur château était un manoir seigneurial qui n'avait aucun des caractères d'un château-fort. Ce manoir existe encore : une partie est en ruines, l'autre partie est encore debout et habitée. Cet édifice n'offre rien de remarquable au point de vue archéologique. Si les seigneurs du Vivier occupent peu de place dans l'histoire du Languedoc, ils comptaient néanmoins au premier rang dans la noblesse du pays de Fenouillèdes. Beranger du Vivier fit partie, vers le milieu du quatorzième siècle, de la ligue organisée par les châtelains de la contrée contre le roi d'Aragon. Son père, Raymond du Vivier, avait exercé un commandement important dans les armées du roi, lors de la guerre des Flandres.

SOURNIA

Sorniacus. — Sorniac.

Le bourg de Sournia qui a donné son nom à une section du pays de Fenouillèdes remonte à la plus haute antiquité. C'est un ancien oppidum gallo-celtique, comme Campoussy, comme le village de Perles, aujourd'hui simple métairie. Sa situation dans une vallée plantée de vignes et d'oliviers lui fait une place à part dans une contrée aussi âpre.

Au moyen-âge Sournia fut le chef-lieu d'une châtellenie assez importante. Les seigneurs de Sournia avaient le droit de haute-justice. Ils figurèrent toujours dans les rangs de la noblesse de la province quand

Digitized by Google

les rois de France faisaient un appel aux barons et chevaliers pour concourir à la défense du pays contre l'étranger. Un seigneur de Sournia figura aussi, en 1529, à la revue de Caunes-en-Minervois pour un archer avec le seigneur du Vivier et le seigneur de Mosset, à côté du seigneur de Rabouillet.

Le château de Sournia est toujours debout, ayant gardé à l'extérieur certains signes de son ancienne importance féodale, tels que tours à poivrière et machicoulis au-dessus des poternes. Mais à l'intérieur le château est devenu un vaste édifice composé de plusieurs habitations distinctes. L'ensemble de son architecture actuelle semble indiquer une reconstruction, du moins partielle, remontant au quinzième ou au seizième siècle.

On remarque, près du bourg de Sournia, une ancienne église appelée l'église de Sainte-Félicité qui est tout à fait en ruines. Les documents manquent pour indiquer à quelle époque remonte la création de cet édifice religieux qui fut détruit probablement lors des guerres de religion avant la fin du seizième siècle.

Il existait autrefois à Sournia, près des moulins du seigneur, des forges à la fargasse ou à la catalane et une fonderie de fer.

Le pays de Fenouillèdes ayant le droit de représentation aux Etats de Languedoc, nommait tous les trois ans un député pris alternativement dans les villes de Saint-Paul-de-Fenouillet, Caudiès, Latour-de-France et Sournia. Sournia avait donc le droit de nommer un député tous les douze ans. Le consul de Sournia siégeait à l'assiette du diocèse.

Digitized by Google

Les armoiries de la commune de Sournia, aux termes de l'édit de 1696, sont : « De sable à trois fasses composées d'or et de gueules. » (1) Avant cette époque Sournia avait pour signe héraldique en sa qualité de ville royale, l'écusson d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.

LA VALLÉE DE L'AGLY OU PAYS DE LATOUR

On désigne sous le nom de vallée de l'Agly ou pays de Latour cette section de territoire qui commence, au levant, presque à la sortie de la ville de Saint-Paul-de-Fenouillet et s'étend jusqu'à ce massif de collines qui, à proximité de la ville de Latour ou Latour-de-France, séparait, au moyen-âge, le pays de Fenouillèdes du comté de Roussillon.

Cette contrée désignée dans les anciennes chartes sous le nom de *vallis Aquiliva*, vallée de l'Agly, touchait du côté du midi au Conflent et du côté du nord au pays de Pierre-Pertuse.

Ce territoire comprenait dix paroisses qui, à l'exception de Latour, avaient toutes peu d'importance. Si la partie montagneuse ne se compose, en grande partie, que de landes incultes, en revanche les terres situées dans la vallée de l'Agly forment des bas-fonds où la flore du Roussillon étale ses meilleurs produits. Des vergers où l'on récolte les fruits les plus savou-

(1) Extrait de l'armorial de D'Hozier, par M. A. C. F.

Digitized by Google

reux, de riches olivettes, des vignobles estimés font la richesse de ce coin de terre privilégié.

La vallée de l'Agly formait au moyen-âge quatre châtellenies, et on y comptait, en outre, deux fiefs peu importants.

Ces châtellenies étaient celles de Latour, — Ansignan, — Caramany, — Rasiguières.

Les deux fiefs étaient Montalba, — Caladroy.

Les châtelains de Ansignan, Caramany et Rasiguières étaient de simples gentilshommes qui avaient reçu, au moyen-âge, l'investiture de leurs modestes fiefs de la part des vicomtes de Fenouillèdes, et qui n'étaient que les satellites de l'astre souverain de la contrée.

Caramany

Il est fait mention de Hugues de Caramany comme étant un des barons terriers qui assistaient, en 1242, le vicomte de Fenouillèdes rendant hommage au vicomte de Narbonne pour sa terre de Fenouillèdes.

Le château de Caramany était un manoir féodal assez remarquable,

Ansignan

Le seigneur d'Ansignan comptait parmi les nobles de la viguerie de Limoux et du Termenez au quinzième siècle. Un membre de la famille d'Ansignan figurait

Digitized by Google

parmi les nobles qui devaient fournir un archer lors de la convocation du ban et de l'arrière-ban de la noblesse, en 1529.

Aucun fait historique important ne se rattache au château d'Ansignan.

Caladroy

Caladroy était situé entre Latour et Estagel. Lors de la guerre que le roi Charles VIII soutint, à la fin du quinzième siècle, contre Ferdinand roi d'Espagne, les troupes ennemies s'emparèrent du château de Caladroy que les milices de la province réunies à Saint-Paul-de-Fenouillet ne purent défendre.

Aujourd'hui Caladroy est un petit manoir moderne, entouré d'un magnifique parc.

Rasiguières

Les seigneurs de Rasiguières n'occupaient pas dans la province un rang plus important que les châtelains de Caramany et d'Ansignan ; mais leur manoir était pourvu de moyens de défense plus considérables. Vers le milieu du quinzième siècle, le château de Rasiguières tomba au pouvoir des compagnies de routiers qui étaient presque maîtresses de cette partie de la province. Le roi d'Aragon essaya en vain de s'en emparer. Les routiers qui s'y étaient fortement retran-

Digitized by Google

chés ne purent être délogés, et n'abandonnèrent, plus tard, cette retraite que lorsqu'ils furent définitivement chassés du pays de Fenouillèdes.

Montalba

Montalba était un fief très-peu important situé dans la montagne. Le château dont les ruines dominent le village était demeuré sous la mouvance des vicomtes de Fenouillèdes. En 1171, Arnaud de Fenouillèdes rendit hommage pour ce château aux comtes de Razés. Quand Guillaume de Pierre-Pertuse prit les armes contre Amaury de Montfort, après la croisade, il se défendit longtemps dans le château de Montalba. Le siège de cette forteresse est passé inaperçu ; car tous les historiens ont pris Montalba pour la ville de Montauban, à cause du nom latin de ce château qui s'appelait *Montalbanus*.

LATOUR

Latour-de-France.

La ville de Latour, qui compte une population de près de quatorze cents âmes, fut à son origine une forteresse et une forteresse importante, ainsi que le prouve le nom qu'elle porte encore de nos jours. On l'appellait *Turris*, la tour ou le donjon, sans aucune

Digitized by Google

désignation particulière, comme pour indiquer que c'était, dans cette contrée, la forteresse capitale, à côté de Caladroy et de Montalba qui étaient au moyen-âge des châteaux-forts de moindre importance.

Bâtie sur le sommet d'un mamelon en pain de sucre, Latour était chargée de la défense de la vallée qui, en sortant du Roussillon, se bifurque pour aboutir à Saint-Paul-de-Fenouillet.

Nous manquons de renseignements positifs sur la fondation de cette forteresse; mais tout nous fait présumer qu'elle est l'œuvre des Wisigoths, ainsi que semblent le prouver les débris de substructions et les médailles que l'on a trouvées sur divers points de la ville. Dans le courant du dixième siècle les vicomtes de Fenouillèdes donnèrent en fief à un de leurs leudes, ou fidèles chevaliers, le château appelé *Latour* avec le village et ses défenses — *suas fortezias.*

En 1120, Latour était possédé par deux barons qui étaient frères, Arnaud et Galtier de Latour. Ces seigneurs furent de ceux qui se révoltèrent contre Bernard Aton, comte de Carcassonne et de Razès; mais ils firent leur soumission et ils conservèrent leur domaine.

L'histoire ne nous dit rien sur le sort que subit Latour pendant la Croisade contre les Albigeois. Nous savons seulement que ce château fut inféodé à la famille de Voisins. Après le traité de Corbeil il passa au pouvoir du roi de France qui le donna à fief à un seigneur du nom de Du Vivier. En 1315, Guillaume Du Vivier, seigneur de Latour, figura parmi les chevaliers qui répondirent à l'appel de Louis X pour fair la guerre des Flandres.

Digitized by Google

En 1596, la seigneurie de Latour passa entre les mains de la maison de Joyeuse. Le vicomte Henri de Joyeuse, baron de Couiza et Arques, prenait le titre de seigneur de Latour.

Quand la famille de Joyeuse fut éteinte, la seigneurie de Latour fut possédée par un membre de la famille d'Hautpoul. A travers tous ces changements de maîtres, le château et le village de Latour subirent de grandes transformations. Sur la fin du treizième siècle, Latour suivit la même évolution que Quillan, Caudiès et Saint-Paul. Le château avait perdu son caractère de forteresse, et le village tendait à devenir une ville. De nombreuses demeures se groupaient sur les flancs du mamelon que couronnaitle château, et empiétaient sur la plaine voisine. Une ceinture de murailles fit, dès le siècle suivant, de Latour une ville royale. Seulement, comme d'après l'antique usage féodal il n'y avait pas de terre sans seigneur, Latour continua d'être un fief nobiliaire.

A partir de cette époque, la ville de Latour prit de jour en jour plus d'importance, et l'élément bourgeois s'y développa rapidement. Elle subit les mêmes phases que Saint-Paul et Caudiès, et, en sa qualité de cité frontière, elle fut souvent victime des longues luttes que la France soutint contre l'Espagne.

En 1635, les Espagnols s'étant rendus maîtres de Fitou, de Treilles et de toute la contrée avoisinante, descendirent dans la vallée de l'Agly, et y détruisirent tous les châteaux et toutes les forteresses. La ville de Latour ne fut pas épargnée. Ses murs et ses bastions ne la préservèrent pas de l'incendie et du pillage quand

Digitized by Google

elle tomba, comme les villes voisines, au pouvoir de l'ennemi. Le château fut détruit; ses fortifications furent éventrées. Latour devint ville ouverte et, peu à peu, elle vit disparaître les derniers lambeaux de ses tours et de ses murailles.

Avant la Révolution Latour avait le rang de ville royale. Elle était le siége d'une cour de justice occupée par les officiers du roi. Elle avait non-seulement le droit de représentation à l'assemblée annuelle de l'Assiette du diocèse d'Alet, mais encore elle était une des cités qui concouraient au choix du député du diocèse qui assistait à la tenue des Etats de la province de Languedoc. Aujourd'hui Latour est le chef-lieu d'un canton qui comprend, outre l'ancien territoire de la vallée de l'Agly, quatre communes de l'ancien Roussillon parmi lesquelles figure la ville d'Estagel.

Les armes de Latour sont: « De gueules à une tour d'argent. » Ces signes héraldiques lui furent conservés dans l'édit de 1696.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Sur la Vicomté de Fenouillèdes.

A partir du quatorzième siècle, quand le pays de Fenouillèdes eût été réuni à la couronne, l'ancienne vicomté devint une viguerie.

On comptait, en 1370, dans la viguerie de Fenouillèdes, 819 feux taillables.

Digitized by Google

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES VICOMTÉS DE FENOUILLÈDES.

Milon Ier	780
Béra Ier	805
Béra II	820
Guillaume Ier	850
Guillaume II	872
Guillaume III	896
Pierre Ier	922
Raymond-Pierre	943
Sunifred	962
Oliba Cabreta	981
Udalger Ier	1005
Bernard Ier	1015
Raymond II	1030
Guillaume IV	1062
Udalger II	1080
Pierre-Udalger	1102
Bernard II	1107
Bernard III	1111
Béranger	1123
Raymond-Béranger	1130
Arnaud, Udalger } possédaient la vicomté en commun	1148
Pierre Arnaud, fils de la comtesse Poncia	1168
Guillaume-Arnaud	1175
Raymond-Guillaume	1190
Udalger III	1202
Pierre, fils de la comtesse Ave	1215

ARMOIRIES DES VICOMTES DE FENOUILLÈDES

« Un chevalier armé, portant d'une main un écu « chargé de deux croissants, et de l'autre un bâton « de commandement surmonté d'une fleur de lis. »

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE IV.

LA CHATELLENIE DE PIERRE-PERTUSE

La châtellenie de Pierre-Pertuse comprenait tout le territoire qui, longeant l'extrémité des Corbières du côté du midi, s'étend depuis le pic de Bugarach jusqu'aux approches de Tuchan. Cette langue de terre était resserrée entre le pays de Termes et le pays de Fenouillèdes. Elle comprenait deux forteresses royales, huit villages et trois fiefs se composant chacun d'une grande métairie.

Au huitième siècle, cette châtellenie portait le nom de Pays de Pierre-Pertuse dans le comté de Rhédez, *pagus Petra-Pertusensis in comitatu Rhedensi.*

Quand Charlemagne créa la vicomté de Fenouillèdes, le pays de Pierre-Pertuse fit partie de cette vicomté. Ce ne fut que deux siècles plus tard que ce territoire fut érigé en châtellenie, le jour où il fut donné en apanage à une branche cadette des seigneurs de Fenouillèdes.

Parmi les huit villages qui formaient le domaine de Pierre-Pertuse, et qui tous remontent à la plus

Digitized by Google

haute antiquité, trois seulement, Cubières, Camps et Cucugnan, ont marqué leur place dans l'histoire du comté de Razés, et nous leur consacrerons une notice particulière. Les autres ont laissé peu de trace dans le passé et nous les mentionnerons brièvement.

Montgaillard n'est connu que par ses mines, et nous n'avons aucune donnée sur le résultat des fouilles qui ont pu être faites dans les temps reculés.

Padern était un petit prieuré dépendant de l'abbaye de Lagrasse, le prieuré de Saint-Paterne. On remarque aussi dans ce village les ruines d'un château très peu connu.

Duilhac nous offre, à côté de l'église paroissiale, des restes de substructions qui peuvent appartenir à une antique cella dépendant du château de Pierre-Pertuse.

Rouffiac-des-Corbières possède un manoir en assez bon état de conservation, et dont une partie a été transformée en maison d'école. Les seigneurs de Rouffiac se montrèrent toujours les fidèles vassaux des seigneurs de Pierre-Pertuse.

Un fief important, Paza, forme aujourd'hui une simple métairie sur le territoire de Rouffiac.

Soulatge, — *Solaticus* — formait une seigneurie dont il est fait rarement mention dans le cartulaire du *Petra-Pertusez.*

Il y a dans ce village un manoir coquet et modernisé auquel se rattache un souvenir historique. C'est dans cette demeure autrefois seigneuriale que naquit Dom Bernard de Montfaucon, l'historien érudit dont nous avons déjà parlé dans notre notice sur Roquetaillade.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE PIERRE-PERTUSE

Le château de Pierre-Pertuse ayant donné son nom au *Pagus-Petrapertusensis*, que l'on appela plus tard le *Petra-Pertuzez*, c'est par la monographie de cette forteresse que nous commencerons la revue des monuments historiques de cette contrée.

Le château de Pierre-Pertuse — pierre-percée, — est de fondation visigothique. C'était une des forteresses chargées de garder d'un côté la vallée du Verdouble, et de l'autre le passage du Grau, par où a existé de tous les temps la voie de communication des Corbières centrales avec le Roussillon. Tout dénote dans les restes de cet édifice son origine royale et le cachet de l'époque à laquelle remonte sa fondation. Il est très difficile de reconstruire par la pensée dans toute son ampleur et toute sa puissance cette magnifique forteresse telle qu'elle était au moyen-âge. Comme Fenouillet, elle renfermait dans sa double enceinte une citadelle, un palais, une chapelle et une tour de signaux. Devant le spectacle grandiose de ses ruines l'imagination évoque le souvenir de ces forteresses rhénanes, de ces burgs redoutables qui plantés sur des crêtes ardues longeaient autrefois les bords du Rhin, tant est sauvage et majestueuse la grande silhouette de ce colosse de pierre sur son piédestal de granit.

Digitized by Google

Que l'on se figure une haute montagne dépassant de plusieurs centaines de mètres toutes les montagnes voisines. Sur le point culminant, qui forme une longue arête allant du levant au couchant, se dresse une masse de rocher compacte. C'est sur ce rocher qu'est édifié le château. On ne peut y aboutir que par un escalier taillé dans le roc vif; c'est ce qui lui fit donner le nom de Pierre-Pertuse ou pierre percée. Au levant et au couchant, une coupure profonde sépare la montagne de la chaîne dont elle fait partie. Du côté du nord la montagne est taillée à pic, et elle couvre de son ombre le village de Rouffiac-des-Corbières. Du côté du midi elle descend par une voie praticable, quoique assez déclive, jusqu'au village de Duilhac, et c'est par ce côté seulement qu'on peut encore de nos jours aborder le château-roi des Corbières.

Les ruines du château de Pierre-Pertuse n'offrent pas ce caractère de désolation que l'on remarque à Fenouillet et à Puylaurens. Leur ensemble, vu à une certaine distance, représente jusqu'à un certain point la physionomie qu'avait le château quand il était encore debout. Les murailles et les tours sont dans un état de conservation suffisant pour qu'on puisse se rendre compte de l'aspect qu'offrait cet édifice avant que la main des hommes et la main du temps y eussent exercé leurs ravages. Mais à l'intérieur on ne trouve que de rares vestiges de l'ancienne forteresse. Il y a quelques années à peine on y remarquait encore la salle des gardes, conservée en grande partie, et qui avait été à l'époque féodale la salle de justice. A l'une des extrémités de cette salle existent des vestiges de

Digitized by Google

l'ancien siége du seigneur grand justicier. C'est une chaise curule taillée dans le roc, un vrai trône de pierre affectant la forme d'une chaire d'église et surmonté d'un baldaquin, le tout creusé dans le rocher qui forme l'une des parois de cette immense salle. On remarque aussi parmi les ruines les restes d'une citerne. Enfin, on reconnaît à quelques fragments de maçonnerie la place qu'occupait la chapelle, appelée la chapelle de Sainte-Marie de Pierre-Pertuse.

Les souterrains qui servaient de cachots et d'oubliettes sont éventrés et affaissés en partie; néanmoins, on peut encore y pénétrer sur certains points où les voûtes ne sont pas entièrement démolies. En résumé, l'ensemble des ruines du château de Pierre-Pertuse annonce plutôt l'abandon que la destruction.

Ce vaste et irrégulier édifice porte l'empreinte des divers âges qu'il a traversés depuis sa fondation. La masse principale des constructions, le haut donjon qui est en partie debout et les restes de l'enceinte crénelée gardent le caractère imposant d'une forteresse du onzième siècle, et accusent l'époque où les seigneurs châtelains de Pierre-Pertuse exerçaient des droits presque souverains. Des constructions moins élevées portent dans les dispositions de leurs assises les indices d'une époque beaucoup plus reculée, et se rattachent à l'ère wisigothique. Une tour, qui a les allures d'une tour de signaux et qui est flanquée de deux tours plus petites, formait un donjon surmonté d'une plate-forme à signaux. Cette tour a un aspect simple et solide, bien qu'elle soit lézardée et démantelée. Elle n'a, comme les autres parties du gothique

Digitized by Google

édifice, ni toit, ni plafonds. Les murailles d'une grande épaisseur sont percées de meurtrières et d'embrasures.

Une tradition locale nous raconte les mystères du vieux château. Elle nous apprend qu'il y avait autrefois aux étages supérieurs du donjon des portes secrètes faites d'un seul bloc, comme les portes des tombeaux des rois de Juda. Ces portes consistaient en une lourde pierre tournant sur un pivot et s'enrasant dans la muraille. Peut-être cette invention avait-elle été rapportée des Croisades et adoptée au retour de la Terre-Sainte par un membre de la famille de Pierre-Pertuse. Quoi qu'il en soit, les portes de pierre ne pouvaient qu'être en honneur dans cet édifice militaire qui s'appelait le Château de Pierre.

La chronique locale ajoute que dans la salle du rez-de-chaussée du donjon s'ouvrait une crypte dont l'ouverture était fermée par une dalle. Du reste, tout donjon à cette époque avait une crypte; c'était une chambre souterraine voûtée et hermétiquement close, où l'on ne pouvait pénétrer que par la trappe que recouvrait la dalle. On appelait ces sortes de réduits les oubliettes : c'était plus qu'un cachot, c'était un vrai sépulcre de vivants.

Comme Castel-Fizel et Fenouillet, le château de Pierre-Pertuse avait pour sentinelle avancée un petit fort isolé sur le sommet de la crête rocheuse, du côté du levant. On remarque encore les ruines de ce fort.

Nous ne savons rien des destinées du château de Pierre-Pertuse pendant les premiers siècles qui suivirent sa fondation. Mais, grâce à son importance et à

Digitized by Google

sa situation exceptionnelle qui en faisaient une des principales défenses de la frontière, il vit s'agiter à ses pieds les Sarrasins et les Francs. Dans ces temps orageux du moyen-âge ses murs résistèrent à bien des assauts, à bien des escalades, et il demeura toujours debout et menaçant.

Lorsque, au dixième siècle, le pays de Fenouillèdes eut été érigé en vicomté, le pays de Pierre-Pertuse n'en fut jamais détaché ; seulement il forma une région distincte. On l'appelait tantôt *Pagus* — pays — et tantôt *Suburbium* — dépendance, ou territoire de *Petra-Pertusa*. C'est ce que constate le traité passé, en 981, entre Roger Ier, comte de Carcassonne, et Oliba, comte de Barcelone.

En 1020, Bernard, comte de Bezalu et de Fenouillèdes, donna à son fils Guillaume le pays de Fenouillèdes ainsi que le château de Pierre-Pertuse et ses dépendances. Il est à présumer que cette mesure fut prise pour maintenir dans l'obéissance les petits seigneurs feudataires de ces deux territoires qui étaient peut-être tentés d'imiter l'exemple des nobles du comté de Carcassonne et de se mettre en révolte contre leur seigneur suzerain. Or, les comtes de Bezalu qui habitaient le château de Saint-Genez, sur le territoire où est placée de nos jours la ville de Figuères, étaient bien loin pour pouvoir défendre leurs grands fiefs des Corbières.

Peu d'années après, par suite d'un partage entre deux branches de la maison de Fenouillèdes, le pays de Pierre-Pertuse forma une châtellenie séparée. Néanmoins les deux branches de cette puissante fa-

Digitized by Google

mille demeurèrent unies et alliées, et se portèrent constamment secours et assistance contre leurs ennemis. C'est ce qui explique comment la modeste seigneurie de Pierre-Pertuse ne changea pas de maître à une époque de guerres et de révoltes continuelles. Dès le jour où le Petra-Pertusez eut obtenu son autonomie, le château de Pierre-Pertuse ne fut plus seulement une forteresse, il devint aussi un palais comtal, et les seigneurs de Pierre-Pertuse eurent leur cour comme les autres grands dignitaires du Rhedesium.

Pendant deux siècles environ, la maison de Pierre-Pertuse résista aux convoitises de ses voisins et aux prétentions de la maison de Barcelone qui tendait toujours à s'agrandir.

Nous tenons à constater que leur puissance put être ébranlée, mais qu'ils conservèrent toujours intact leur domaine comtal. Cela tint à la solidité de leurs alliances avec leurs parents, les comtes de Rhedez. Ce qui y contribua aussi, ce fut leur habilité diplomatique qui leur valut toujours l'appui des abbayes de Lagrasse et de Fontfroide. Enfin, ils surent toujours converver de bons rapports de seigneur à vassal avec les châtelains de leur domaine. Nous trouvons en effet dans les annales du Petra-Pertusez que les seigneurs de Rouffiac, Soulatge, Camps, Padern, Montgaillard et Cucugnan demeurèrent toujours fidèles à leur seigneur suzerain et se rangèrent constamment sous sa bannière quand il s'agissait de résister aux vicomtes de Narbonne, aux comtes de Barcelone et plus tard aux rois d'Aragon.

Digitized by Google

Nous avons raconté, dans notre monographie des châteaux de Puylaurens et de Fenouillet, la résistance que le pays de Pierre-Pertuse opposa à l'armée des Croisés. Cette armée, dont les chefs étaient établis au village de Duilhac, dut abandonner le siége de l'antique forteresse après quatre mois pendant lesquels elle livra de nombreux assauts. Quand tout le pays fut tombé au pouvoir de Simon de Montfort, Guillaume de Pierre-Pertuse, proscrit et excommunié, fut forcé de se soumettre. Son fief eut le sort du comté de Fenouillèdes. Il fut cédé au roi d'Aragon qui revendiquait d'anciens droits de suzeraineté sur ces deux domaines, et qui se fit ainsi payer le concours qu'il avait prêté au chef des Croisés. En 1239, ce souverain vendit le château de Pierre-Pertuse au roi Saint-Louis pour le prix de deux mille livres melgoriennes, mais il garda le territoire dépendant de la châtellenie. A partir de ce jour le château de Pierre-Pertuse devint forteresse royale. Ce ne fut qu'en 1258, en vertu du traité de Corbeil, entre Saint-Louis et Jacques d'Aragon, que le pays appelé Petra-Pertusez fut réuni à la couronne de France. On y comptait alors 150 feux taillables.

Quand Guillaume de Pierre-Pertuse avait été vaincu et forcé de se soumettre à Simon de Montfort, il avait espéré conserver quelques lambeaux de cette antique châtellenie que quatorze membres de sa famille avaienr tour à tour possédée.

Les historiens n'expliquent pas comment il se fit qu'après sa soumission, en 1217, et même après avoit à diverses reprises renouvelé son serment de foi et

Digitized by Google

d'hommage au chef de la Croisade et plus tard au roi de France, il demeura presque toujours en état de révolte ouverte contre les nouveaux maîtres du pays. Cette contradiction plutôt apparente que réelle dans les actes du seigneur de Pierre-Pertuse nous paraît assez intéressante pour être examinée.

En 1217, quand l'armée des croisés eut conquis tout le Rhedesium et tout le pays des Corbières, Guillaume de Pierre-Pertuse se vit forcé de faire acte d'hommage à Simon de Montfort. Il se présenta devant le généralissime de la Croisade, accompagné de divers seigneurs pour lui rendre hommage, en faisant pour lui-même certaines réserves et en mettant pour condition qu'il serait accordé protection et tutelle à ces nobles personnages qui tous chevaliers (Milites) étaient ses feudataires. Voici leurs noms :

Ermengard de Barbairan,
Pierre Hugo de Caderone,
Ponce de Roquefeuil,
Ermengard de Rouffiac-des-Corbières,
Béranger d'Arques,
Udalger de Carcassez, fief situé dans la seigneurie d'Auriac,
Gérard de Villemagne,
Guillaume de Montgaillard,
Bernard de Soulatge,

L'année suivante Simon de Montfort fut tué au siége de Toulouse et son fils Amaury qui lui succéda ne put probablement pas tenir l'engagement que son père avait pris vis-à-vis de Guillaume de Pierre-Pertuse et de ses chevaliers-compagnons. Les chefs des

Digitized by Google

Croisés qui avaient reçu de riches dotations n'étaient pas disposés à s'en dessaisir. Nunez Sanche, roi d'Aragon, voulut garder tout le Petra-Pertusez. Pierre de Voisins qui avait dans son lot Arques et Caderone ne voulut sans doute pas s'en dessaisir. Il en fut de même de Lambert de Thury qui occupait le château de Montgaillard. Ce fut là sans doute ce qui provoqua la révolte de Guillaume de Pierre-Pertuse et de ses feudataires. Ils auraient peut-être échoué dans leur entreprise s'ils n'avaient été favorisés par les circonstances.

A cette époque, l'armée des Croisés tendait à se dissoudre et à se disperser. Comme les lieutenants d'Alexandre de Macédoine, les officiers de Simon de Montfort étaient divisés entre eux. Les uns retournaient mécontents dans leurs pays du nord ou du centre de la France. Ceux qui, comme le maréchal de la foi, Lambert de Thury, Pierre de Voisins, Gérard de Capendu et bien d'autres, avaient reçu de riches apanages, étaient seuls disposés à combattre pour conserver leurs dotations ; mais ils n'avaient pas beaucoup de confiance dans les talents militaires d'Amaury. C'est alors que, soutenu par les anciens amis et serviteurs de Raymond Roger, son père, le jeune Raymond Trencavel, arrivé à l'âge d'homme, prit les armes pour reconquérir l'ancien domaine de sa famille, et se trouva bientôt à la tête d'une puissante armée.

Comme Gérard d'Aniort, comme Pierre de Fenouillet et bien d'autres seigneurs dépossédés, Raymond de Pierre-Pertuse se rangea sous la bannière de Raymond Trencavel. Il opéra avec un petit corps d'armée

Digitized by Google

dans les Corbières, où il lutta avec avantage contre le roi d'Aragon. Il ne put reprendre, paraît-il, le château de Pierre-Pertuse qui était bien gardé; mais il s'empara des châteaux de Quéribus, de Cucugnan, de Montgaillard et de plusieurs autres manoirs et villages de la contrée. Il s'enferma alors dans le château de Puylaurens qu'il défendit avec une grande énergie, comme il l'avait déjà défendu, quelques années auparavant, contre Simon de Montfort.

Ces divers faits d'armes se produisaient au moment où, de son côté, Raymond Trencavel rentrait en possession de sa vicomté de Carcassonne qu'il arrachait, après une assez longue lutte, à Amaury de Montfort. Celui-ci, vaincu et humilié, se retira, en 1226, à la Cour de France, et céda tous ses droits sur le Languedoc au roi Louis VIII moyennant de grands avantages et une riche dotation.

Tandis que les anciens souverains de la Septimanie, le comte de Foix, Raymond Trencavel et le comte de Toulouse poursuivaient contre le roi de France la lutte qu'ils avaient entreprise contre Amaury, Guillaume de Pierre-Pertuse continuait à résister avec avantage au roi d'Aragon. C'est alors que ce souverain pour se ménager l'appui de saint Louis qui avait succédé, en 1228, à Louis VIII, son père, lui vendit pour le prix de deux mille onces d'or le château de Pierre-Pertuse.

Quand les armées du roi de France se furent rendues maîtresses du Languedoc, Guillaume de Pierre-Pertuse dut se résoudre à abandonner la lutte. En 1240, il fit sa soumission, non pas au roi d'Aragon, mais au roi de France son souverain, et lui rendit

Digitized by Google

hommage pour son château de Cucugnan et pour ses autres fiefs.

Son frère Gaücelin suivit son exemple.

A dater de ce jour, Guillaume de Pierre-Pertuse devint simple chevalier banneret. Il prit le titre de seigneur de Saint-Paul et de Rabouillet. Il mourut peu de temps après.

La maison de Pierre-Pertuse ne s'éteignit pas avec Guillaume dont les descendants se montrèrent de loyaux serviteurs du roi et de dignes chevaliers, toujours prêts à verser leur sang pour la France.

Nous les trouvons, au siècle suivant, à la tête de la noblesse de la province. Ils combattent contre l'étranger, à côté des quatre frères de Voisins, les barons de Coufoulens, de Rennes, de Pezens et d'Arques. Nous les retrouvons, plus tard, dans la guerre des Flandres, dans la guerre contre les Anglais, et enfin dans cette série de guerres contre l'Espagne qui se reproduisirent si souvent, et dont le pays de Pierre-Pertuse fut si longtemps le théâtre.

PIERRE-PERTUSE FORTERESSE ROYALE

Dans l'état des places-fortes de la sénéchaussée de Carcassonne dressé en 1260, nous voyons figurer Pierre-Pertuse comme ayant une garnison de neuf sergents d'armes. Mais peu d'années après, en 1272, ce nombre fut augmenté et porté à vingt, à la suite d'une réclamation faite par le gouverneur de cette

Digitized by Google

forteresse. En même temps, ces sergents (servientes) obtinrent une augmentation de solde.

Dans le courant du quatorzième siècle, les compagnies de routiers qui ravageaient le Languedoc s'emparèrent de plusieurs châteaux des Corbières; mais elles ne purent jamais se rendre maîtresses de Pierre-Pertuse.

En 1635, les Espagnols, après de longs préparatifs, débouchèrent de la province du Roussillon et envahirent la contrée avoisinante. Ils démolirent divers châteaux de la vallée de l'Agly et des Corbières; mais ils éprouvèrent une grande résistance devant Pierre-Pertuse. Néanmoins, ils parvinrent à s'en rendre maîtres, et l'antique forteresse fut démantelée. Cette guerre se termina heureusement pour la France par la conquête du Roussillon, et cet agrandissement de territoire amena l'abandon de presque toutes les places-fortes du pays de Fenouillèdes.

Le château de Pierre-Pertuse fut cependant conservé comme forteresse royale et remis en état de défense. Seulement le fortin isolé qui existait du côté du levant, à la distance d'un jet de pierre de la forteresse, et qui avait été démoli par l'armée espagnole, ne fut pas reconstruit.

Pendant cinq cents ans, de 1240 à 1732, le château de Pierre-Pertuse fut toujours placé sous le commandement d'un gouverneur ou châtelain nommé par le roi. En 1537, ce commandement était exercé par Jean de Joyeuse qui par son mariage avec Françoise de Voisins était devenu baron d'Arques et Couiza.

A partir de 1740 jusqu'à la Révolution, Pierre-

Digitized by Google

Pertuse n'était gardé que par une escouade de vétérans sous le commandement d'un vieil officier. La forteresse n'était plus entretenue et ses remparts écrêtés et éventrés menaçaient ruine de toutes parts. Elle fut enfin déclassée et le gouvernement résolut de l'abandonner.

Il y a à peine un quart de siècle les vieillards de Rouffiac et de Duilhac racontaient que pendant leurs jeunes années ils avaient assisté à un spectacle qui s'était gravé dans leur souvenir. Un jour, pendant les premières années de la Révolution, ils virent disparaître de la plate-forme du donjon le drapeau qui s'abaissait au bruit de la mousqueterie, et quelques instants après un roulement de tambour, répercuté par les échos de la vallée, annonçait que le groupe de vétérans chargé de la garde de Pierre-Pertuse franchissait le seuil de l'antique forteresse et se dirigeait vers Perpignan.

LA LÉGENDE DE LA REINE BLANCHE

Comme beaucoup d'anciens châteaux, Pierre-Pertuse a sa légende, la légende de la reine Blanche. Dans notre monographie des Bains-de-Rennes nous avons raconté sommairement que la femme de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, avait trouvé sa guérison aux thermes de Rennes, et que depuis cette époque la source dans laquelle elle s'était baignée avait porté son nom, et s'était appelée la Source ou le Bain de la Reine. Il nous reste à faire connaître à nos lecteurs les circonstances

Digitized by Google

qui amenèrent cette malheureuse princesse à se réfugier en France, à y chercher un abri dans le château de Pierre-Pertuse, et à franchir la courte distance qui séparait cette forteresse royale des thermes de Rennes, pour aller chercher dans ces eaux bienfaisantes la guérison de la maladie dont elle était atteinte.

Les habitants de la contrée qui avoisine les ruines de Pierre-Pertuse, ont conservé la tradition du séjour de cette reine déchue derrière les remparts du vieux château, et en font le sujet d'un récit des plus poétiques. Voici ce conte populaire tel que nous l'avons recueilli dans les villages de Rouffiac et de Duilhac.

A une époque qui remonte bien loin dans le passé une reine d'Espagne, appelée Blanche de Castille, s'était réfugiée dans le château de Pierre-Pertuse pour échapper aux dangers qui menaçaient son existence. Traitée par le gouverneur de la forteresse avec tous les égards dus à son rang et à ses malheurs, elle passait ses tristes journées tantôt priant dans la chapelle, tantôt se promenant dans la campagne, à proximité du château. Les habitants des villages voisins la vénéraient comme une sainte et la contemplaient de loin avec une curiosité mêlée du plus grand respect quand elle descendait jusqu'à la fontaine qui coule au pied des remparts. Et là, assise sous un vieux saule-pleureur dont les branches se penchaient sur le cristal des eaux, elle passait de longues heures à exhaler ses plaintes d'exilée et à pleurer sur sa destinée de femme sans époux et de reine sans couronne. Un jour, distraite par ses douloureux souvenirs, elle laissa glisser de sa main un gobelet d'argent qui roula dans un précipice

Digitized by Google

et fut retrouvé longtemps après par un berger qui le vendit au seigneur de Rouffiac. Ce gobelet, marqué d'un écusson aux armes de Castille, était, avant la Révolution, au pouvoir du trésorier royal du pays de Fenouillèdes résidant à Caudiès, qui le gardait comme une relique des plus précieuses.

Pendant le séjour qu'elle fit à Pierre-Pertuse, et qui eut une durée de cinq ou six ans, la reine Blanche entendant vanter les vertus curatives des sources de Rennes se rendit à cette station thermale en litière, et accompagnée par une nombreuse escorte. Elle passa à Rennes toute une saison et n'en repartit que complètement guérie de la maladie dont elle était atteinte et qui n'était autre que les écrouelles. C'est en considération de son souvenir et de sa guérison que la source dans laquelle elle s'était baignée porta son nom, à dater de cette époque, et s'appelle encore de nos jours la Source de la Reine.

Rentrée à Pierre-Pertuse, Blanche de Castille y fit encore un long séjour. Puis elle rentra dans ses Etats où elle mourut de mort violente, peu de temps après son arrivée.

Telle est la légende de la reine Blanche, tel est dans toute sa naïveté le récit du foyer qui nous a mis à même de compléter la biographie de cette malheureuse princesse, en relatant un épisode que ses historiographes ont ignoré ou ont voulu passer sous silence. C'est ici que la tradition locale est bien véritablement ce que Cicéron appelait *nuntia vetustatis*, la messagère de l'antiquité.

Digitized by Google

Voici, en effet, ce que nous apprennent les historiens espagnols :

En 1350, Pierre-le-Cruel succèda, à l'âge de 16 ans, à Alphonse XI sur le trône de Castille. En janvier 1352, il épousa la princesse Blanche, fille de Pierre Ier, duc de Bourgogne, âgée de 18 ans. Trois jours après le mariage, il l'abandonna pour vivre avec Maria Padilla, sa favorite, et il la fit enfermer dans la forteresse d'Ilucca. Déjà irrités contre lui, parce qu'il avait fait égorger sans motifs plusieurs gentilshommes de sa cour, les grands du royaume prirent parti pour la reine et se mirent en révolte ouverte. La mère du roi, ainsi que son frère Frédéric et son frère naturel Henri de Transtamare, étaient à la tête des révoltés. Pendant la campagne qui s'ouvrit, Pierre-le-Cruel, après plusieurs engagements dans lesquels il fut tantôt vainqueur et tantôt vaincu, finit par gagner la grande bataille de Najera. Cette journée assura, pour quelque temps du moins, le triomphe de Pierre-le-Cruel, qui fit égorger son frère Frédéric, deux infants d'Aragon et plusieurs seigneurs faits prisonniers pendant la bataille. Le comte Henri de Transtamare qui commandait en chef les troupes liguées contre le roi parvint à se sauver, mais n'ayant plus d'armée et abandonné par quelques-uns des siens, il fut obligé de quitter le royaume.

Nous détachons de l'Histoire du Languedoc de Dom Vaissette le passage suivant relatif à la fuite du prince :

« Zurita, historien d'Aragon, dit que Henri, comte « de Transtamare, ayant perdu la bataille de Najera « s'enfuit à cheval en Aragon, et que le gouverneur

Digitized by Google

« du château d'Ilucca le conduisit, sans qu'il fût re-
« connu, jusqu'à ce qu'il fût en sûreté dans le château de
« Pierre-Pertuse, d'où il se rendit à Toulouse. »

Ces lignes ont à peine besoin d'être commentées pour nous donner l'explicatiou de la légende de Pierre-Pertuse. Le complot formé par Henri de Transtamare et le gouverneur d'Ilucca ne pouvait avoir pour but que de délivrer la reine et de l'arracher à une mort certaine. Mais cette entreprise était un crime de lèse-majesté; car la terrible formule — *Ne touchez pas à la Reine* — était plus qu'une question d'étiquette de cour : c'était une loi de l'Etat de Castille que nul ne pouvait enfreindre, en dehors des règles établies, sans s'exposer aux peines les plus sévères. Or, l'historien d'Aragon écrivait à une époque où le culte des prérogatives de la couronne était en si grand honneur, que nul n'aurait osé parler d'une entreprise pouvant porter atteinte au prestige de la royauté. C'est ce qui semble expliquer la réserve qu'il s'est imposée.

Grâce à la protection de Jean-de-France, duc de Berry, qui commandait en Languedoc, Blanche de Castille jouissait dans le château de Pierre-Pertuse d'une sécurité complète, et on lui rendait tous les honneurs dus à son rang. Néamoins, elle attendait avec impatience que le sort lui fût favorable et lui permît de rentrer dans ses Etats. Elle crut le moment venu lorsque, en 1361, l'armée du comte de Transtamare jointe aux compagnies qu'avait amenées Duguesclin eurent remporté quelques succès. Se croyant entourée d'une protection efficace, trompée peut-être par quelques fausses promesses du roi, elle quitta la

Digitized by Google

terre de l'exil pour rentrer en Castille. Mais Pierre-le-Cruel la fit incarcérer quelques jours après son arrivée, et bientôt la malheureuse princesse mourut empoisonnée dans sa prison.

LE CHATEAU DE QUÉRIBUS

Kerbucium. — Castrum de Quirbuccio.

Le château de Quéribus était situé sur le territoire de la commune de Cucugnan. Ses ruines couronnent une haute montagne de forme conique qui se dresse isolée entre Cucugnan et Maury, sur les limites des deux départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

Quéribus, ainsi que l'indique son nom primitif — *Kerbucium*, — fut dans le principe un oppidum gallo-celtique, comme Quirbajou et Quérigut. C'était, il y a plus de vingt siècles, une de ces retraites inaccessibles où les populations clairsemées de la Gaule aimaient à construire leurs pauvres cabanes, dans une contrée abrupte et sauvage, qui offre encore de nos jours un aspect des plus tristes. Au pied de la montagne de Quéribus, s'étend une vallée qui met les Corbières en communication avec le Roussillon, par les deux passages qu'on appelle le Grau et le col de Jau. Les Wisigoths, comprenant l'importance de ce point stratégique, voulurent y établir un moyen de défense, et fondèrent une forteresse qu'ils appelèrent *castrum de Kerbuccio*.

Digitized by Google

Les vicomtes de Fenouillèdes firent, au neuvième siècle, de ce château une de leurs places-fortes. Comme Pierre-Pertuse et Castel-Fizel, Quéribus ne perdit jamais son caractère primitif et demeura toujours une forteresse dépendant directement des seigneurs de Fenouillèdes et de Pierre-Pertuse.

Les vicomtes de Narbonne avaient bien un droit de suzeraineté sur le château de Quéribus et toute la contrée avoisinante, mais cette suzeraineté n'était qu'illusoire, et lorsque le *Petra-Pertusez* fut séparé du pays de Fenouillèdes et forma une châtellenie donnée en apanage à une branche cadette des seigneurs de Fenouillet, les divers seigneurs qui se succédèrent comme châtelains de Pierre-Pertuse gardèrent toujours en maîtres absolus le château de Quéribus, ainsi que ses dépendances et tous les villages voisins.

En 1020, Bernard, comte de Bezalu et de Fenouillèdes donna à son fils Guillaume le château et le comté de Fenouillèdes avec ses dépendances, savoir :

1° Le château et le pays de Pierre-Pertuse;

2° L'abbaye de Cubières;

3° Le château de Tautavel;

4° Le château de Quéribus.

L'acte de donation porte que ces deux derniers châteaux sont situés sur la frontière du Roussillon.

Quelques années après, Béranger, vicomte de Barcelone, ratifiait par une charte cette donation.

Vers la même époque, c'est-à-dire pendant la seconde moitié du onzième siècle, les vicomtes de Pierre-Pertuse donnèrent en fief, à des seigneurs qui leur étaient dévoués, divers villages et domaines de leur

Digitized by Google

chatellenie et notamment le château et le village de Cucugnan; mais ils réservèrent le château de Quéribus, qui demeura ainsi toujours château comtal.

Pendant la longue lutte qu'amena la croisade contre les Albigeois, le château de Quéribus paraît avoir été l'une des places-fortes qui opposèrent la plus énergique résistance à l'armée de Simon de Montfort. Lorsque, en 1217, Guillaume de Pierre-Pertuse fit sa soumission au chef de la croisade, il livra avec sa chatellenie le château de Quéribus qui en faisait partie, et Nunez Sanche en prit possession. Mais le roi d'Aragon ne le conserva pas longtemps. Quand Guillaume de Pierre-Pertuse se mit en révolte contre Amaury et prit parti pour Raymond Trencavel, il se rendit bientôt maître de Quéribus qu'il dut mettre en bon état de défense.

Nous voyons, en effet, que lorsque Raymond Trencavel eut fait sa soumission, lorsque Guillaume de Pierre-Pertuse jugea inutile de continuer la lutte et se décida, en 1240, à rendre foi et hommage au roi de France, il entendait lui livrer toutes ses places, tous ses châteaux, tout son domaine. Cependant Quéribus ne passa pas au pouvoir de saint Louis. La grande guerre de la Croisade avait pris fin, mais le pays des Corbières n'était pas pacifié; car à la grande guerre avait succédé la guerre de partisans. Le château de Quéribus était au pouvoir des révoltés et, à cause de sa situation qui le rendait presque inexpugnable, il offrit pendant plusieurs années un solide point de résistance contre les armées royales. Enfin, en 1255, Pierre d'Auteuil, sénéchal de Carcassonne, alla, par

En 1255 c'est Jean de Grailly qui était sénéchal

Digitized by Google

ordre du roi, faire le siége de la redoutable forteresse et parvint à s'en emparer. Il en prit immédiatement possession au nom de son souverain et y mit une garnison de vingt sergents d'armes.

A partir de ce jour, Quéribus devint forteresse royale, et trois ans après, en vertu du traité de Corbeil, le roi d'Aragon ayant renoncé à ses droits sur ce château, il fut rattaché pour toujours au domaine de la couronne.

En 1473, à la suite de la guerre qui avait éclaté entre le roi Louis XI et le roi d'Aragon, les troupes espagnoles envahirent les Corbières, et s'emparèrent du château de Quéribus. Elles ravagèrent tout le Petra-Pertusez et le Termenois ou pays de Termes, et y commirent toutes sortes d'exactions.

La frontière française était mal gardée à cette époque par une armée dans laquelle dominait l'élément étranger. C'étaient des mercenaires reîtres ou bandouliers qui étaient de fâcheux auxiliaires, et bien des fois le roi Louis XI et son successeur durent sévir contre eux.

Après la conclusion de la paix le château de Quéribus fut restauré et mis en état de défense. Pendant le siècle suivant, le roi François Ier le fit encore fortifier, car la guerre contre l'Espagne durait toujours.

Nous n'avons aucune donnée exacte, ni sur l'architecture du château de Quéribus, ni sur l'ensemble des constructions dont il se composait. La tradition locale se borne à nous apprendre que c'était une forteresse de premier ordre, comme Fenouillet et Termes. Elle nous apprend qu'il y existait aussi une tour de signaux

Digitized by Google

qui correspondait avec Pierre-Pertuse et Tautavel. Comme toutes les forteresses royales, et notamment celles qui étaient isolées et éloignées de tout centre de population, Quéribus renfermait dans son enceinte une chapelle dédiée à saint Louis. Il est à présumer qu'elle fut fondée par le roi saint Louis. Tout ce que nous savons, c'est que cet édifice religieux fut restauré à diverses époques et conservé en bon état tant que le château fut debout.

En 1580, les Calvinistes s'emparèrent du château de Quéribus et le saccagèrent. Le roi Henri IV fit réparer ce fort quelques années après, et continua à y tenir une garnison assez importante sous les ordres d'un gouverneur ou châtelain.

Lors de la guerre qui éclata vers le milieu du dix-septième siècle avec l'Espagne, un corps ennemi qui n'avait pu réduire le château de Leucate se jeta dans le massif de montagnes qui bordent le littoral, et s'empara de Fitou, de Treilles et de tout le pays avoisinant. Puis, cette armée se répandit dans les hautes Corbières et détruisit divers châteaux. Les forteresses royales d'Aguillar près de Tuchan et de Termes furent rasées. Tautavel ne conserva que sa tour des signaux que l'on voit encore debout. Quéribus qui avait été démantelé ne fut pas remis en état. Après cette guerre que termina si glorieusement le maréchal de Schomberg, Quéribus fut déclassé et devint jusqu'à la Révolution un simple poste militaire abritant dans la partie demeurée debout une escouade de vétérans.

Un amas de ruines jonchant le sol est tout ce qui reste aujourd'hui de la forteresse de Quéribus.

Digitized by Google

CUCUGNAN

Cucunianus

Dans le courant du dixième siècle, Roger, vicomte de Carcassonne et de Razés, céda à l'abbaye de Lagrasse le village de Cucugnan et ses dépendances qui consistaient en deux fiefs importants, le village de Pierrefitte et le domaine du Devois d'Alaric.

La maison de Pierre-Pertuse entra, un siècle plus tard, en possession de Cucugnan et en fit l'apanage d'un membre de cette famille. C'est de cette époque que date la construction du château de Cucugnan aujourd'hui en ruines. Le baron de Cucugnan n'était pas un simple baron terrier ; il appartenait à une maison comtale, et il fit de son château une véritable forteresse.

Pendant la guerre de la Croisade, Béranger de Cucugnan et son fils Pierre suivirent la fortune de leur cousin Guillaume de Pierre-Pertuse, et comme lui ils ne déposèrent les armes que pour se soumettre au roi saint Louis. Le roi leur assigna pour fief le château de Camps qui leur appartenait. Quant au château de Cucugnan et ses dépendances, le souverain en disposa en faveur de Guillaume de Pierre-Pertuse, en dédommagement de la perte de son château comtal.

Guillaume de Pierre-Pertuse et ses descendants transmirent, en 1520, le château et le village de Cucugnan aux Montesquieu de Coustaussa, leurs héri-

Digitized by Google

tiers, qui le transmirent plus tard à la famille d'Hautpoul.

Le château de Cucugnan qui n'était pas en état complet de défense fut détruit par les armées espagnoles, au dix-septième siècle. Il ne reste de ce manoir que quelques pans de murs à moitié démolis.

CAMPS

Villaria de Calmis

Perché comme un nid d'aigle sur une pointe de rocher, le château de Camps, malgré les remaniements qu'ils a subis à diverses époques, offre encore quelques restes de l'époque féodale. Sa construction remonte au onzième siècle, et il eut pour fondateur un membre de la famille de Pierre-Pertuse qui était seigneur de Cucugnan. Modeste satellite de ces astres qui s'appelaient Pierre-Pertuse et Quéribus, le château de Camps n'a pas d'autre histoire que celle de ces forteresses.

Après la Croisade contre les Albigeois, la seigneurie de Camps fut concédée à Pierre de Cucugnan qui la transmit aux Montesquieu. Une des branches de la famille d'Hautpoul la posséda à son tour, et enfin elle passa au pouvoir de Mme du Poulpry, marquise d'Arques et Couiza.

Les noms des Montesquieu et des d'Hautpoul sont venus souvent sous notre plume; car ces noms, surtout le dernier, ont été mêlés pendant plusieurs siècles à l'histoire du comté de Razés. Les d'Hautpoul figu-

Digitized by Google

rent dès le cycle carlovingien parmi les nobles feudataires du comté, et à partir du dixième siècle les annalistes et les chroniqueurs en font souvent mention. Lorsqu'ils furent devenus, il y a environ quatre cents ans, les successeurs et les héritiers des De Voisins de Rennes, ils gardèrent toujours en leur pouvoir toutes les terres composant cette grande seigneurie, et cette antique maison eut beau, de siècle en siècle, se diviser en diverses branches, elle demeura toujours jusqu'aux temps modernes l'une des grandes familles du comté de Razés, alors que les Montesquieu, les De Voisins et les Joyeuse avaient disparu depuis longtemps.

L'ABBAYE DE CUBIÈRES.

L'existence de l'abbaye de Cubières a été de courte durée et son action a été bien restreinte : son histoire occupera, par conséquent, peu de place dans notre récit. Le premier document qui fait mention de ce monastère est le statut d'Aix-la-Chapelle dans lequel figure un établissement religieux appelé *Monasterium Sancte Mariæ Cubrariensis*. Dans ce statut, daté de 817, Louis-le-Débonnaire accorde certains privilèges aux religieux bénédictins de cette abbaye.

Quelques années après, en 843, le roi Charles-le-Chauve délivre une charte portant donation de divers villages à Eléazar, abbé de Cubières. Le monastère est qualifié de *Abbatia Sancti Petri de Cubiera*. Comme Saint-Hilaire, Cubières avait changé de patron.

Digitized by Google

Il est probable que l'abbaye ne jouit pas en paix de ses privilèges, car nous voyons qu'elle se mit, peu de temps après, sous la protection du chapitre de l'église de Saint-Just de Narbonne. En effet, dans un diplôme daté de 899, le roi Charles-le-Simple concéda à Arnaste, archevêque de Narbonne, l'abbaye de Cubières, dans le comté de Razés, avec ses chapelles, ses villages et ses terres.

En 1073, Raymond, seigneur de Pierre-Pertuse, unit le monastère de Cubières à l'abbaye de Moissac.

Tout nous fait présumer que le monastère de Cubières fut détruit vers 1580, lors des guerres de religion. On remarque encore dans le village de Cubières quelques vestiges du cloître, et l'église paroissiale renferme des piliers et des arceaux qui appartiennent à l'ancienne chapelle des religieux bénédictins.

ARMOIRIES :

Signe héraldique des barons de Pierre-Pertuse : « Un chevalier armé portant d'une main un écu « chargé d'une tour, et de l'autre une épée. »

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

—

INTRODUCTION..... I

LE RAZÈS AU TEMPS DES GAULOIS..... III

Livre Premier. — LE PAYS DE RAZÈS..... 1

RHEDÆ (Rennes-le-Château)..... 3

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES COMTES DE RAZÈS..... 54

ALET (Alekta, Aletha, Aleth)..... 57

Alet sous les Romains. — Alet au temps des Wisigoths. — Alet abbaye. — Le Couvent. — l'Église abbatiale de Sainte-Marie. — Alet après la Croisade contre les Albigeois. — Tableau chronologique des Abbés d'Alet. — Alet évêché. — La guerre des Calvinistes. — Les Thermes d'Alet. — L'Église de Sainte-Croix. — Droits et coutumes d'Alet. — Tableau chronologique des évêques d'Alet.

FIEFS ECCLÉSIASTIQUES, terres du domaine de l'Archevêque de Narbonne..... 107

QUILLAN (Kilianus, Quillanus)..... 109

Les Forges de Quillan. — Les Bains de Ginoles. — Fa. — Rouvenac. — Brenac. — Campagne-sur-Aude. — Les Bains de Campagne. — Antugnac. — Laserpent. — Montazels. — Roquetaillade. — Bouriège. — Bourigeole. — Tournebouix.

COUIZA (Cuvicianus, Cousanus, Couisan)..... 145

Le Prieuré. — La seigneurie de Cousanus. — La Famille de Voisins. — La Famille de Joyeuse. — Le Château de Couiza. — Guillaume de Joyeuse. — Notes biographiques sur le vicomte Guillaume de Joyeuse et sur les divers membres de la famille de Joyeuse.

ESPÉRAZA (Asparazanus, Sperazanus)..... 225

ARQUES (Archæ)..... 239

Le Château. — Le Prieuré.

COMMUNES DÉPENDANT DE LA SEIGNEURIE DE COUIZA ET ARQUES..... 258

Peyrolles. — Serres. — Coustaussa.

Digitized by Google

La Seigneurie de Rennes 263
Caderone. — Blanchefort. — Le Bezu. — Bugarach. — Rennes-les-Bains.
Les Terres du Roi dans le Pays de Rhedez..... 279
L'Abbaye de Saint-Polycarpe et ses dépendances... 282

Livre II. — LE PAYS DE SAULT. — LE DONNEZAN. — LE CAPCIR.

Le Pays de Sault..... 287
La vallée de Rebenty. — L'abbaye de Joucou. — Le Château de Castelpört. — Belfort. — Le Château d'Aniort. — Belcaire. — Roquefeuil. — Le Plateau d'Aunat. — Le Château de Gesse. — Le Château de Dournes.
Le Donnezan..... 312
Le Capcir..... 320

Livre III. — LE PAYS DE FENOUILLÈDES... 323

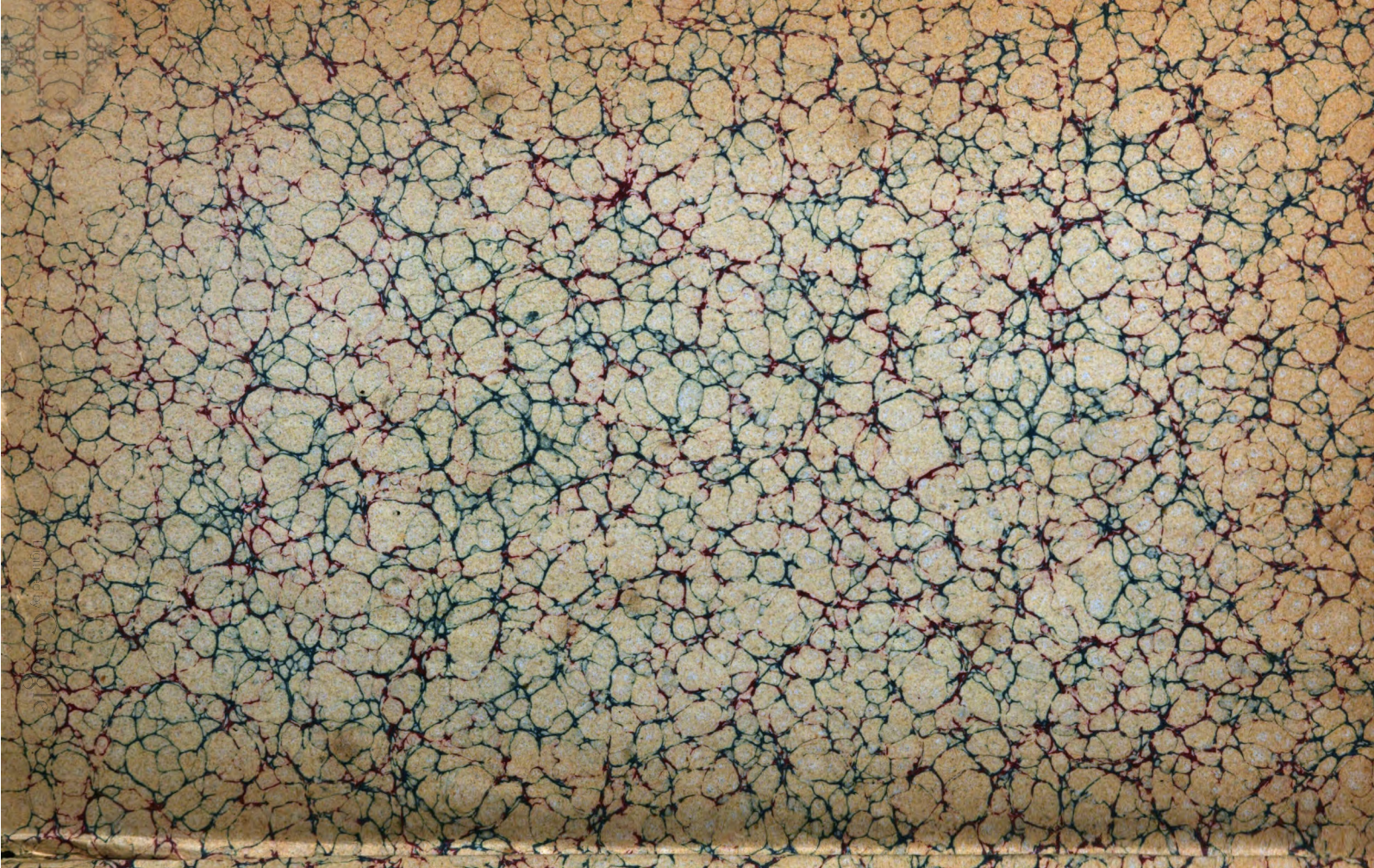
Le Pays de Lez. — Axat. — Le Roquefortez. — Escouloubre. — Montfort. — Le Château de Puilaurens. — Le Château de Fenouillet. — Le Château de Castel-Fizel. — Caudiès. — Notre-Dame de Laval. — Saint-Jaume. — Le Col de Saint-Louis. — Saint-Paul-de-Fenouillet. — L'Ermitage de Saint-Antoine de Galamus. — Maury. — Saint-Martin-de-Taissac. — La Corbière de Sournia. — Les Forteresses du Pays de Sournia. — Les Chatellenies du Pays de Sournia. — Sournia. — La Vallée de l'Agly ou Pays de Latour. — Latour. — Tableau chronologique des Vicomtes de Fenouillèdes.

Livre IV. — LA CHATELLENIE DE PIERRE-PERTUSE..... 387

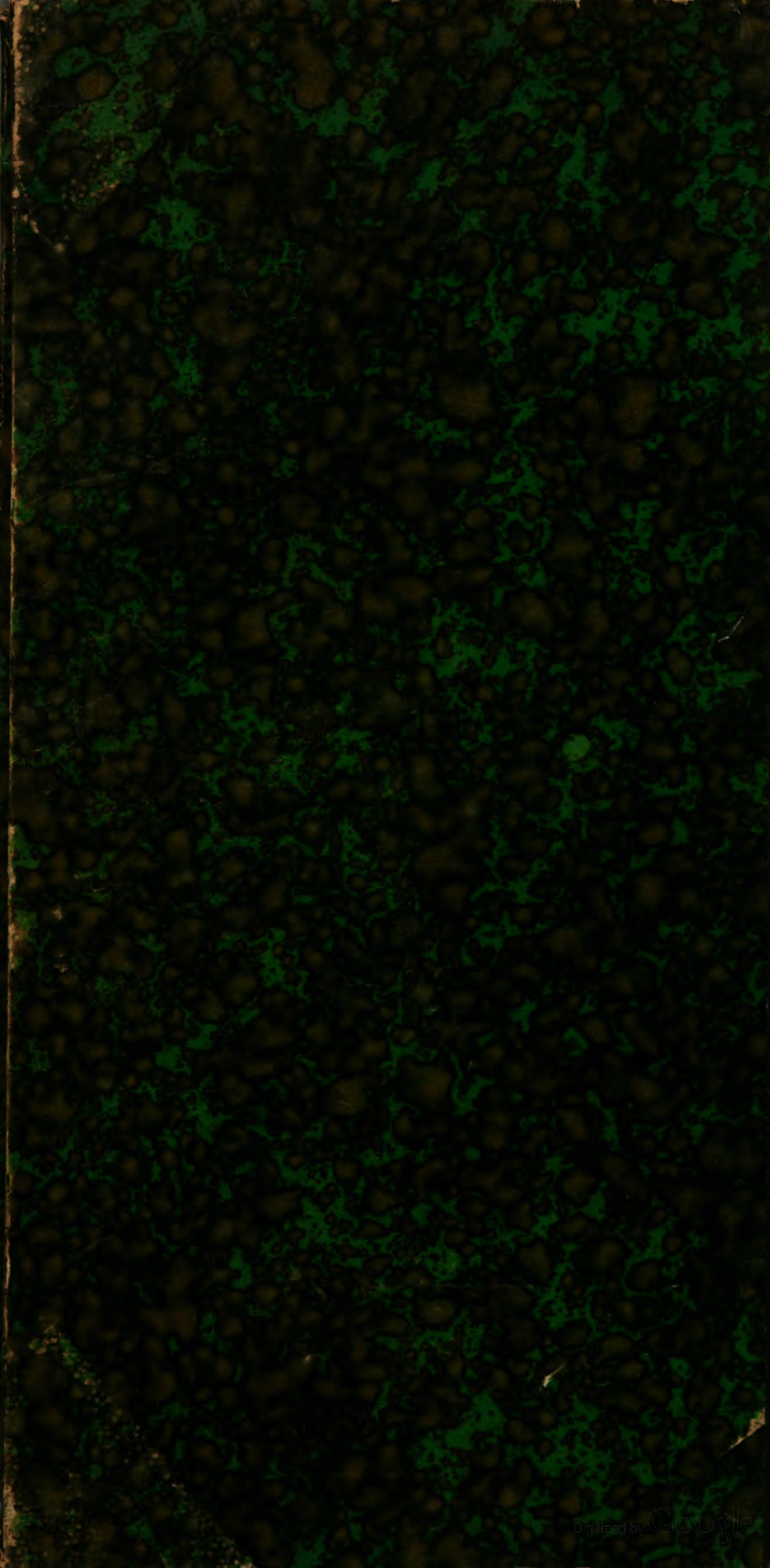
Le Château de Pierre-Pertuse. — Pierre-Pertuse forteresse royale. — La Légende de la Reine Blanche. — Le Château de Quéribus. — Cucugnan. — Camps. — L'Abbaye de Cubières.

Digitized by Google

Digitized by Google



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 046 036 0


Digitized by Google